NAZIONALE
B. Prov.
COLL.
11
98
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI

7821
BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio XIX
Palchetto D
Num.° d' ordine 22
28805

Digitized by Google

B. Prov.
Coll. 11 (99.100)

118
2
34

Digitized by Google

Digitized by Google

COLLECTION

DES

CLASSIQUES FRANÇOIS.

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ,
IMPRIMEUR DU ROI,
Rue du Pont de Lodi, n° 6.

Digitized by Google

Digitized by Google

J. B. ROUSSEAU

Digitized by Google

VA1 1526451

OEUVRES

PARIS,
CHEZ LEFÈVRE, LIBRAIRE,
RUE DE L'ÉPERON, N° 6.
M DCCC XXIV.

Digitized by Google

Digitized by Google

VA1 1526451

ŒUVRES
POÉTIQUES
DE
J. B. ROUSSEAU,
AVEC UN COMMENTAIRE
PAR M. AMAR.

TOME PREMIER.

A PARIS,
CHEZ LEFÈVRE, LIBRAIRE,
RUE DE L'ÉPERON, N° 6.
M DCCC XXIV.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

Quelques améliorations distinguent cette Édition de celle qui l'a précédée.

Elle offre réunies, pour la première fois, toutes les *Variantes* qu'il a été possible de recueillir : la plupart présentent des *leçons* vraiment importantes ; d'autres des corrections heureuses, et toutes prouvent le soin scrupuleux avec lequel, à l'exemple de Boileau son maître, Rousseau retouchoit ses ouvrages.

On s'étoit borné jusqu'ici à indiquer en tête des *Odes sacrées* le psaume qui en avoit fourni le sujet : on trouvera ici à leur place respective, tous les versets qui ont inspiré au poëte de grandes pensées ou de belles images poétiques.

Les citations, empruntées des poëtes profanes, ont été revues avec le plus grand soin sur les meilleurs textes originaux, et les sources indiquées avec la plus rigoureuse exactitude.

Digitized by Google

Le travail du commentateur a subi de nombreuses corrections; et rien n'a été négligé de sa part pour rendre cette nouvelle Édition digne de figurer dans la *Collection* dont elle fait partie.

Digitized by Google

NOTICE

SUR J. B. ROUSSEAU.

J. B. Rousseau naquit à Paris le 16 avril 1670. Son père, qui jouissoit, dans son humble profession[1], d'une aisance honnête et d'une grande réputation de probité, eut l'ambition, très louable dans son principe, de faire de ses deux fils quelque chose de mieux que d'obscurs artisans; et l'évènement ne trompa point son attente. L'un d'eux fut un de nos grands poëtes; et l'autre, un bon religieux, qui joignoit de l'instruction et des lumières aux vertus de son état[2]. Mais Jean-Baptiste sur-tout ne tarda pas à justifier la prédilection paternelle, par l'éclat de ses débuts, qui annonçoient aux Muses françoises un nouveau soutien, et au siècle de Louis XIV un digne héritier de sa gloire littéraire.

Ce grand siècle finissoit: Molière, La Fontaine, Racine, n'étoient plus; et Boileau, chargé d'ans et d'infirmités, ne pouvoit guère plus qu'animer encore *de la voix et des yeux* les jeunes athlètes qui se présentoient dans la carrière. Mais déja ses hautes leçons

[1] Il étoit cordonnier.

[2] Il fut connu à Paris, sous le nom du père Léon, par son talent pour la prédication.

commençoient à perdre de leur autorité sur les esprits : de nouvelles mœurs s'introduisoient; et, à leur suite, des idées nouvelles en littérature, comme dans tout le reste.

Cependant un homme se présentoit pour défendre les vieilles traditions, combattre les doctrines nouvelles, et poser, en quelque sorte, la borne qui devoit marquer, pour l'avenir, le passage du dix-septième au dix-huitième siècle. Cet homme fut J. B. Rousseau, qui mérita ainsi l'honneur classique d'être immédiatement cité à la suite des écrivains qui ont porté le plus haut la gloire des lettres françoises. Nourri d'excellentes études, et formé à l'école de nos grands maîtres, ses premiers essais furent et devoient être la satire du goût de son siècle, et des écrivains de son temps; et ce sont eux qu'il seroit peut-être juste d'accuser, en partie, de cet irrésistible penchant à la satire, qui causa les premiers malheurs de Rousseau, et devint jusqu'à la fin de sa vie littéraire, le cachet distinctif de son talent. Si l'on ajoute à cette malheureuse tendance vers un genre si déplorable de célébrité, l'irascibilité de l'amour-propre et l'indomptable fierté du caractère, on s'expliquera facilement et les imprudences réelles de Jean-Baptiste, et les calomnies dont elles fournirent le prétexte, mais jamais l'excuse, à ses nombreux ennemis.

On l'accusa d'abord de rougir lâchement d'une naissance qui n'avoit de honteux que le préjugé qui la flétrissoit. On alla jusqu'à imaginer une scène théâtrale, que l'on plaçoit au foyer même de la Comé-

die, après l'une des représentations du *Flatteur*, et dans laquelle on représentoit le respectable père de Rousseau publiquement méconnu, et repoussé des bras de son fils avec tous les signes du mépris. Voilà de la calomnie, sans doute; mais les plus zélés partisans de Rousseau, ceux qui l'ont défendu avec le plus de constance et de chaleur, ne peuvent s'empêcher de convenir qu'il avoit, à cet égard, *un foible*, dont il n'a jamais pu se défendre complétement, et qu'il porta même, si l'on en croit ses ennemis, jusqu'à vouloir changer de nom[1]! Comprenoit-il donc si peu la véritable gloire; et étoit-il si difficile de concilier à-la-fois ce qu'il devoit à la nature, et aux convenances de la hiérarchie sociale, qui a posé des limites que l'on ne franchit jamais impunément? Le grand tort de Rousseau est de n'avoir point calculé la position douteuse où le plaçoient son éducation et ses talents, qui l'attiroient sans cesse vers les hautes classes de la société; et sa naissance, qui le faisoit à chaque instant, et malgré lui, retomber vers les plus basses. Le plus sûr, en pareil cas, est de laisser faire au génie, et de rester tranquille où le destin nous a mis d'abord: c'est le parti que prend et conseille la sagesse. Je sais qu'il est une sorte d'orgueil à se vanter de l'humilité de son origine, comme une vanité sotte à s'enorgueillir du hasard d'une naissance illustre:

[1] Rousseau prit, en effet, un moment le nom de *Richer*: mais ce fut lors de son voyage à Paris, en 1738; voyage où tout lui commandoit le plus strict incognito. C'est ainsi que la calomnie dénature les faits, quand elle ne les invente pas.

Digitized by Google

mais comme l'homme supérieur, tel que Rousseau, ne doit être ni assez sot pour se trouver humilié d'un hasard, ni assez vain pour se targuer d'un autre, il doit renoncer à cette existence équivoque; rester ce qu'il est, et se bien persuader qu'il perd en dignité réelle, tout ce qu'il cherche à gagner en considération d'emprunt. Jamais homme ne l'a mieux su, et ne l'a plus exemplairement pratiqué qu'Horace. Parvenu par son génie et ses qualités personnelles au plus haut point de faveur où puisse s'élever jamais un homme de lettres auprès des grands, avec quelle noble franchise il s'exprime[1] sur sa naissance, sur ses premières années! Quel éloge touchant de son excellent père, et des soins qu'il s'étoit donnés, pour procurer à son fils une éducation qui lui valoit alors l'amitié de Mécène, les bienfaits et la protection d'Auguste[2]! Quelle leçon pour Rousseau! La Motte, qui avoit de toutes les sortes d'esprit, et possédoit éminemment celui de se conduire dans le monde; La Motte, issu comme Rousseau d'un rang obscur[3], savoit le faire oublier aux autres, en ne l'oubliant jamais lui-même. Il s'en ressouvenoit sur-tout, en adressant à Rousseau ces belles stances, sur *le Mérite personnel.*

On ne se choisit point son père :
Par un reproche populaire

[1] Liv. I, sat. VI.

[2] *.....Meis contentus, honestos*
Fascibus, et sellis nolim mihi sumere. Ibid. 96.

[3] Il étoit fils d'un chapelier.

Digitized by Google

Le sage n'est point abattu :
Oui, quoi que le vulgaire pense,
Rousseau, la plus vile naissance
Donne du lustre à la vertu.

. . . . . .

Que j'aime à voir le sage Horace,
Satisfait, content de sa race,
Quoique du sang des affranchis!
Mais je ne vois qu'avec colère
Ce fils tremblant au nom d'un père,
Qui n'a de tache que ce fils.

La fausse position où Rousseau s'étoit placé dans le monde, devoit avoir et eut sur son caractère et sur ses ouvrages l'influence inévitable des circonstances. Pour peu que l'on se rappelle quel étoit alors en France l'état moral de la société, on concevra sans peine qu'un jeune poëte, ami des plaisirs, et avide de renommée, devoit naturellement s'efforcer de plaire à ceux qui promettoient la fortune et donnoient le plaisir; amuser les uns de ses épigrammes licencieuses, et édifier les autres de ses odes sacrées. C'étoit souvent, d'ailleurs, les mêmes personnages: il n'y avoit de changé que le masque du rôle, et le lieu de la scène. Lors donc qu'on lui a reproché d'avoir été alternativement

Pétrone à la ville,
Et *David* à la cour,

on a fait la satire du temps, beaucoup plus que la critique du poëte. Il n'en est pas moins inexcusable aux yeux de la saine morale, de s'être ainsi joué de son propre talent. Au reste, il en fut assez puni par

les sarcasmes des uns, quand il s'éloigna d'eux, et par le mépris des autres, lorsqu'il sembla revenir de bonne foi aux principes religieux. Il étoit trop tard; et l'on ne voulut pas croire à la conversion du poëte accusé de *la Moïsade*[1].

Il n'est guère de jeunes poëtes que ne séduise l'amorce des succès dramatiques : Rousseau s'y laissa surprendre, et donna sa première pièce, *le Café*, en 1694. Il n'avoit alors que vingt-trois ans : c'est l'âge de la témérité; mais elle ne fut point heureuse, quoiqu'elle ne hasardât ici qu'un petit acte en prose. La pièce n'eut aucun succès, et n'a jamais reparu au théâtre. Ce premier échec l'éloigna pour quelque temps de la scène françoise; et ce fut pendant cet intervalle qu'il donna à l'opéra *Jason*, ou *la Toison d'or;* et l'année suivante, *Vénus et Adonis*. Une plaisanterie du prince de Conti sauva cette dernière pièce de l'affront de n'être pas même écoutée jusqu'à la fin[2]. La *Toison d'or* n'avoit pas été plus heureuse; et Rousseau renonça à la scène lyrique, pour reparoître, en 1696, sur le Théâtre-François, par la comédie du *Flatteur*, en cinq actes, et alors en prose. L'absence totale d'action et d'intrigue; la nullité des rôles secondaires, et le défaut d'unité dans le personnage principal, qui est tour-à-tour l'*Imposteur*, le *Tracassier* et même l'*Escroc*, tout ce qu'on veut enfin,

[1] Titon du Tillet l'attribue à un nommé *Lourdet*. PARNASSE FRANÇ.

[2] La cour vouloit se retirer après le troisième acte : le prince la retint, en disant qu'il leur revenoit, au cinquième, une hure de sanglier, *qui ne seroit peut-être pas mauvaise*.

Digitized by Google

excepté *le Flatteur;* tant de vices réunis ne pouvoient garantir à cette pièce de bien brillantes destinées: son succès fort équivoque se réduisit à dix représentations, médiocrement suivies; et les reprises, nous disent les historiens du *Théâtre-François*[1], « ont « toujours été reçues *avec beaucoup d'indifférence* de « la part des spectateurs. » Moins heureux encore quatre ans après (en décembre 1700), *le Capricieux* acheva de convaincre le public, et devoit convaincre d'abord Rousseau lui-même, que la carrière du théâtre n'étoit point celle où l'appeloit son génie; et qu'il y tentoit infructueusement des pas, qui jusqu'alors n'avoient été marqués que par des chutes. Mais ce n'est point ainsi que raisonne et calcule l'amour-propre; et il suffit de lire la préface de la pièce, pour voir que Rousseau étoit bien persuadé qu'il avoit fait une bonne pièce, et que tout le tort se trouvoit du côté de ceux qui l'avoient jugée mauvaise. Tout son ressentiment se tourna d'abord contre les habitués du café LAURENT[2]; et ces habitués étoient La Motte, Crébillon, Saurin, etc., c'est-à-dire tout ce que la littérature, les sciences et les arts, offroient alors de plus recommandable. Rousseau y étoit plus craint que desiré, et il le savoit. Il n'en fallut pas davantage pour voir dans cette paisible réunion d'amis que rassembloient des goûts communs, le foyer conspi-

[1] Tome XIV, p. 32.

[2] Ainsi appelé du nom de la dame *Laurent*, qui tenoit cet établissement rue Dauphine. C'est l'un des premiers de ce genre, ouverts à Paris.

rateur d'où s'étoit élancé l'orage qui venoit de fondre sur *le Capricieux*. Le succès éclatant de l'opéra d'*Hésione*, concurremment donné avec la comédie de Rousseau [1], venoit encore aigrir avec amertume les fâcheux souvenirs de *Jason* et d'*Adonis*, si mal reçus dans leur temps. Telle fut la déplorable origine des torts, et de tous les malheurs de Jean-Baptiste.

La musique de *Campra* avoit mis à la mode quelques couplets du prologue de ce même opéra d'*Hésione;* celui-ci, entre autres, étoit dans toutes les bouches :

Que l'amant qui devient heureux
En devienne encor plus fidèle :
Que toujours dans les mêmes nœuds
Il trouve une douceur nouvelle ;
Que les soupirs et les langueurs
Puissent seuls fléchir les rigueurs
De la beauté la plus sévère ;
Que l'amant, comblé de faveurs,
Sache les goûter et les taire.

Il parut, sans doute, plaisant à Rousseau de tourner leurs propres armes contre les auteurs mêmes de l'opéra; et il parodia de la manière suivante le couplet que l'on vient de lire.

Que jamais de son chant glacé
Colasse ne nous refroidisse [2] ;
Que *Campra* soit bientôt chassé,
Qu'il retourne à son bénéfice [3].

[1] Le 21 décembre 1700.
[2] Il avoit fait la musique de *Jason*.
[3] Campra étoit maître de chapelle de l'église de Paris.

Digitized by Google

On ne voit encore là que le dépit chagrin d'un poëte humilié de ses revers, jaloux d'une gloire rivale, et qui s'en prend à-la-fois au musicien complice de sa chute, et à l'artiste plus heureux, qu'un grand succès venoit de signaler. Mais l'indignation commence, la plume tombe des mains, lorsqu'on lit ensuite :

Que le bourreau, par son valet,
Fasse un jour serrer le sifflet
De Bérin et de sa séquelle :
Que Pécourt [1], qui fait le ballet,
Ait le fouet au pied de l'échelle.

Cet infame couplet, germe empoisonné de tous ceux qui le suivirent, circula bientôt répandu dans le café; et l'imprudence de Rousseau, qui le récita lui-même à l'honnête *Duché*, ne laissa aucun doute sur l'auteur déja présumé. *Boindin* se chargea de la réponse; la voici :

Tu le prends sur un ton nouveau;
Ta façon d'écrire est fort belle!
Tu nous viens parler de bourreau,
De valet, de fouet, et d'échelle :
La Grève est ton sacré vallon;
Maître André [2] te sert d'Apollon,
Pour rimer avec taut de grace;
Mais je crains qu'un jour Montfaucon
Ne te tienne lieu de Parnasse.

On juge bien qu'une guerre, commencée avec de

[1] Il dansoit dans les ballets d'*Hésione*.
[2] L'exécuteur des jugements criminels.

Digitized by Google

pareilles armes, et sous de tels auspices, devoit être une guerre d'extinction pour l'un des deux partis. Peu de jours s'écoulèrent, et le café se vit inondé de nouveaux couplets, dans lesquels Saurin, La Motte, Boindin, et quelques autres, étoient personnellement outragés. Un cri général s'éleva, et ce cri accusoit Rousseau, qui ne s'en défendit que par sa disparition subite du café, et par quelques désaveux partiels, lorsque le hasard le mettoit involontairement en présence de l'un ou l'autre des intéressés. Il n'est pas démontré, d'ailleurs, que ces premiers couplets fussent tous de lui; mais il eût été difficile de ne pas le reconnoître, à la tournure vive et piquante, à la verve énergiquement satirique du plus grand nombre. Les choses cependant en restèrent là pour cette fois; et je crois bien que c'est là aussi que se bornent les torts de Rousseau, dans cette scandaleuse et trop mémorable affaire. Mais la vengeance sommeilloit, et n'attendoit, pour agir avec éclat, qu'une nouvelle imprudence de Rousseau. Dix années s'étoient écoulées, lorsque le concours des circonstances sembla amener enfin, au commencement de 1710, l'occasion si impatiemment desirée.

La Motte briguoit à l'Académie françoise la place restée vacante par la mort de Thomas Corneille: Rousseau, de son côté, se flattoit de l'obtenir, et présentoit en effet des titres littéraires bien plus solidement établis que ceux de son concurrent. Mais la douceur et l'amabilité de La Motte lui avoient fait de nombreux partisans; et, toutes choses d'ailleurs éga-

les, il est de l'intérêt des compagnies littéraires de n'admettre dans leur composition aucun élément de trouble et de discorde. Il ne fallut rien moins que le desir hautement manifesté de Louis XIV, pour faire recevoir Boileau, dont les satires sont des jeux d'enfants, comparées aux épigrammes, et sur-tout aux couplets de Rousseau. Il s'agissoit donc de l'exclure, à-la-fois, et de l'Académie, et de la pension, que la mort prochaine de ce même Boileau devoit bientôt laisser à la disposition de la cour. Il y avoit donc là *double profit à faire* pour les ennemis de notre poëte : *leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.* Je dis *leur bien*, car il étoit à-peu-près arrangé que La Motte et Saurin partageroient entre eux la pension de Despréaux : ainsi Rousseau se trouveroit en même temps frustré, et des honneurs académiques, et de l'honorable salaire de ses travaux.

Le plus sûr moyen de faire réussir un plan aussi bien concerté, et probablement arrêté depuis long-temps, n'étoit pas seulement de réveiller le souvenir et l'impression des premiers *couplets;* mais d'en fabriquer de nouveaux, et de les charger de tant d'infamies, de tant d'imputations horribles, que la Grève et le fatal poteau pussent seuls faire justice de leur abominable auteur : c'est ce qui arriva. Mais par qui fut conçu cet infernal projet? par qui fut ourdie cette trame ténébreuse? C'est ici que s'épaissit de plus en plus l'obscurité qui enveloppe encore ce grand mystère d'iniquité. Simple historien, rapportons les faits.

Les 2 et 3 février, c'est-à-dire peu de jours avant

l'élection définitive de La Motte [1], les *nouveaux couplets* furent colportés par des inconnus, tant au café Laurent, que chez les particuliers les plus indignement outragés par le nouvel Arétin. C'étoit, en général, les mêmes personnes qui figuroient déja dans les précédents, mais signalées ici par des traits plus cyniques encore que les premiers. On eut soin, pour susciter à Rousseau des ennemis plus puissants et plus dangereux que ne le sont communément les gens de lettres, d'attaquer dans leur honneur, et dans leurs relations domestiques, des hommes d'un nom et d'un rang distingués. Personnellement maltraité par les gens de l'un d'entre eux, au sortir de l'Opéra, Rousseau porta plainte, et fut attaqué lui-même en calomnie. Il en résulta une première procédure, à la suite de laquelle l'accusé obtint de la grand'chambre un arrêt de décharge, rendu sur les conclusions de M. de Lamoignon. Ce n'étoit point assez : publiquement diffamé, Rousseau vouloit une réparation solennelle et juridique. Il fit tant, qu'il parvint à découvrir le colporteur des couplets, et à tirer de lui l'aveu de la personne qui lui avoit remis le fatal paquet : c'étoit Saurin. Fort de cette découverte, et se croyant suffisamment éclairé par ce premier trait de lumière, il se porta l'accusateur de Saurin, qui eût infailliblement succombé dans l'attaque, si Rousseau, emporté trop loin par le ressentiment, et mal dirigé

[1] Il fut reçu et prononça son discours de réception le 10 février 1710.

par son avocat, n'eût persisté à poursuivre comme auteur des couplets, celui qu'il venoit à-peu-près de convaincre seulement de les avoir distribués. C'est ainsi que son imprudence rendit à son adversaire son audace et ses forces; et qu'accablé, par le défaut de preuves, il succomba à son tour sous le poids de l'accusation trop légèrement intentée contre un autre. Un arrêt du parlement, rendu par contumace le 7 avril 1712, déclara J. B. Rousseau « atteint et convaincu d'avoir composé et distribué *des vers impurs, satiriques, et diffamatoires*, et fait de *mauvaises pratiques*, pour faire réussir l'accusation *calomnieuse* intentée contre Joseph Saurin, etc.; *pour réparation de quoi*, ledit Rousseau *est banni à perpétuité du royaume*, etc. » Ce jugement fut attaché le 7 mai suivant, à un poteau en place de Grève, par l'exécuteur des sentences criminelles.

Telle fut l'issue de cette déplorable et ténébreuse affaire, sur laquelle le temps n'a pas encore répandu, et ne répandra probablement jamais une lumière satisfaisante [1]. Non, jamais on n'expliquera ce problème historique; jamais on ne connoîtra le véritable

[1] Un mémoire manuscrit, cité dans l'Éloge historique de La Motte (mis en tête de *l'Esprit de La Motte*, 1 vol. in-12, — Paris 1767), rapporte l'anecdote suivante:

En 1746 ou 1747, mourut, dans le voisinage de Boindin, un homme dont le nom, dit l'auteur, m'est absolument échappé. Il avoit été très répandu dans le grand monde, et faisoit agréablement des chansons et des vers de société. Feu M. le curé de Saint-Sulpice (Languet) l'assista lui-même à la mort; et ce fut par le

auteur de ces infamies; mais il est consolant, au moins, de pouvoir en absoudre la mémoire d'un poëte célèbre, et d'un savant qui a fait honneur à la France, pour en rejeter le mépris et l'horreur « sur quelque méchant obscur, dit M. Auger[1], quel- « que ami du scandale et du trouble, qui se sera fait « un affreux plaisir de lancer furtivement ce brandon « de discorde au milieu d'hommes déja désunis, et « aigris les uns contre les autres; et qui, caché dans « l'ombre, les aura vus avec une joie infernale s'accu- « ser tour-à-tour du crime commis par son bras. »

Rousseau, qui avoit prévenu son arrêt dès 1711, en s'exilant volontairement de son pays, se retira d'abord en Suisse, où il reçut de l'ambassadeur françois, le comte Du Luc, l'accueil le plus distingué; et l'honorable intimité qui s'établit dès-lors entre l'illustre banni et son noble protecteur, n'eut de terme que la mort du comte, en 1740. Le premier soin de Rousseau, en arrivant à Soleure, fut d'opposer une édition de ses ouvrages avoués aux recueils scandaleux que la malignité publioit sous son nom, et dans lesquels les convenances du goût n'étoient pas plus ménagées que le respect pour la religion et les mœurs. Cette édition de Soleure, qui ne se recommande

conseil de ce curé, que, lorsqu'il fut administré, cet homme, en présence de personnes d'honneur, s'avoua *l'auteur des couplets* en question, et témoigna son repentir *de les avoir composés*.

[1] *Essai biographique et critique*, placé à la tête de la jolie édition in-32 des *Œuvres poétiques* de J. B. Rousseau, publiée par M. Lefevre.

d'ailleurs, ni par la beauté du papier, ni par l'élégance typographique, a cela du moins de précieux, qu'on la peut considérer comme la limite posée par Rousseau lui-même, entre sa vie passée, et la carrière nouvelle que lui traçoit la leçon du malheur; entre les égarements de sa jeunesse, et le retour sincère aux principes de l'ordre moral. Le comte Du Luc ayant passé quelques années après (en 1715) de l'ambassade de Suisse à celle d'Autriche, Rousseau le suivit à Vienne. Il y trouva, dans le prince Eugène, le plus zélé comme le plus illustre des protecteurs; et ce prince, justement mécontent de la France à laquelle il avoit été si fatal, mit peut-être quelque orgueil à honorer celui qu'elle flétrissoit, à recueillir avec distinction le proscrit qu'elle rejetoit de son sein.

La fatalité qui poursuivoit Rousseau lui fit rencontrer à Vienne, dans le comte de Bonneval, un de ces génies inquiets et turbulents, qui attirent et entraînent bientôt de gré ou de force tout ce qui les approche, dans le tourbillon qui les emporte eux-mêmes. Une malheureuse querelle s'étant élevée entre le comte aventurier et un favori du prince, Rousseau prit, avec une chaleur au moins indiscréte, le parti de son ami contre son auguste bienfaiteur; et fut accusé, non sans quelque vraisemblance, de couplets injurieux contre une femme, alors aimée du prince Eugène. La disgrace de Bonneval devoit entraîner celle de Rousseau: mais toujours grand, toujours généreux, le prince se borna à éloigner de

lui le poëte imprudent; et il l'envoya à Bruxelles, avec l'espoir d'un emploi considérable; espoir qui néanmoins ne s'est jamais réalisé.

Cependant Rousseau avoit conservé en France des amis chauds et puissants, à la tête desquels on distinguoit le baron de Breteuil. Ils agirent si efficacement en sa faveur, que des lettres de rappel lui furent expédiées en février 1716.

Mais ce n'étoit point une grace, c'étoit une justice solennellement rendue, que demandoit Rousseau: « J'aime bien la France (écrivoit-il au baron de Breteuil); mais j'aime encore mieux mon honneur et la « vérité. Quelque destinée que l'avenir me prépare, « je dirai comme Philippe de Comines: Dieu m'afflige, « il a ses raisons; mais je préférerai toujours la condition d'être malheureux avec courage, à celle d'être « heureux avec infamie.—Je vous conjure instamment..... de supprimer les lettres que vous avez obtenues, dont je rends mille respectueuses graces à « ceux qui me les ont accordées, *mais dont je ne suis « pas homme à me servir.* » Tel est le langage ferme et noble à-la-fois de Rousseau, avec des protecteurs puissants. Voici celui qu'il tenoit, dans les mêmes circonstances, au plus dévoué, au plus généreux des amis. — « Il ne s'agit point pour moi de retourner en « France, mais de confondre l'imposture qui m'a « noirci, et de me mettre en état de paroître devant « les hommes, comme je paroîtrai un jour devant « Dieu. Tout autre plan seroit me déshonorer, et *je « souffrirai plutôt la mort*, que d'y acquiescer. C'est

« ainsi que j'ai toujours parlé et pensé; et c'est ainsi « que je penserai et parlerai toute ma vie[1] ». Je ne sais si je me trompe; mais il me semble qu'il faut être bien fort de son innocence et de l'estime de ceux qui la connoissent, pour parler avec cette assurance; et quand on songe que ce langage a été celui de Rousseau pendant plus de trente ans; que dans ces moments même, où, prêt à comparoître devant celui pour qui rien n'est caché, l'homme n'a plus rien à dissimuler, Rousseau a protesté de son innocence dans son testament, et en présence des saints mystères de la religion, il ne faut plus voir en lui qu'un monstre d'hypocrisie et de scélératesse, ou l'une des plus grandes victimes de l'injustice des hommes. Il n'y a pas de milieu, ou plutôt il ne reste aucun doute; et celui qui emporta dans la tombe l'amitié, l'estime, et les regrets des PP. Bougeant, Brumoi, Tournemine; de Louis Racine, du sage Rollin, et de Lefranc de Pompignan, ne fut ni un fourbe ni un hypocrite; ne fut point enfin l'auteur des derniers couplets.

Mais s'il est glorieux pour Rousseau que les honorables noms qu'on vient de lire figurent dans la liste de ses défenseurs, il est extrêmement fâcheux pour l'honneur des lettres françoises, de trouver, pendant soixante ans, Voltaire à la tête de ses ennemis; et que le suffrage authentique, mais plus obscur, des Racine et des Rollin ne balance que foiblement les

[1] Lettre à M. Boulet, 30 mars 1716.

trop nombreux témoignages de la haine active, infatigable, que l'auteur de *la Henriade* avoit vouée à celui des Odes et des Cantates[1]. N'oublions pas cependant que se trouvant à Bruxelles, peu de temps après la mort de notre grand lyrique, et lorsque *Séguy* ouvroit une souscription pour ses Œuvres, Voltaire s'empressa de souscrire *pour deux exemplaires*, et écrivit à l'éditeur une lettre très remarquable sous plus d'un rapport. Il y regarde comme *un malheur*, d'avoir été au rang des ennemis de Rousseau; il avoue même que cette inimitié *a beaucoup pesé à son cœur;* mais ce qu'il a *appris de lui* à Bruxelles, a banni de ce cœur *tout ressentiment*, et n'a laissé ses yeux *ouverts qu'à son mérite*[2], etc.

Quinze ans après, et lorsqu'il publia *le Siècle de Louis* XIV, ayant élevé quelques doutes sur le véritable auteur des couplets, sans toutefois en accuser Saurin[3], le fils de ce dernier s'en plaignit dans une lettre à Voltaire, qui lui répondit, entre autres, ces paroles remarquables : « Vous devez sentir *de quel* « *poids* est le testament de mort du *malheureux* Rous- « seau ! Il faut vous ouvrir mon cœur : je ne voudrais « pas, moi, à ma mort, avoir à me reprocher d'avoir « accusé *un innocent*..... Je mourrais avec bien de

[1] Voyez tome v, p. 197 de notre édition complète, la lettre du 22 mai 1736, dans laquelle Rousseau expose avec une rare candeur l'origine de ses rapports avec Voltaire, et la cause de la *longue inimitié* qui ne tarda pas à les diviser.

[2] Lettre à M. Séguy; *Bruxelles*, 29 septembre 1741.

[3] Voyez la liste des écrivains, article La Motte.

« l'amertume, si je m'étais joint, *malgré ma conscience*, « aux cris *de la calomnie*[1], etc. »

Telle étoit donc la réputation de probité et d'honneur dont jouissoit Rousseau, que le bruit public força Voltaire lui-même à cette espèce de rétractation, qui ne détruit point, il est vrai, mais qui doit nécessairement affoiblir, auprès des bons esprits, l'impression journellement renouvelée des atteintes portées à sa mémoire.

Pressé par ses amis, fatigué d'un séjour de plus de vingt ans sous un ciel étranger, et dans un climat contraire à sa santé, Rousseau sollicita, en 1738, ces mêmes lettres de rappel qu'il avoit d'abord si noblement refusées. Ses ennemis prévalurent, et les lettres ne furent point accordées. Mais le desir, toujours si impérieux dans un cœur françois, de revoir sa patrie, l'emporta sur toute autre considération; et il fit, à la fin de cette même année, le voyage de Paris *incognito*. L'autorité, qui s'étoit montrée sourde à ses réclamations, ferma les yeux sur cette violation de l'arrêt qui le bannissoit à *perpétuité:* elle ne rechercha point Rousseau; mais il repartit peu de temps après, avec la certitude désespérante qu'il avoit revu la France et ses amis pour la dernière fois. De retour à Bruxelles, il ne fit plus que languir pendant les deux années qui suivirent ce malheureux voyage, et il succomba enfin à ses infirmités et à ses chagrins,

[1] Cette lettre a été publiée, pour la première fois, en 1820, dans le recueil de *Pièces inédites* de Voltaire; Paris, P. Didot l'aîné.

Digitized by Google

le 17 mars 1741, à l'âge de soixante-onze ans. Le Franc de Pompignan a consacré à sa mémoire l'une des plus belles Odes dont s'honore la poésie françoise; et Piron, cette épitaphe si connue:

Ci-gît l'illustre et malheureux Rousseau.
Le Brabant fut sa tombe et Paris son berceau.
Voici l'abrégé de sa vie
Qui fut trop longue de moitié:
Il fut trente ans digne d'envie,
Et trente ans digne de pitié.

Ce que le poëte dit ici de l'homme, peut en quelque sorte s'appliquer également à l'écrivain; et si la plus belle *moitié* de ses ouvrages n'a en effet que trop excité l'*envie*, on peut dire aussi que les derniers font naître un sentiment douloureux de *pitié*, pour un grand talent tombé de si haut, et devenu si différent de lui-même! Rien ne surpasse dans notre langue la richesse et l'éclat des belles *Odes* de Rousseau; la grace et l'élégance harmonieuse de ses *Cantates*, genre nouveau, dont la création lui appartient, et dans lequel il est resté sans rival, quoiqu'il ait eu des imitateurs. Aucun poëte, si l'on excepte Racine, n'a tourné l'*Épigramme* avec plus de finesse et d'esprit, et n'en a fait sortir le trait satirique avec une plus piquante justesse: celles même que la décence est en droit de lui reprocher, sont irréprochables aux yeux du goût.

Il n'en est pas ainsi des *Épîtres* et des *Allégories*, quoiqu'il ne soit pas impossible néanmoins d'y retrouver de temps en temps les inspirations du poëte,

Digitized by Google

et le talent même de l'écrivain : mais ce ne sont plus que les pâles étincelles d'un feu qui s'éteint, et qui perce difficilement une épaisse fumée. Son *théâtre*, à l'exception du *Flatteur*, ne soutiendroit pas l'examen de la critique. Il est même assez remarquable, que Rousseau, qui avoit le génie si éminemment satirique, n'ait que si rarement trouvé le vers comique; et que le plus grand des lyriques modernes n'ait jamais rien entendu à la coupe, ni au style d'un opéra. Pour résumer enfin ce que nous venons de dire sur J. B. Rousseau, considéré dans sa personne et dans ses écrits, répétons avec le judicieux auteur de l'*Essai* déja cité : « Pardonnons à ses fautes, en « songeant à ses infortunes; excusons ses mauvais « écrits, en faveur des bons : ou plutôt, ne voyons « que sa gloire, n'envisageons que ses chefs-d'œuvre; « et plaçons-le, sans balancer, parmi le petit nombre « d'hommes nés pour l'illustration de leur pays, et « pour les délices de la postérité. »

FIN DE LA NOTICE.

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE

DE L'AUTEUR [1].

Loin de me piquer de ne devoir rien qu'à moi-même, j'ai toujours cru, avec Longin, que l'un des plus sûrs chemins pour arriver au sublime, étoit l'imitation des écrivains illustres qui ont vécu avant nous, puisqu'en effet rien n'est si propre à nous élever l'ame, et à la remplir de cette chaleur qui produit les grandes choses, que l'admiration dont nous nous sentons saisis à la vue des ouvrages de ces grands hommes. C'est pourquoi, si je n'ai pas réussi dans les odes que j'ai tirées de David, je ne dois en accuser que la foiblesse de mon génie; car je suis obligé d'avouer que si j'ai jamais senti ce que c'est qu'enthousiasme, c'a été principalement en travaillant à ces mêmes cantiques, que je donne ici à la tête de mes ouvrages.

Je leur ai donné le titre d'*Odes sacrées*, à l'exemple de Racan : celui de traduction ne me paroissant pas convenir à une imitation aussi libre que

[1] Cette Préface est un extrait de celle qui se trouve à la tête de l'Édition des *OEuvres complètes* de J. B. Rousseau; *Paris*, *Lefèvre*, 1820; 5 vol. in-8°.

Digitized by Google

la mienne, qui d'un autre côté ne s'écarte pas assez de son original, pour mériter le nom de paraphrase. Et d'ailleurs si on a de l'ode l'idée qu'on en doit avoir, et si on la considère non pas comme un assemblage de jolies pensées, rédigées par chapitres, mais comme le véritable champ du sublime et du pathétique, qui sont les deux grands ressorts de la poésie, il faut convenir que nul ouvrage ne mérite si bien le nom d'odes, que les psaumes de David. Car où peut-on trouver ailleurs rien de plus divin, ni où l'inspiration se fasse mieux sentir; rien, dis-je, de plus propre à enlever l'esprit et en même temps à remuer le cœur? Quelle abondance d'images! quelle variété de figures! quelle hauteur d'expression! quelle foule de grandes choses, dites, s'il se peut, d'une manière encore plus grande! Ce n'est donc pas sans raison que tous les hommes ont admiré ces précieux restes de l'antiquité profane, où on entrevoit quelques traits de cette lumière et de cette majesté qui éclate dans les Cantiques sacrés; et quelque beaux raisonnements qu'on puisse étaler, on ne détruira pas cette admiration, tant qu'on n'aura à leur opposer que des amplifications de collége, jetées toutes pour ainsi dire dans le même moule, et où tout se ressemble, parceque tout y est dit du même ton et exprimé de la même manière: semblables à ces figures, qui ont un nom parti-

culier parmi les peintres, et qui n'étant touchées qu'avec une seule couleur ne peuvent jamais avoir une véritable beauté, parceque l'ame de la peinture leur manque : je veux dire le coloris.

Je me suis attaché sur toutes choses à éviter cette monotonie dans mes odes du second livre, que j'ai variées à l'exemple d'Horace, sur lequel j'ai tâché de me former, comme lui-même s'étoit formé sur les anciens lyriques. Ce second livre est suivi d'une autre espèce d'odes toutes nouvelles parmi nous, mais dont il seroit aisé de trouver des exemples dans l'antiquité. Les Italiens les nomment *Cantate*, parcequ'elles sont particulièrement affectées au chant. Ils ont coutume de les partager en trois récits, coupés par autant d'airs de mouvement; ce qui les oblige à diversifier les mesures de leurs strophes, dont les vers sont tantôt plus longs et tantôt plus courts, comme dans les chœurs des anciennes tragédies, et dans la plupart des odes de Pindare. J'avois entendu quelques unes de ces *Cantate*, et cela me donna envie d'essayer si on ne pourroit point, à l'imitation des Grecs, réconcilier l'ode avec le chant. Mais comme je n'avois point d'autre modèle que les Italiens, à qui il arrive souvent, aussi bien qu'à nous autres François, de sacrifier la raison à la commodité des musiciens, je m'aperçus, après en avoir fait quelques unes, que je perdois du côté

des vers ce que je gagnois du côté de la musique; et que je ne ferois rien qui vaille, tant que je me contenterois d'entasser des phrases poétiques, sans dessein ni sans liaison. C'est ce qui me fit venir la pensée de donner une forme à ces petits poëmes, en les renfermant dans une allégorie exacte, dont les récits fissent le corps, et les airs chantants, l'ame ou l'application. Je choisis parmi les fables anciennes celles que je crus les plus propres à mon dessein; car toute histoire fabuleuse n'est pas propre à être allégoriée, et cette manière me réussit assez pour donner envie à plusieurs auteurs de travailler sur le même plan. De savoir si ce plan est le meilleur que j'eusse pu choisir, c'est ce qu'il ne me convient pas de décider, parcequ'en matière de nouveauté, rien n'est si trompeur qu'une première vogue; et qu'il n'y a jamais que le temps qui puisse apprécier leur mérite, et le réduire à sa juste valeur.

Quant à mes Épîtres, je les ai travaillées avec la même application que mes autres ouvrages, et j'y ai même donné d'autant plus de soin, qu'ayant à y parler de moi en plusieurs endroits, il falloit relever en quelque sorte la petitesse de la matière par les agréments de la diction. On pourra voir, par quelques unes de ces pièces qui sont faites il y a plusieurs années, que ce n'est pas d'aujourd'hui que je suis en butte aux noirceurs de ces

honnêtes messieurs dont je parle au commencement de cette préface; et que je sais, il y a longtemps, de quoi ils sont capables. Du reste, je me suis assujetti dans ces Épîtres, aussi bien que dans les Allégories et les Épigrammes qui suivent, à une mesure de vers qui avoit été assez négligée pendant tout le siécle passé, et qui est pourtant la plus convenable de toutes au style naïf et à la narration : ce qu'il me seroit aisé de prouver, si je ne craignois d'ennuyer le lecteur par un détail d'observations dont il n'a que faire. Ce n'est pas que je prétende par là que toutes les graces de ce style, dont Marot nous a laissé un si excellent modèle, soient uniquement renfermées dans la mesure de ses vers, et dans le langage de son temps. Ce seroit rendre très aisée une chose très difficile. Mais il est certain qu'avec le génie qui ne s'acquiert point, cette espèce de mécanique, dont l'usage est facile à acquérir, contribue fort à l'élégance d'un ouvrage; et que c'est souvent la contrainte apparente de la mesure et de l'arrangement des rimes, qui donne au style cet air de liberté que n'ont point les vers les plus libres, et les plus faciles à faire.

Voilà ce que j'avois à dire en général sur les ouvrages qui composent cette édition. J'y ai ajouté à la fin quelques poésies de différents caractères, qui n'ont pu trouver leur place dans le rang

des autres, et qui toutes ensemble font un recueil complet de tout ce que j'ai jamais fait de vers un peu supportables, pendant que je m'en suis mêlé. J'en excepte toujours ceux que j'ai dit, aussi bien qu'une petite allégorie qui a eu le sort des autres pièces que je n'ai point données, c'est-à-dire de courir le monde malgré moi, et toute différente de ce que je l'ai faite, il y a plus de quinze ans. Je l'avois intitulée *le Masque de Laverne,* qui est le seul titre qu'elle puisse avoir, et je proteste ici que celui qu'on a substitué à la place n'est point de mon invention, et n'a été imaginé que par les ennemis d'une personne avec qui j'étois brouillé en ce temps-là, et qui certainement ne ressemble en aucune façon au fantôme qui y est dépeint. C'est la seule raison qui m'empêche de la faire imprimer, quelque intérêt que je pusse avoir à la faire paroître comme elle est effectivement. Mais je croirois me faire tort, si je laissois échapper cette occasion de rendre justice au mérite d'un homme qui, depuis dix ans, m'a non seulement donné toutes les marques d'une réconciliation parfaite; mais qui, dans un temps où la plupart de ceux qui se disoient mes amis ont cru qu'il étoit du bon air de se liguer contre moi, s'est comporté à mon égard d'une manière si noble, si ferme, et si généreuse, que je me se ns oblig de le regarder toute ma vie, non pas simplement

comme un très galant homme, mais comme un des plus rares et des plus vertueux amis qu'il y ait au monde [1]. *Qui enim utraque in re, gravem, constantem, stabilem se in amicitia præstiterit, hunc ex maxime raro hominum genere judicare debemus, et pene divino* [2].

[1] Quoi qu'en dise ici Rousseau, cette allégorie du *Masque de Laverne*, et celle qu'il intitula *l'Opéra de Naples*, ayant été réimprimées, avec ou sans son consentement, dans les diverses éditions de ses Œuvres, publiées, soit en France soit ailleurs, depuis 1726, nous n'avons pas cru devoir les exclure de celle-ci.

[2] Cic. *de Amicitia*.

Digitized by Google

Digitized by Google

ODES.

LIVRE PREMIER.

ODE I,

TIRÉE DU PSAUME XIV.

CARACTÈRE DE L'HOMME JUSTE.

Seigneur, dans ta Gloire adorable [1]
Quel mortel est digne d'entrer [2]?
Qui pourra, grand Dieu! pénétrer
Ce sanctuaire impénétrable [3],
Où tes saints inclinés, d'un œil respectueux,
Contemplent de ton front l'éclat majestueux [4]?

[1] VARIANTE. Seigneur, dans ton Temple adorable.

[2] « *Domine, quis habitabit in tabernaculo tuo? aut quis requiescet in monte sancto tuo?* » Ps. XIV.

[3] *Qui pourra, grand Dieu! pénétrer ce sanctuaire impénétrable, etc.* Ce n'est point ici une froide antithèse, un jeu de mots puéril; c'est le rapprochement heureux de deux idées, entre lesquelles se trouve l'infini. C'est une beauté nouvelle, heureusement ajoutée au texte.

[4] La Harpe observe avec justesse que ces deux alexandrins, où

Ce sera celui qui du vice [1]
Évite le sentier impur;
Qui marche d'un pas ferme et sûr
Dans le chemin de la justice;
Attentif et fidèle à distinguer sa voix,
Intrépide et sévère à maintenir ses lois [2].

Ce sera celui dont la bouche
Rend hommage à la vérité [3];
Qui, sous un air d'humanité,
Ne cache point un cœur farouche [4];
Et qui, par des discours faux et calomnieux,
Jamais à la vertu n'a fait baisser les yeux [5]:

Celui devant qui le superbe,
Enflé d'une vaine splendeur [6],
Paroît plus bas dans sa grandeur,
Que l'insecte caché sous l'herbe;

l'oreille se repose après quatre petits vers, ont une sorte de dignité conforme au sujet.

[1] « *Qui ingreditur sine macula, et operatur justitiam.* » Ps. XIV.

[2] VAR. A connoître sa voix;
A pratiquer ses lois.

[3] VAR. Des flatteurs méprise le fard;
Dont le cœur sincère et sans art
Rend justice au vrai qui le touche.

[4] « *Qui loquitur veritatem in corde suo.... et opprobrium non accepit adversus proximos suos.* » Ibid.

[5] VAR. Jamais à la pudeur.

[6] *Enflé d'une vaine splendeur.* On a reproché à cette métaphore de manquer de justesse: mais a-t-on fait assez d'attention à l'art

Qui, bravant du méchant le faste couronné [1],
Honore la vertu du juste infortuné :

Celui, dis-je, dont les promesses
Sont un gage toujours certain :
Celui qui d'un infame gain [2]
Ne sait point grossir ses richesses :
Celui qui, sur les dons du coupable puissant,
N'a jamais décidé du sort de l'innocent [3].

Qui marchera dans cette voie,
Comblé d'un éternel bonheur,
Un jour des élus du Seigneur
Partagera la sainte joie ;
Et les frémissements de l'Enfer irrité [4]
Ne pourront faire obstacle à sa félicité [5].

avec lequel elle est préparée ? On auroit vu que tout, dans une ame *superbe*, tend à *enfler sa vanité*, qui trouve un aliment, dans les objets même les moins susceptibles en apparence de produire un pareil effet. La poésie a ses mystères, auxquels tout le monde n'est pas initié.

[1] *Le faste couronné* est d'une hardiesse d'autant plus heureuse, que cette belle expression semble être tombée sans effort de la plume de l'écrivain. Voilà ce que Boileau appeloit des mots *trouvés*.

[2] « *Qui pecuniam suam non dedit ad usuram, et munera super innocentem non accepit.* » Ps. XIV.

[3] VAR. N'a jamais décidé des jours.

[4] *Et les frémissements de l'Enfer irrité*, etc. Paraphrase un peu longue, et foible par conséquent, de la pensée énergique et concise du texte : *Qui facit hæc non movebitur in æternum.*

[5] Ce vers traînant, et même un peu dur, ne termine pas heureusement l'Ode. LE BRUN.

Digitized by Google

ODE II,

TIRÉE DU PSAUME XVIII.

MOUVEMENTS D'UNE AME QUI S'ÉLÈVE A LA CONNOISSANCE DE DIEU PAR LA CONTEMPLATION DE SES OUVRAGES.

Les cieux instruisent la terre
A révérer leur auteur :
Tout ce que leur globe enserre [1]
Célèbre un Dieu créateur [2].
Quel plus sublime cantique
Que ce concert magnifique
De tous les célestes corps?
Quelle grandeur infinie!

[1] *Enserre* pour *renferme* est un de ces vieux mots qui ne doivent point se reproduire dans le style noble et soutenu : ce n'est point là qu'ils doivent chercher à reprendre leurs droits. Ce vers est en général trop dépourvu d'harmonie. C'est, dit Le Brun, la prose de ce que devoit dire la poésie ; et Le Brun a raison.

[2] Rousseau, dit La Harpe, s'est beaucoup trop laissé aller à la paraphrase dans cette strophe ; mais fût-elle meilleure, elle vaudroit difficilement ce premier verset : « Les cieux racontent la gloire de l'Éternel, et le firmament publie l'œuvre de ses mains. » « *Cœli enarrant gloriam Dei, et opera manuum ejus annuntiat firmamentum.* » Ps. XVIII. Quelle majestueuse simplicité ! et combien Rousseau en est loin, malgré l'élégance de ces deux premiers vers!

Digitized by Google

Quelle divine harmonie
Résulte[1] de leurs accords!

De sa puissance immortelle[2]
Tout parle, tout nous instruit;
Le jour au jour la révèle,
La nuit l'annonce à la nuit[3].
Ce grand et superbe ouvrage
N'est point pour l'homme un langage
Obscur et mystérieux[4]:
Son admirable structure
Est la voix de la nature,
Qui se fait entendre aux yeux[5].

[1] *Résulte* est de la langue des philosophes, et ne doit, en aucun cas, entrer dans celle du poëte: mais ce qu'il y a de plus vicieux ici, c'est la redondance de tous ces mots, presque synonymes, *sublime cantique, concert magnifique, divine harmonie, grandeur infinie.*

[2] Notre langue manque de terme pour rendre l'énergie de l'expression originale, *eructat*, qui n'auroit, même en latin, d'autre équivalent que *scaturit*, qui exprime l'action continue d'une fontaine, s'échappant goutte à goutte de sa source.

[3] « *Dies diei eructat verbum, et nox nocti indicat scientiam.* » Ps. XVIII.

Racine avoit déja dit avec une énergique précision :

Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance.

[4] « *Non sunt loquelæ neque sermones, quorum non audiantur voces eorum.* » Ibid.

[5] Un ancien commentateur des Psaumes avoit dit, en parlant de ce concert sublime de la nature entière, généralement entendu d'un bout de l'univers à l'autre, *inscriptus est omnium oculis.* Peut-être est-ce là ce qui a donné à Rousseau l'idée heureuse, et si noblement hardie, d'une voix *qui se fait entendre aux yeux.*

Digitized by Google

Dans une éclatante voûte
Il a placé, de ses mains,
Ce Soleil qui dans sa route
Éclaire tous les humains.
Environné de lumière,
Cet astre ouvre sa carrière [1]
Comme un époux glorieux
Qui, dès l'aube matinale,
De sa couche nuptiale
Sort brillant et radieux [2].

L'Univers, à sa présence,
Semble sortir du néant [3].
Il prend sa course, il s'avance
Comme un superbe géant.
Bientôt sa marche féconde
Embrasse le tour du monde
Dans le cercle qu'il décrit [4];

[1] *Cet astre ouvre* est d'une dureté d'autant plus choquante, qu'elle est à contre-sens de l'image que le poëte veut rendre. Peut-être préféreroit-on la leçon de l'édition de Hollande :

Il entre dans sa carrière.

[2] « *Tanquam sponsus procedens de thalamo suo.* » Ps. XVIII.

[3] La majesté d'un Dieu est admirablement peinte dans ces deux beaux vers. LE BRUN.

[4] *Dans le cercle qu'il décrit.* Combien cette figure rapetisse la majesté de l'original : *A summo cœlo egressio ejus, et occursus ejus usque ad summum ejus, etc.* « Cet astre est parti des hauteurs du ciel : il s'est élancé comme un géant pour parcourir sa carrière. Il arrive jusqu'à l'autre extrémité des cieux, et rien ne se dérobe à ses rayons. » Qu'est-ce d'ailleurs qu'un *géant* qui *décrit un cercle* ?

Digitized by Google

Et, par sa chaleur puissante,
La nature languissante
Se ranime et se nourrit.

O que tes œuvres sont belles,
Grand Dieu! quels sont tes bienfaits!
Que ceux qui te sont fidèles
Sous ton joug trouvent d'attraits!
Ta crainte inspire la joie;
Elle assure notre voie;
Elle nous rend triomphants:
Elle éclaire la jeunesse,
Et fait briller la sagesse
Dans les plus foibles enfants [1].

Soutiens ma foi chancelante,
Dieu puissant; inspire-moi
Cette crainte vigilante
Qui fait pratiquer ta loi.
Loi sainte, loi desirable,
Ta richesse est préférable
A la richesse de l'or;
Et ta douceur est pareille
Au miel dont la jeune abeille
Compose son cher trésor [2].

Mais sans tes clartés sacrées [3],
Qui peut connoître, Seigneur,

[1] « *Sapientiam præstans parvulis.* » Ps. XVIII.
[2] « *Dulciora super mel et favum.* » Ibid.
[3] *Mais sans tes clartés sacrées, etc.* Il étoit difficile de rendre plus

Les foiblesses égarées
Dans les replis de son cœur?
Prête-moi tes feux propices :
Viens m'aider à fuir les vices
Qui s'attachent à mes pas :
Viens consumer par ta flamme[1]
Ceux que je vois dans mon ame,
Et ceux que je n'y vois pas.

Si de leur triste esclavage
Tu viens dégager mes sens,
Si tu détruis leur ouvrage,
Mes jours seront innocents[2].
J'irai puiser sur ta trace
Dans les sources de ta grace[3];
Et, de ses eaux abreuvé,
Ma gloire fera connoître
Que le Dieu qui m'a fait naître
Est le Dieu qui m'a sauvé.

heureusement le sens et l'expression du texte : *Delicta quis intelligit?* « Les surprises faites à l'ignorance par la bonne foi. »

[1] *Viens consumer.... les vices*, etc. Le Brun censure vivement cette expression : il ne sait ce que veut dire *consumer des vices!* Avoit-il donc perdu de vue la métaphore qui prépare et justifie cette expression, qui n'a plus rien alors que de naturel?

[2] Var. Si de leur cruel empire
Tu veux dégager mes sens;
Si tu daignes me sourire.

[3] Ces deux vers se terminant par trois monosyllabes chacun, deviennent secs et durs. Le Brun.

ODE III,

TIRÉE DU PSAUME XLVIII.

SUR L'AVEUGLEMENT DES HOMMES DU SIÈCLE.

Qu'aux accents de ma voix la terre se réveille[1] !
Rois, soyez attentifs; peuples, ouvrez l'oreille!
Que l'univers se taise, et m'écoute parler.
Mes chants vont seconder les accords de ma lyre:
L'esprit saint me pénètre, il m'échauffe; il m'inspire[2]
Les grandes vérités que je vais révéler.

[1] « *Audite hæc, omnes gentes; auribus percipite, omnes qui habitatis orbem.* » Ps. XLVIII.

Racine avoit déja dit, *Athal.* act. III, sc. VII :

Cieux! écoutez ma voix! terre, prête l'oreille!

Rien de plus imposant, de plus majestueux que ce début prophétique.—Horace débute, comme Rousseau, dans les leçons qu'il donne à la jeunesse romaine :

.... Carmina non prius
Audita Musarum sacerdos
Virginibus puerisque canto.
Liv. III, Ode I.

[2] *L'esprit saint me pénètre, etc.* Racine, à l'endroit cité :

Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi!
Est-ce l'esprit divin qui s'empare de moi!
C'est lui-même; il m'échauffe; il parle; mes yeux s'ouvrent,
Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.

Digitized by Google

L'homme en sa propre force a mis sa confiance;
Ivre de ses grandeurs et de son opulence,
L'éclat de sa fortune enfle sa vanité.
Mais, ô moment terrible, ô jour épouvantable,
Où la mort saisira ce fortuné coupable,
Tout chargé des liens de son iniquité[1]!

Que deviendront alors, répondez, grands du monde,
Que deviendront ces biens où votre espoir se fonde,
Et dont vous étalez l'orgueilleuse moisson?
Sujets, amis, parents, tout deviendra stérile;
Et, dans ce jour fatal, l'homme à l'homme inutile
Ne paiera point à Dieu le prix de sa rançon[2].

Vous avez vu tomber les plus illustres têtes;
Et vous pourriez encore, insensés que vous êtes,
Ignorer le tribut que l'on doit à la mort!
Non, non, tout doit franchir ce terrible passage:
Le riche et l'indigent, l'imprudent et le sage,
Sujets à même loi, subissent même sort[3].

[1] *Tout chargé des liens de son iniquité.* Ce n'est pas seulement une très belle image; c'est une grande pensée morale, revêtue de tout ce que l'expression poétique a pu ajouter à son énergie.

[2] « *Fratrem redimens non redimet vir: nec dabit Deo propitiationem pro eo.* » Ps. XLVIII.

[3] Ces derniers vers, dit La Harpe, sont trop prosaïques et trop secs. Comparez-les à cet endroit d'un discours en vers de Voltaire, qui dit précisément la même chose:

C'est du même limon que tous ont pris naissance.
Dans la même faiblesse ils traînent leur enfance;
Et le riche et le pauvre, et le faible et le fort,
Vont tous également des douleurs à la mort.

Digitized by Google

D'avides[1] étrangers, transportés d'alégresse,
Engloutissent déja toute cette richesse,
Ces terres, ces palais, de vos noms ennoblis.
Et que vous reste-t-il en ces moments suprêmes?
Un sépulcre funèbre, où vos noms, où vous-mêmes
Dans l'éternelle nuit serez ensevelis[2].

Les hommes, éblouis de leurs honneurs frivoles,
Et de leurs vains flatteurs écoutant les paroles,
Ont de ces vérités perdu le souvenir:
Pareils aux animaux farouches et stupides,
Les lois de leur instinct sont leurs uniques guides,
Et pour eux le présent paroît sans avenir[3].

Un précipice affreux devant eux se présente;
Mais toujours leur raison, soumise et complaisante,
Au-devant de leurs yeux met un voile imposteur.
Sous leurs pas cependant s'ouvrent les noirs abymes,
Où la cruelle mort, les prenant pour victimes,
Frappe ces vils troupeaux dont elle est le pasteur[4].

Là s'anéantiront ces titres magnifiques,
Ce pouvoir usurpé, ces ressorts politiques,

[1] VAR. Un avide héritier. . . . . .
Engloutira bientôt, etc.

[2] « *Et sepulchra eorum domus illorum in æternum.* »

[3] Vers admirable, et qui concentre en lui seul toute la richesse de cette strophe. LE BRUN.

[4] Imitation sublime du psalmiste : « *Sicut oves in inferno positi sunt : mors depascet eos.* » Ps. XLVIII.

Digitized by Google

Dont le juste autrefois sentit le poids fatal :
Ce qui fit leur bonheur deviendra leur torture ;
Et Dieu, de sa justice apaisant le murmure,
Livrera ces méchants au pouvoir infernal.

Justes, ne craignez point le vain pouvoir des hommes ;
Quelque élevés qu'ils soient, ils sont ce que nous sommes :
Si vous êtes mortels, ils le sont comme vous.
Nous avons beau vanter nos grandeurs passagères,
Il faut mêler sa cendre aux cendres de ses pères,
Et c'est le même Dieu[1] qui nous jugera tous.

ODE IV,

TIRÉE DU PSAUME LVII.

CONTRE LES HYPOCRITES.

Si la loi du Seigneur vous touche,
Si le mensonge vous fait peur,
Si la justice en votre cœur
Règne aussi bien qu'en votre bouche[2] ;
Parlez, fils des hommes, pourquoi

[1] VAR. Et c'est un même Dieu, etc.

[2] « *Si vere utique justitiam loquimini, recte judicate, filii hominum.* » PS. LVII.

Faut-il qu'une haine farouche
Préside aux jugements que vous lancez sur moi[1]?

C'est vous de qui les mains impures
Trament le tissu détesté
Qui fait trébucher l'équité
Dans le piége des impostures;
Lâches, aux cabales vendus,
Artisans de fourbes obscures,
Habiles seulement à noircir les vertus.

L'hypocrite, en fraudes fertile[2],
Dès l'enfance est pétri de fard :
Il sait colorer avec art
Le fiel que sa bouche distille;
Et la morsure du serpent
Est moins aiguë et moins subtile
Que le venin caché que sa langue répand[3].

[1] Cette strophe est un modèle de la manière dont il faut conduire la phrase poétique : la période est admirablement soutenue, les repos bien ménagés, pour l'oreille et pour le sens ; et l'alexandrin termine harmonieusement la stance. Il faut remarquer aussi la belle expression des jugements *lancés*, au lieu de *portés*, qui eût été le mot du prosateur.

[2] Cette strophe rappelle les belles stances que Racine adresse aux rois contre la calomnie, dans le chœur du IIIe acte d'*Esther*, scène III :

Rois, chassez la calomnie;
Ses criminels attentats
Des plus paisibles états
Troublent l'heureuse harmonie, etc.

[3] « *Furor illis secundum similitudinem serpentis : sicut aspidis surdæ et obturantis aures suas.* » Ps. LVII.

Digitized by Google

En vain le sage les conseille,
Ils sont inflexibles et sourds;
Leur cœur s'assoupit aux discours
De l'équité qui les réveille :
Plus insensibles et plus froids
Que l'aspic, qui ferme l'oreille
Aux sons mélodieux d'une touchante voix [1].

Mais de ces langues diffamantes
Dieu saura venger l'innocent.
Je le verrai, ce Dieu puissant,
Foudroyer leurs têtes fumantes.
Il vaincra ces lions ardents,
Et dans leurs gueules écumantes
Il plongera sa main, et brisera leurs dents [2].

Ainsi que la vague rapide
D'un torrent qui roule à grand bruit,
Se dissipe et s'évanouit
Dans le sein de la terre humide;

[1] *Aux sons mélodieux, etc.* Ce n'est pas précisément le sens de l'original. Il s'agit du sage enchanteur, *incantantis sapienter*, dont la voix puissante sait charmer et adoucir la langue même de l'aspic.

[2] « *Deus conteret dentes eorum in ore ipsorum.* » — Le Brun admiroit principalement dans cette stance la richesse des rimes. C'est un mérite sans doute, et sur-tout pour le poëte lyrique : mais il y avoit autre chose encore d'*admirable* ici ; c'est la *richesse* énergique de l'expression, c'est la force du coloris et la vigueur du pinceau :

Et dans leurs gueules écumantes
Il plongera sa main, et brisera leurs dents

Ou comme l'airain enflammé
Fait fondre la cire fluide
Qui bouillonne à l'aspect du brasier allumé [1] :

Ainsi leurs grandeurs éclipsées
S'anéantiront à nos yeux;
Ainsi la justice des cieux
Confondra leurs lâches pensées.
Leurs dards deviendront impuissants,
Et de leurs pointes émoussées
Ne pénètreront plus le sein des innocents.

Avant que leurs tiges célèbres
Puissent pousser des rejetons,
Eux-mêmes, tristes avortons,
Seront cachés dans les ténèbres;
Et leur sort deviendra pareil
Au sort de ces oiseaux funèbres [2]
Qui n'osent soutenir les regards du soleil.

C'est alors que de leur disgrace
Les justes riront à leur tour [3] :

[1] Cette dernière comparaison est littéralement traduite, et avec un rare bonheur, du texte sacré : *Sicut cera quæ fluit, auferentur, etc.*

[2] *Au sort de ces oiseaux funèbres, etc. Funèbre*, pour *sinistre, de mauvais augure :* c'est l'effet pour la cause; c'est, pour le signe, la chose signifiée.

[3] « *Lætabitur justus, quum viderit vindictam : manus suas lavabit in sanguine peccatoris.* » Ps. LVII. — Rien de plus commun, dans nos livres saints, que de prêter à l'homme juste, à la Divinité même, des sentiments de haine et de colère contre le vice et l'impiété; et

Digitized by Google

C'est alors que viendra le jour
De punir leur superbe audace;
Et que, sans paroître inhumains,
Nous pourrons extirper leur race,
Et laver dans leur sang nos innocentes mains [1].

Ceux qui verront cette vengeance
Pourront dire avec vérité
Que l'injustice et l'équité
Tour-à-tour ont leur récompense;
Et qu'il est un Dieu dans les cieux
Dont le bras soutient l'innocence,
Et confond des méchants l'orgueil ambitieux.

le désir de voir le Ciel en tirer une équitable vengeance. Tout cela appartient à un ordre d'idées trop étranger, trop supérieur à nos foibles notions, pour que nous nous permettions la témérité d'un jugement, ni même l'inconvenance d'un rapprochement entre notre imparfaite équité et celle du Dieu qui jugera toutes les justices.

[1] *Et laver dans leur sang, etc.* Racine avoit dit bien plus énergiquement encore, *Athal.* act. IV, sc. III, en parlant de *ces fameux Lévites*, qui,

De leurs plus chers parents *saintement homicides*,
Consacrèrent leurs mains dans le sang des perfides.

Consacrer est ici la pensée de la religion, et le mot de la poésie.

Digitized by Google

ODE V,

TIRÉE DU PSAUME LXXI.

IDÉE DE LA VÉRITABLE GRANDEUR DES ROIS [1].

O Dieu! qui, par un choix propice,
Daignâtes élire entre tous [2]
Un homme qui fût parmi nous
L'oracle de votre justice,
Inspirez à ce jeune roi [3],
Avec l'amour de votre loi
Et l'horreur de la violence,
Cette clairvoyante équité

[1] Cette pièce, composée dans l'extrême jeunesse de Louis XV, époque où le talent de Rousseau étoit dans toute sa force, emprunte un nouvel intérêt de la circonstance, et du rapprochement que l'on en peut faire avec le discours du grand-prêtre Joab, dans *Athalie*, acte IV, sc. III; allusion qui, indépendamment du mérite de ce magnifique ouvrage, contribua si puissamment, en 1716, au succès d'un chef-d'œuvre jusqu'alors si peu apprécié.

[2] *Daignâtes élire entre* tous. Le Brun a très bien observé que ce vers est dur et prosaïque; mais il n'a point dit pourquoi. C'est que la chute en est triviale par l'expression, et désagréable pour l'oreille.

[3] VAR. Inspirez à ce digne roi.

« *Deus judicium tuum regi da, et justitiam tuam filio regis: judicare populum tuum in justitia, etc.* » Ps. LXXI.

Qui de la fausse vraisemblance
Sait discerner la vérité.

Que par des jugements sévères
Sa voix assure l'innocent :
Que de son peuple gémissant
Sa main soulage les misères :
Que jamais le mensonge obscur
Des pas de l'homme libre et pur
N'ose à ses yeux souiller la trace ;
Et que le vice fastueux [1]
Ne soit point assis à la place
Du mérite humble et vertueux.

Ainsi du plus haut des montagnes [2]
La paix et tous les dons des cieux,
Comme un fleuve délicieux,
Viendront arroser nos campagnes [3].
Son règne à ses peuples chéris [4]

[1] *Et que le vice fastueux.* Nous avons déja fait remarquer *le faste couronné du méchant;* nous ferons observer ici la beauté qui résulte du *vice fastueux* opposé au *mérite humble et vertueux.* L'art des contrastes est un des grands secrets du style.

[2] « *Suscipiunt montes pacem populo, et colles justitiam.* »

[3] Cette comparaison est pleine de grace et de fraicheur.

[4] VAR. Son règne à ses peuples touchés
Sera ce qu'aux épis séchés
Est l'eau, etc.

Descendet sicut pluvia in vellus, et sicut stillicidia stillantia super terram.

Sera ce qu'aux champs défleuris
Est l'eau, etc.

Tour pénible, que s'interdiroit même une prose un peu soignée.

Sera ce qu'aux champs défleuris
Est l'eau que le ciel leur envoie;
Et, tant que luira le soleil,
L'homme, plein d'une sainte joie,
Le bénira dès son réveil.

Son trône deviendra l'asile
De l'orphelin persécuté :
Son équitable austérité
Soutiendra le foible pupille.
Le pauvre, sous ce défenseur,
Ne craindra plus que l'oppresseur
Lui ravisse son héritage;
Et le champ qu'il aura semé
Ne deviendra plus le partage
De l'usurpateur affamé.

Ses dons, versés avec justice [1],
Du pâle calomniateur
Ni du servile adulateur
Ne nourriront point l'avarice [2];
Pour eux son front sera glacé.
Le zèle désintéressé,
Seul digne de sa confidence,
Fera renaître pour jamais

[1] Cette strophe se distingue sur-tout par l'heureux choix des termes, la justesse des épithètes, et l'harmonie soutenue de la période poétique.

[2] *Humiliabit calumniatorem.*

Digitized by Google

Les délices et l'abondance,
Inséparables de la paix [1].

Alors sa juste renommée,
Répandue au-delà des mers,
Jusqu'aux deux bouts de l'univers
Avec éclat sera semée :
Ses ennemis humiliés
Mettront leur orgueil à ses pieds [2];
Et, des plus éloignés rivages,
Les rois, frappés de sa grandeur,
Viendront par de riches hommages
Briguer sa puissante faveur.

Ils diront : Voilà le modèle
Que doivent suivre tous les rois;
C'est de la sainteté des lois
Le protecteur le plus fidèle.
L'ambitieux immodéré,
Et des eaux du siècle enivré [3],
N'ose paroître en sa présence :
Mais l'humble ressent son appui;

[1] *Orietur in diebus ejus justitia et abundantia pacis.*

[2] *Mettront leur orgueil à ses pieds.* C'est traduire bien heureusement ces mots du texte : *Inimici ejus terram lingent.* « Ses ennemis baiseront la poussière de ses pieds. »

[3] *Les eaux du siècle*, pour dire les attraits du luxe, la séduction des plaisirs du siècle, etc. sont une de ces expressions familières aux écrivains sacrés, et qu'il faut religieusement conserver en traitant ces sortes de sujets : Racine n'y manque jamais.

Digitized by Google

Et les larmes de l'innocence[1]
Sont précieuses devant lui.

De ses triomphantes années
Le temps respectera le cours;
Et d'un long ordre d'heureux jours
Ses vertus seront couronnées.
Ses vaisseaux, par les vents poussés,
Vogueront des climats glacés
Aux bords de l'ardente Libye:
La mer enrichira ses ports;
Et pour lui l'heureuse Arabie
Épuisera tous ses trésors[2].

Tel qu'on voit la tête chenue
D'un chêne[3], autrefois arbrisseau,
Égaler le plus haut rameau
Du cédre caché dans la nue:
Tel, croissant toujours en grandeur,
Il égalera la splendeur
Du potentat le plus superbe;
Et ses redoutables sujets
Se multiplieront comme l'herbe[4]
Autour des humides marais.

[1] Cette belle expression est empruntée de Racine, qui avoit dit:

Et les larmes du juste, implorant son appui,
Sont précieuses devant lui.

[2] *Reges Tharsis, et insulæ munera offerent: reges Arabum et Saba dona adducent.* Ps. LXXI.

[3] *Chenue d'un chêne* est rebutant pour l'oreille. LE BRUN.

[4] *Se multiplieront comme l'herbe*, etc. Littéralement traduit du psalmiste: *Florebunt de civitate sicut fœnum terræ.*

Qu'il vive, et que dans leur mémoire
Les rois lui dressent des autels :
Que les cœurs de tous les mortels [1]
Soient les monuments de sa gloire !
Et vous, ô maître des humains,
Qui de vos bienfaisantes mains
Formez les monarques célèbres,
Montrez-vous à tout l'univers,
Et daignez chasser les ténèbres
Dont nos foibles yeux sont couverts.

ODE VI,

TIRÉE DU PSAUME XC.

QUE RIEN NE PEUT TROUBLER LA TRANQUILLITÉ DE CEUX QUI S'ASSURENT EN DIEU.

Celui qui mettra sa vie
Sous la garde du Très-Haut

[1] *Que les cœurs de tous les mortels, etc.* On sent très bien que le poëte a voulu dire : La reconnoissance élèvera à ce bon roi des monuments dans tous les cœurs. Mais l'expression a-t-elle toute la clarté desirable ; et comment des *cœurs* peuvent-ils être des *monuments?* Cela rappelle un peu trop ce vers ridicule d'une tragédie oubliée depuis soixante ans :

Le cœur du peuple entier *est l'autel* d'Osiris.

Digitized by Google

Repoussera de l'envie
Le plus dangereux assaut[1].
Il dira : Dieu redoutable,
C'est dans ta force indomptable[2]
Que mon espoir est remis :
Mes jours sont ta propre cause;
Et c'est toi seul que j'oppose
A mes jaloux ennemis.

Pour moi, dans ce seul asile,
Par ses secours tout-puissants[3],
Je brave l'orgueil stérile
De mes rivaux frémissants.
En vain leur fureur m'assiége :
Sa justice rompt le piége[4]
De ces chasseurs obstinés;
Elle confond leur adresse,
Et garantit ma foiblesse
De leurs dards empoisonnés[5].

[1] *Qui habitat in adjutorio altissimi, in protectione cœli commorabitur.* Ps. XC.

[2] VAR. C'est à ton bras formidable
Que mon destin est remis.

[3] VAR. *Tes secours*; et plus loin, *ta justice, etc*

[4] *Quoniam ipse liberavit me de laqueo venantium.* Ibid.

[5] *Et garantit ma foiblesse, etc. Garantir* est trop foible sans doute : et c'est avec raison que Le Brun condamne cette expression. Mais je ne trouve pas la même justesse dans sa remarque sur le vers, *De leurs dards empoisonnés.* « Ce substantif, dit-il, ne me semble point *amené.* » Avoit-il donc perdu de vue les vers qui préparent et *amènent* si naturellement celui-ci? Ce sont des *chas-*

O toi, que ces cœurs féroces [1]
Comblent de crainte et d'ennui,
Contre leurs complots atroces [2]
Ne cherche point d'autre appui.
Que sa vérité propice
Soit contre leur artifice
Ton plus invincible mur [3] :
Que son aile tutélaire
Contre leur âpre colère
Soit ton rempart le plus sûr.

Ainsi, méprisant l'atteinte
De leurs traits les plus perçants,
Du froid poison de la crainte [4]
Tu verras tes jours exempts;
Soit que le jour sur la terre

seurs, dont la fureur *assiége* le juste; lui tend un *piége*, que *rompt* seule la justice suprême. Est-il étonnant qu'ils soient armés de *dards*, pour percer leur victime?

[1] *O toi, que ces cœurs féroces, etc.* Cette strophe, en général très-foible, est hérissée de termes impropres et durs, de répétitions vicieuses. Qui ne sait point dire franchement, *Cela ne vaut rien*, n'a ni titre ni mission pour s'écrier : *Que cela est beau!*

[2] *Contre leurs complots atroces, etc.* Cette préposition, trois fois répétée dans l'espace de dix petits vers, est une négligence inexcusable dans celui de tous les genres de poésie qui en comporte et en tolère le moins.

[3] *Scuto circumdabit te veritas ejus.*

[4] Le poëte-roi est bien plus riche, bien plus abondant ici que son imitateur, pour l'ordinaire si heureux. « *Non timebis a timore nocturno; a sagitta volante in die, a negotio perambulante in tenebris, ab incursu et dæmonio meridiano.* » Ps. XC.

Digitized by Google

Vienne éclairer de la guerre
Les implacables fureurs;
Ou soit que la nuit obscure
Répande dans la nature
Ses ténébreuses horreurs.

Mais que vois-je! quels abymes [1]
S'entr'ouvrent autour de moi!
Quel déluge de victimes [2]
S'offre à mes yeux pleins d'effroi!
Quelle épouvantable image
De morts, de sang, de carnage,
Frappe mes regards tremblants!
Et quels glaives invisibles
Percent de coups si terribles
Ces corps pâles et sanglants!

Mon cœur, sois en assurance,

[1] VAR. Quels effroyables abymes.

[2] *Cadent a latere tuo mille, et decem millia a dextris tuis.* Ps. XC. Comparons avec cette strophe le morceau suivant de Racine: la meilleure manière de juger de la perfection du style est de comparer entre eux les maîtres dans cet art difficile:

Quel carnage de toutes parts!
On égorge à-la-fois les enfants, les vieillards,
Et la sœur et le frère,
Et la fille et la mère,
Le fils dans les bras de son père.
Que de corps entassés, que de membres épars
Privés de sépulture!
Grand Dieu, tes saints sont la pâture
Des tigres et des léopards!
ESTH. act. I, sc. V.

Dieu se souvient de ta foi;
Les fléaux de sa vengeance
N'approcheront point de toi.
Le juste est invulnérable:
De son bonheur immuable
Les anges sont les garants;
Et toujours leurs mains propices
A travers les précipices
Conduisent ses pas errants [1].

Dans les routes ambiguës [2]
Du bois le moins fréquenté,
Parmi les ronces aiguës
Il chemine en liberté;
Nul obstacle ne l'arrête:
Ses pieds écrasent la tête
Du dragon et de l'aspic;
Il affronte avec courage
La dent du lion sauvage,
Et les yeux du basilic.

Si quelques vaines foiblesses

[1] « *Quoniam angelis suis mandavit de te, ut custodiant te in omnibus viis tuis.* Ps. xc.

[2] *Dans les routes ambiguës.* La prose n'emploie ce mot qu'au figuré: le poëte a bien fait d'en enrichir sa langue, mais il faudroit que le reste y répondit; et s'il s'élève ici, il tombe bientôt, en empruntant à la prose un de ses termes les plus familiers, *chemine*, qui offre un étrange contraste avec ces grandes et belles images: *Super aspidem et basiliscum ambulabis; conculcabis leonem et draconem!*

Troublent ses jours triomphants,
Il se souvient des promesses
Que Dieu fait à ses enfants.
A celui qui m'est fidèle,
Dit la Sagesse éternelle,
J'assurerai mes secours;
Je raffermirai sa voie,
Et dans des torrents de joie
Je ferai couler ses jours.

Dans ses fortunes diverses
Je viendrai toujours à lui;
Je serai dans ses traverses
Son inséparable appui:
Je le comblerai d'années [1]
Paisibles et fortunées;
Je bénirai ses desseins:
Il vivra dans ma mémoire,
Et partagera la gloire
Que je réserve à mes saints.

[1] *Je le comblerai d'années.* Cela est bien foible, en comparaison de l'original: *Longitudine dierum replebo eum.*

Digitized by Google

ODE VII,

TIRÉE DU PSAUME CXIX.

CONTRE LES CALOMNIATEURS.

Dans ces jours destinés aux larmes,
Où mes ennemis en fureur
Aiguisoient contre moi les armes
De l'imposture et de l'erreur,
Lorsqu'une coupable licence
Empoisonnoit mon innocence,
Le Seigneur fut mon seul recours [1] :
J'implorai sa toute-puissance,
Et sa main vint à mon secours.

O Dieu, qui punis les outrages
Que reçoit l'humble vérité,
Venge-toi [2] ! détruis les ouvrages
De ces lèvres d'iniquité [3] ;

[1] *Domine, libera animam meam a labiis iniquis, a lingua dolosa.* Ps. CXIX.

[2] *Venge-toi!* La coupe est heureuse, et le repos habilement ménagé au troisième pied. Le vers de huit syllabes a, comme les autres, son mouvement particulier; et c'est à l'art de le varier à propos, que se fait reconnoître le grand poëte.

[3] Les *ouvrages des lèvres*, pour désigner les discours ; et les *lèvres*

Et confonds cet homme parjure,
Dont la bouche non moins impure
Publie avec légèreté
Les mensonges que l'imposture
Invente avec malignité.

Quel rempart, quelle autre barrière
Pourra défendre l'innocent
Contre la fraude meurtrière
De l'impie adroit et puissant?
Sa langue aux feintes préparée[1]
Ressemble à la flèche acérée
Qui part et frappe en un moment:
C'est un feu léger dès l'entrée[2],
Que suit un long embrasement.

Hélas! dans quel climat sauvage
Ai-je si long-temps habité[3]!
Quel exil! quel affreux rivage!
Quels asiles d'impiété!
Cédar, où la fourbe et l'envie
Contre ma vertu poursuivie

d'iniquité, au lieu de, la bouche de l'homme inique, sont de ces hardiesses de style que tous les yeux n'aperçoivent pas d'abord; mais dont le prix n'en est ensuite que mieux senti.

[1] *Sagittæ potentis acutæ, cum carbonibus desolatoriis.* Ps. CXIX.

[2] *Dès l'entrée* est prosaïque, et n'est pas même françois dans cette phrase. Comme on ne dit pas *l'entrée d'un feu*, on ne doit pas dire *léger dès l'entrée*.

[3] *Heu! mihi, quia incolatus meus prolongatus est! habitavi cum habitantibus Cedar!* Ibid.

Digitized by Google

Se déchainèrent si long-temps,
A quels maux ont livré ma vie
Tes sacriléges habitants!

J'ignorois la trame invisible
De leurs pernicieux forfaits;
Je vivois tranquille et paisible
Chez les ennemis de la paix[1]:
Et lorsque exempt d'inquiétude
Je faisois mon unique étude
De ce qui pouvoit les flatter,
Leur détestable ingratitude
S'armoit pour me persécuter[2].

ODE VIII,

TIRÉE DU PSAUME CXLIII.

IMAGE DU BONHEUR TEMPOREL DES MÉCHANTS.

Béni soit le Dieu des armées
Qui donne la force à mon bras,

[1] *Cum his qui oderunt pacem eram pacificus.*

[2] Cette strophe est très belle, à tous égards; on y a mal à propos, selon moi, critiqué, comme *parasites*, les deux épithètes *tranquille* et *paisible*; il y a une nuance, une gradation entre ces deux mots: l'un donne l'idée du calme extérieur; l'autre, de celui de l'ame; et c'est ce que le poëte avoit à dire, et a très bien dit.

Digitized by Google

Et par qui mes mains sont formées
Dans l'art pénible des combats [1] !
De sa clémence inépuisable
Le secours prompt et favorable
A fini mes oppressions [2] :
En lui j'ai trouvé mon asile ;
Et par lui d'un peuple indocile
J'ai dissipé les factions.

Qui suis-je, vile créature !
Qui suis-je, Seigneur ! et pourquoi [3]
Le souverain de la nature
S'abaisse-t-il jusques à moi ?
L'homme en sa course passagère [4]
N'est rien qu'une vapeur légère
Que le soleil fait dissiper :

[1] *Qui docet manus meas ad prælium, et digitos meos ad bellum.* Ps. CLXIII.

[2] *Mes oppressions.* Racine a dit dans *Esther :*

Et qui d'un même joug souffrant *l'oppression.*

Mais Racine, qui connoissoit si bien la différence des genres, n'étoit pas homme à les confondre : la tragédie n'est que la conversation noble. D'ailleurs le mot *oppressions* se trouve ici au pluriel, et il est bien moins élégant qu'au singulier. LE BRUN.

[3] *Qui suis-je, Seigneur! et pourquoi, etc.* Encore une de ces coupes habiles qui varient, si agréablement pour l'oreille, la mesure du vers et le repos de la pensée. Sentiments, expression, mouvement, tout est également remarquable ici. On n'y sauroit guère reprendre que ce tour froid et languissant, *Le soleil fait dissiper.*

[4] *Homo vanitati similis factus est : dies ejus sicut umbra præterceunt.* Ibid.

Sa clarté n'est qu'une nuit sombre;
Et ses jours passent comme une ombre,
Que l'œil suit et voit échapper.

Mais quoi! les périls qui m'obsèdent
Ne sont point encore passés!
De nouveaux ennemis succèdent
A mes ennemis terrassés!
Grand Dieu! c'est toi que je réclame[1]:
Lève ton bras, lance ta flamme,
Abaisse la hauteur des cieux[2];
Et viens sur leur voûte enflammée,
D'une main de foudres armée[3],
Frapper ces monts audacieux.

Objet de mes humbles cantiques,
Seigneur, je t'adresse ma voix:

[1] VAR. Dieu terrible, ordonne aux campagnes
D'engloutir les hautes montagnes,
Commande aux cieux de s'abaisser:
Fais de leurs voûtes enflammées
Pleuvoir ces flèches allumées,
Que tes fureurs savent lancer.

[2] Cette image sublime des cieux qui *s'abaissent* est empruntée de ce même Psaume: *Inclina cœlos tuos, et descende.* Racine s'en étoit emparé le premier:

Et vous, sous sa majesté sainte,
Cieux, abaissez-vous!

[3] *D'une main de foudres armée*, etc. Qu'il y a loin de cette paraphrase, à l'énergique concision, à l'image frappante du texte! *Tange montes et fumigabunt* « Touchez seulement les montagnes, et elles s'embraseront. »

Digitized by Google

Toi dont les promesses antiques
Furent toujours l'espoir des rois;
Toi, de qui les secours propices
A travers tant de précipices
M'ont toujours garanti d'effroi;
Conserve aujourd'hui ton ouvrage,
Et daigne détourner l'orage
Qui s'apprête à fondre sur moi.

Arrête cet affreux déluge
Dont les flots vont me submerger:
Sois mon vengeur, sois mon refuge
Contre les fils de l'étranger:
Venge-toi d'un peuple infidèle
De qui la bouche criminelle
Ne s'ouvre qu'à l'impiété;
Et dont la main, vouée au crime [1],
Ne connoît rien de légitime
Que le meurtre et l'iniquité.

Ces hommes, qui n'ont point encore
Éprouvé la main du Seigneur [2],
Se flattent que Dieu les ignore,
Et s'enivrent de leur bonheur.
Leur postérité florissante [3],

[1] *Dextera eorum, dextera iniquitatis.*

[2] *Éprouvé la main du Seigneur*, pour dire, éprouver ce que peut le bras du Tout-Puissant, c'est une ellipse infiniment heureuse; c'est le vrai langage de la haute poésie.

[3] Rien de plus riant, de plus gracieux, que les images employées dans l'original, pour rendre ces mêmes idées. « *Quorum filii, sicut*

Ainsi qu'une tige naissante,
Croît et s'élève sous leurs yeux :
Leurs filles couronnent leurs têtes [1]
De tout ce qu'en nos jours de fêtes
Nous portons de plus précieux.

De leurs grains les granges sont pleines :
Leurs celliers regorgent de fruits :
Leurs troupeaux, tout chargés de laines,
Sont incessamment reproduits :
Pour eux la fertile rosée,
Tombant sur la terre embrasée,
Rafraichit son sein altéré;
Et pour eux le flambeau du monde
Nourrit d'une chaleur féconde
Le germe en ses flancs resserré.

novellæ plantationes in juventute sua : filiæ eorum compositæ ; circumornatæ ut similitudo templi. » C'est le style oriental dans toute la naïveté de sa richesse.

[1] *Leurs filles couronnent leurs têtes*, etc. Les mêmes idées, puisées aux mêmes sources, mais encore plus heureusement exprimées, se retrouvent dans ce bel endroit de l'un des chœurs d'*Esther*. Il s'agit du bonheur passager de l'impie.

Tous ses jours paroissent charmants;
L'or éclate en ses vêtements;
Son orgueil est sans borne, ainsi que sa richesse :
Jamais l'air n'est troublé de ses gémissements;
Il s'endort; il s'éveille au bruit des instruments;
Son cœur oage dans la mollesse.
Pour comble de prospérité,
Il espère revivre en sa postérité;
Et d'enfants à sa table une riante troupe
Semble boire avec lui la joie à pleine coupe.

Le calme règne dans leurs villes;
Nul bruit n'interrompt leur sommeil:
On ne voit point leurs toits fragiles
Ouverts aux rayons du soleil.
C'est ainsi qu'ils passent leur âge.
Heureux, disent-ils, le rivage[1]
Où l'on jouit d'un tel bonheur!
Qu'ils restent dans leur rêverie:
Heureuse la seule patrie
Où l'on adore le Seigneur[2]!

ODE IX,

TIRÉE DU PSAUME CXLV.

FOIBLESSE DES HOMMES, GRANDEUR DE DIEU.

Mon ame, louez le Seigneur[3];
Rendez un légitime honneur

[1] *Heureux, disent-ils, le rivage, etc.* Quelle douceur, quel charme de sensibilité dans cette dernière strophe! On regrette que Rousseau en ait été généralement trop avare.

[2] *Beatus populus, cujus Dominus Deus ejus!* Ps. CXLV.

[3] Le Brun fait sur le rhythme de cette Ode une remarque qui décèle l'oreille exercée d'un habile versificateur. « Deux rimes masculines, dit-il, placées au début d'une strophe, et n'étant plus soutenues dans son cours par une troisième rime pareille,

A l'objet éternel[1] de vos justes louanges.
Oui, mon Dieu, je veux désormais
Partager la gloire des anges,
Et consacrer ma vie à chanter vos bienfaits.

Renonçons au stérile appui[2]
Des grands qu'on implore[3] aujourd'hui;
Ne fondons point sur eux une espérance folle:
Leur pompe, indigne de nos vœux,
N'est qu'un simulacre frivole;
Et les solides biens ne dépendent pas d'eux.

Comme nous, esclaves du sort[4],
Comme nous, jouets de la mort,
La terre engloutira leurs grandeurs insensées;
Et périront en même jour
Ces vastes et hautes pensées
Qu'adorent maintenant ceux qui leur font la cour.

Dieu seul doit faire notre espoir;
Dieu, de qui l'immortel pouvoir

jettent de la sécheresse, et conspirent contre l'harmonie qui doit dominer constamment, sur-tout dans le genre lyrique. »

[1] VAR. Au digne et seul objet.

[2] *Nolite confidere in principibus; in filiis hominum, in quibus non est salus.* Ps. CXLV.

[3] VAR. Qu'on adore.

[4] *Comme nous, esclaves du sort,*
Comme nous, jouets de la mort. Il y a de la grace dans la répétition *Comme nous*, au commencement du vers; et les deux rimes masculines, ainsi rapprochées, sont là d'un fort heureux effet.

Fit sortir du néant le ciel, la terre et l'onde;
Et qui, tranquille au haut des airs [1],
Anima d'une voix féconde
Tous les êtres semés dans ce vaste univers.

Heureux qui du ciel occupé,
Et d'un faux éclat détrompé,
Met de bonne heure en lui toute son espérance!
Il protége la vérité,
Et saura prendre la défense
Du juste que l'impie aura persécuté.

C'est le Seigneur qui nous nourrit;
C'est le Seigneur qui nous guérit:
Il prévient nos besoins; il adoucit nos gênes;
Il assure nos pas craintifs;
Il délie, il brise nos chaînes;
Et nos tyrans par lui deviennent uos captifs.

Il offre au timide étranger
Un bras prompt à le protéger;
Et l'orphelin en lui retrouve un second père:
De la veuve il devient l'époux;
Et par un châtiment sévère
Il confond les pécheurs conjurés contre nous.

[1] *Et qui, tranquille au haut des airs, etc.* Peut-être cette seule épithète, *tranquille*, ainsi placée, donne-t-elle de la toute-puissance du Créateur une plus haute et plus juste idée que tout ce que le poëte auroit pu ajouter. C'est *le pouvoir* du mot *mis à sa place*.

Digitized by Google

Les jours des rois sont dans sa main;
Leur règne est un règne incertain,
Dont le doigt du Seigneur a marqué les limites :
Mais de son règne illimité [1]
Les bornes ne seront prescrites
Ni par la fin des temps, ni par l'éternité.

ODE X,

TIRÉE DU CANTIQUE D'ÉZÉCHIAS.

POUR UNE PERSONNE CONVALESCENTE.

J'ai vu mes tristes journées [2]
Décliner vers leur penchant;
Au midi de mes années
Je touchois à mon couchant :
La Mort, déployant ses ailes,
Couvroit d'ombres éternelles
La clarté dont je jouis;
Et, dans cette nuit funeste,

[1] Le règne *incertain* des rois, dont le doigt du Seigneur a marqué *les limites*, opposé à ce règne *illimité*, auquel les Temps et l'Éternité même n'ont point prescrit de bornes, offre un rapprochement d'idées sublimes : c'est le Néant en présence de l'Éternité.

[2] « *Ego dixi : In dimidio dierum meorum vado ad portas inferi. — Quæsivi residuum annorum meorum.* » Is. XXXVIII, 9, sqq.

Je cherchois en vain le reste
De mes jours évanouis.

Grand Dieu, votre main réclame
Les dons que j'en ai reçus;
Elle vient couper la trame
Des jours qu'elle m'a tissus:
Mon dernier soleil se lève,
Et votre souffle m'enlève
De la terre des vivants,
Comme la feuille séchée [1],
Qui, de sa tige arrachée,
Devient le jouet des vents.

Comme un lion plein de rage [2],
Le mal a brisé mes os;
Le tombeau m'ouvre un passage
Dans ses lugubres cachots.
Victime foible et tremblante [3],

[1] *Comme la feuille séchée, etc.* Une feuille *séchée*, dit Le Brun, tombe d'elle-même, et n'a pas besoin qu'on *l'arrache*. Non sans doute; mais elle ne tombe pas naturellement ici; elle est flétrie, *séchée* avant le temps, et par conséquent *arrachée* à sa tige, comme Ézéchias est *enlevé de la terre des vivants* par le souffle du Seigneur.

[2] *Quasi leo sic contrivit ossa mea.* Is. XXXVIII.

VAR. Comme un tigre impitoyable,
Le mal a brisé mes os;
Et sa rage insatiable
Ne me laisse aucun repos.

[3] VAR. Colombe foible et tremblante,
A cette image effrayante, etc.

Digitized by Google

A cette image sanglante
Je soupire nuit et jour;
Et, dans ma crainte mortelle,
Je suis comme l'hirondelle
Sous les griffes du vautour[1].

Ainsi, de cris et d'alarmes[2]
Mon mal sembloit se nourrir;
Et mes yeux, noyés de larmes,
Étoient lassés de s'ouvrir[3].
Je disois à la nuit sombre:
O nuit, tu vas dans ton ombre
M'ensevelir pour toujours!
Je redisois à l'aurore:
Le jour que tu fais éclore
Est le dernier de mes jours[4]!

Mon ame est dans les ténèbres,
Mes sens sont glacés d'effroi:

[1] *Sicut pullus hirundinis, sic clamabo; meditabor ut columba.* Is. XXXVIII.

[2] VAR. Ainsi parloient mes alarmes,
Je ne songois qu'à mourir.

[3] *Lassés de s'ouvrir.* Cette expression étoit trop belle pour échapper à Voltaire, adroit imitateur, et souvent plagiaire hardi de ceux même de nos maîtres qu'il a le plus dénigrés. Il a dit dans *Sémiramis*:

O voiles de la mort! quand viendrez-vous couvrir
Mes yeux remplis de pleurs, et *lassés de s'ouvrir?*

[4] *De mane usque ad vesperam finies me.* Ibid. La douceur, le sentiment, la grace, abondent dans cette strophe d'inspiration divine. LE BRUN.

Écoutez mes cris funèbres,
Dieu juste, répondez-moi.
Mais enfin sa main propice
A comblé le précipice
Qui s'entr'ouvroit sous mes pas :
Son secours me fortifie,
Et me fait trouver la vie
Dans les horreurs du trépas.

Seigneur, il faut que la terre
Connoisse en moi vos bienfaits :
Vous ne m'avez fait la guerre
Que pour me donner la paix [1].
Heureux l'homme à qui la grace
Départ ce don efficace,
Puisé dans ses saints trésors ;
Et qui, rallumant sa flamme,
Trouve la santé de l'ame
Dans les souffrances du corps !

C'est pour sauver la mémoire
De vos immortels secours ;
C'est pour vous, pour votre gloire,
Que vous prolongez nos jours.
Non, non, vos bontés sacrées
Ne seront point célébrées
Dans l'horreur des monuments [2] :

[1] VAR. Vous ne nous faites la guerre
Que pour nous rendre la paix.

[2] *Quia non infernus confitebitur tibi, neque mors laudabit te.*
Is. XXXVIII.

Digitized by Google

La mort, aveugle et muette,
Ne sera point l'interprète
De vos saints commandements.

Mais ceux qui de sa menace [1],
Comme moi, sont rachetés,
Annonceront à leur race
Vos célestes vérités.
J'irai, Seigneur, dans vos temples
Réchauffer par mes exemples
Les mortels les plus glacés,
Et, vous offrant mon hommage,
Leur montrer l'unique usage
Des jours que vous leur laissez [2].

[1] *Rachetés de sa menace* est une très belle expression; mais Rousseau la doit à Racine :

A l'aspect de ce roi *racheté* du tombeau.

Ou plutôt tous deux l'ont puisée à la même source, dans les livres saints.

[2] « D'Alembert, qui là-dessus n'est pas suspect de prévention, regrette la touchante naïveté du cantique d'Ézéchias, jusque dans cette immortelle imitation. Je crois que d'Alembert avoit raison en un sens; mais peut-être ne sentoit-il pas assez l'harmonie enchanteresse du cantique françois : elle est telle, qu'on peut la mettre en compensation pour tout le reste; et il faut tenir compte de ces sortes d'équivalents, quand il n'est pas possible de trouver dans sa langue la même espèce de mérite que dans l'original. » *La Harpe.* — De l'onction, de la douceur, voilà ce qui caractérise cette Ode, très bien versifiée. Le Brun.

ODE XI,

TIRÉE DU PSAUME XLIX.

SUR LES DISPOSITIONS QUE L'HOMME DOIT APPORTER A LA PRIÈRE.

Le roi des cieux et de la terre
Descend au milieu des éclairs [1] :
Sa voix, comme un bruyant tonnerre,
S'est fait entendre dans les airs [2].
Dieux mortels, c'est vous qu'il appelle!
Il tient la balance éternelle
Qui doit peser tous les humains :
Dans ses yeux la flamme étincelle,
Et le glaive brille en ses mains [3].

[1] *Ignis in conspectu ejus exardescet : et in circuitu ejus tempestas valida.* Ps. XLIX.

[2] Le retour des mêmes sons, aussi rapprochés sur-tout, par la nature même du mètre, seroit un défaut par-tout ailleurs : il est ici d'un heureux effet d'harmonie imitative. Ainsi le grand poete tire une beauté et obtient un éloge, de ce qui ne seroit, pour l'écrivain vulgaire, que l'occasion d'une faute et la matière d'un reproche.

[3] *Dieux mortels, etc.* Cette balance éternelle entre les mains du souverain juge ; la flamme qui étincelle dans ses yeux, le glaive qui arme son bras, quelle peinture! et quatre vers ont suffi au

Ministres de ses lois augustes,
Esprits divins qui le servez [1],
Assemblez la troupe des justes
Que les œuvres ont éprouvés;
Et de ces serviteurs utiles
Séparez les ames serviles
Dont le zèle, oisif en sa foi [2],
Par des holocaustes stériles
A cru satisfaire à la loi [3].

Allez, saintes Intelligences,
Exécuter ses volontés :
Tandis qu'à servir ses vengeances
Les cieux et la terre invités,
Par des prodiges innombrables
Apprendront à ces misérables
Que le jour fatal est venu,
Qui fera connoître aux coupables
Le juge qu'ils ont méconnu.

Écoutez ce juge sévère,

poëte pour la tracer! C'est le crayon de Michel-Ange dans la main d'un maître habile de son école.

[1] *Ministres.... qui le servez.* Espèce de pléonasme, d'autant plus répréhensible, que l'on trouve dans cette même strophe, et dans le court espace de six vers, *Servez, serviteurs, serviles.*

[2] *Le zèle, oisif en sa foi.* C'est la pensée, si bien rendue par Racine, *Athalie*, act. I, sc. I :

La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère?

[3] *Non accipiam de domo tua vitulos, neque de gregibus tuis hircos.* Ps. XLIX.

Digitized by Google

Hommes charnels, écoutez tous :
Quand je viendrai dans ma colère
Lancer mes jugements sur vous [1],
Vous m'alléguerez les victimes [2]
Que sur mes autels légitimes
Chaque jour vous sacrifiez;
Mais ne pensez pas que vos crimes
Par là puissent être expiés.

Que m'importent vos sacrifices,
Vos offrandes et vos troupeaux?
Dieu boit-il le sang des génisses [3]?
Mange-t-il la chair des taureaux?
Ignorez-vous que son empire
Embrasse tout ce qui respire
Et sur la terre et dans les mers;
Et que son souffle seul inspire
L'ame à tout ce vaste univers [4]?

[1] *Lancer mes jugements.* Nous avons déja remarqué cette expression, prise dans un sens figuré : elle est au propre ici, et n'en est pour cela ni moins juste, ni moins belle.

[2] *Alléguer* devroit être banni pour toujours du dictionnaire du poëte lyrique, et même de tous les poëtes.

[3] *Que m'importent vos sacrifices? etc.* Racine avoit dit avec bien plus de noblesse encore, et en traduisant ce meme verset du psalmiste :

> Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices?
> Ai-je besoin du sang des *boucs* et des génisses?

Et par un effet de cet art qui n'a été donné qu'à lui et à Boileau, il a su ennoblir l'un des mots les plus ignobles de la langue, et lui prêter même une certaine dignité.

[4] *Inspirer l'ame* est une heureuse hardiesse d'expression. C'est

Offrez, à l'exemple des anges,
A ce Dieu votre unique appui,
Un sacrifice de louanges,
Le seul qui soit digne de lui.
Chantez, d'une voix ferme et sûre,
De cet auteur de la nature
Les bienfaits toujours renaissants :
Mais sachez qu'une main impure
Peut souiller le plus pur encens.

Il a dit à l'homme profane :
Oses-tu, pécheur criminel,
D'un Dieu, dont la loi te condamne,
Chanter le pouvoir éternel ;
Toi qui, courant à ta ruine,
Fus toujours sourd à ma doctrine,
Et, malgré mes secours puissants,
Rejetant toute discipline,
N'as pris conseil que de tes sens?

Si tu voyois un adultère [1],
C'étoit lui que tu consultois :

celle même de Virgile, quand il nous peint Alecton inspirant à la reine Amate son ame infernale :

Vipeream inspirans animam..... Æn. VII, 351.

Et *l'ame de tout ce vaste univers* est due encore à Virgile :

Mens agitat molem, et magno se corpore miscet. VI, 727.

[1] *Si videbas furem, currebas cum eo, et cum adulteris portionem tuam ponebas.* Ps. XLIX.

Tu respirois le caractère[1]
Du voleur que tu fréquentois.
Ta bouche abondoit en malice;
Et ton cœur, pétri d'artifice,
Contre ton frère encouragé,
S'applaudissoit du précipice
Où ta fraude l'avoit plongé.

Contre une impiété si noire
Mes foudres furent sans emploi;
Et voilà ce qui t'a fait croire
Que ton Dieu pensoit comme toi[2] :
Mais apprends, homme détestable,
Que ma justice formidable
Ne se laisse point prévenir,
Et n'en est pas moins redoutable,
Pour être tardive à punir.

Pensez-y donc, ames grossières;
Commencez par régler vos mœurs.
Moins de faste dans vos prières,
Plus d'innocence dans vos cœurs.
Sans une ame légitimée[3]

[1] *Tu respirois le caractère, etc.* Il y a, dans la société habituelle du méchant, un germe de contagion qui se développe insensiblement, et finit par corrompre le meilleur naturel, lorsqu'il s'expose imprudemment à *respirer* ces malignes émanations.

[2] « *Existimasti, inique, quod ero tui similis: arguam te, et statuam contra faciem tuam.* » Ps. XLIX.

[3] *Sans une ame légitimée.* « On ne sait ce que c'est, dit La Harpe, qu'une ame *légitimée*; c'est une expression inintelligible. »

Par la pratique confirmée
De mes préceptes immortels,
Votre encens n'est qu'une fumée
Qui déshonore mes autels.

ODE XII,

TIRÉE DU PSAUME LXXII.

INQUIÉTUDES DE L'AME SUR LES VOIES DE LA PROVIDENCE.

Que la simplicité d'une vertu paisible
Est sûre d'être heureuse en suivant le Seigneur!
Dessillez-vous, mes yeux; console-toi, mon cœur:
Les voiles sont levés; sa conduite est visible
Sur le juste et sur le pécheur.

Pardonne, Dieu puissant, pardonne à ma foiblesse!
A l'aspect des méchants, confus, épouvanté [1],

Cours de Littérature. On entend parfaitement ce que c'est qu'une ame *légitimée*, admise par son Dieu au partage de ses biens, parcequ'elle s'est *confirmée dans la pratique* de ses préceptes.

[1] *A l'aspect des méchants, confus, épouvanté, etc.* C'est le début fameux des invectives de Claudien contre Rufin:

Sæpe mihi dubiam traxit sententia mentem, etc.

dont nous avons lu quelque part la traduction suivante:

Dans le doute où flottoit mon esprit incertain,
Je me suis demandé quelle invisible main

Le trouble m'a saisi, mes pas ont hésité;
Mon zéle m'a trahi, Seigneur, je le confesse,
En voyant leur prospérité [1].

Cette mer d'abondance, où leur ame se noie [2],
Ne craint ni les écueils ni les vents rigoureux:
Ils ne partagent point nos fléaux douloureux;
Ils marchent sur les fleurs, ils nagent dans la joie:
Le sort n'ose changer pour eux.

Voilà donc d'où leur vient cette audace intrépide
Qui n'a jamais connu craintes ni repentirs!
Enveloppés d'orgueil, engraissés de plaisirs [3],

Dirigeoit, dans leur cours, les choses de ce monde;
Ou si rien ne régloit leur marche vagabonde,
Que le caprice vain d'un aveugle hasard:
A ce désordre affreux le ciel n'a point de part;
Et du lâche Rufin la ruine exemplaire
Prouve qu'il est des dieux, les absout, et m'éclaire

[1] *Zelavi super iniquos, pacem peccatorum videns.* Ps. LXXII.

[2] Cette métaphore est très juste et parfaitement exprimée. Le Brun n'en jugeoit pas ainsi, car il n'y voit qu'un *non sens*, et ne conçoit pas *une mer* qui *ne craint* ni les vents ni les écueils. Comme s'il ne s'agissoit point ici de l'aveuglement des hommes, follement embarqués sur cette mer!

[3] *Enveloppés d'orgueil, engraissés de plaisirs, etc.* On s'aperçoit des efforts du poëte pour lutter de force et d'énergie avec l'expression originale. Mais *engraissés de plaisirs* ne présente, en françois, qu'une image ignoble, et indigne du style lyrique. Le texte avoit dit: *Prodiit quasi ex adipe iniquitas eorum.* Ce que le grand Bossuet explique: « dans leur *graisse*, dans leur abondance, il se fait un fonds d'iniquités qui ne s'épuise jamais. » On a hasardé de nos jours: Il *sue* le crime. C'étoit rendre bien heureusement, *prodiit ex adipe iniquitas.*

Enivrés de bonheur, ils ne prennent pour guide
Que leurs plus insensés desirs.

Leur bouche ne vomit qu'injures, que blasphèmes [1],
Et leur cœur ne nourrit que pensers vicieux :
Ils affrontent la terre, ils attaquent les cieux [2],
Et n'élèvent leur voix que pour vanter eux-mêmes
Leurs forfaits les plus odieux.

De là, je l'avouerai, naissoit ma défiance.
Si sur tous les mortels Dieu tient les yeux ouverts,
Comment, sans les punir, voit-il ces cœurs pervers?
Et, s'il ne les voit point, comment peut sa science
Embrasser tout cet univers?

Tandis qu'un peuple entier les suit et les adore,
Prêt à sacrifier ses jours mêmes aux leurs,
Accablé de mépris, consumé de douleurs,
Je n'ouvre plus mes yeux aux rayons de l'aurore
Que pour faire place à mes pleurs.

Ah! c'est donc vainement qu'à ces ames parjures
J'ai toujours refusé l'encens que je te doi!
C'est donc en vain, Seigneur, que, m'attachant à toi,
Je n'ai jamais lavé mes mains simples et pures
Qu'avec ceux qui suivent ta loi [3]!

[1] *Leur bouche ne vomit qu'injures, que blasphèmes.* Une prose un peu soutenue n'admettroit pas la familiarité d'un pareil tour.

[2] *Posuerunt in cœlum os suum : et lingua eorum transivit in terra.* Ps. LXXII.

[3] *Ergo sine causa justificavi cor meum, et lavi inter innocentes manus meas.* Ibid.

C'étoit en ces discours que s'exhaloit ma plainte :
Mais, ô coupable erreur! ô transports indiscrets!
Quand je parlois ainsi, j'ignorois tes secrets;
J'offensois tes élus, et je portois atteinte
A l'équité de tes décrets.

Je croyois pénétrer tes jugements augustes;
Mais, grand Dieu, mes efforts ont toujours été vains,
Jusqu'à ce qu'éclairé du flambeau de tes saints,
J'ai reconnu la fin qu'à ces hommes injustes
Réservent tes puissantes mains.

J'ai vu que leurs honneurs, leur gloire, leur richesse,
Ne sont que des filets tendus à leur orgueil [1] :
Que le port n'est pour eux qu'un véritable écueil;
Et que ces lits pompeux où s'endort leur mollesse
Ne couvrent qu'un affreux cercueil [2].

Comment tant de grandeur s'est-elle évanouie?
Qu'est devenu l'éclat de ce vaste appareil?
Quoi! leur clarté s'éteint aux clartés du soleil!

[1] *Verumtamen propter dolos posuisti eis : dejecisti eos dum allevarentur.* Ps. LXXII.

tolluntur in altum,
Ut lapsu graviore ruant. CLAUD. loc. cit.

Ils (les dieux) n'élèvent si haut sa fortune douteuse,
Que pour rendre bientôt sa chute plus honteuse.

[2] . . . . *Ces lits pompeux où s'endort leur mollesse*
Ne couvrent qu'un affreux cercueil.

ici, tout est beau, parceque tout est juste, vrai, revêtu de ses propres couleurs.

Dans un sommeil profond ils ont passé leur vie;
Et la mort a fait leur réveil [1]!

Insensé que j'étois de ne pas voir leur chute
Dans l'abus criminel de tes dons tout-puissants!
De ma foible raison j'écoutois les accents [2];
Et ma raison n'étoit que l'instinct d'une brute,
Qui ne juge que par les sens.

Cependant, ô mon Dieu! soutenu de ta grace,
Conduit par ta lumière, appuyé sur ton bras,
J'ai conservé ma foi dans ces rudes combats:
Mes pieds ont chancelé; mais enfin de ta trace
Je n'ai point écarté mes pas.

Puis-je assez exalter l'adorable clémence
Du Dieu qui m'a sauvé d'un si mortel danger?
Sa main contre moi-même a su me protéger;
Et son divin amour m'offre un bonheur immense,
Pour un mal foible et passager.

Que me reste-t-il donc à chérir sur la terre [3]?

[1] *Faire un réveil* sembleroit au premier coup d'œil une expression plus bizarre que poétique; mais cette *étrangeté* même ajoute à la force de la pensée, sur laquelle on glisseroit peut-être, si elle étoit exprimée d'une manière plus commune. On admire dans Bossuet: « La voici (Madame) telle que la mort *nous l'a faite*. »

[2] *J'écoutois* indique la complaisance avec laquelle nous prêtons l'oreille à ce qui nous flatte; et *les accents*, qui disent plus que *la voix*, caractérisent assez bien le langage captieux d'une raison qui cherche à nous abuser.

[3] *Quid enim mihi est in cœlo? et a te quid volui super terram?* Ps. LXXII.

Et qu'ai-je à desirer au céleste séjour?
La nuit qui me couvroit cède aux clartés du jour:
Mon esprit ni mes sens ne me font plus la guerre;
Tout est absorbé par l'amour [1].

Car enfin, je le vois, le bras de sa justice,
Quoique lent à frapper, se tient toujours levé
Sur ces hommes charnels dont l'esprit dépravé
Ose à de faux objets offrir le sacrifice
D'un cœur pour lui seul réservé.

Laissons-les s'abymer sous leurs propres ruines [2].
Ne plaçons qu'en Dieu seul nos vœux et notre espoir:
Faisons-nous de l'aimer un éternel devoir;
Et publions par-tout les merveilles divines
De son infaillible pouvoir.

[1] *Tout est absorbé par l'amour.* Il y a, dans cette expression, quelque chose de mystique qui convient parfaitement au sujet, mais qui seroit fort déplacé par-tout ailleurs.

[2] *Quia ecce qui elongant se a te peribunt.* Ps. LXXII.

ODE XIII,

TIRÉE DU PSAUME XCIII.

QUE LA JUSTICE DIVINE EST PRÉSENTE A TOUTES NOS ACTIONS.

Paroissez, roi des rois; venez, juge suprême[1],
Faire éclater votre courroux
Contre l'orgueil et le blasphème
De l'impie armé contre vous.
Le Dieu de l'univers est le Dieu des vengeances[2];
Le pouvoir et le droit de punir les offenses
N'appartient qu'à ce Dieu jaloux.

Jusques à quand, Seigneur, souffrirez-vous l'ivresse[3]
De ces superbes criminels,

[1] Ce début imposant, et si noblement soutenu dans le reste de la strophe, promettoit mieux que ce que le poëte donne ensuite.

[2] *Dieu des vengeances, Dieu jaloux.* Expressions familières aux écrivains sacrés, mais qu'il ne faut point prendre dans le sens étroit et borné de nos idées terrestres. Non, Dieu n'est *jaloux* que du bonheur des hommes, et ne se *venge* que du mal qu'ils se font à eux-mêmes.

[3] Il y a plus de mouvement encore et de chaleur dans l'original: *Usquequo peccatores, Domine, usquequo peccatores gloriabuntur?* Ps. XCIII.

De qui la malice transgresse
Vos ordres les plus solennels,
Et dont l'impiété barbare et tyrannique
Au crime ajoute encor le mépris ironique
De vos préceptes éternels?

Ils ont sur votre peuple exercé leur furie;
Ils n'ont pensé qu'à l'affliger:
Ils ont semé dans leur patrie
L'horreur, le trouble, et le danger [1]:
Ils ont de l'orphelin envahi l'héritage;
Et leur main sanguinaire a déployé sa rage
Sur la veuve et sur l'étranger.

Ne songeons, ont-ils dit, quelque prix qu'il en coûte,
Qu'à nous ménager d'heureux jours:
Du haut de la céleste voûte
Dieu n'entendra pas nos discours:
Nos offenses par lui ne seront point punies;
Il ne les verra point, et de nos tyrannies
Il n'arrêtera pas le cours [2].

Quel charme vous séduit, quel démon vous conseille,
Hommes imbéciles et fous?
Celui qui forma votre oreille
Sera sans oreilles pour vous!

[1] *L'horreur, le trouble, et le danger.* L'ordre des mots est en raison inverse de la gradation des idées: le *trouble* amène le *danger* que suit *l'horreur.*

[2] *Et dixerunt: Non videbit Dominus, nec intelliget Deus Jacob.* Ps. XCIII.

Celui qui fit vos yeux ne verra point vos crimes [1]!
Et celui qui punit les rois les plus sublimes [2]
Pour vous seuls retiendra ses coups!

Il voit, n'en doutez plus, il entend toute chose [3];
Il lit jusqu'au fond de vos cœurs.
L'artifice en vain se propose
D'éluder ses arrêts vengeurs;
Rien n'échappe aux regards de ce juge sévère:
Le repentir lui seul peut calmer sa colère,
Et fléchir ses justes rigueurs.

Ouvrez, ouvrez les yeux, et laissez-vous conduire
Aux divins rayons de sa foi.
Heureux celui qu'il daigne instruire
Dans la science de sa loi!
C'est l'asile du juste; et la simple innocence
Y trouve son repos, tandis que la licence
N'y trouve qu'un sujet d'effroi.

Qui me garantira des assauts de l'envie?
Sa fureur n'a pu s'attendrir.
Si vous n'aviez sauvé ma vie,

[1] *Qui plantavit aurem non audiet? aut qui finxit oculum non considerat?* Ps. xciii.

[2] *Les rois les plus sublimes.* Cette épithète a été vivement critiquée: mais *sublime* dans le sens d'*élevé* peut très bien passer, en poésie, des choses aux personnes.

[3] *Il voit, il entend toute chose.* C'est affoiblir, par l'expression, une pensée grande par elle-même; et ce mot *chose* ne termine pas heureusement un vers lyrique.

Grand Dieu, j'étois près de périr[1].
Je vous ai dit : Seigneur, ma mort est infaillible,
Je succombe! Aussitôt votre bras invincible
S'est armé pour me secourir.

Non, non, c'est vainement qu'une main sacrilége
Contre moi décoche ses traits;
Votre trône n'est point un siége
Souillé par d'injustes décrets :
Vous ne ressemblez point à ces rois implacables
Qui ne font exercer leurs lois impraticables
Que pour accabler leurs sujets.

Toujours à vos élus l'envieuse malice
Tendra ses filets captieux :
Mais toujours votre loi propice
Confondra les audacieux.
Vous anéantirez ceux qui nous font la guerre;
Et si l'impiété nous juge sur la terre,
Vous la jugerez dans les cieux[2].

[1] *Nisi quia Dominus adjuvit me, paulo minus habitasset in inferno anima mea.* Ps. XCIII.

[2] *Et si l'impiété, etc. Vous la jugerez.* L'antithèse est bien; mais j'aime beaucoup mieux le sentiment qui termine l'Ode III :

Et c'est le même Dieu qui nous jugera tous.

ODE XIV,

TIRÉE DU PSAUME XCVI,

Et appliquée au Jugement dernier[1].

MISÈRE DES RÉPROUVÉS; FÉLICITÉ DES ÉLUS.

Peuples, élevez vos concerts,
Poussez des cris de joie et des chants de victoire;
Voici le roi de l'univers
Qui vient faire éclater son triomphe et sa gloire.

La justice et la vérité
Servent de fondements à son trône terrible;

[1] Ce beau et grand sujet devoit inspirer la lyre du poëte, comme il avoit tenté le pinceau de plus d'un grand peintre. Il est fâcheux que le poids de la matière ait excédé les forces de la plupart de ceux qui s'en étoient chargés. Si l'on en excepte deux ou trois strophes, dont une entre autres est admirable, la pièce de Rousseau ne s'élève pas à la hauteur du sujet. Lefranc, qui a pris, dans ses *Cantiques* et dans ses *Prophéties*, un rang si distingué sur notre Parnasse sacré, est resté au-dessous de son talent dans l'*Hymne sur le Jugement dernier;* et l'on n'a retenu de l'Ode de *Gilbert* que trois vers, reconnus, il est vrai, et proclamés *admirables*, par La Harpe lui-même. Les voici :

L'Éternel a brisé son tonnerre inutile;
Et d'ailes et de faux dépouillé désormais,
Sur les mondes détruits le Temps dort immobile.

Une profonde obscurité
Aux regards des humains le rend inaccessible[1].

Les éclairs, les feux dévorants,
Font luire devant lui leur flamme étincelante;
Et ses ennemis expirants
Tombent de toutes parts sous sa foudre brûlante[2].

Pleine d'horreur et de respect[3],
La terre a tressailli sur ses voûtes brisées :
Les monts, fondus à son aspect,
S'écoulent dans le sein des ondes embrasées[4].

De ses jugements redoutés[5]

[1] *Nubes et caligo in circuitu ejus : justitia et judicium correctio sedis ejus.* Ps. XCVI.

[2] Cette Ode présente, dans l'édition de Roterdam 1712, des différences qui prouvent ou la malignité de l'éditeur (Gacon), ou l'infidélité des copies manuscrites, qui lui avoient été envoyées de Paris. Voici comme on y lit ce vers :

Laissent de leur supplice une trace sanglante.

[3] Voilà cette belle strophe dont j'ai parlé, et qui offre de plus le mérite de la difficulté vaincue. Le texte disoit : *Montes sicut cera fluxerunt a facie Domini.* « A l'aspect du Seigneur, les montagnes se sont écoulées comme la cire; » et le poëte ayant déja fort bien rendu cette comparaison dans l'Ode IV, avoit à lutter ici contre lui-même. Il étoit impossible de sortir plus glorieusement du combat.

[4] VAR. La terre a tressailli sur son antique voûte.

. . . . . .
Creusent, pour s'échapper, une brûlante route.

[5] VAR. De ses jugements redoutés
Les cieux, les justes cieux ont été les ministres;
Et les méchants épouvantés
Ont vu de son courroux les épreuves sinistres.

La trompette céleste a porté le message;
Et dans les airs épouvantés
En ces terribles mots sa voix s'ouvre un passage :

Soyez à jamais confondus,
Adorateurs impurs de profanes idoles,
Vous qui, par des vœux défendus,
Invoquez de vos mains les ouvrages frivoles.

Ministres de mes volontés [1],
Anges, servez contre eux ma fureur vengeresse.
Vous, mortels que j'ai rachetés,
Redoublez, à ma voix, vos concerts d'alégresse.

C'est moi qui, du plus haut des cieux,
Du monde que j'ai fait régle les destinées :
C'est moi qui brise ses faux dieux,
Misérables jouets des vents et des années.

Par ma présence raffermis [2],
Méprisez du méchant la haine et l'artifice :

[1] VAR. Anges sacrés, divins esprits,
Adorez à jamais ces marques de sa gloire;
Peuples élus, mortels chéris,
Conservez de son nom l'éternelle mémoire.

C'est ce Dieu, qui du haut des cieux
De l'univers entier réglant les destinées,
Voit briser ses fragiles dieux,
Jouets infortunés des vents et des années.

[2] VAR. Vous qui vivez selon ses lois,
Méprisez des méchants la haine et l'artifice :

L'ennemi de vos ennemis
A détourné sur eux les traits de leur malice.

Conduits par mes vives clartés,
Vous n'avez écouté que mes lois adorables :
Jouissez des félicités
Qu'ont mérité pour vous mes bontés secourables.

Venez donc, venez en ce jour
Signaler de vos cœurs l'humble reconnoissance ;
Et, par un respect plein d'amour,
Sanctifiez en moi votre réjouissance [1].

Celui qui fait trembler les rois,
Détournera sur eux les traits de leur malice.

Guidés par ses vives clartés,
Vous marcherez sans trouble au milieu des ténèbres :
La gloire et les félicités
Feront compter vos jours entre les jours célèbres.

Que les bienfaits de l'Éternel
Soient à jamais gravés dans le cœur des fidèles ;
Et qu'un hommage solennel
Fasse éclater par-tout ses grandeurs immortelles.

[1] *Sanctifiez en moi votre réjouissance.* Ce ton mystique et cette expression, *votre réjouissance*, si singulièrement appliquée ici, terminent, de la manière la plus foible une Ode que la nature du sujet et le talent de l'auteur devoient placer au rang des plus belles de notre langue. — Cette Ode ne se trouve point dans l'édition de Soleure.

ODE XV,

TIRÉE DU PSAUME CXXIX[1].

SENTIMENTS DE PÉNITENCE.

Pressé de l'ennui qui m'accable,
Jusqu'à ton trône redoutable
J'ai porté mes cris gémissants :
Seigneur, entends ma voix plaintive,
Et prête une oreille attentive
Au bruit de mes tristes accents.

Si dans le jour de tes vengeances
Tu considères mes offenses,
Grand Dieu, quel sera mon appui?
C'est à toi seul que je m'adresse,

[1] Nous avons, sur le mérite de cette pièce, un témoignage qui ne sauroit être suspect ; c'est celui de Rousseau lui-même. « Il faut que je sois bien hardi (écrit-il à Duché, 19 novembre 1696) pour vous faire part d'une *mauvaise imitation* que j'ai faite du *De profundis*. Je ne m'excuserai point sur la simplicité de ce psaume, peu susceptible des hardiesses de la poésie, ni sur le peu de temps qui me fut donné pour le faire, n'y ayant employé au plus qu'*une demi-heure ;* j'aurai plus tôt fait de vous demander *indulgence plénière* pour ce petit ouvrage, que j'aurois pu mieux faire, si on m'avoit donné plus de temps. »

Et c'est en ta sainte promesse
Que mon cœur espère aujourd'hui.

Oui, je m'assure en ta clémence [1].
Si, toujours plein de ta puissance,
Mon zèle a soutenu ta loi,
Dieu juste, sois-moi favorable,
Et jette un regard secourable
Sur ce cœur qui se fie en toi.

Dès que paroîtra la lumière,
Jusqu'au temps où de sa carrière
La nuit recommence le cours,
Plein de l'espoir que tu demandes,
Je t'adresserai mes offrandes,
Et j'implorerai ton secours.

Heureux! puisque de nos souffrances,
Par l'objet de nos espérances,
Nous devons être rachetés;
Et qu'il nous permet de prétendre
Qu'un jour sa bonté doit s'étendre
Sur toutes nos iniquités.

[1] *Oui, je m'assure en ta clémence.* Tour familier à Racine, qui l'a souvent employé dans ses meilleures pièces :

Ils ne *s'assurent* point en leurs foibles mérites.
ATHALIE

ODE XVI,

TIRÉE DU PSAUME LXXV,

Et appliquée à la dernière guerre des Turcs.

Le Seigneur est connu dans nos climats paisibles :
Il habite avec nous ; et ses secours visibles
Ont de son peuple heureux prévenu les souhaits.
Ce Dieu, de ses faveurs nous comblant à toute heure,
A fait de sa demeure
La demeure de paix [1].

Du haut de la montagne où sa grandeur réside,
Il a brisé la lance et l'épée homicide [2]
Sur qui l'impiété fondoit son ferme appui.
Le sang des étrangers a fait fumer la terre ;
Et le feu de la guerre
S'est éteint devant lui [3].

[1] VAR. Le séjour de la paix.

Cette *variante* n'offroit point l'*incuphonie* que Le Brun reproche avec assez de raison à la leçon actuelle.

[2] *Ibi confregit potentias arcuum, scutum, gladium et bellum.* Ps. LXXV.

[3] La Harpe remarque, avec justesse, combien la strophe de ce genre est favorable aux peintures fortes, rapides, effrayantes ; à

Une affreuse clarté dans les airs répandue
A jeté la frayeur dans leur troupe éperdue :
Par l'effroi de la mort ils se sont dissipés ;
Et l'éclat foudroyant des lumières célestes
A dispersé leurs restes
Aux glaives échappés.

Insensés, qui, remplis d'une vapeur légère [1],
Ne prenez pour conseil qu'une ombre mensongère
Qui vous peint des trésors chimériques et vains,
Le réveil suit de près vos trompeuses ivresses ;
Et toutes vos richesses
S'écoulent de vos mains.

L'ambition guidoit vos escadrons rapides ;
Vous dévoriez déja, dans vos courses avides,
Toutes les régions qu'éclaire le soleil :
Mais le Seigneur se léve ; il parle, et sa menace
Convertit votre audace
En un morne sommeil [2].

tous les effets, en un mot, qui deviennent plus sensibles, quand le rhythme, prolongé dans les grands vers, vient se briser avec éclat sur deux vers d'une mesure courte et vive.

[1] VAR. Ces insensés, qu'endort une vapeur légère,
Prennent pour de vrais biens une ombre mensongère,
Qui leur peint des trésors chimériques et vains ;
Mais bientôt le réveil dissipe cette ivresse,
Et toute leur richesse
S'échappe de leurs mains.

[2] *Dormierunt sommum suum, et nihil invenerunt omnes viri divitiarum in manibus suis.* Ps. LXXV.

Remarquons avec quel art le poëte supplée ici à la brièveté du

O Dieu, que ton pouvoir est grand et redoutable [1] !
Qui pourra se cacher au trait inévitable
Dont tu poursuis l'impie au jour de ta fureur?
A punir les méchants ta colère fidèle
Fait marcher devant elle
La Mort et la Terreur.

Contre ces inhumains tes jugements augustes
S'élèvent pour sauver les humbles et les justes
Dont le cœur devant toi s'abaisse avec respect.
Ta justice paroît, de feux étincelante;
Et la terre tremblante [2]
S'arrête à ton aspect.

Mais ceux pour qui ton bras opère ces miracles [3]
N'en cueilleront le fruit qu'en suivant tes oracles,

mètre, par le choix et le placement des mots; et comme ce vers, si court de sa nature, se traîne et *s'allonge*, pour ainsi dire, par la prononciation! Quelle différence avec celui de la strophe suivante, où *la Mort* et *la Terreur* semblent voler, ministres impatients de la colère céleste! Cette strophe est magnifique d'un bout à l'autre.

[1] *Tu terribilis es, et quis resistet tibi?* Ps. LXXV.

[2] VAR. Contre ces oppresseurs....
. . . . . .
Frémit à ton aspect.

La correction est heureuse, et la leçon nouvelle rend bien mieux encore l'énergique concision du texte : *Terra tremuit, et quievit.* Ib.

[3] VAR. Ceux pour qui ta clémence opère ces miracles
Ne cesseront jamais d'adorer tes oracles;
De bénir ton saint nom, de pratiquer ta loi.

En bénissant ton nom, en pratiquant ta loi.
Quel encens est plus pur qu'un si saint exercice[1] !
Quel autre sacrifice
Seroit digne de toi !

Ce sont là les présents, grand Dieu ! que tu demandes.
Peuples, ce ne sont point vos pompeuses offrandes
Qui le peuvent payer de ses dons immortels :
C'est par une humble foi, c'est par un amour tendre,
Que l'homme peut prétendre
D'honorer ses autels[2].

Venez donc adorer le Dieu saint et terrible
Qui vous a délivrés par sa force invincible
Du joug que vous avez redouté tant de fois ;
Qui d'un souffle détruit l'orgueilleuse licence,
Relève l'innocence,
Et terrasse les rois.

[1] *Qu'un si saint exercice.* La dureté de cet hémistiche est d'autant plus sensible, que c'est le seul dans cette belle ode. Il ne défigure par bonheur qu'une strophe déja foible par elle-même.

[2] On ne dit point *prétendre d'honorer*, dit Le Brun ; non sans doute, dans le langage ordinaire ; mais celui des poëtes a ses licences, et la phrase de Rousseau s'explique facilement, comme une foule de locutions du même genre dans Racine, à la faveur d'une ellipse, *prétendre* à la gloire, au bonheur d'*honorer*.

Digitized by Google

ODE XVII,

TIRÉE DU PSAUME XLV.

CONFIANCE DE L'HOMME JUSTE DANS LA PROTECTION DE DIEU.

Puisque notre Dieu favorable
Nous assure de son secours,
Il n'est plus de revers capable
De troubler la paix de nos jours;
Et si la nature fragile
Étoit à ses derniers moments,
Nous la verrions d'un œil tranquille
S'écrouler dans ses fondements [1].

Par les ravages du tonnerre
Nous verrions nos champs moissonnés,

[1] *Et si la nature fragile, etc.* C'est l'imperturbable constance du sage, si énergiquement caractérisée par Horace, liv. III, ode III.

Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.

L'original sacré avoit dit avec sa sublime et noble simplicité: *Non timebimus dum turbabitur terra, et transferentur montes in cor maris.* La strophe suivante est une riche paraphrase de cette dernière idée des *montagnes* reportées *au sein des mers.*

Et des entrailles de la terre
Les plus hauts monts déracinés [1];
Nos yeux verroient leur masse aride,
Transportée au milieu des airs,
Tomber d'une chute rapide
Dans le vaste gouffre des mers.

Les remparts de la cité sainte
Nous sont un refuge assuré [2];
Dieu lui-même dans son enceinte
A marqué son séjour sacré;
Une onde pure et délectable [3]
Arrose avec légèreté
Le tabernacle redoutable
Où repose sa majesté.

Les nations à main armée

[1] *Et des entrailles de la terre les plus hauts monts déracinés, etc.* Voilà le poëte lyrique! On le reconnoît à la grandeur des images, à la vérité, à l'énergie du coloris.

[2] *Nous sont un refuge assuré.* Nous avons déja vu, *Nous assure de son secours;* nous retrouverons encore, *s'armera pour notre secours.* De pareilles négligences sont inexcusables dans une pièce aussi courte, et dans un genre de poésie où l'extrême correction du style est de rigueur.

[3] *Fluminis impetus lætificat civitatem Dei: sanctificavit tabernaculum suum Altissimus.* Ps. XLV.

Avec légèreté, seroit mauvais même en prose, dit La Harpe, où il faudroit *légèrement.* Ce grand critique ignoroit-il que le style poétique a ses privilèges et même ses licences; et que sans cela, comme disoit Voltaire, il faudroit renoncer à faire des vers? *Avec légèreté* fait image; et arrose *légèrement* seroit presque ridicule.

Couvroient nos fertiles sillons;
On a vu les champs d'Idumée
Inondés de leurs bataillons:
Le Seigneur parle, et l'infidèle
Tremble pour ses propres états;
Il flotte, il se trouble, il chancelle,
Et la terre fuit sous ses pas [1].

Venez, nations arrogantes,
Peuples vains, et voisins jaloux,
Voir les merveilles éclatantes
Que sa main opère pour nous [2].
Que pourront vos ligues formées
Contre le bonheur de nos jours,
Quand le bras du Dieu des armées
S'armera pour notre secours?

Par lui ces troupes infernales,
A qui nos champs furent ouverts,
Iront de leurs flammes fatales
Embraser un autre univers;
Sa foudre prompte à nous défendre
Des méchants et de leurs complots,
Mettra leurs boucliers en cendre,
Et brisera leurs javelots [3].

[1] *Et la terre fuit sous ses pas.* La rapidité de ces quatre monosyllabes, jetés à la fin du vers, ne laisse rien à desirer pour le complément de l'image: c'est peindre la chose en la disant.

[2] *Venite, et videte opera Domini, quæ posuit prodigia super terram.* Ps. XLV.

[3] *Arcum conteret, et confringet arma; et scuta comburet igni.* Ib.

Arrête, peuple impie, arrête,
Je suis ton Dieu, ton souverain;
Mon bras est levé sur ta tête,
Les feux vengeurs sont dans ma main!
Vois le ciel, vois la terre et l'onde,
Remplis de mon immensité;
Et, dans tous les climats du monde,
Mon nom des peuples exalté[1].

Toi, pour qui l'ardente Victoire
Marche d'un pas obéissant[2],
Seigneur, combats pour notre gloire,
Protége ton peuple innocent:
Et fais que notre humble patrie,
Jouissant d'un calme promis,
Confonde à jamais la furie
De nos superbes ennemis.

[1] *Mon nom.... exalté.* Cette acception du mot *exalté* ne choque point ici, parcequ'elle est reçue dans le style et le langage des prophètes: *exaltabor in gentibus, et exaltabor in terra.*

[2] Tout est image et mouvement dans ces deux vers; et cette *ardente* Victoire, qui ralentit sa marche, pour *obéir* au Seigneur, est une grande idée, rendue par une belle image.

CANTIQUE,

TIRÉ DU PSAUME XLVII.

ACTIONS DE GRACES POUR LES BIENFAITS QU'ON A REÇUS DE DIEU.

La gloire du Seigneur, sa grandeur immortelle,
De l'univers entier doit occuper le zèle :
Mais sur tous les humains qui vivent sous ses lois,
Le peuple de Sion doit signaler sa voix.

Sion [1], montagne auguste et sainte,
Formidable aux audacieux,
Sion, séjour délicieux,

[1] *Sion, montagne auguste et sainte, etc.* On reconnoît dans cette strophe et dans la suivante le disciple et l'imitateur du grand Racine : elles semblent inspirées par le génie même de celui qui avoit prêté à ses jeunes Israélites de Saint-Cyr des accents si doux et si touchants !

O rives du Jourdain ! ô champs aimés des cieux,
Sacrés monts, fertiles vallées,
Par cent miracles signalées,
Du doux pays de nos aieux
Serons-nous toujours exilées !

C'est toi, c'est tou heureuse enceinte
Qui renferme le Dieu de la terre et des cieux[1].

O murs! ô séjour plein de gloire,
Mont sacré, notre unique espoir,
Où Dieu fait régner la victoire,
Et manifeste son pouvoir!

Cent rois, ligués entre eux pour nous livrer la guerre,
Étoient venus sur nous fondre de toutes parts.
Ils ont vu nos sacrés remparts:
Leur aspect foudroyant, tel qu'un affreux tonnerre,
Les a précipités au centre de la terre.

Le Seigneur dans leur camp a semé la terreur[2]:
Il parle, et nous voyons leurs trônes mis en poudre,
Leurs chefs aveuglés par l'erreur,
Leurs soldats consternés d'horreur,
Leurs vaisseaux submergés ou brisés par la foudre;
Monuments éternels de sa juste fureur[3].

Rien ne sauroit troubler les lois inviolables
Qui fondent le bonheur de ta sainte cité:

[1] *Fundatur exultatione universæ terræ mons Sion, latera Aquilonis, civitas regis magni.* Ps. XLVII.

[2] *Ipsi videntes sic admirati sunt, conturbati sunt, commoti sunt: tremor apprehendit eos. — In spiritu vehementi conteres naves Tharsis.* Ibid.

[3] La noblesse, l'harmonie imposante de ce beau vers; cette courte mais sublime récapitulation des effets de la vengeance céleste, décrits dans ce qui précède, est un de ces coups de pinceau où l'on reconnoit la main d'un grand maître.

Seigneur, toi-même en as jeté
Les fondements inébranlables [1].
Au pied de tes autels humblement prosternés,
Nos vœux par ta clémence ont été couronnés.

Des lieux chéris où le jour prend naissance,
Jusqu'aux climats où finit sa splendeur,
Tout l'univers révère ta puissance;
Tous les mortels adorent ta grandeur [2].

Publions les bienfaits, célébrons la justice
Du souverain de l'univers:
Que le bruit de nos chants vole au-delà des mers [3];
Qu'avec nous la terre s'unisse;
Que nos voix pénètrent les airs:
Élevons jusqu'à lui nos cœurs et nos concerts.

Vous, filles de Sion, florissante jeunesse,
Joignez-vous à nos chants sacrés;
Formez des pas et des sons d'alégresse
Autour de ces murs révérés.
Venez offrir des vœux pleins de tendresse
Au Seigneur que vous adorez.

Peuple, de qui l'appui sur sa bonté se fonde,

[1] *Deus fundavit eam in æternum.* Ps. XLVII.

[2] *Des lieux chéris, etc.* Ne croit-on pas lire un fragment des chœurs d'*Esther* ou d'*Athalie*, dans ces quatre vers, dont le rhythme est si doux, et la poésie si pure, si harmonieuse!

[3] *Que le bruit de nos chants vole au-delà des mers.* Hardiesse heureuse d'expression.

Allez dans tous les coins du monde
A son nom glorieux élever des autels;
Les siècles à venir béniront votre zèle,
Et de ses bienfaits immortels
L'Éternel comblera votre race fidèle.

Marquons-lui notre amour par des vœux éclatants:
C'est notre Dieu, c'est notre père,
C'est le roi que Sion révère.
De son règne éternel les glorieux instants
Dureront au-delà des siècles et des temps[1].

[1] *Dureront au-delà des siècles et des temps.* Racine avoit osé dire:

Que l'on célèbre ses ouvrages
Au-delà des temps et des âges,
Au-delà de l'éternité!

Que concevoir *au-delà de l'éternité?* Aussi cette expression ne seroit-elle point irrépréhensible, si elle n'étoit autorisée par l'Écriture même: *Dominus regnabit in æternum et ultra.* (Exode.)

ÉPODE[1],

Tirée principalement des livres de Salomon, et en partie de quelques autres endroits de l'Écriture et des prières de l'Église.

PREMIÈRE PARTIE.

Vains mortels, que du monde endort la folle ivresse,
Écoutez, il est temps, la voix de la sagesse:
Heureux, et seul heureux qui s'attache au Seigneur!
Pour trouver le repos, le honheur et la joie,
Il n'est qu'un seul chemin, c'est de suivre sa voie
Dans la simplicité du cœur.

Le temps fuit, dites-vous; c'est lui qui nous convie
A saisir promptement les douceurs de la vie:
L'avenir est douteux, le présent est certain;
Dans la rapidité d'une course bornée

[1] Ce foible et dernier fruit de la vieillesse d'un grand poëte* est, en général, au-dessous de la critique, de celle du moins que l'on peut se permettre envers un homme tel que J. B. Rousseau. Loin donc de compter les fautes, nous recueillerons avec plaisir et respect les dernières étincelles d'un beau talent prêt à s'éteindre, et qui avoit jeté un si brillant éclat.

* *Voyez* la lettre à Brossette, du 20 octobre 1739.

Sommes-nous assez sûrs de notre destinée,
Pour la remettre au lendemain [1]?

Notre esprit n'est qu'un souffle, une ombre passagère;
Et le corps qu'il anime, une cendre légère
Dont la mort chaque jour prouve l'infirmité [2];
Étouffés tôt ou tard dans ses bras invincibles,
Nous serons tous alors, cadavres insensibles,
Comme n'ayant jamais été:

Songeons donc à jouir de nos belles années:
Les roses d'aujourd'hui demain seront fanées [3].
Des biens de l'étranger cimentons nos plaisirs;
Et du riche orphelin persécutant l'enfance,

[1] *Dans la rapidité d'une course bornée*, etc. Racine avoit déja imité ce passage dans un chœur d'*Athalie*:

Rions, chantons, dit cette troupe impie;
De fleurs en fleurs, de plaisirs en plaisirs
Promenons nos desirs.
Sur l'avenir, insensé qui se fie!
De nos ans passagers le nombre est incertain.
Hâtons-nous aujourd'hui de jouir de la vie:
Qui sait si nous serons demain?

[2] *Dont la mort chaque jour prouve l'infirmité.* Le Brun trouve que *fragilité* eût été le mot propre: mais Rousseau, qui avoit étudié mieux que lui l'esprit et le langage des livres saints, emploie précisément ici le terme consacré, celui qui exprime le plus énergiquement toute la misère de l'homme. Il faut remarquer, dans le vers suivant, cette belle image de la Mort *étouffant* ses victimes *dans ses bras invincibles.*

[3] Salomon avoit dit non moins poétiquement: *Coronemus nos rosis, antequam marcescant.*

Contentons, aux dépens du vieillard sans défense,
Nos insatiables desirs.

Guéris de tout remords contraire à nos maximes,
Nous ne connoîtrons plus ni d'excès ni de crimes;
De tout scrupule vain nous bannirons l'effroi;
Soutenus de puissance, assistés d'artifice,
Notre seul intérêt fera notre justice,
Et notre force, notre loi.

Assiégeons l'innocent; qu'il tremble à notre approche.
Ses regards sont pour nous un éternel reproche;
De sa foiblesse même il se fait un appui [1];
Il traite nos succès de fureur tyrannique:
Dieu, dit-il, est son père et son refuge unique;
Il ne veut connoître que lui.

Voyons s'il est vraiment celui qu'il se dit être:
S'il est fils de ce Dieu, comme il veut le paroître,
Au secours de son fils ce Dieu doit accourir;
Essayons-en l'effet, consommons notre ouvrage,
Et sachons quelles mains au bord de son naufrage
Pourront l'empêcher de périr.

Ce sont là les discours, ce sont là les pensées
De ces ames de chair, victimes insensées [2]

[1] *De sa foiblesse même il se fait un appui.* La précision ajoute à la force de la pensée, en rendant l'opposition plus sensible.

[2] *De ces ames de chair.* Expression heureusement hasardée, et qui seroit justement admirée dans une pièce plus soignée et mieux écrite. L'homme terrestre est tout entier dans ces deux mots-là.

De l'ange séducteur qui leur donne la mort.
Qu'ils combattent sous lui, qu'ils suivent son exemple,
Et qu'à lui seul voués, le zèle de son temple
Soit l'espoir de leur dernier sort!

DEUXIÈME PARTIE.

Cependant les ames qu'excite
Le ciel à pratiquer sa loi,
Verront triompher le mérite
De leur constance et de leur foi:
Dans le sein d'un Dieu favorable,
Un bonheur à jamais durable
Sera le prix de leurs combats;
Et de la mort inexorable
Le fer ensanglanté ne les touchera pas.

Dieu, comme l'or dans la fournaise,
Les éprouva dans les ennuis;
Mais leur patience l'apaise;
Les jours viennent après les nuits:
Il a supputé les années
De ceux dont les mains acharnées
Nous ont si long-temps affligés;
Il règle enfin nos destinées,
Et nos juges par lui sont eux-mêmes jugés.

Justes, qui fîtes ma conquête
Par vos larmes et vos travaux,
Il est temps, dit-il, que j'arrête

L'insolence de vos rivaux;
Parmi les célestes milices
Venez prendre part aux déliees
De mes combattants épurés;
Tandis qu'aux éternels supplices,
Des soldats du démon les jours seront livrés.

Assez la superbe licence
Arma leur lâche impiété;
Assez j'ai vu votre innocenee
En proie à leur féroeité:
Vengeons notre propre querelle;
Couvrons cette troupe rebelle
D'horreur et de confusion;
Et que la gloire du fidèle
Consomme le malheur de la rébellion [1].

Et vous à qui ma voix divine
Dicte ses ordres absolus,
Anges, c'est vous que je destine
Au serviee de mes élus;
Allez, et dissipant la nue
Qui, malgré leur foi reeonnue,
Me dérobe à leurs yeux amis,
Faites-les jouir dans ma vue
Des biens illimités que je leur ai promis.

[1] *La gloire*, c'est-à-dire le triomphe *du fidèle*, qui *consomme le malheur de la rébellion*, en ajoutant au supplice des *rebelles* à jamais vaincus, est une belle idée très bien rendue, et qui emprunte encore un nouveau mérite de la majesté de cet alexandrin qui termine si harmonieusement la strophe.

Voici, voici le jour propice
Où le Dieu pour qui j'ai souffert,
Va me tirer du précipice
Que le démon m'avoit ouvert.
De l'imposture et de l'envie,
Contre ma vertu poursuivie,
Les traits ne seront plus lancés;
Et les soins mortels de ma vie
De l'immortalité seront récompensés.

Loin de cette terre funeste
Transporté sur l'aile des vents [1],
La main d'un ministre céleste
M'ouvre la terre des vivants.
Près des saints j'y prendrai ma place :
J'y ressentirai de la grace
L'intarissable écoulement;
Et, voyant mon Dieu face à face,
L'éternité pour moi ne sera qu'un moment [2].

Qui m'affranchira de l'empire
Du monde où je suis enchaîné?
De la délivrance où j'aspire
Quand viendra le jour fortuné?

[1] *Transporté sur l'aile des vents.* Image familière aux écrivains sacrés, et dont leurs imitateurs ont quelquefois abusé.

[2] *L'éternité pour moi ne sera qu'un moment.* Rapprochement sublime, et qui donne, autant qu'il est permis de le tenter, l'idée d'un bonheur toujours parfait, toujours nouveau, et qui semble sans cesse recommencer, quoiqu'il ne finisse jamais.

Quand pourrai-je, rompant les charmes
Où ce triste vallon de larmes
De ma vie endort les instants,
Trouver la fin de mes alarmes,
Et le commencement du bonheur que j'attends?

Quand pourrai-je dire à l'impie :
Tremble, lâche, frémis d'effroi;
De ton Dieu la haine assoupie
Est prête à s'éveiller sur toi :
Dans ta criminelle carrière
Tu ne mis jamais de barrière
Entre sa crainte et tes fureurs;
Puisse mon heureuse prière
D'un châtiment trop dû t'épargner les horreurs!

Puisse en moi la ferveur extrême
D'une sainte compassion,
Des offenseurs du Dieu que j'aime
Opérer la conversion!
De ses vengeances redoutables
Puissent mes ardeurs véritables
Adoucir la sévère loi;
Et pour mes ennemis coupables
Obtenir le pardon que j'en obtins pour moi!

Seigneur, ta puissance invincible
N'a rien d'égal que ta bonté;
Le miracle le moins possible
N'est qu'un jeu de ta volonté :

Tu peux de ta lumière auguste
Éclairer les yeux de l'injuste,
Rendre saint un cœur dépravé;
En cédre transformer l'arbuste,
Et faire un vase élu d'un vase réprouvé.

Grand Dieu, daigne sur ton esclave
Jeter un regard paternel:
Confonds le crime qui te brave,
Mais épargne le criminel;
Et s'il te faut un sacrifice,
Si de ta suprême justice
L'honneur doit être réparé,
Venge-toi seulement du vice
En le chassant des cœurs dont il s'est emparé!

C'est alors que de ma victoire
J'obtiendrai les fruits les plus doux,
En chantant avec eux la gloire
Du Dieu qui nous a sauvés tous.
Agréable et sainte harmonie!
Pour moi quelle joie infinie,
Quelle gloire, de voir un jour
Leur troupe avec moi réunie
Dans les mêmes concerts et dans le même amour!

Pendant qu'ils vivent sur la terre,
Prépare du moins leur fierté,
Par la crainte de ton tonnerre,
A ce bien pour eux souhaité;

Digitized by Google

Et, les retirant des abymes
Où dans des nœuds illégitimes
Languit leur courage abattu,
Fais que l'image de leurs crimes
Introduise en leurs cœurs celle de la vertu.

TROISIÈME PARTIE.

Tel, après le long orage
Dont un fleuve débordé
A désolé le rivage
Par sa colère inondé,
L'effort des vagues profondes
Engloutissoit dans les ondes
Bergers, cabanes, troupeaux;
Et, submergeant les campagnes,
Sur le sommet des montagnes
Faisoit flotter les vaisseaux.

Mais la planète brillante
Qui perce tout de ses traits,
Dans la nature tremblante
A déja remis la paix:
L'onde, en son lit écoulée,
A la terre consolée
Rend ses premières couleurs;
Et d'une fraîcheur utile
Pénétrant son sein fertile,
En augmente les chaleurs.

Digitized by Google

Tel fera dans leurs pensées
Germer un amour constant,
De leurs offenses passées
Le souvenir pénitent.
Ils diront : Dieu des fidèles,
Dans nos ténébres mortelles
Tu nous as fait voir le jour;
Éternise dans nos ames
Ces sacrés torrents de flammes,
Sources du divin amour.

Ton souffle, qui sut produire
L'ame pour l'éternité,
Peut faire en elle reluire
Sa première pureté.
De rien tu créas le monde :
D'un mot de ta voix féconde [1]
Naquit ce vaste univers;
Tu parlas, il reçut l'être :
Parle; un instant verra naître
Cent autres mondes divers.

[1] *D'un mot de ta voix féconde*, etc. Cette strophe en rappelle une sublime de Racine, dans son quatrième cantique :

O Sagesse ! ta parole
Fit éclore l'univers;
Posa sur un double pôle
La Terre au milieu des airs !
Tu dis; et les cieux parurent,
Et tous les astres coururent
Dans leur ordre se placer, etc.

Rousseau lui-même n'a rien de plus beau dans ses plus belles odes.

Tu donnes à la matière
L'ame et la légèreté;
Tu fais naître la lumière
Du sein de l'obscurité;
Sans toi, la puissance humaine
N'est qu'ignorance hautaine,
Trouble, et frivole entretien:
En toi seul, cause des causes,
Seigneur, je vois toutes choses;
Hors de toi, je ne vois rien.

A quoi vous sert tant d'étude,
Qu'à nourrir le fol orgueil
Où votre béatitude
Trouva son premier écueil?
Grands hommes, sages célèbres,
Vos éclairs dans les ténèbres
Ne font que vous égarer:
Dieu seul connoît ses ouvrages;
L'homme, entouré de nuages,
N'est fait que pour l'honorer.

Curiosité funeste,
C'est ton attrait criminel
Qui du royaume céleste
Chassa le premier mortel.
Non content de son essence,
Et d'avoir en sa puissance
Tout ce qu'il pouvoit avoir,
L'ingrat voulut, dieu lui-même,

Partager du Dieu suprême
La science et le pouvoir.

A ces hautes espérances
Du changement de son sort,
Succédèrent les souffrances,
L'aveuglement et la mort;
Et pour fermer tout asile
A son espoir indocile,
Bientôt l'ange dans les airs,
Sentinelle vigilante,
De l'épée étincelante
Fit reluire les éclairs.

QUATRIÈME PARTIE.

Mais de cet homme, exclu de son premier partage,
La gloire est réservée à de plus hauts destins,
Quand son Sauveur viendra d'un nouvel héritage
Lui frayer les chemins.

Dieu, pour lui s'unissant à la nature humaine,
Et partageant sa chair et ses infirmités,
Se chargera pour lui du poids et de la peine
De ses iniquités.

Ce Dieu médiateur, fils, image du père,
Le Verbe, descendu de son trône éternel,
Des flancs immaculés d'une mortelle mère
Voudra naître mortel[1].

[1] *Le Verbe, descendu de son trône éternel, etc.* On retrouve avec

Pécheur, tu trouveras en lui ta délivrance;
Et sa main, te fermant les portes de l'enfer,
Te fera perdre alors de ta juste souffrance
Le souvenir amer.

Ève règne à son tour, du dragon triomphante;
L'esclave de la mort produit son Rédempteur;
Et, fille du Très-Haut, la créature enfante
Son propre Créateur[1].

O Vierge, qui du ciel assures la conquête,
Gage sacré des dons que sur terre il répand,
Tes pieds victorieux écraseront la tête
De l'horrible serpent.

Les saints après ta mort t'ouvriront leurs demeures,
Nouvel astre du jour pour le ciel se levant;
Que dis-je, après ta mort? se peut-il que tu meures,
Mère du Dieu vivant?

Non, tu ne mourras point; les régions sublimes
Vivante t'admettront dans ton auguste rang;

plaisir Rousseau dans cette strophe, où la grandeur des idées, l'harmonie imposante des vers, et la justesse rigoureuse des expressions, concourent également au genre de perfection dont elle étoit susceptible.

[1] .... *La créature enfante son propre Créateur.* L'intervalle immense qui sépare, pour notre foiblesse, des choses aussi opposées, ne peut être franchi par la pensée, qu'autant que le rapprochement immédiat des mots le rend en quelque sorte sensible à notre intelligence. Il faut plaindre le critique qui ne verroit là que des *antithèses*.

Et telle qu'au grand jour où, pour laver nos crimes,
Ton fils versa son sang.

Dans ce séjour de gloire où les divines flammes
Font d'illustres élus de tous ses citoyens,
Daigne prier ce fils qu'il délivre nos ames
Des terrestres liens.

Obtiens de sa pitié, protectrice immortelle,
Qu'il renouvelle en nous les larmes, les sanglots
De ce roi pénitent dont la douleur fidèle
S'exhaloit en ces mots :

O monarque éternel, Seigneur, Dieu de nos pères,
Dieu des cieux, de la terre, et de tout l'univers;
Vous dont la voix soumet à ses ordres sévères
Et les vents et les mers!

Tout respecte, tout craint votre majesté sainte;
Vos lois règnent partout, rien n'ose les trahir :
Moi seul j'ai pu, Seigneur, résister à la crainte
De vous désobéir.

J'ai péché : j'ai suivi la lueur vaine et sombre
Des charmes séduisants du monde et de la chair;
Et mes nombreux forfaits ont surpassé le nombre
Des sables de la mer.

Mais enfin votre amour, à qui tout amour cède,
Surpasse encor l'excès des désordres humains :

Où le délit abonde, abonde le remède :
Je l'attends de vos mains.

Quelle que soit, Seigneur, la chaîne déplorable
Où depuis si long-temps je languis arrêté,
Quel espoir ne doit point inspirer au coupable
Votre immense bonté [1] ?

Au bonheur de ses saints elle n'est point bornée :
Si vous êtes le dieu de vos heureux amis,
Vous ne l'êtes pas moins de l'ame infortunée,
Et des pécheurs soumis.

Vierge, flambeau du ciel, dont les démons farouches
Craignent la sainte flamme et les rayons vainqueurs,
De ces humbles accents fais retentir nos bouches,
Grave-les dans nos cœurs ;

Afin qu'aux légions à ton Dieu consacrées,
Nous puissions, réunis sous ton puissant appui,
Lui présenter un jour, victimes épurées,
Des vœux dignes de lui.

[1] *Quelle que soit, Seigneur, etc.* Cette strophe est l'une des plus remarquables de cette *Quatrième Partie*, généralement supérieure aux précédentes. On sent que le poëte est soutenu par son sujet : aussi tombe-t-il moins fréquemment.

FIN DES POÉSIES SACRÉES.

ODES.

LIVRE SECOND.

ODE I.

SUR LA NAISSANCE DE MONSEIGNEUR
LE DUC DE BRETAGNE[1].

Descends de la double colline[2],
Nymphe dont le fils amoureux[3]
Du sombre époux de Proserpine
Sut fléchir le cœur rigoureux :
Viens servir l'ardeur qui m'inspire ;
Déesse, prête-moi ta lyre,

[1] Louis, duc de Bretagne, fils du duc de Bourgogne : né en 1705, il mourut en 1712, vingt jours après son père, qui n'en avoit survécu que six à la duchesse son épouse.

[2] *Descends de la double colline, etc.* C'est le début de la belle Ode d'Horace, liv. III, ode IV :

Descende cœlo, etc

[3] VAR. Dont le fils généreux.

Orphée, fils d'Ægre et de Calliope. Voyez *les Métamorphoses d'Ovide*, liv. X et XI ; et surtout l'admirable épisode qui termine le quatrième livre des *Géorgiques*.

Ou celle de ce Grec vanté
Dont, par le superbe Alexandre [1],
Au milieu de Thèbes en cendre,
Le séjour fut seul respecté [2].

Quel Dieu propice nous ramène
L'espoir que nous avions perdu?
Un fils de Thétis ou d'Alcméne
Par le ciel nous est-il rendu?
N'en doutons point: le ciel sensible
Veut réparer le coup terrible
Qui nous fit verser tant de pleurs.
Hâtez-vous, ô chaste Lucine!
Jamais plus illustre origine
Ne fut digne de vos faveurs.

Peuples, voici le premier gage
Des biens qui vous sont préparés:
Cet enfant est l'heureux présage
Du repos que vous desirez.
Les premiers instants de sa vie,
De la discorde et de l'envie

[1] Var. Dont l'impitoyable Alexandre,
Au milieu de Thèbes en cendre,
Respecta la postérité.

[2] *Le séjour fut seul respecté.* L'inscription placée, par l'ordre même du vainqueur, sur la maison de Pindare, ne fait mention, il est vrai, que de l'asile du poëte (τὴν στέγην μὴ καίειν): mais plusieurs témoignages se réunissent pour affirmer qu'Alexandre épargna généreusement tout ce qui se trouvoit encore à Thèbes de la postérité de Pindare.

Verront éteindre le flambeau :
Il renversera leurs trophées ;
Et leurs couleuvres étouffées
Seront les jeux de son berceau [1].

Ainsi, durant la nuit obscure,
De Vénus l'étoile nous luit;
Favorable et brillant augure
De l'éclat du jour qui la suit :
Ainsi, dans le fort des tempêtes,
Nous voyons briller sur nos têtes
Ces feux amis des matelots [2],
Présage de la paix profonde
Que le Dieu qui règne sur l'onde
Va rendre à l'empire des flots.

[1] Déjanire rappelle ironiquement à Hercule son infidèle époux, cet exploit de sa première enfance, dans l'Épître qu'elle lui adresse, *Héroid.* IX, v. 21—22 :

Tene ferunt geminos pressisse tenaciter angues,
Quum tener in cunis jam Jove dignus eras?

Théocrite en a fait le sujet d'une de ses plus belles Idylles dans le genre héroïque : c'est la XXIVe. *Voyez* aussi Pindare, *Nem.* I, 59 et suiv.

[2] Castor et Pollux, placés par Jupiter au rang des constellations, sous le nom des *Gémeaux.*

quorum simul alba nautis
Stella refulsit,
Defluit saxis agitatus humor:
Concidunt venti, fugiuntque nubes;
Et minax, qua sic voluere, ponto
Unda recumbit.
HOR. I, XII.

Le même poëte les appelle ailleurs *lucida sidera*, I, III.

Quel monstre de carnage avide
S'est emparé de l'univers?
Quelle impitoyable Euménide
De ses feux infecte les airs?
Quel Dieu souffle en tous lieux la guerre[1],
Et semble à dépeupler la terre
Exciter nos sanglantes mains?
Mégère, des enfers bannie,
Est-elle aujourd'hui le génie
Qui préside au sort des humains[2]?

Arrête, furie implacable;
Le ciel veut calmer ses rigueurs!
Les feux d'une haine coupable
N'ont que trop embrasé nos cœurs.
Aimable Paix, vierge sacrée,
Descends de la voûte azurée;
Viens voir tes temples relevés,
Et ramène au sein de nos villes
Ces dieux bienfaisants et tranquilles
Que nos crimes ont soulevés.

Mais quel souffle divin m'enflamme[3]?

[1] *Quel Dieu souffle en tous lieux la guerre?* Imité de ces beaux vers des *Géorgiques*, liv. I, v. 509.

Hinc movet Euphrates, illinc Germania bellum, etc.

[2] L'âpre consonnance de *Mégère* et *d'enfers*, fait de l'*incuphonie* de ce vers sa plus belle harmonie; et le mouvement est tout lyrique. Le Brun.

[3] Voilà le poëte lyrique; la prêtresse d'Apollon sur le trépied

D'où naît cette soudaine horreur?
Un Dieu vient échauffer mon ame
D'une prophétique fureur.
Loin d'ici, profane vulgaire!
Apollon m'inspire et m'éclaire;
C'est lui : je le vois, je le sens;
Mon cœur cède à sa violence :
Mortels, respectez sa présence,
Prêtez l'oreille à mes accents.

Les temps prédits par la Sibylle
A leur terme sont parvenus [1] :
Nous touchons au régne tranquille
Du vieux Saturne et de Janus :
Voici la saison desirée,
Où Thémis et sa sœur Astrée,
Rétablissant leurs saints autels,
Vont ramener ces jours insignes,
Où nos vertus nous rendoient dignes
Du commerce des immortels.

Où suis-je? quel nouveau miracle [2]

sacré. C'est Horace, s'écriant dans son enthousiasme : *Odi profanum vulgus!* c'est Virgile décrivant les transports frénétiques de la Sibylle, inspirée, tourmentée, subjuguée par le Dieu puissant qui s'est emparé d'elle.

[1] Virgile, Églogue IV, v. 4 et suiv.

Ultima Cumæi venit jam carminis ætas.

. . . . . .

Jam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna, etc.

[2] *Où suis-je? quel nouveau miracle, etc.* Ce mouvement feroit

Tient encor mes sens enchantés?
Quel vaste, quel pompeux spectacle
Frappe mes yeux épouvantés?
Un nouveau monde vient d'éclore[1] :
L'univers se reforme encore
Dans les abîmes du chaos;
Et pour réparer ses ruines,
Je vois des demeures divines
Descendre un peuple de héros.

Les éléments cessent leur guerre;
Les cieux ont repris leur azur;
Un feu sacré purge la terre
De tout ce qu'elle avoit d'impur:
On ne craint plus l'herbe mortelle,
Et le crocodile infidèle[2]

peut-être plus d'effet encore, et s'il étoit moins rapproché de celui que nous venons d'admirer. Le Brun fait, avec raison, remarquer le bel effet que produit l'épithète *épouvantés*, ainsi rejetée à la fin du vers; et l'image pompeuse qui termine la strophe:

Je vois des demeures divines
Descendre un peuple de héros.

C'est une magnifique paraphrase du vers du Virgile:

Jam nova progenies cœlo demittitur alto.

[1] *Ecce ego creo cœlos novos et terram novam, et non erunt in memoria priora.* Isa. LXV, 17.

[2] *Et le crocodile infidèle, etc.* Allusion aussi juste qu'ingénieuse aux poisons divers qui commençoient dès-lors *à troubler*, à corrompre toutes les sources de la morale, et par conséquent de la félicité publique.

Du Nil ne trouble plus les eaux :
Les lions dépouillent leur rage,
Et dans le même pâturage
Bondissent avec les troupeaux [1].

C'est ainsi que la main des Parques
Va nous filer ce siècle heureux [2],
Qui du plus sage des monarques
Doit couronner les justes vœux.
Espérons des jours plus paisibles :
Les dieux ne sont point inflexibles,
Puisqu'ils punissent nos forfaits.
Dans leurs rigueurs les plus austères
Souvent leurs fléaux salutaires
Sont un gage de leurs bienfaits.

Le ciel, dans une nuit profonde,
Se plaît à nous cacher ses lois.
Les rois sont les maîtres du monde [3];

[1] *Nec magnos metuent armenta leones.*
VIRG. *Ibid.*

Voyez ISAIE, ch. XI, v. 16 et suiv.

[2] Cette expression, *filer un siècle*, paroît à Le Brun de la plus admirable audace ; et Le Brun a raison ; mais il falloit en faire hommage à Virgile, qui avoit dit le premier, dans l'églogue déja citée :

Talia sæcla, suis dixerunt, currite, fusis
Concordes stabili fatorum numine Parcæ.

[3] *Les rois sont les maîtres du monde, etc.* C'est la belle pensée d'Horace, liv. III, od. 1 :

Regum timendorum in proprios greges ;
Reges in ipsos imperium est Jovis.

Mais il y a dans les vers latins une harmonie grave et imposante,

Les dieux sont les maîtres des rois.
Valeur, activité, prudence,
Des décrets de leur providence
Rien ne change l'ordre arrêté;
Et leur règle, constante et sûre,
Fait seule ici-bas la mesure
Des biens et de l'adversité.

Mais que fais-tu, Muse insensée [1]?
Où tend ce vol ambitieux?
Oses-tu porter ta pensée
Jusque dans le conseil des dieux?
Réprime une ardeur périlleuse:
Ne va point, d'une aile orgueilleuse,
Chercher ta perte dans les airs;
Et, par des routes inconnues
Suivant Icare au haut des nues,
Crains de tomber au fond des mers.

Si pourtant quelque esprit timide,
Du Pinde ignorant les détours,
Opposoit les règles d'Euclide
Au désordre de mes discours;

qui semble ajouter encore à la majesté des choses. Le françois n'a pu s'élever jusque-là.

[1] *Mais que fais-tu?*

Quo, Musa, tendis? desine pervicax,
Referre sermones deorum, et
Magna modis tenuare parvis
HOR. III, Od. III.

Qu'il sache qu'autrefois Virgile[1]
Fit, même aux Muses de Sicile[2],
Approuver de pareils transports;
Et qu'enfin cet heureux délire
Peut seul des maîtres de la lyre
Immortaliser les accords.

[1] VAR. Qu'il sache que sur le Parnasse
Le dieu dont autrefois Horace
Apprit à chanter les héros,
Préfère ces fougues lyriques
A tous les froids panégyriques
Du Pindare des jeux floraux.

Voici ce que Rousseau écrivoit à ce sujet à M. de Machy, en lui envoyant cette même ode : « J'ai changé les six derniers vers de ma strophe, qui attaquoient M. de La Motte, et c'a été le premier fruit de notre réconciliation, qui a été sincère des deux parts, et fort approuvée de tous les honnêtes gens. » *Paris, 28 février* 1707. — Il est donc peu vraisemblable que, publiquement et authentiquement réconcilié avec La Motte en 1707, Rousseau ait renouvelé trois ans après la guerre scandaleuse des couplets.

[2] Allusion au début de la IVe églogue de Virgile :

Sicelides Musæ, paulo majora canamus!

où la poésie pastorale a pris un essor que la Muse lyrique n'a point dédaigné de suivre, comme on a pu le remarquer dans cette ode.

ODE II.

A M. L'ABBÉ COURTIN[1].

Abbé chéri des neuf Sœurs,
Qui, dans ta philosophie,
Sais faire entrer les douceurs
Du commerce de la vie:
Tandis qu'en nombres impairs
Je te trace ici les vers
Que m'a dictés mon caprice,
Que fais-tu dans ces déserts
Qu'enferme ton bénéfice?

Vas-tu, dès l'aube du jour,
Secondé d'un plomb rapide,

[1] C'étoit un de ces bons Épicuriens dont le grand-prieur avoit composé la cour singulière qu'il rassembloit au Temple. Voici le portrait qu'en faisoit Voltaire, dans une épître adressée au prince de Vendôme. L'un, dit-il,

Gras, rond, gros, court, séjourné,
Citadin de Papimanie,
Porte un teint de prédestiné,
Avec la croupe rebondie;
Sur son front respecté du temps
Une fraîcheur toujours nouvelle
Au bon doyen de nos galants
Donne une jeunesse éternelle.

Ensanglanter le retour
De quelque liévre timide [1]?
Ou, chez tes moines tondus,
A t'ennuyer assidus,
Cherches-tu quelques vieux titres
Qui, dans ton Trésor perdus [2],
Se retrouvent sur leurs vitres?

Mais non, je te connois mieux:
Tu sais trop bien que le sage
De son loisir studieux
Doit faire un plus noble usage;
Et, justement enchanté
De la belle antiquité,
Chercher dans son sein fertile
La solide volupté,
Le vrai, l'honnête, et l'utile.

[1] On reconnoît avec plaisir ici le disciple et l'imitateur habile de Boileau, qui avoit dit dans son épître à Lamoignon:

Quelquefois, aux appâts d'un hameçon perfide,
J'amorce, en badinant, le poisson trop avide;
Ou, d'un plomb qui suit l'œil et part avec l'éclair,
Je vais faire la guerre aux habitants de l'air.
Ép. VI, v. 29.

Ensanglanter le retour est bien autrement fort, autrement riche d'expression, que *faire la guerre:* mais Boileau écrivoit une *Épître*, et Rousseau composoit une *Ode*.

[2] Le *Trésor* étoit l'endroit où les corps religieux et les *chapitres* des cathédrales conservoient le précieux dépôt des titres de leur fondation, les chartres, les reliquaires, et autres objets dont la piété de nos rois avoit enrichi ces établissemeots.

Toutefois de ton esprit
Bannis l'erreur générale
Qui jadis en maint écrit
Plaça la saine morale :
On abuse de son nom.
Le chantre d'Agamemnon
Sut nous tracer dans son livre,
Mieux que Chrysippe et Zénon [1],
Quel chemin nous devons suivre.

Homère adoucit mes mœurs [2]
Par ses riantes images ;
Sénèque aigrit mes humeurs
Par ses préceptes sauvages.
En vain, d'un ton de rhéteur,
Épictète à son lecteur
Prêche le bonheur suprême :
J'y trouve un consolateur
Plus affligé que moi-même [3].

[1] *Mieux que Chrysippe, etc.* Horace l'avoit déja dit dans sa belle épître à Lollius :

Quid turpe, quid utile, quid non,
Plenius ac melius Chrysippo et Crantore dicit.

[2] *Homère adoucit mes mœurs.* Cette opposition de la morale douce et insinuante d'Homère, avec la sécheresse aride d'Épictète, et la morgue pédantesque du précepteur de Néron, est pleine de goût, de vérité et de justesse.

[3] Non, Épictète n'est pas *affligé*, et l'on sait que sa conduite fut aussi ferme que sa doctrine. Mais il défend à l'homme de s'affliger jamais, et c'est à-peu-près comme s'il lui défendoit d'être malade. La Harpe.

Dans son flegme simulé[1]
Je découvre sa colère;
J'y vois un homme accablé
Sous le poids de sa misère:
Et, dans tous ces beaux discours
Fabriqués durant le cours
De sa fortune maudite,
Vous reconnoissez toujours
L'esclave d'Épaphrodite[2].

Mais je vois déja d'ici
Frémir tout le Zénonisme,
D'entendre traiter ainsi
Un des saints du paganisme.
Pardon: mais, en vérité,
Mon Apollon révolté
Lui devoit ce témoignage
Pour l'ennui que m'a coûté
Son insupportable ouvrage.

De tout semblable pédant
Le commerce communique

[1] Cette strophe et les deux qui la suivent ne sont qu'une longue et froide paraphrase de la précédente, et le tout en assez mauvais vers. L'auteur devoit, ce me semble, passer immédiatement à celle-ci:

Je ne prends point pour vertu, etc.

[2] Épaphrodite étoit affranchi de Néron, et l'un de ses gardes particuliers, homme grossier, stupide et de mauvaises mœurs. Il s'amusoit un jour à tordre la jambe d'Épictète, son esclave: « Vous me la casserez, » dit celui-ci; et l'événement justifia la prédiction. « Je vous l'avois bien dit, » ajouta tranquillement le philosophe. Épictète mourut l'an de Rome 902, 150 de l'ère vulgaire.

Je ne sais quoi de mordant,
De farouche et de cynique.
O le plaisant avertin[1]
D'un fou du pays latin,
Qui se travaille et se gêne
Pour devenir à la fin
Sage comme Diogène!

Je ne prends point pour vertu
Les noirs accès de tristesse
D'un loup-garou revêtu
Des habits de la sagesse :
Plus légère que le vent,
Elle fuit d'un faux savant
La sombre mélancolie,
Et se sauve bien souvent[2]
Dans les bras de la folie.

La vertu du vieux Caton[3],

[1] *Avertin*, vieux mot que le dictionnaire de l'Académie définit maladie d'esprit, qui rend opiniâtre, emporté, furieux. C'est, suivant Laveaux, un terme de médecine vétérinaire, et il désigne une maladie qui attaque les bêtes à cornes. « Quand elles en sont atteintes, elles tournent, sautent, cessent de manger, bruchent, et ont la tête et les pieds dans une grande chaleur. » En françois trivial, *vertigo*, du verbe latin *vertere*.

[2] *Et se sauve bien souvent, etc.* Rien de plus gracieux, de plus riant que cette image : c'est ainsi qu'il convient de jouer avec son sujet.

[3] *La vertu du vieux Caton, etc.* Horace, liv. III, ode XXI :

Narratur et prisci Catonis
Sæpe mero caluisse virtus.

Mais la vertu *enluminée de Falerne*, n'appartient qu'au poëte fran-

Chez les Romains tant prônée,
Étoit souvent, nous dit-on,
De Falerne enluminée.
Toujours ces sages hagards,
Maigres, hideux et blafards,
Sont souillés de quelque opprobre[1];
Et du premier des Césars
L'assassin fut homme sobre.

Dieu bénisse nos dévots,
Leur ame est vraiment loyale!
Mais jadis les grands pivots
De la ligue anti-royale,
Les Lincestres, les Aubris[2],
Qui contre les deux Henris
Prêchoient tant la populace,
S'occupoient peu des écrits
D'Anacréon et d'Horace.

çois; et c'est un trait charmant qui méritoit d'être remarqué. Cette strophe est l'une des meilleures de l'ode, aux yeux de Le Brun. Au surplus, c'est de Caton l'ancien, et non de celui d'Utique, que nos deux poëtes ont entendu parler.

[1] « C'est abuser d'un mot de César, qui étoit fort juste. Il ne craignoit, disoit-il, que les gens d'un aspect sombre et d'un visage austère : il avoit raison. Cet extérieur est la marque d'un caractère capable de résolutions fortes et inébranlables, tel qu'étoit celui de Brutus. » La Harpe.

[2] « Ce rapprochement n'est pas tolérable. Que peut-il y avoir de commun entre Brutus et les curés de Saint-Barthélemi et de Saint-André-des-Arcs, prédicateurs de la ligue? Il y a une logique secrète, dont il ne faut jamais s'écarter, dans quelque sujet que ce soit, à plus forte raison dans les stances morales. » *Le même.*

Crois-moi, fais de leurs chansons
Ta plus importante étude,
A leurs aimables leçons
Consacre ta solitude;
Et par Sonning rappelé [1]
Sur ce rivage émaillé
Où Neuilly borde la Seine,
Reviens au vin d'Auvilé [2]
Mêler les eaux d'Hippocrène.

[1] *Et par Sonning rappelé*, etc. C'est le même auquel l'abbé Courtin disoit, *en vers*, si l'on en croit Voltaire, épître à La Harpe :

Adieu :
Faites mes compliments à l'abbé de Chaulieu.

Mais Voltaire ajoutoit *en prose* :

Enfant de l'harmonie,
Présente mon hommage à Vénus Uranie.

C'est-à-dire à madame la duchesse de Choiseul.

[2] *Reviens au vin d'Auvilé*, etc. C'est reprendre avec art le ton qui domine généralement dans cette pièce, où les passages *du grave au doux, du plaisant au sévère*, sont assez fréquents, mais pourroient être quelquefois plus heureusement ménagés.

Digitized by Google

ODE III.

A M. DE CAUMARTIN[1],

CONSEILLER D'ÉTAT, ET INTENDANT DES FINANCES[2].

Digne et noble héritier des premières vertus
Qu'on adora jadis sous l'empire de Rhée;
Vous qui dans le palais de l'aveugle Plutus
Osâtes introduire Astrée[3];

[1] Urbain-Louis LEFÈVRE DE CAUMARTIN, mort sous-doyen du conseil le 2 septembre 1720, âgé de soixante-sept ans. C'est le respectable vieillard auquel les François sont redevables peut-être du seul poëme épique dont leur littérature puisse s'honorer jusqu'ici. Plein des grands souvenirs du siècle de Louis XIV, et pénétré d'un attachement aussi vif que profond pour la mémoire de Henri IV et de Sully, M. de Caumartin ne cessoit de les reproduire dans ses conversations. L'enthousiasme qui l'animoit, en parlant de ces grands hommes, échauffa l'imagination du jeune Arouet: l'idée de *la Henriade* fut conçue, et l'exécution commencée, sous les yeux même de M. de Caumartin, dans son château de Saint-Aignan, près Fontainebleau.

[2] Dans l'édition de Soleure, 1712, cette ode est adressée à M. ROUILLÉ DU COUDRAY, *conseiller d'état, ci-devant directeur des finances*, et l'un des premiers bienfaiteurs de Rousseau. Dans celle de Londres, publiée onze ans après, et toujours par Rousseau lui-même, on lit à M. D. C., ce qui laissoit du moins hésiter le lecteur entre *du Coudray* et *de Caumartin*. Mais plus de doute, plus d'équivoque, en 1743; et ce dernier nom a pour jamais remplacé le premier, comme *Mornay* a exilé *Sully* de la Henriade.

[3] *Osâtes introduire Astrée*. Boileau avoit déja dit, en parlant de ce vertueux magistrat :

> Chacun de l'équité ne fait pas son flambeau :
> Tout n'est pas Caumartin, Bignon, ni d'Aguesseau.
> (Sat. XI, v. 104.)

Digitized by Google

Fils d'un père fameux, qui, même à nos frondeurs[1],
Par sa dextérité fit respecter son zèle;
Et, nouvel Attieus, sut captiver leurs cœurs
En demeurant sujet fidèle;

Renoncez pour un temps aux travaux de Thémis:
Venez voir ces coteaux enrichis de verdure,
Et ces bois paternels où l'art, humble et soumis,
Laisse encor régner la nature.

Les Hyades, Vertumne, et l'humide Orion,
Sur la terre embrasée ont versé leurs largesses;
Et Bacchus, échappé des fureurs du lion[2],
Songe à vous tenir ses promesses.

O rivages chéris! vallons aimés des cieux,
D'où jamais n'approcha la tristesse importune,
Et dont le possesseur tranquille et glorieux
Ne rougit point de sa fortune!

Trop heureux qui, du champ par ses pères laissé,
Peut parcourir au loin les limites antiques,

[1] Il s'agit de Louis-François Lefèvre de Caumartin, qui fut l'ami du cardinal de Retz, son conseil, son agent même pendant la guerre de la Fronde, où il joua un rôle assez important. Cette strophe ne se trouvoit pas, et ne pouvoit se trouver dans l'ode à M. Rouillé.

[2] Il étoit impossible de rendre plus poétiquement cette idée commune, que la vigne n'avoit point souffert de l'excès des chaleurs. C'est ainsi que la poésie peut et doit tout ennoblir:

Et sait, même aux discours de la rusticité,
Prêter de l'élégance et de la dignité.

Sans redouter les cris de l'orphelin chassé
Du sein de ses dieux domestiques[1] !

Sous des lambris dorés l'injuste ravisseur
Entretient le vautour dont il est la victime[2].
Combien peu de mortels connoissent la douceur
D'un bonheur pur et légitime !

Jouissez en repos de ce lieu fortuné :
Le calme et l'innocence y tiennent leur empire ;
Et des soucis affreux le souffle empoisonné
N'y corrompt point l'air qu'on respire.

Pan, Diane, Apollon, les Faunes, les Sylvains,
Peuplent ici vos bois, vos vergers, vos montagnes.
La ville est le séjour des profanes humains :
Les dieux règnent dans les campagnes.

[1] On sait, mais il n'est pas inutile de rappeler avec quel charme Horace avoit rendu ces mêmes idées dans sa deuxième Épode :

Beatus ille, qui procul negotiis,
Ut prisca gens mortalium,
Paterna rura bobus exercet suis, etc.

[2] Le remords, ce supplice de tous les instants, qui trouve dans l'ame qu'il ronge sans cesse une proie sans cesse renaissante, ne pouvoit être exprimé par une image plus vraie, plus fidèle, que celle du vautour acharné sur la malheureuse victime de sa faim dévorante, et jamais assouvie. C'est le supplice du malheureux Tityc dans les enfers : mais combien cette expression, *entretient le vautour*, est foible, prosaïque, insignifiante, en comparaison de l'énergie latine : *Immortale jecur tundens, nec requies fibris datur ulla renatis!* VIRG. VI, 598—600.

C'est là que l'homme apprend leurs mystères secrets,
Et que, contre le sort munissant sa foiblesse,
Il jouit de lui-même, et s'abreuve à longs traits
Dans les sources de la sagesse.

C'est là que ce Romain, dont l'éloquente voix
D'un joug presque certain sauva sa république [1],
Fortifioit son cœur dans l'étude des lois
Et du Lycée et du Portique [2].

Libre des soins publics qui le faisoient rêver,
Sa main du consulat laissoit aller les rênes [3];
Et, courant à Tuscule [4], il alloit cultiver
Les fruits de l'école d'Athènes.

[1] *D'un joug presque certain, etc.* La conspiration de Catilina, découverte et déjouée en même temps par la vigilance et la fermeté de Cicéron.

[2] VAR. *Ou* du Lycée, *ou* du Portique.

[3] *Sa main du consulat laissoit aller les rênes.* Il y a dans la facture de ce vers un abandon, un *laisser aller*, si je puis m'exprimer ainsi, qui indique à merveille cet état de l'ame rendue à elle-même, et faisant de ne rien faire sa plus grande affaire du moment.

[4] Allusion aux ouvrages philosophiques de Cicéron, et en particulier à ses admirables *Tusculanes*, l'un des derniers et des plus beaux fruits du loisir forcé auquel le malheur des temps condamnoit ce grand citoyen.

ODE IV.

A M. D'USSÉ[1].

Esprit né pour servir d'exemple
Aux cœurs de la vertu frappés[2],
Qui sans guide as pu de son temple
Franchir les chemins escarpés,
Cher d'Ussé, quelle inquiétude
Te fait une triste habitude
Des ennuis et de ta douleur?
Et, ministre de ton supplice,
Pourquoi par un sombre caprice
Veux-tu seconder ton malheur[3]?

[1] M. D'USSÉ, à qui Rousseau adresse cette ode, étoit, à ce qu'il paroît par la correspondance du poëte, un homme aimable, spirituel, d'un talent souple et flexible, qui s'exerçoit à-la-fois et avec succès dans plus d'un genre de poésie. Mais ce qui vaut bien mieux encore, il étoit homme d'honneur, et se montra ami courageux. Il venoit probablement d'éprouver quelque revers, auquel il n'opposoit pas la constance que lui conseille ici le poëte.

[2] VAR. De la vertu touchés.
. . . . . .
Pénétrer les sentiers cachés.

[3] Tout ce début a quelque chose de pénible et d'embarrassé : on ne conçoit pas d'abord ce que c'est qu'un *esprit qui sert d'exemple à des cœurs;* une *inquiétude*, qui fait une *habitude* de la douleur ; et moins encore un *caprice* qui *seconde le malheur*. Avec quelle fran-

Chasse cet ennui volontaire
Qui tient ton esprit dans les fers,
Et que dans une ame vulgaire
Jette l'épreuve des revers;
Fais tête au malheur qui t'opprime:
Qu'une espérance légitime
Te munisse contre le sort.
L'air siffle, une horrible tempête[1]
Aujourd'hui gronde sur ta tête;
Demain tu seras dans le port.

Toujours la mer n'est pas en butte[2]
Aux ravages des Aquilons;
Toujours les torrents par leur chute
Ne désolent pas nos vallons.
Les disgraces désespérées,
Et de nul espoir tempérées,

chise, au contraire, Horace aborde un sujet à-peu-près semblable, dans la belle ode à Dellius, *Æquam memento! etc.* liv. II, ode III.

[1] *L'air siffle, une horrible tempête, etc.* Toutes ces idées sont empruntées d'Horace, celui des poëtes anciens qui a le mieux su prêter à la morale les couleurs de la plus belle poésie.

[2] C'est encore le langage que tient Horace à Valgius, inconsolable de la perte d'un fils chéri:

Non semper imbres nubibus hispidos
Manant in agros, aut mare Caspium
Vexant inæquales procellæ
Usque, etc. Lib. II, od. IX.

Mais voilà tout ce qu'il y a d'Horace dans cette strophe; et les disgraces *désespérées*, que nul *espoir ne tempère*, ne sont pas même dignes de Rousseau.

Sont affreuses à soutenir;
Mais leur charge est moins importune,
Lorsqu'on gémit d'une infortune
Qu'on espère de voir finir[1].

Un jour, le souci[2] qui te ronge,
En un doux repos transformé,
Ne sera plus pour toi qu'un songe
Que le réveil aura calmé[3]:
Espère donc avec courage.
Si le pilote craint l'orage
Quand Neptune enchaîne les flots,
L'espoir du calme le rassure,
Quand les vents et la nue obscure
Glacent le cœur des matelots.

Je sais qu'il est permis au sage,
Par les disgraces combattu,
De souhaiter pour apanage
La fortune après la vertu.
Mais, dans un bonheur sans mélange,
Souvent cette vertu se change

[1] VAR. Que l'on est sûr de voir finir.

[2] VAR. Un jour, le trouble, etc.

[3] Le Brun se récrie beaucoup ici sur un songe *calmé par le réveil*, et prétend que Rousseau n'a pas *conçu sa pensée*. L'ellipse, il est vrai, est un peu forte: mais il est clair que le poëte a voulu parler de ces songes pénibles, qui nous jettent dans un état que le réveil seul peut *calmer*. C'est ainsi, ce me semble, qu'il convenoit à un poëte d'entendre et d'expliquer un poëte.

En une honteuse langueur :
Autour de l'aveugle richesse[1]
Marchent l'orgueil et la rudesse,
Que suit la dureté du cœur.

Non que ta sagesse, endormie
Au temps de tes prospérités,
Eût besoin d'être raffermie
Par de dures fatalités;
Ni que ta vertu peu fidèle
Eût jamais choisi pour modèle
Ce fou superbe et ténébreux,
Qui, gonflé d'une fierté basse,
N'a jamais eu d'autre disgrace
Que de n'être point malheureux.

Mais si les maux et la tristesse
Nous sont des secours superflus
Quand des bornes de la sagesse[2]
Les biens ne nous ont point exclus;
Ils nous font trouver plus charmante
Notre félicité présente,
Comparée au malheur passé;
Et leur influence tragique

[1] *Autour de l'aveugle richesse, etc.* Il faudroit rigoureusement à *la suite;* et puis comment se figurer *la dureté du cœur marchant* à la suite de l'orgueil, et faisant partie d'un cortège?

[2] *Quand des bornes de la sagesse, etc.* Le poëte a voulu dire : Lorsque l'excès de la prospérité ne nous a point fait perdre la raison. Mais l'a-t-il dit?

Réveille un bonheur léthargique[1]
Que rien n'a jamais traversé.

Ainsi que le cours des années
Se forme des jours et des nuits,
Le cercle de nos destinées
Est marqué de joie et d'ennuis[2].
Le ciel, par un ordre équitable,
Rend l'un à l'autre profitable;
Et, dans ses inégalités,
Souvent sa sagesse suprême
Sait tirer notre bonheur même
Du sein de nos calamités[3].

[1] *Réveille un bonheur léthargique.* Il étoit impossible de caractériser, par une épithète plus heureuse, l'apathie de ces prétendus heureux, dont rien n'a jamais troublé le rêve, ou plutôt la véritable *léthargie*. Remarquons aussi la hardiesse vraiment lyrique de ce tour, *réveiller un bonheur*.

[2] Malherbe avoit déja rendu la même idée par la même comparaison, et presque dans les mêmes termes :

Nos jours filés de toutes soies
Ont des ennuis comme des joies :
Et de ce mélange divers
Se composent nos destinées,
Comme on voit le cours des années
Composé d'étés et d'hivers

Mais l'imitateur a singulièrement perfectionné le modèle.

[3] A la suite de cette strophe, on lit les deux suivantes dans l'édition de Hollande :

Moi-même, à qui l'horreur du vice,
Jadis, non sans témérité,
Chargea la main encor novice
Du flambeau de la vérité :

Pourquoi d'une plainte importune
Fatiguer vainement les airs?
Aux jeux cruels de la fortune
Tout est soumis dans l'univers.
Jupiter fit l'homme semblable
A ces deux jumeaux que la fable
Plaça jadis au rang des dieux:
Couple de déités bizarre,
Tantôt habitants du Ténare,
Et tantôt citoyens des cieux.

Ainsi de douceurs en supplices
Elle nous promène à son gré.
Le seul remède à ses caprices,
C'est de s'y tenir préparé;
De la voir du même visage
Qu'une courtisane volage

Si, contre mes rimes sincères,
J'ai vu de honteux adversaires
Lancer tant de traits inouïs;
Loin de gémir de cet outrage,
Peut-être je dois à leur rage
Tout le repos dont je jouis.

A force d'exciter ma bile,
Eux-mêmes l'ont su corriger.
J'ai vu qu'il étoit plus facile
De souffrir que de se venger.
Et tel dont ma verve orageuse,
Pour prix de sa haine outrageuse
Eût fait un sujet de pitié,
Puni par un mépris paisible,
Me laisse seulement sensible
Aux charmes de ton amitié.

Indigne de nos moindres soins;
Qui nous trahit par imprudence,
Et qui revient, par inconstance,
Lorsque nous y pensons le moins [1].

[1] Ces deux dernières strophes sont charmantes. On desireroit retrouver plus souvent dans les odes de Rousseau cet agrément et cette facilité. (La Harpe.)

ODA IV.

AL SIGNOR D'USSÉ.

Tradotta dal signor N. Guinigi, allorà ambasciadore della repubblica di Lucca alla corte Cesarea [1].

Spirto nato quaggiù per chiaro esempio
Alle belle alme di virtude accese,
Che, senza guida, per aspre e scoscese
Vie, su 'l giogo salisti ov' ella hà il tempio;
Come or' ti veggio la tristezza e 'l pianto
Mesti compagni accanto?
E al duol ti rendi che oppugnar tu dei?
D'atri pensieri impresso,
Mal' accorto così ministro sei
Del tuo supplicio istesso.

[1] Cette traduction a été examinée par plusieurs Italiens d'un mérite distingué dans la république des lettres, qui tous l'ont trouvée écrite avec toute la pureté et toute l'élégance possible; et quoique mes pensées y soient rendues vers pour vers, et presque mot pour mot, il y règne cependant par-tout un air de facilité qu'on auroit de la peine à trouver dans les traductions les moins scrupuleuses. Ainsi j'espère que le lecteur la recevra avec plaisir, et que l'auteur, quoique je n'aie pas l'honneur d'en être connu, me pardonnera la liberté que je prends d'associer ici ses vers aux miens; ce que j'en fais n'étant qu'en vue de la satisfaction du public, et nullement par vanité; puisque, si j'avois à prononcer moi-même sur le mérite de ces deux ouvrages, je ne ferois nulle difficulté de donner la préférence à la copie sur l'original.

N. de R.

Digitized by Google

Scuoti l' ingiusto affanno; e libertate
Rendi allo spirto tra nere ombre chiuso:
Che, darsi vinto alla Fortuna, è l' uso
Del volgo vil delle anime mal nate.
Volgi la fronte, coraggioso e forte,
Alla nemica sorte,
E sostenta el valor con giusta speme.
Forse il novello giorno
In porto ti vedrà, s' oggi ti freme
Il turbine d' intorno.

Non è già sempre il mar dagli spumosi
Fiati dell' Aquilon sossopra volto;
Ne giù sempre a ruina il corso han sciolto
Per le valli i torrenti impetuosi.
E duro anche all' intrepida virtute
Senza sperar salute
Star in mezzo alle pene immobil sempre:
Ma dove il dolce raggio
Della speranza avvien che le contempre,
Si rallegra il coraggio.

Quella, che ora ti punge, egra e molesta
Cura, un di sentirai tranquilla farsi,
E dall' alma inquieta il duol sgombrarsi,
Come sogno sen' va quand' uom si desta.
Prendi fidenza. Se teme il piloto
Quand' Euro infuria e Noto:
Pur la speme di placida bonaccia
Fà che si riconforti,
Allor che la procella il core agghiaccia
De' marinari smorti.

Ben puote il saggio (e dà fortezza dassi)
Quando di mali ha dura guerra al fianco,
Qualche voto a Fortuna offerir anco,
Purchè addietro Valore unqua non lassi:
Ma se non sorge mai ventura infesta
Che tenga Virtù desta,
Questa lenta divien, ne virtù serba.
Vanno Orgoglio e Dispetto
Con la Richezza indomita e superba,
E dispietato Affetto.

E ver che tua virtù, pria che protervo
Destin l'urtasse con maligne scosse,
Non languia per quiete, ond' uopo fosse
Che negli assalti racquitasse nervo.
Ne mal' unquanco a se stessa conforme
Seguìa la traccia e l'orme
Di quel folle, che all' aura di fortuna
Si gonfio e altier si rende,
Ne sciagura ebbe mai se non quest' una,
Che non provò vicende.

Ma se per uso tal co' duri guai
Il ciel severo inutilmente affigge
Chi, quel confin che la ragion prefigge
Al tempo lieto non trascorse mai:
Pure i tranquilli di dopo gli amari
Sembran venir più cari.
Destan le pene e l' inquieto affanno
La calma istupidita
D' una felicità, che mai non hanno
Le sciagure assalita.

Digitized by Google

Qual forma il giro e la misura agli anni
Del giorno e della notte il moto alterno,
Tal quel che a noi prefisse il Fato eterno
Corso, a gioie distinguesi ed affanni.
E fè del cielo l' amirabil arte,
Che l' una e l' altra parte
Di nostra vita variando giove;
E l' amiche venture
Sovente trae l' incomprensibil Giove
Di mezzo all' aspre cure.

D' inutil grida e di lamenti assorda
L' aer in vano il misero dolente.
Fà di tuto quaggiù gioco insolente
La severa Fortuna, e al pianto è sorda.
Sotto l' imperio suo siam pari a quelli
Favolosi gemelli,
Cui già misere genti altari ergeste:
Coppia di strani numi,
Or di Cocite placide ombre morte,
Or del ciel chiari lumi.

Così da lieto stato a vita acerba
Ne sospinge a sua voglia; onde più fermo
Contro a capriccj suoi non hassi schermo,
Che ripensare ognor che fè non serba;
Et mirarla d' un volto non curante
Qual femina vagante
Di nostri voti indegna, e che tradisce
Per malvaggia natura;
Poi volubile torna, ed offerisce
Quand' altri men la cura.

ODE V.

A M. DUCHÉ[1],

Dans le temps qu'il travailloit à la tragédie de Débora.

Tandis que, dans la solitude
Où le destin m'a confiné,
J'endors par la douce habitude
D'une oisive et facile étude
L'ennui dont je suis lutiné[2];

Un sublime essor te ramène
A la cour des sœurs d'Apollon;
Et bientôt avec Melpoméne
Tu vas d'un nouveau phénoméne
Éclairer le sacré vallon.

O que ne puis-je, sur les ailes
Dont Dédale fut possesseur,

[1] A l'exemple de Racine, mais non avec le même succès, Duché avoit composé pour Saint-Cyr quelques tragédies tirées de l'Écriture-sainte. Celle de *Débora*, à l'occasion de laquelle Rousseau lui adresse ces *Stances*, n'est pas à beaucoup près la meilleure : mais *Absalon* offre des beautés d'un ordre vraiment supérieur. Duché étoit né en 1668, et mourut en 1704. Il étoit de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

[2] *L'ennui dont je suis lutiné.* L'ennui accable, tue, et ne s'amuse pas à *lutiner* ses tristes victimes.

Voler aux lieux où tu m'appelles,
Et de tes chansons immortelles
Partager l'aimable douceur!

Mais une invincible contrainte,
Malgré moi, fixe ici mes pas.
Tu sais quel est ce labyrinthe [1],
Et que, pour aller à Corinthe,
Le desir seul ne suffit pas [2].

Toutefois les froides soirées
Commencent d'abréger le jour:
Vertumne a changé ses livrées;
Et nos campagnes labourées
Me flattent d'un prochain retour.

Déja le départ des Pléiades
A fait retirer les noehers;
Et déja les tristes Hyades
Forcent les frileuses Dryades
De chercher l'abri des rochers.

Le volage amant de Clytie
Ne caresse plus nos climats;

[1] Rousseau avoit suivi à la cour ce même Rouillé du Coudray, dont il a été question dans la note 1 de l'ode III.

[2] C'est la traduction du proverbe cité par Horace, ép. XVII, liv. I, v. 36:

Non cuivis homini contingit adire Corinthum.

Il étoit fondé sur l'extrême difficulté que présentoient les abords du port de Corinthe.

Et bientôt des monts de Scythie
Le fougueux époux d'Orythie
Va nous ramener les frimas.

Ainsi, dès que le Sagittaire
Viendra rendre nos champs déserts,
J'irai, secret dépositaire [1],
Près de ton foyer solitaire,
Jouir de tes savants concerts.

En attendant, puissent leurs charmes,
Apaisant le mal qui t'aigrit,
Dissiper tes vaines alarmes,
Et tarir la source des larmes
D'une épouse qui te chérit!

Je sais que la fièvre et l'automne
Pourroient mettre Hercule aux abois;
Mais, si ma conjecture est bonne,
La fièvre dont ton cœur frissonne
Est la plus fâcheuse des trois.

[1] *J'irai, secret dépositaire.* Le Brun demande gravement de quoi? et prétend qu'il faut absolument *un régime, un objet.* Comme si les secrets d'un poëte pouvoient être autre chose que les vers qu'il compose, et confie à son ami!

ODE VI.

A LA FORTUNE[1].

Fortune, dont la main couronne[2]
Les forfaits les plus inouïs,
Du faux éclat qui t'environne
Serons-nous toujours éblouis?
Jusques à quand, trompeuse idole,
D'un culte honteux et frivole
Honorerons-nous tes autels?
Verra-t-on toujours tes caprices
Consacrés par les sacrifices
Et par l'hommage des mortels?

Le peuple, dans ton moindre ouvrage
Adorant la prospérité,
Te nomme grandeur de courage,
Valeur, prudence, fermeté:

[1] Cette ode fut d'abord intitulée : Sur les conquérants.

[2] Ce début a quelque chose de noble et d'imposant, qui annonce, il est vrai, plus de raison que d'enthousiasme, et une marche plus méthodiquement sentencieuse que lyrique. Mais c'étoit le but et le plan de l'auteur. Horace, en traitant ce même sujet, liv. I, ode xxxv; et Pindare, en l'esquissant à grands traits, au commencement de sa douzième Olympique, n'avoient laissé à leurs successeurs que son côté moral à envisager; et c'est le parti que prit Rousseau.

Du titre de vertu suprême
Il dépouille la vertu même,
Pour le vice que tu chéris;
Et toujours ses fausses maximes
Érigent en héros sublimes
Tes plus coupables favoris[1].

Mais, de quelque superbe titre[2]
Dont ces héros soient revêtus,
Prenons la raison pour arbitre,
Et cherchons en eux leurs vertus[3].

[1] *Tes plus coupables favoris.* Cette pensée rappelle une des meilleures strophes de La Motte, dans l'ode intitulée LA SAGESSE DU ROI, *supérieure aux évènements de la Fortune.*

Les champs de Pharsale et d'Arbelle
Ont vu triompher deux vainqueurs;
L'un et l'autre digne modèle
Que se proposent les grands cœurs
Mais le succès a fait leur gloire;
Et si le sceau de la victoire
N'eût consacré ces demi-dieux,
Alexandre, aux yeux du vulgaire,
N'auroit été qu'un téméraire,
Et César qu'un séditieux.

[2] Indépendamment du prosaïsme de cette formule, *mais quelque superbe titre*, etc., l'exactitude grammaticale doit relever ici une faute de françois, *de quelque... dont;* il falloit rigoureusement :

Que ces héros soient revêtus,

et l'éditeur de Hollande a donné la bonne leçon.

[3] Tout cela, sans doute, a trop l'air d'un raisonnement; et la sécheresse didactique est ce qu'il y a de plus opposé à la marche de l'ode, en la supposant même morale ou philosophique. Mais il faut convenir aussi que La Harpe s'est plu à réunir contre ces trois

Je n'y trouve qu'extravagance,
Foiblesse, injustice, arrogance,
Trahisons, fureurs, cruautés :
Étrange vertu, qui se forme
Souvent de l'assemblage énorme
Des vices les plus détestés !

Apprends que la seule sagesse
Peut faire les héros parfaits [1] ;
Qu'elle voit toute la bassesse
De ceux que ta faveur a faits ;
Qu'elle n'adopte point la gloire
Qui naît d'une injuste victoire
Que le sort remporte pour eux ;
Et que, devant ses yeux stoïques,
Leurs vertus les plus héroïques
Ne sont que des crimes heureux.

Quoi ! Rome et l'Italie en cendre
Me feront honorer Sylla [2] ?

premières strophes tout ce que la critique la plus chicanière, la diligence la plus pédantesque, pouvoient accumuler d'attaques. La plupart ne portent que sur des riens ; d'autres tombent absolument à faux.

[1] Suivant le même critique, il n'est point nécessaire qu'un héros soit *parfait*. Non dans les idées communes ; mais il s'agit ici du héros que forme *la Sagesse ;* et ce n'est pas celui du vulgaire.

[2] « Non vraiment, dit Vauvenargues, *l'Italie en cendre* ne peut faire *honorer* Sylla : mais ce qui doit, je crois, le faire respecter avec justice, c'est ce génie supérieur et puissant qui vainquit le génie de Rome ; qui lui fit défier dans sa vieillesse les ressenti-

J'admirerai dans Alexandre
Ce que j'abhorre en Attila?
J'appellerai vertu guerrière
Une vaillance meurtrière
Qui dans mon sang trempe ses mains?
Et je pourrai forcer ma bouche
A louer un héros farouche,
Né pour le malheur des humains?

Quels traits me présentent vos fastes,
Impitoyables conquérants?
Des vœux outrés, des projets vastes,
Des rois vaincus par des tyrans,
Des murs que la flamme ravage,
Des vainqueurs fumant de carnage,
Un peuple au fer abandonné,
Des mères pâles et sanglantes,
Arrachant leurs filles tremblantes
Des bras d'un soldat effréné.

Juges insensés que nous sommes,
Nous admirons de tels exploits!
Est-ce donc le malheur des hommes
Qui fait la vertu des grands rois?

ments de ce même peuple qu'il avoit soumis, et qui sut toujours subjuguer, par les bienfaits ou par la force, le courage ailleurs indomptable de ses ennemis. » Il ne s'agit ici ni du génie de Sylla, ni des grandes qualités d'Alexandre, mais des maux que leur ambition et leur exemple ont faits au monde; et le poëte philosophe a pu, sous ce rapport, les comparer avec Attila.

Digitized by Google

Leur gloire, féconde en ruines,
Sans le meurtre et sans les rapines
Ne sauroit-elle subsister?
Images des Dieux sur la terre,
Est-ce par des coups de tonnerre
Que leur grandeur doit éclater[1]?

Mais je veux que dans les alarmes[2]
Réside le solide honneur:
Quel vainqueur ne doit qu'à ses armes
Ses triomphes et son bonheur?
Tel qu'on nous vante dans l'histoire,
Doit peut-être toute sa gloire
A la honte de son rival:
L'inexpérience indocile
Du compagnon de Paul-Émile[3]
Fit tout le succès d'Annibal.

Quel est donc le héros solide
Dont la gloire ne soit qu'à lui?

[1] Voilà du feu, du mouvement, des images; nous avons retrouvé l'Ode. La Harpe. — La chute de cette strophe est admirable. Le Brun.

[2] *Mais je veux que, etc.* Cette forme dialectique qui annonce le retour d'un raisonnement, glace le lecteur, que commençoient à échauffer les strophes précédentes.

[3] C. Terentius Varron. *Voyez* Tite-Live, XXII, 41, 44, 45. « Il n'est pas vrai, dit La Harpe, qu'Annibal doive *toute sa gloire* à la honte de Varron: il profita de ses fautes, et c'est une partie du talent militaire; mais Fabius, qui n'en commit point, n'eut aucun avantage sur lui; et il battit Marcellus, qui en savoit plus que Varron. »

C'est un roi que l'équité guide,
Et dont les vertus sont l'appui;
Qui, prenant Titus pour modèle,
Du bonheur d'un peuple fidèle
Fait le plus cher de ses souhaits;
Qui fuit la basse flatterie;
Et qui, père de sa patrie,
Compte ses jours par ses bienfaits.

Vous, chez qui la guerrière audace
Tient lieu de toutes les vertus,
Concevez Socrate à la place [1]
Du fier meurtrier de Clitus;
Vous verrez un roi respectable,
Humain, généreux, équitable,
Un roi digne de vos autels:
Mais, à la place de Socrate,
Le fameux vainqueur de l'Euphrate
Sera le dernier des mortels.

Héros cruels et sanguinaires,
Cessez de vous enorgueillir

[1] *Concevez Socrate à la place, etc.* La Harpe s'épuise ici en raisonnements qui ne prouvent rien, pour prouver à sa manière que cette hypothèse *n'a pas de sens.* Comme si, d'abord, la raison poétique étoit susceptible d'une démonstration rigoureusement méthodique: comme si les écarts nombreux que reproche l'histoire au *meurtrier de Clitus*, ne permettoient pas de supposer, avec quelque vraisemblance, qu'il eût été *le dernier* des philosophes; et que Socrate, sur le trône, auroit pu offrir le modèle d'un monarque accompli.

De ces lauriers imaginaires
Que Bellone vous fit cueillir.
En vain le destructeur rapide
De Marc-Antoine et de Lépide [1]
Remplissoit l'univers d'horreurs :
Il n'eût point eu le nom d'Auguste,
Sans cet empire heureux et juste
Qui fit oublier ses fureurs.

Montrez-nous, guerriers magnanimes [2],
Votre vertu dans tout son jour :
Voyons comment vos cœurs sublimes
Du sort soutiendront le retour.
Tant que sa faveur vous seconde,
Vous êtes les maîtres du monde,
Votre gloire nous éblouit ;
Mais, au moindre revers funeste,
Le masque tombe, l'homme reste,
Et le héros s'évanouit [3].

[1] Octave, dont la politique habile sut bientôt s'affranchir de ses deux collègues au triumvirat, en rendant l'un à sa nullité, et en triomphant de l'autre à la bataille d'Actium.

[2] Cette strophe, pleine en général de mouvement et de chaleur, se termine par deux vers, *devenus proverbes* dans leur genre :

Le masque tombe, l'homme reste,
Et le héros s'évanouit.

La pensée et l'image sont, comme l'on sait, empruntées de Lucrèce : *Eripitur persona; manet res.* III, 58.

[3] « Il n'y a ici qu'à louer ; et je n'insisterai point sur le mot *funeste*, qui est mis évidemment pour remplir le vers. Mais ce sont

L'effort d'une vertu commune
Suffit pour faire un conquérant :
Celui qui dompte la fortune
Mérite seul le nom de grand.
Il perd sa volage assistance,
Sans rien perdre de la constance
Dont il vit ses honneurs accrus ;
Et sa grande ame ne s'altère
Ni des triomphes de Tibère [1],
Ni des disgraces de Varus.

La joie imprudente et légère
Chez lui ne trouve point d'accès ;
Et sa crainte active modère
L'ivresse des heureux succès [2].

là de ces légères imperfections, rachetées par les beautés qui les entourent, et inévitables dans notre versification, si difficile et si peu maniable. » La Harpe.

[1] Velleius Paterculus, liv. II, ch. 122, loue beaucoup la modération de Tibère, qui se contenta de triompher trois fois, quoique les exploits de sa jeunesse lui eussent mérité d'obtenir sept fois cet honneur. Il avoit été chargé par Auguste de diriger, de concert avec Drusus son frère, l'expédition contre les Germains. — *Ni des disgraces de Varus.* Une mort prématurée ayant enlevé Drusus à son armée, il fut remplacé par Varus, dont le caractère altier et cruel ne tarda pas à aigrir à-la-fois et les peuples vaincus et ses propres soldats. Il se laissa attirer par Arminius dans des défilés, où les trois légions qu'il commandoit furent taillées en pièces. Il se tua de désespoir, et un barbare envoya sa tête à Rome. *Paterculus*, II, ch. 117.

[2] Ces quatre premiers vers se trouvent ainsi, dans l'édition de Hollande :

De ses mouvements toujours maître,
En tout il fuit le vain excès :

Si la fortune le traverse,
Sa constante vertu s'exerce
Dans ces obstacles passagers.
Le bonheur peut avoir son terme;
Mais la sagesse est toujours ferme,
Et les destins toujours légers.

En vain une fière Déesse
D'Énée a résolu la mort:
Ton secours, puissante Sagesse,
Triomphe des Dieux et du sort.
Par toi, Rome, après son naufrage,
Jusque dans les murs de Carthage
Vengea le sang de ses guerriers;
Et, suivant tes divines traces,
Vit au plus fort de ses disgraces
Changer ses cyprès en lauriers.

Il sait que la gloire doit être
Indépendante du succès.

Le reste de la strophe ne présente que de légères différences :

Dans cet obstacle passager.
. . . . . .
Et *le destin* toujours léger.

Digitized by Google

ODE VII.

A UNE JEUNE VEUVE.

Quel respect imaginaire[1]
Pour les cendres d'un époux
Vous rend vous-même contraire
A vos destins les plus doux?
Quand sa course fut bornée
Par la fatale journée
Qui le mit dans le tombeau,
Pensez-vous que l'Hyménée
N'ait pas éteint son flambeau?

[1] Ce sont à-peu-près les arguments dont Anne se sert pour déterminer Didon, sa sœur, à répondre à l'amour que lui inspire Énée. *Énéide*, liv. IV, v. 38 et suiv.

Id cinerem, aut manes credis curare sepultos?
..... Placitone etiam pugnabis amori?
. . . . . .

Le soldat s'en sert également dans Pétrone, pour faire renoncer la belle veuve au projet de s'enterrer avec son époux : « *Vis tu reviviscere, reluctantibus fatis, exstinctum? vis, discusso muliebri errore, lucis commodis frui? Ipsum te jacentis corpus admonere debet ut vivas.* »

Et la suivante, dans l'ingénieuse imitation de La Fontaine :

Qu'importe à votre époux que vous cessiez de vivre?
Croyez-vous que lui-même il fût homme à vous suivre,
Si par votre trépas vous l'aviez prévenu?
Non, Madame, etc.

Pourquoi ces sombres ténébres
Dans ce lugubre réduit?
Pourquoi ces clartés funébres,
Plus affreuses que la nuit?
De ces noirs objets troublée,
Triste, et sans cesse immolée
A de frivoles égards,
Ferez-vous d'un mausolée
Le plaisir de vos regards?

Voyez les Graces fidéles
Malgré vous suivre vos pas,
Et voltiger autour d'elles
L'Amour, qui vous tend les bras.
Voyez ce Dieu plein de charmes,
Qui vous dit, les yeux en larmes:
Pourquoi ces soins superflus [1],
Pourquoi ces cris, ces alarmes?
Ton époux ne t'entend plus [2].

[1] VAR. Pourquoi ces pleurs superflus?

[2] VAR. Après cette strophe, on lit la suivante dans l'édition de Hollande.

Si votre première flamme
Eut jadis un cours si beau,
Il doit enhardir votre ame
A brûler d'un feu nouveau.
Plus d'un bonheur si paisible
La perte nous fut sensible,
Plus vous devez aspirer
Au seul reméde infaillible,
Qui puisse la réparer.

A sa triste destinée
C'est trop donner de regrets :
Par les larmes d'une année
Ses mânes sont satisfaits.
De la célèbre matrone,
Que l'antiquité nous prône,
N'imitez point le dégoût;
Ou, pour l'honneur de Pétrone,
Imitez-la jusqu'au bout [1].

Les chroniques les plus amples
Des veuves des premiers temps,
Nous fournissent peu d'exemples
D'Artémises de vingt ans.
Plus leur douleur est illustre,
Et plus elle sert de lustre
A leur amoureux essor :
Andromaque, en moins d'un lustre,
Remplaça deux fois Hector [2].

[1] Il paroîtroit tout simple que cette strophe, suite naturelle de la précédente, se trouvât aussi dans la bouche de l'Amour; il est même probable que telle fut la pensée de l'auteor. Le seul changemeot du singulier en pluriel a suffi pour altérer le texte, qu'il seroit, comme on voit, bien facile de rétablir, eo disaot :

N'imite point le dégoût;
Ou, poor l'honneur de Pétrone,
Imite-la josqu'ao bout.

Le conseil a même quelque chose de plus piquant, dooné par l'Amoor, que froidement offert par l'auteur de l'ode.

[2] En épousant d'abord Pyrrhus, et bientôt après Hélénus, lorsque le fils d'Achille eut été toé par Oreste. VIRG. *Énéid.* liv. III, v. 325 et suiv.

Digitized by Google

De la veuve de Sichée
L'histoire vous a fait peur :
Didon mourut attachée
Au char d'un amant trompeur ;
Mais l'imprudente mortelle
N'eut à se plaindre que d'elle ;
Ce fut sa faute, en un mot :
A quoi songeoit cette belle,
De prendre un amant dévot?

Pouvoit-elle mieux attendre
De ce pieux voyageur,
Qui, fuyant sa ville en cendre
Et le fer du Grec vengeur,
Chargé des dieux de Pergame,
Ravit son père à la flamme,
Tenant son fils par la main,
Sans prendre garde à sa femme [1]
Qui se perdit en chemin?

Sous un plus heureux auspice,
La déesse des amours
Veut qu'un nouveau sacrifice
Lui consacre vos beaux jours :

[1] Allusion à cet endroit du second livre de l'*Énéide*, où Créuse, qui accompagnoit son époux et son fils dans leur fuite, se *perd* en effet tout-à-coup *en chemin*.

Fatone erepta Creusa
Substitit, erravitne via, seu lassa resedit,
Incertum. lib. II, v. 738.

Déja le bûcher s'allume,
L'autel brille, l'encens fume,
La victime s'embellit,
L'amour même la consume,
Le mystère s'accomplit.

Tout conspire à l'alégresse
De cet instant solennel :
Une riante jeunesse
Folâtre autour de l'autel ;
Les Graces à demi-nues [1]
A ces danses ingénues
Mêlent de tendres accents ;
Et, sur un trône de nues,
Vénus reçoit votre encens.

[1] Voltaire, au chant huitième de *la Henriade* :

Près du Temple sacré, les Graces demi-nues,
Accordent à leurs voix leurs danses ingénnes.

Le petit tableau qui termine cette ode est parfait dans son genre ; et Vénus recevant *sur un trône de nues* l'encens de la jeune veuve, le complète de la manière la plus riante et la plus gracieuse.

ODE VIII.

A M. L'ABBÉ DE CHAULIEU[1].

Tant qu'a duré l'influence
D'un astre propice et doux,
Malgré moi, de ton absence
J'ai supporté les dégoûts[2].

Je disois : Je lui pardonne
De préférer les beautés
De Palès et de Pomone
Au tumulte des cités :

Ainsi l'amant de Glycère,
Épris d'un repos obscur,

[1] Il mérita par son genre de vie, et par quelques unes de ses productions, le surnom d'*Anacréon du Temple*. C'est de lui que Voltaire disoit dans *le Temple du Goût :*

Sa vive imaginatioo
Prodiguoit dans sa douce ivresse
Des beautés sans correctioo,
Qui choquoient un peu la justesse,
Et respiroieot la passioo.

Ses Stances sur *la Retraite* et sur *la Goutte ;* celles sur-tout sur *la Solitude de Fontenay,* out suffi pour lui faire, et lui conserveront la réputation de premier des poëtes négligés. — Né en 1639 ; mort en 1720.

[2] Ce mot comporte nécessairement avec lui quelque chose de désagréable, qui contraste avec le ton et l'objet de cette jolie pièce.

Cherchoit l'ombre solitaire
Des rivages de Tibur[1].

Mais aujourd'hui qu'en nos plaines
Le chien brûlant de Procris[2]
De Flore aux douces haleines
Desséche les dons chéris,

Veux-tu d'un astre perfide
Risquer les âpres chaleurs[3],
Et dans ton jardin aride
Sécher ainsi que tes fleurs?

Crois-moi, suis plutôt l'exemple
De tes amis casaniers;
Et reviens goûter, au Temple[4],
L'ombre de tes marronniers.

[1] Horace ne perd aucune occasion de vanter les charmes de cette retraite; et c'est le plus souvent par l'épithète de *vacuum* qu'il se plaît à la désigner :

Sed vacuum Tibur placet, aut imbelle Tarentum.
ÉPIST. VII, liv. I, v. 45.

Ce que Rousseau rend assez bien ici par *l'ombre solitaire*.

[2] Procris étoit l'épouse de Céphale. Voyez leur histoire agréablement racontée par Ovide, MÉTAMORPH. VII, v. 694, et ART. AMAT. III, 686. — Le *chien de Procris* indique ici les chaleurs de la canicule.

[3] Risquer, pour *braver*, est au moins très hasardé. Le poëte a voulu dire, courir le risque, le danger des grandes chaleurs; mais l'expression est incomplète, quoique la pensée soit d'ailleurs facile à saisir.

[4] *Goûter l'ombre, etc.* C'étoit peut-être la seule manière de

Dans ce salon pacifique,
Où président les neuf Sœurs,
Un loisir philosophique
T'offre encor d'autres douceurs :

Là, nous trouverons sans peine
Avec toi, le verre en main,
L'homme après qui Diogène
Courut si long-temps en vain;

Et, dans la douce alégresse
Dont tu sais nous abreuver,
Nous puiserons la sagesse,
Qu'il chercha sans la trouver.

ODE IX.

A M. LE MARQUIS DE LA FARE[1].

Dans la route que je me trace,
La Fare, daigne m'éclairer;

rendre la belle expression de Virgile : *Frigus captabis opacum.* Églog. I, v. 53.

[1] Charles-Auguste de Laugère, marquis de La Fare, né en 1644, mort en 1712, fut d'abord sous-lieutenant des gendarmes du Dauphin, ensuite capitaine des gardes de *Monsieur*, frère de Louis XIV; enfin capitaine des gardes du duc d'Orléans, régent. Les sentiments d'estime et d'amitié que Rousseau lui avoit inspirés, ne se démentirent point, dans le temps même où la calomnie et les persécutions poursuivoient notre malheureux poëte jusque

Toi qui dans les sentiers d'Horace[1]
Marches sans jamais t'égarer;
Qui, par les leçons d'Aristippe,
De la sagesse de Chrysippe
As su corriger l'âpreté,
Et, telle qu'aux beaux jours d'Astrée[2],
Nous montrer la vertu parée
Des attraits de la volupté.

Ce feu sacré que Prométhée[3]
Osa dérober dans les cieux,
La raison, à l'homme apportée,
Le rend presque semblable aux Dieux.
Se pourroit-il, sage La Fare,
Qu'un présent si noble et si rare
De nos maux devînt l'instrument;
Et qu'une lumière divine

chez l'étranger. La Fare lui adressoit, à Soleure, l'épître qui commence par ces vers :

Reçois avec plaisir l'épître
De ton ami ressuscité,
Cher Rousseau, qui se sent flatté
D'être par toi sur le registre
De ceux dont la fidélité
A le mieux mérité ce titre, etc.

[2] VAR. Et qui, telle qu'au temps d'Astrée,
Nous montres la vertu parée, etc.

[3] *Ce feu sacré que Prométhée.... La raison, etc.* Ce ne fut pas là précisément l'objet de Prométhée, en dérobant une étincelle du feu céleste (*Voyez* Hésiode, *les Travaux et les Jours*, v. 47, édit. de Brunck); mais il étoit impossible de donner à la raison une origine plus noble et plus poétique.

Pût jamais être l'origine
D'un déplorable aveuglement?

Lorsqu'à l'époux de Pénélope
Minerve accorde son secours,
Les Lestrygons et le Cyclope[1]
Ont beau s'armer[2] contre ses jours :
Aidé de cette intelligence,
Il triomphe de la vengeance
De Neptune en vain courroucé;
Par elle il brave les caresses
Des Sirènes enchanteresses,
Et les breuvages de Circé.

De la vertu qui nous conserve,
C'est le symbolique tableau :
Chaque mortel a sa Minerve,
Qui doit lui servir de flambeau.
Mais cette déité propice
Marchoit toujours devant Ulysse,
Lui servant de guide ou d'appui;
Au lieu que, par l'homme conduite,
Elle ne va plus qu'à sa suite,
Et se précipite avec lui.

Loin que la raison nous éclaire[3],
Et conduise nos actions,

[1] *Les Lestrygons et le Cyclope, etc.* Voyez les livres IX et X de *l'Odyssée.*

[2] VAR. En vain s'arment.

[3] Cette strophe est fort bien faite, et étincelle d'expressions

Nous avons trouvé l'art d'en faire
L'orateur de nos passions :
C'est un sophiste qui nous joue,
Un vil complaisant qui se loue
A tous les fous de l'univers,
Qui, s'habillant du nom de sages,
La tiennent sans cesse à leurs gages
Pour autoriser leurs travers.

C'est elle qui nous fait accroire
Que tout cède à notre pouvoir;
Qui nourrit notre folle gloire
De l'ivresse d'un faux savoir;
Qui, par cent nouveaux stratagèmes,
Nous masquant sans cesse à nous-mêmes,
Parmi les vices nous endort,
Du furieux fait un Achille,
Du fourbe un politique habile,
Et de l'athée un esprit fort.

Mais vous, mortels, qui dans le monde
Croyant tenir les premiers rangs,
Plaignez l'ignorance profonde
De tant de peuples différents;
Qui confondez avec la brute

vives, qui deviennent originales, par la manière dont l'auteur les encadre. Par exemple, rien n'est plus simple que de dire qu'*on loue son temps*, qu'on *se loue*; mais quelle noblesse, quelle dignité cette locution populaire emprunte ici de l'emploi que l'art du poëte en a su faire!

Ce huron caché sous sa hutte,
Au seul instinct presque réduit,
Parlez : Quel est le moins barbare,
D'une raison qui vous égare,
Ou d'un instinct qui le conduit?

La nature, en trésors fertile,
Lui fait abondamment trouver
Tout ce qui lui peut être utile,
Soigneuse de le conserver.
Content du partage modeste
Qu'il tient de la bonté céleste,
Il vit sans trouble et sans ennui;
Et si son climat lui refuse
Quelques biens dont l'Europe abuse,
Ce ne sont plus des biens pour lui.

Couché dans un antre rustique,
Du nord il brave la rigueur;
Et notre luxe asiatique
N'a point énervé sa vigueur:
Il ne regrette point la perte [1]
De ces arts dont la découverte
A l'homme a coûté tant de soins,
Et qui, devenus nécessaires,
N'ont fait qu'augmenter nos misères,
En multipliant nos besoins.

[1] *Perte* est là pour *privation*, qui n'est point admissible en vers. Ce sauvage n'a pas *perdu* les arts qu'il n'a jamais connus.

Il méprise la vaine étude
D'un philosophe pointilleux,
Qui, nageant dans l'incertitude [1],
Vante son savoir merveilleux :
Il ne veut d'autre connoissance
Que ce que la Toute-Puissance [2]
A bien voulu nous en donner;
Et sait qu'elle créa les sages
Pour profiter de ses ouvrages,
Et non pour les examiner.

Ainsi d'une erreur dangereuse
Il n'avale point le poison;
Et notre clarté ténébreuse
N'a point offusqué sa raison.
Il ne se tend point à lui-même
Le piége d'un adroit système,
Pour se cacher la vérité :
Le crime à ses yeux paroît crime,
Et jamais rien d'illégitime
Chez lui n'a pris l'air d'équité.

[1] Quel gouffre, en effet, que ce vague où s'égare un esprit qui n'a de principes fixes et arrêtés sur rien; qui ne voit autour de lui qu'un abyme sans fond, qu'une mer sans rivage : *deerant quoque littora ponto!* Tout cela est parfaitement exprimé dans le vers de Rousseau : il est rare qu'une grande pensée ne rencontre pas, sous la plume d'un bon écrivain, l'expression qui l'attend, pour la traduire fidèlement. — *Nager dans l'incertitude* est une expression d'un rare bonheur en poésie.

[2] *Que ce que* est bien prosaïque; et ce mot de *toute-puissance* est froid et vague.

Maintenant, fertiles contrées,
Sages mortels, peuples heureux,
Des nations hyperborées
Plaignez l'aveuglement affreux :
Vous qui, dans la vaine noblesse,
Dans les honneurs, dans la mollesse,
Fixez la gloire et les plaisirs;
Vous de qui l'infame avarice
Promène au gré de son caprice
Les insatiables desirs.

Oui, c'est toi, monstre détestable,
Superbe tyran des humains [1],
Qui seul du bonheur véritable
A l'homme as fermé les chemins.
Pour apaiser sa soif ardente,
La terre, en trésors abondante,
Feroit germer l'or sous ses pas :
Il brûle d'un feu sans remède;
Moins riche de ce qu'il possède
Que pauvre de ce qu'il n'a pas [2].

[1] VAR. Fatal ennemi.

Le Brun trouve qu'*infame tyran* eût mieux caractérisé l'avarice. Mais indépendamment de ce que cette même épithète se trouve déja appliquée à l'avarice, quatre vers plus haut, ce mot *superbe* ne caractérise-t-il pas également bien l'ivresse du triomphe des passions sur les ames foibles ?

[2] *Scilicet improbæ*
Crescunt divitiæ ; tamen
Curtæ nescio quid semper abest rei.
HOR. liv. III, od. XXIV.

Ah! si d'une pauvreté dure
Nous cherchons à nous affranchir,
Rapprochons-nous de la nature,
Qui seule peut nous enrichir.
Forçons de funestes obstacles;
Réservons pour nos tabernacles [1]
Cet or, ces rubis, ces métaux:
Ou dans le sein des mers avides
Jetons ces richesses perfides,
L'unique élément de nos maux [2].

Ce sont là les vrais sacrifices
Par qui nous pouvons étouffer
Les semences de tous les vices
Qu'on voit ici bas triompher.
Otez l'intérêt de la terre,
Vous en exilerez la guerre,
L'honneur rentrera dans ses droits:
Et, plus justes que nous ne sommes,
Nous verrons régner chez les hommes
Les mœurs à la place des lois.

Sur-tout réprimons les saillies
De notre curiosité,

[1] *Vel nos in Capitolium....*
Vel nos in mare proximum
Gemmas et lapides, aurum et inutile,
Summi materiam mali,
Mittamus. HOR. liv. III, od. XXIV.

[2] VAR. L'unique instrument.

Source de toutes nos folies,
Mère de notre vanité.
Nous errons dans d'épaisses ombres,
Où souvent nos lumières sombres
Ne servent qu'à nous éblouir :
Soyons ce que nous devons être,
Et ne perdons point à connoître
Des jours destinés à jouir [1].

ODE X.

SUR LA MORT DE S. A. S. MONSEIGNEUR

LE PRINCE DE CONTI [2].

Peuples, dont la douleur aux larmes obstinée,
De ce prince chéri déplore le trépas,

[1] On peut compter cette Ode parmi les meilleures de ce genre (l'Ode morale). C'est un lieu commun, il est vrai; mais le style est en général d'une précision énergique, malgré quelques foiblesses; et si les idées ne sont pas toujours exactement vraies pour la raison, qui considère les objets sous toutes les faces, elles le sont assez pour la poésie, qui peut, comme l'éloquence, ne les présenter que sous un seul aspect. LA HARPE.

[2] François-Louis, prince de la Roche-sur-Yon, fils d'Armand de Bourbon, prince de Conti, et neveu du grand Condé. Elevé sous les yeux d'un tel oncle, le jeune prince se passionna facilement pour la gloire, et chercha de bonne heure l'occasion d'en acquérir. Mais n'ayant pu obtenir l'emploi qu'il sollicitoit à l'armée, il offrit

Approchez, et voyez quelle est la destinée
Des grandeurs d'ici bas [1].

Conti n'est plus. O ciel! ses vertus, son courage,
La sublime valeur, le zèle pour son roi,
N'ont pu le garantir, au milieu de son âge,
De la commune loi.

Il n'est plus; et les Dieux, en des temps si funestes,
N'ont fait que le montrer aux regards des mortels [2].
Soumettons-nous. Allons porter ses tristes restes
Au pied de leurs autels.

Élevons à sa cendre un monument célèbre:
Que le jour de la nuit emprunte les couleurs.

ses services à l'Empereur, alors en guerre avec les Turcs. De retour en France, il fit avec distinction les campagnes de Gran, de Steinkerke et de Nerwinde. Élu roi de Pologne en 1697, il fut écarté du trône par le parti qui y portoit Auguste, électeur de Saxe. Né en 1664, il mourut le 22 février 1709, au moment où il alloit obtenir le commandement de l'armée de Flandre.

[1] La Harpe, qui a fait d'excellentes observations sur les diverses espèces de mètres que l'on doit approprier à l'Ode, relativement au sujet qu'elle traite, observe très bien l'heureux effet que produisent ici trois hexamètres qui se traînent lentement, et se laissent tomber, pour ainsi dire, sur un vers qui n'est que la moitié d'un alexandrin. Il semble qu'il soit impossible à la douleur de fournir une tâche plus longue.

[2] *N'ont fait que le montrer*, etc. C'est le vers de Virgile, au sujet du jeune Marcellus. *Énéide*, VI, v. 869:

Ostendent terris hunc tantum fata!

Soupirons, gémissons sur ce tombeau funèbre,
Arrosé de nos pleurs.

Mais, que dis-je? Ah! plutôt à sa vertu suprême
Consacrons un hommage et plus noble et plus doux.
Ce héros n'est point mort; le plus beau de lui-même
Vit encor parmi nous.

Ce qu'il eut de mortel s'éclipse à notre vue;
Mais de ses actions le visible flambeau [1],
Son nom, sa renommée en cent lieux répandue,
Triomphent du tombeau.

En dépit de la mort, l'image de son ame [2],
Ses talents, ses vertus, vivantes dans nos cœurs,
Y peignent ce héros avec des traits de flamme,
De la Parque vainqueurs.

Steinkerque, où sa valeur rappela la victoire,
Nerwinde, où ses efforts guidèrent nos exploits [3],
Éternisent sa vie, aussi bien que la gloire
De l'empire françois.

[1] *Mais de ses actions le visible flambeau. Le flambeau* des actions : métaphore aussi juste que hardie, et que la noble simplicité du style semble relever encore.

[2] Cette strophe et les quatre suivantes ne se trouvent pas dans l'édition de Hollande.

[3] *Nerwinde, où ses efforts guidèrent nos exploits.* Des *efforts* qui *guident* des *exploits* avoient choqué Le Brun, qui eût préféré les *conseils* aux *efforts;* c'est-à-dire la prose de ce que Rousseau avoit dit en poëte : car les *efforts* mettent le héros en action ; et de simples *conseils* le laissent tranquille dans sa tente.

Ne murmurons donc plus contre les destinées
Qui livrent sa jeunesse au ciseau d'Atropos;
Et ne mesurons point au nombre des années
La course des héros.

Pour qui compte les jours[1] d'une vie inutile,
L'âge du vieux Priam passe celui d'Hector:
Pour qui compte les faits, les ans du jeune Achille
L'égalent à Nestor.

Voici, voici le temps où, libres de contrainte,
Nos voix peuvent pour lui signaler leurs accents;
Je puis à mon héros, sans bassesse et sans crainte,
Prodiguer mon encens.

Muses, préparez-lui votre plus riche offrande;
Placez son nom fameux entre les plus grands noms.
Rien ne peut plus faner l'immortelle guirlande
Dont nous le couronnons.

Oui, cher Prince, ta mort, de tant de pleurs suivie,
Met le comble aux grandeurs dont tu fus revêtu;
Et sauve des écueils d'une plus longue vie
Ta gloire et ta vertu.

Au faîte des honneurs, un vainqueur indomptable[2]
Voit souvent ses lauriers se flétrir dans ses mains.

[1] *Pour qui compte les jours, pour qui compte les faits.* Tour froid et prosaïque, rendu plus vicieux encore par la répétition.

[2] *Indomptable*, dit Le Brun, fait *contre-sens* avec ce qui suit,

La mort, la seule mort met le sceau véritable
Aux grandeurs des humains.

Combien avons-nous vu d'éloges unanimes,
Condamnés, démentis par un honteux retour[1]!
Et combien de héros glorieux, magnanimes,
Ont vécu trop d'un jour!

Du Midi jusqu'à l'Ourse on vantoit ce monarque[2],
Qui remplit tout le Nord de tumulte et de sang:
Il fuit; sa gloire tombe, et le Destin lui marque[3]
Son véritable rang.

Ce n'est plus ce héros guidé par la victoire,
Par qui tous les guerriers alloient être effacés:
C'est un nouveau Pyrrhus, qui va grossir l'histoire
Des fameux insensés.

Ainsi, de ses bienfaits la fortune se venge.
Mortels, défions-nous d'un sort toujours heureux;
Et de nos ennemis songeons que la louange
Est le plus dangereux[4].

Voit souvent ses lauriers, etc. Nullement : ce vainqueur avoit été *indomptable* (puisqu'il étoit parvenu au *faîte des honneurs*) jusqu'au moment qui flétrit ses lauriers par un revers imprévu.

[1] La gradation des idées exigeroit que le dernier de ces deux mots précédât le premier.

[2] Charles XII, roi de Suède.

[3] *Il fuit; sa gloire tombe, etc.* La précision du petit vers,

Son véritable rang,

fixe, en la marquant dans l'histoire, la place du *nouveau Pyrrhus.*

[4] Ici se terminoit d'abord l'Ode sur la mort du prince de Conti,

Jadis tous les humains, errant à l'aventure [1],
A leur sauvage instinct vivoient abandonnés,
Satisfaits d'assouvir de l'aveugle nature
Les besoins effrénés :

La raison fléchissant leurs humeurs indociles,
De la société vint former les liens,
Et bientôt rassembla sous de communs asiles
Les premiers citoyens.

Pour assurer entre eux la paix et l'innocence,
Les lois firent alors éclater leur pouvoir;
Sur des tables d'airain l'audace et la licence [2]
Apprirent leur devoir.

et le poëte sembloit avoir en effet rempli tout son sujet. Je ne sais s'il n'eût pas mieux fait de s'en tenir à sa première idée, et de rendre à la pièce suivante son véritable titre : *Ode aux Rois, sur leurs flatteurs.*

[1] *Jadis tous les humains, etc.* Malgré les efforts du poëte pour fondre ensemble ces deux sujets; quoiqu'il ait pris soin de nous dire d'avance :

Je puis à mon héros, sans bassesse et sans crainte,
Prodiguer mon encens.

Et un peu plus loin :

Combien avons-nous vu d'éloges unanimes,
Condamnés, démentis, etc.;

ce n'en est pas moins un accessoire, qui se détache trop sensiblement du fond du tableau; c'est une froide digression, et non pas un écart lyrique.

[2] *Sur des tables d'airain, etc. Apprirent leur devoir,* rend assez bien l'idée et la belle expression d'Ovide :

Verba minantia fixo
Ære legebantur.

METAM. I, v. 91.

Mais il falloit encor, pour étonner le crime,
Toujours contre les lois prompt à se révolter,
Que des chefs, revêtus d'un pouvoir légitime,
Les fissent respecter.

Ainsi, pour le maintien de ces lois salutaires,
Du peuple entre vos mains le pouvoir fut remis,
Rois; vous fûtes élus sacrés dépositaires
Du glaive de Thémis.

Puisse en vous la vertu faire luire sans cesse
De la Divinité les rayons glorieux!
Partagez ces tributs d'amour et de tendresse
Que nous offrons aux dieux.

Mais chassez loin de vous la basse flatterie,
Qui, cherchant à souiller la bonté de vos mœurs,
Par cent détours obscurs s'ouvre avec industrie
La porte de vos cœurs.

Le pauvre est à couvert de ses ruses obliques:
Orgueilleuse[1], elle suit la pourpre et les faisceaux;
Serpent contagieux, qui des sources publiqnes
Empoisonne les eaux.

Craignez que de sa voix les trompeuses délices
N'assoupissent enfin votre foible raison;

[1] *Orgueilleuse* n'est pas ici l'épithète convenable : c'est plutôt *intéressée* que demandoit le sens. La flatterie a plus d'avarice et de bassesse que d'orgueil. Le Brun.

De cette enchanteresse osez, nouveaux Ulysses,
Rejeter le poison.

Némésis vous observe, et frémit des blasphèmes
Dont rougit à vos yeux l'aimable vérité :
N'attirez point sur vous, trop épris de vous-mêmes,
Sa terrible équité.

C'est elle dont les yeux, certains, inévitables,
Percent tous les replis de nos cœurs insensés ;
Et nous lui répondons[1] des éloges coupables
Qui nous sont adressés.

Des châtiments du ciel implacable ministre,
De l'équité trahie elle venge les droits ;
Et voici les arrêts dont sa bouche sinistre
Épouvante les rois :

« Écoutez et tremblez, idoles de la terre !
« D'un encens usurpé Jupiter est jaloux :
« Vos flatteurs dans ses mains allument le tonnerre
« Qui s'élève sur vous[2].

« Il détruira leur culte : il brisera l'image
« A qui sacrifioient ces faux adorateurs ;

[1] VAR. Et nous lui répondrons.

[2] *Vos flatteurs dans ses mains allument le tonnerre qui s'élève sur vous.* Grande et belle image, dont cependant l'expression laisse quelque chose à desirer ; et peut-être eût-il fallu finir, en montrant ce tonnerre,

Prêt à fondre sur vous.

« Et punira sur vous le détestable hommage
« De vos adulateurs.

« Moi, je préparerai les vengeances célestes;
« Je livrerai vos jours au démon de l'orgueil,
« Qui, par vos propres mains, de vos grandeurs funestes
« Creusera le cercueil.

« Vous n'écouterez plus la voix de la sagesse,
« Et, dans tous vos conseils, l'aveugle vanité,
« L'esprit d'enchantement, de vertige, et d'ivresse,
« Tiendra lieu de clarté.

« Sous les noms spécieux de zèle et de justice,
« Vous vous déguiserez les plus noirs attentats;
« Vous couvrirez de fleurs les bords du précipice
« Qui s'ouvre sous vos pas.

« Mais enfin votre chute, à vos yeux déguisée,
« Aura ces mêmes yeux pour tristes spectateurs,
« Et votre abaissement servira de risée
« A vos propres flatteurs. »

De cet oracle affreux tu n'as point à te plaindre,
Cher prince [1]; ton éclat n'a point su t'abuser:
Ennemi des flatteurs, à force de les craindre [2],
Tu sus les mépriser.

[1] *Cher prince.* On a trop long-temps perdu de vue le prince : et la manière dont le poëte rentre ici dans son sujet, n'est pas plus heureuse que celle dont il en étoit sorti.

[2] *A force de les craindre, tu sus les mépriser.* Le vrai héros se contente de *mépriser* les flatteurs : il ne s'abaisse pas à les *craindre*.

Digitized by Google

Aussi la renommée, en publiant ta gloire,
Ne sera point soumise à ces fameux revers;
Les dieux t'ont laissé vivre assez pour ta mémoire,
Trop peu pour l'univers[1]!

ODE XI.

A PHILOMÈLE.

Pourquoi, plaintive Philomèle[2],
Songer encore à vos malheurs,
Quand, pour apaiser vos douleurs,
Tout cherche à vous montrer son zèle?

L'univers, à votre retour,
Semble renaître pour vous plaire;
Les Dryades à votre amour
Prêtent leur ombre solitaire.

[1] *Trop peu pour l'univers!* Il suffiroit de cet exemple, pour confirmer pleinement l'heureux choix du mètre adopté par Rousseau, dans cette circonstance.

[2] *Pourquoi, plaintive Philomèle, etc.* On regrette que Rousseau n'ait pas laissé plus de preuves que son talent n'étoit étranger à aucun des genres que l'ode peut embrasser. On lui a fréquemment reproché de manquer d'abandon, de sensibilité, et de cette teinte de mélancolie douce qui nous attache si puissamment encore à la lecture d'une foule de petites pièces, que ce mérite seul a fait passer jusqu'à nous.

Loin de vous l'Aquilon fougueux
Souffle sa piquante froidure;
La terre reprend sa verdure;
Le ciel brille des plus beaux feux.

Pour vous l'amante de Céphale
Enrichit Flore de ses pleurs;
Le Zéphyr cueille sur les fleurs
Les parfums que la terre exhale.

Pour entendre vos doux accents
Les oiseaux cessent leur ramage;
Et le chasseur le plus sauvage
Respecte vos jours innocents.

Cependant votre ame, attendrie
Par un douloureux souvenir,
Des malheurs d'une sœur chérie[1]
Semble toujours s'entretenir.

Hélas! que mes tristes pensées
M'offrent des maux bien plus cuisants!
Vous pleurez des peines passées,
Je pleure des ennuis présents;

Et quand la nature attentive
Cherche à calmer vos déplaisirs,
Il faut même que je me prive
De la douceur de mes soupirs.

[1] *Voyez* Ovide, Metam. VI, Fab. IX et X.

ODE XII,

FAITE EN ANGLETERRE[1],

POUR MADAME LA D.... DE N....,

SUR LE GAIN D'UN PROCÈS INTENTÉ CONTRE SON MARIAGE.

Quels nouveaux concerts d'alégresse
Retentissent de toutes parts!
Quelle lumineuse déesse
Attire ici tous les regards!
C'est Thémis qui vient de descendre[2];
Thémis empressée à défendre
L'honneur de son sexe outragé;
Et qui, sur l'envie étouffée,
Vient dresser un juste trophée
Au mérite qu'elle a vengé.

Par la nature et la fortune
Tous nos destins sont balancés;
Mais toujours les bienfaits de l'une

[1] Lors, probablement, du séjour que Rousseau y fit en 1721, pour l'impression de ses ouvrages.

[2] *C'est Thémis qui vient de descendre. Descendre* ne sauroit se prendre dans un sens indéterminé; il faut absolument spécifier le point du départ.

Par l'autre ont été traversés [1].
O déesses! une mortelle
Seule à votre longue querelle
Fit succéder d'heureux accords:
Vous voulûtes, à sa naissance,
Signaler votre intelligence,
En la comblant de vos trésors.

Mais que vois-je? la noire Envie
Agitant ses serpents affreux,
Pour ternir l'éclat de sa vie,
Sort de son antre ténébreux.
L'Avarice lui sert de guide;
La Malice, au souris perfide,
L'Imposture, aux yeux effrontés,
De l'Enfer filles inflexibles [2],
Secouant leurs flambeaux horribles,
Marchent sans ordre à ses côtés.

L'Innocence, fière et tranquille,
Voit leurs complots sans s'ébranler,
Et croit que leur fureur stérile
En vains éclats va s'exhaler.
Mais son espérance est trompée:
De Thémis, ailleurs occupée,
Les secours étoient différés;
Et, par l'impunité plus fortes,

[1] Sont-ce bien là des vers, et des vers lyriques? Le Brun.

[2] *Nesciaque humanis precibus mansuescere corda*
Virg. Georg. iv, 470.

Leur audace frappoit aux portes
Des tribunaux les plus sacrés.

Enfin, Divinité brillante,
Par toi leur orgueil est détruit,
Et ta lumière étincelante
Dissipe cette affreuse nuit.
Déja leur troupe confondue,
A ton aspect tombe éperdue;
Leur espoir meurt anéanti;
Et le noir démon du mensonge
Fuit, disparoît, et se replonge
Dans l'ombre dont il est sorti [1].

Quitte ces vêtements funébres,
Fille du ciel, noble Pudeur:
La lumière sort des ténébres,
Reprends ta première splendeur.
De cette divine mortelle,
Dont tu fus la guide éternelle,
Les lois ont été le soutien.
Reviens, de festons couronnée,
Et de palmes environnée,
Chanter son triomphe et le tien.

Assez la Fraude et l'Injustice,
Que sa gloire avoit su blesser,

[1] *Fuit, disparoît, et se replonge, etc.* On se plait à reconnoitre le grand Rousseau à de pareils traits.

Dans les piéges de l'artifice
Ont tâché de l'embarrasser.
Fuyez, Jalousie obstinée;
De votre haleine empoisonnée,
Cessez d'offusquer ses vertus :
Regardez la Haine impuissante,
Et la Discorde gémissante,
Monstres sous ses pieds abattus.

Pour chanter leur joie et sa gloire,
Combien d'immortelles chansons
Les chastes filles de Mémoire
Vont dicter à leurs nourrissons!
Oh! qu'après la triste froidure
Nos yeux, amis de la verdure,
Sont enchantés de son retour!
Qu'après les frayeurs du naufrage,
On oublie aisément l'orage
Qui cède à l'éclat d'un beau jour!

Tel souvent un nuage sombre,
Du sein de la terre exhalé,
Tient sous l'épaisseur de son ombre
Le céleste flambeau voilé.
La nature en est consternée,
Flore languit abandonnée,
Philomèle n'a plus de sons;
Et, tremblante à ce noir présage,
Cérès pleure l'affreux ravage
Qui vient menacer ses moissons.

Mais bientôt vengeant leur injure,
Je vois mille traits enflammés
Qui percent la prison obscure
Qui les retenoit enfermés.
Le ciel de toutes parts s'allume;
L'air s'échauffe, la terre fume,
Le nuage crève et pâlit;
Et, dans un gouffre de lumière,
Sa vapeur humide et grossière
Se dissipe et s'ensevelit [1].

ODE XIII.

SUR UN COMMENCEMENT D'ANNÉE.

L'astre qui partage les jours [2],
Et qui nous prête sa lumière,
Vient de terminer sa carrière,
Et commencer un nouveau cours.

Avec une vitesse extrême
Nous avons vu l'an s'écouler;

[1] *L'air s'échauffe, la terre fume, etc.* Le tableau est achevé : on le voudroit seulement dans un jour plus favorable.

[2] Cette suite de *quatrains* monotones, où une seule et même pensée se représente sans cesse sous la même forme, celle de l'antithèse, et dans un style plus digne de Sénèque que d'Horace, termine bien foiblement ce second livre, qui renferme d'ailleurs tant de beautés réelles.

Celui-ci passera de même,
Sans qu'on puisse le rappeler.

Tout finit; tout est, sans remède,
Aux lois du temps assujetti;
Et, par l'instant qui lui succède,
Chaque instant est anéanti [1].

La plus brillante des journées
Passe pour ne plus revenir;
La plus fertile des années
N'a commencé que pour finir.

En vain, par les murs qu'on achève,
On tâche à s'immortaliser;
La vanité qui les élève
Ne sauroit les éterniser.

La même loi, par-tout suivie,
Nous soumet tous au même sort:
Le premier moment de la vie
Est le premier pas vers la mort.

Pourquoi donc en si peu d'espace,
De tant de soins m'embarrasser?
Pourquoi perdre le jour qui passe,
Pour un autre qui doit passer?

Si tel est le destin des hommes,
Qu'un moment peut les voir finir;

[1] *Dies truditur die.* Hor

Vivons pour l'instant où nous sommes,
Et non pour l'instant à venir.

Cet homme est vraiment déplorable,
Qui, de la fortune amoureux,
Se rend lui-même misérable,
En travaillant pour être heureux.

Dans des illusions flatteuses
Il consume ses plus beaux ans;
A des espérances douteuses
Il immole des biens présents.

Insensés! votre ame se livre
A de tumultueux projets;
Vous mourrez, sans avoir jamais
Pu trouver le moment de vivre.

De l'erreur qui vous a séduits
Je ne prétends pas me repaître;
Ma vie est l'instant où je suis,
Et non l'instant où je dois être.

Je songe aux jours que j'ai passés,
Sans les regretter, ni m'en plaindre:
Je vois ceux qui me sont laissés,
Sans les desirer, ni les craindre.

Ne laissons point évanouir
Des biens mis en notre puissance;

Et que l'attente d'en jouir
N'étouffe point leur jouissance.

Le moment passé n'est plus rien;
L'avenir peut ne jamais être:
Le présent est l'unique bien
Dont l'homme soit vraiment le maître.

ODE XIV[1],

IMITÉE D'HORACE:

Lydia, dic, per omnes, etc.

ET

Quis multâ gracilis te puer in rosâ.

Quel charme, beauté dangereuse,
Assoupit ton nouveau Pâris?
Dans quelle oisiveté honteuse,
De tes yeux la douceur flatteuse
A-t-elle plongé ses esprits?

[1] Cette pièce, qui ne se trouve dans aucune des éditions publiées ou préparées du vivant de Rousseau, en avoit été exclue par lui-même, à cause de l'application calomnieuse que l'on en faisoit à madame de Fériol, et au maréchal d'Huxelles. C'est lui qui nous l'apprend dans une lettre, datée de Soleure, 8 octobre 1712.

Pourquoi ce guerrier inutile[1]
Cherche-t-il l'ombre et le repos?
D'où vient que, déja vieil Achille,
Il suit le modèle stérile
De l'enfance de ce héros?

En proie au plaisir qui l'enchante,
Il laisse endormir sa raison;
Et de la coupe séduisante,
Que le fol amour lui présente,
Il boit à longs traits le poison.

Ton accueil qui le sollicite,
Le nourrit dans ce doux état.
Oh! qu'il est beau de voir écrite
La mollesse d'un Sybarite
Sur le front brûlé d'un soldat!

De ses langueurs efféminées
Il recevra bientôt le prix:
Et déja ses mains basanées,
Aux palmes de Mars destinées,
Cueillent les myrtes de Cypris.

[1] *Pourquoi ce guerrier inutile, etc.* HORACE, liv. I, ode VIII:

Cur apricum
Oderit campum, patiens pulveris atque solis?
. . . . . .
Quid latet, ut marinæ
Filium dicunt Thetidis sub lacrymosa Trojæ funera? etc.

Mais qu'il connoît peu quel orage[1]
Suivra ce calme suborneur!
Qu'il va regretter le rivage!
Que je plains le triste naufrage
Que lui prépare son bonheur,

Quand les vents, maintenant paisibles,
Enfleront la mer en courroux;
Quand pour lui les dieux inflexibles
Changeront en des nuits horribles
Des jours qu'il a trouvés si doux!

Insensé, qui sur tes promesses
Croit pouvoir fonder son appui,
Sans songer que mêmes tendresses,
Mêmes serments, mêmes caresses
Trompèrent un autre avant lui.

L'Amour a marqué son supplice:
Je vois cet amant irrité,
Des dieux accusant l'injustice,
Détestant son lâche caprice,
Déplorer sa fidélité;

Tandis qu'au mépris de ses larmes,

[1] *Mais qu'il connoît peu quel orage, etc.* HORACE, même livre, ode v:

Heu! quoties fidem,
Mutatosque Deos flebit, et aspera
Nigris æquora ventis, etc.

Oubliant qu'il sait se venger,
Tu mets tes attraits sous les armes,
Pour profiter des nouveaux charmes
De quelque autre amant passager.

FIN DU SECOND LIVRE.

ODES.

LIVRE TROISIÈME.

ODE I.

A M. LE COMTE DU LUC[1],

ALORS AMBASSADEUR DE FRANCE EN SUISSE, ET PLÉNIPOTENTIAIRE A LA PAIX DE BADE.

Tel que le vieux pasteur des troupeaux de Neptune[2],
Protée, à qui le Ciel, père de la Fortune,
Ne cache aucuns secrets,

[1] C'est Pindare qui a fourni à Rousseau l'idée première et le dessein général de cette ode (Pyth. III.); mais l'imitateur, je ne crains pas de le dire, est resté supérieur au modèle, abstraction faite toutefois de la différence des deux langues; et, sous ce rapport même, il est plus glorieux encore pour le poëte françois d'avoir créé une langue digne de Pindare, que pour Pindare lui-même de s'être habilement servi de la sienne. Mais il ne s'agit ici que de la marche comparée des deux ouvrages.

Retenu par une maladie assez grave, Hiéron n'avoit pu recevoir, en personne, le prix que son coursier Phérénicus venoit de remportee pour lui aux jeux Pythiques. Aussi la victoire n'est-elle point l'objet principal du poëte : trop occupé de la maladie de son héros, il ne songe qu'à former des vœux pour son prompt rétablissement. « Oh! si les vœux des mortels avoient la puissance de rendre à la lumière le fils de Phyllire, le célèbre Chiron, dont les

Digitized by Google

Sous diverse figure, arbre, flamme, fontaine[3],
S'efforce d'échapper à la vue incertaine
Des mortels indiscrets;

leçons avoient formé le divin Esculape dans l'art de protéger la foible humanité contre les douleurs qui l'assiègent!... Vains desirs, regrets impuissants! Chiron n'est plus; Esculape a succombé, victime du courroux de Jupiter, indigné de l'audace d'un mortel, qui disputoit et arrachoit même sa proie à la mort. » — Magnifique épisode sur la naissance, la vie et la mort d'Esculape. — Que reste-t-il donc à faire au poète? à souhaiter qu'un fils d'Apollon vienne rendre la santé au héros qu'il célèbre et qu'il aime. Que n'est-il en sa puissance de lui apporter lui-même les remèdes salutaires! Mais il ne peut que lui offrir les chants qu'il vient de composer en son honneur; lui conseiller la résignation aux décrets célestes, qui ont mélangé de biens et de maux la vie des humains. Hiéron d'ailleurs peut et doit s'applaudir de son partage: vertus, richesses, honneurs, il a tout reçu de la libéralité des dieux; et il fait de tous ces dons le plus digne usage. Quelle compensation pour quelques douleurs momentanées! »

Telle est, dans cette ode, la marche de Pindare: suivons maintenant celle de Rousseau.

A la pompe de son début, à cet état violent, où le poëte se représente, quand le démon de la poésie vient se saisir de lui, qui ne croiroit qu'il s'agit d'un sujet sous le poids duquel il peut à peine s'agiter? De quoi cependant est-il question? de la santé du comte du Luc. Aussi le poëte se garde-t-il bien d'aborder brusquement son sujet; mais la route qu'il prend pour y parvenir est si simple, si naturellement liée à ce même sujet, et en même temps si richement ornée, qu'il y arrive sans effort, et retrouve sans peine *les accords* vraiment *magiques de cette antique harmonie* qu'Apollon vient de *ressusciter* pour lui. Mais que peuvent les vœux de l'amitié, et les chants les plus mélodieux, contre l'immuable loi de la nécessité? Les dieux, en prodiguant leurs dons au comte du Luc, ne l'ont point exempté de la loi commune; mais lui ont garanti l'immortalité dans tout ce qu'il a fait de grand et de mémorable. Le

Digitized by Google

Ou tel que d'Apollon le ministre terrible,
Impatient du dieu dont le souffle invincible [4]
Agite tous ses sens,
Le regard furieux, la tête échevelée [5],
Du temple fait mugir la demeure ébranlée
Par ses cris impuissants [6] :

poëte voudroit le célébrer ; mais il recule effrayé devant un fardeau qui étonne sa foiblesse, et s'arrête enfin, fatigué de sa course.

On reconnoît déja les points principaux où les deux poëtes se sont rencontrés : l'examen de détail en fera remarquer quelques autres.

[2] *Tel que le vieux pasteur, etc.* Rien de plus propre que cette comparaison, à faire sentir l'impuissance des efforts qu'oppose le poëte à l'inspiration qui le poursuit sans relâche, et le saisit, sous quelque forme qu'il lui veuille échapper. C'est vraiment Protée chargé de chaînes, et contraint de céder, dans sa lutte avec le jeune Aristée.

[3] *Aut acrem flammæ sonitum dabit, atque ita vinclis*
Excidet, aut in aquas tenues dilapsus abibit.
GÉORG. IV, 409, 10.

[4] *Impatient du dieu.* Heureuse hardiesse d'expression, littéralement empruntée de Virgile, *Énéide*, VI, 77 :

At Phœbi nondum patiens *immanis in antro*
Bacchatur vates.

[5] *Le regard furieux, la tête échevelée*, etc. Ibid. 47 :

Non vultus, non color unus,
Non comtæ mansere comæ ; sed pectus anhelum,
Et rabie fera corda tument.

[6] *Par ses cris impuissants.* Épithète presque *contraire au sens*, dit Le Brun. *Impuissants*, pour repousser ce souffle *invincible* qui *agite* tous ses sens : voilà ce que le poëte a voulu dire ; et il est étonnant qu'il n'ait pas été mieux entendu d'un autre poëte.

Digitized by Google

Tel aux premiers accès d'une sainte manie,
Mon esprit alarmé redoute du génie
L'assaut victorieux;
Il s'étonne, il combat l'ardeur qui le possède,
Et voudroit secouer du démon qui l'obséde [1]
Le joug impérieux.

Mais sitôt que, cédant à la fureur divine,
Il reconnoît enfin du dieu qui le domine
Les souveraines lois;
Alors, tout pénétré de sa vertu suprême,
Ce n'est plus un mortel, c'est Apollon lui-même
Qui parle par ma voix [2].

Je n'ai point l'heureux don de ces esprits faciles,
Pour qui les doctes sœurs, caressantes, dociles,
Ouvrent tous leurs trésors;
Et qui, dans la douceur d'un tranquille délire,
N'éprouvèrent jamais, en maniant la lyre,
Ni fureurs ni transports.

Des veilles, des travaux, un foible cœur s'étonne [3]:

[1] *Et voudroit secouer, etc.* C'est encore la prêtresse de Virgile, en proie à la fureur du dieu qui l'inspire, et dont elle cherche vainement à secouer *le joug impérieux :*

> ..... *magnum si pectore possit*
> *Excussisse Deum.* Énéide, VI, 78.

[2]
> *Majorque videri,*
> *Nec mortale sonans.*
> VIRG. Ibid., 49.

[3] *Des veilles, des travaux, etc.* Après avoir si énergiquement

Apprenons toutefois que le fils de Latone,
Dont nous suivons la cour,
Ne nous vend qu'à ce prix ces traits de vive flamme,
Et ces ailes de feu qui ravissent une ame
Au céleste séjour.

C'est par là qu'autrefois d'un prophète fidèle [1]
L'esprit, s'affranchissant de sa chaîne mortelle
Par un puissant effort,
S'élançoit dans les airs, comme un aigle intrépide;
Et, jusque chez les dieux, alloit, d'un vol rapide,
Interroger le sort.

C'est par là qu'un mortel, forçant les rives sombres [2],
Au superbe tyran qui règne sur les ombres
Fit respecter sa voix.
Heureux, si, trop épris d'une beauté rendue,
Par un excès d'amour il ne l'eût point perdue
Une seconde fois!

Telle étoit de Phébus la vertu souveraine,
Tandis qu'il fréquentoit les bords de l'Hippocrène

décrit l'espèce d'*obsession* dont il a paru tourmenté, le poëte va nous apprendre ce que doit coûter de veilles et de travaux cette laborieuse inspiration.

[1] *C'est par là qu'autrefois d'un prophète fidèle, etc.* C'est le *Vates*, le Μάντις des anciens; et il seroit absurde de supposer au poëte l'intention de parler ici d'un *prophète*, dans l'acception religieuse que nous donnons aujourd'hui à ce mot.

[2] L'exemple d'Orphée est bien choisi, et plus heureusement encore mis en œuvre; mais il falloit être bien sûr de sa lyre, pour

Et les sacrés vallons.
Mais ce n'est plus le temps, depuis que l'Avarice,
Le Mensonge flatteur, l'Orgueil et le Caprice,
Sont nos seuls Apollons.

Ah! si ce dieu sublime, échauffant mon génie[1],
Ressuscitoit pour moi de l'antique harmonie
Les magiques accords;
Si je pouvois du ciel franchir les vastes routes,
Ou percer par mes chants les infernales voûtes
De l'empire des morts;

Je n'irois point, des dieux profanant la retraite,
Dérober au Destin, téméraire interprète,
Ses augustes secrets:
Je n'irois point chercher une amante ravie,
Et, la lyre à la main, redemander sa vie
Au gendre de Cérès.

Enflammé d'une ardeur plus noble et moins stérile,
J'irois, j'irois pour vous, ô mon illustre asile[2],

l'opposer à celle d'Orphée, et en attendre sur-tout les mêmes prodiges.

[1] *Ah! si ce dieu sublime*, etc. Pindare, ode déja citée, V, III; traduction de M. Tourlet: « Si le sage centaure habitoit encore son antre! si le charme entrainant de mes hymnes pouvoit l'appeler de nouveau à secourir les mortels dans leurs maux cuisants! si quelque fils d'Apollon ou de Jupiter se rendoit à mes vœux! avec quelle célérité mon navire, fendant les ondes de la mer Ionienne, etc. »

[2] *O mon illustre asile, ô mon fidèle espoir!*
O et præsidium, et dulce decus meum! HORACE, liv. I, ode I.

O mon fidèle espoir!
Implorer aux enfers ces trois fières déesses,
Que jamais jusqu'ici nos vœux ni nos promesses
N'ont su l'art d'émouvoir.

« Puissantes déités, qui peuplez cette rive [1],
Préparez, leur dirois-je, une oreille attentive
Au bruit de mes concerts:
Puissent-ils amollir vos superbes courages,
En faveur d'un héros digne des premiers âges
Du naissant univers!

Non, jamais sous les yeux de l'auguste Cybèle
La terre ne fit naître un plus parfait modèle
Entre les dieux mortels:
Et jamais la vertu n'a, dans un siècle avare,
D'un plus riche parfum, ni d'un encens plus rare,
Vu fumer ses autels.

C'est lui, c'est le pouvoir de cet heureux génie,
Qui soutient l'équité contre la tyrannie
D'un astre injurieux.
L'aimable Vérité, fugitive, importune,
N'a trouvé qu'en lui seul sa gloire, sa fortune,
Sa patrie et ses dieux.

Corrigez donc pour lui vos rigoureux usages;

[1] *Puissantes déités, etc.* « La prière du poète est si touchante, le chant de ses vers si mélodieux, qu'il paroit être véritablement ce même Orphée qu'il veut imiter. » LA HARPE.

Prenez tous les fuseaux qui, pour les plus longs âges,
Tournent entre vos mains.
C'est à vous que du Styx les dieux inexorables
Ont confié les jours, hélas! trop peu durables,
Des fragiles humains.

Si ces dieux, dont un jour tout doit être la proie,
Se montrent trop jaloux de la fatale soie
Que vous leur redevez,
Ne délibérez plus, tranchez mes destinées,
Et renouez leur fil à celui des années
Que vous lui réservez.

Ainsi daigne le ciel, toujours pur et tranquille,
Verser sur tous les jours que votre main nous file [1],
Un regard amoureux!
Et puissent les mortels amis de l'innocence
Mériter tous les soins que votre vigilance
Daigne prendre pour eux! »

C'est ainsi qu'au-delà de la fatale barque,
Mes chants adouciroient de l'orgueilleuse Parque
L'impitoyable loi;
Lachésis apprendroit à devenir sensible;
Et le double ciseau de sa sœur inflexible
Tomberoit devant moi [2].

[1] *Verser.... un regard amoureux.* Il y a dans cette image, et dans l'expression qui la rend, un charme merveilleux que l'on sent bien, mais qu'il ne faut pas essayer de soumettre à l'analyse.

[2] *Et le double ciseau de sa sœur inflexible tomberoit devant moi.* « Quelle foule de beautés dans ce morceau! s'écrie La Harpe; pas

Une santé dès-lors florissante, éternelle,
Vous feroit recueillir d'une automne nouvelle
Les nombreuses moissons :
Le ciel ne seroit plus fatigué de nos larmes ;
Et je verrois enfin de mes froides alarmes
Fondre tous les glaçons [1].

Mais une dure loi, des dieux même suivie [2],
Ordonne que le cours de la plus belle vie
Soit mêlé de travaux :
Un partage inégal ne leur fut jamais libre ;
Et leur main tient toujours dans un juste équilibre
Tous nos biens et nos maux.

Ils ont sur vous, ces dieux, épuisé leur largesse :
C'est d'eux que vous tenez la raison, la sagesse,

une expression qui ne soit riche, pas un détail qui ne rappelle ce langage des dieux, que devoit parler le rival d'Orphée. » Il avoit déja dit, à propos de ce vers, *Tomberoit devant moi* : « il *tomberoit*, sans doute, si l'oreille des divinités infernales étoit sensible au charme des beaux vers. » Il faut ajouter à cette remarque de sentiment, une autre observation de goût : c'est la grace toute particulière avec laquelle ce vers pittoresque semble s'échapper de la strophe, comme le ciseau lui-même de la main de la Parque.

[1] *De mes froides alarmes fondre tous les glaçons.* Métaphore de mauvais goût. C'est la seule tache vraiment grave qui dépare cette longue suite de beaux vers et de strophes harmonieuses.

[2] *Mais une dure loi, etc.* Pindare dit également à Hiéron : « Tu sais que les dieux, en accordant aux humains un seul bien, l'accompagnent de deux maux. Jamais l'insensé n'apprit à surmonter le malheur ; le sage seul ne montre au-dehors que le bien qu'il reçoit. »

Les sublimes talents;
Vous tenez d'eux enfin cette magnificence
Qui seule sait donner à la haute naissance
De solides brillants.

C'en étoit trop, hélas! et leur tendresse avare,
Vous refusant un bien dont la douceur répare
Tous les maux amassés,
Prit sur votre santé, par un décret funeste[1],
Le salaire des dons qu'à votre ame céleste
Elle avoit dispensés.

Le ciel nous vend toujours les biens qu'il nous prodigue[2]:
Vainement un mortel se plaint, et le fatigue
De ses cris superflus:
L'ame d'un vrai héros, tranquille, courageuse,
Sait comme il faut souffrir d'une vie orageuse
Le flux et le reflux.

Il sait, et c'est par là qu'un grand cœur se console,
Que son nom ne craint rien ni des fureurs d'Éole,
Ni des flots inconstants;
Et que, s'il est mortel, son immortelle gloire
Bravera, dans le sein des filles de Mémoire,
Et la mort et le temps.

[1] *Prit sur votre santé, etc.* Il étoit impossible de rendre avec plus d'élégance et de poésie ce petit détail, indispensable cependant ici, puisqu'il renferme et indique tout le sujet de la pièce.

[2] *Le ciel nous vend toujours, etc.* La Fontaine, dans *Philémon et Baucis*, nous apprend aussi:

Que la Fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.

Tandis qu'entre des mains à sa gloire attentives,
La France confiera de ses saintes archives
Le dépôt solennel,
L'avenir y verra le fruit de vos journées,
Et vos heureux destins unis aux destinées
D'un empire éternel.

Il saura par quels soins, tandis qu'à force ouverte
L'Europe conjurée armoit pour notre perte
Mille peuples fougueux,
Sur des bords étrangers, votre illustre assistance
Sut ménager pour nous les cœurs et la constance
D'un peuple belliqueux.

Il saura quel génie, au fort de nos tempêtes,
Arrêta, malgré nous, dans leurs vastes conquêtes
Nos ennemis hautains;
Et que vos seuls conseils, déconcertant leurs princes,
Guidèrent au secours de deux riches provinces
Nos guerriers incertains.

Mais quel peintre fameux, par de savantes veilles
Consacrant aux humains de tant d'autres merveilles
L'immortel souvenir,
Pourra suivre le fil d'une histoire si belle,
Et laisser un tableau digne des mains d'Apelle
Aux siècles à venir?

Que ne puis-je franchir cette longue barrière!
Mais, peu propre aux efforts d'une noble carriere,

Je vais jusqu'où je puis [1];
Et, semblable à l'abeille en nos jardins éclose [2],
De différentes fleurs j'assemble et je compose
Le miel que je produis.

Sans cesse, en divers lieux errant à l'aventure,
Des spectacles nouveaux que m'offre la nature
Mes yeux sont égayés;
Et, tantôt dans les bois, tantôt dans les prairies,
Je promène toujours mes douces rêveries
Loin des chemins frayés.

Celui qui, se livrant à des guides vulgaires,
Ne détourne jamais des routes populaires
Ses pas infructueux,
Marche plus sûrement dans une humble campagne,
Que ceux qui, plus hardis, percent de la montagne
Les sentiers tortueux.

Toutefois c'est ainsi que nos maîtres célèbres
Ont dérobé leurs noms aux épaisses ténèbres

[1] *Je vais jusqu'où je puis.* C'étoit certes aller assez loin dans cette circonstance; et ce qui le prouve, c'est que jamais l'ode françoise n'a fourni une plus belle carrière.

[2] *Et, semblable à l'abeille, etc.* HORACE, liv. IV, ode II.

Ego, apis Matinæ
More modoque,
Grata carpentis thyma per laborem
Plurimum, circa nemus, uvaque
Tiburis ripas, operosa parvus
Carmina fingo.

De leur antiquité;
Et ce n'est qu'en suivant leur périlleux exemple,
Que nous pouvons, comme eux, arriver jusqu'au temple
De l'immortalité[1].

ODE II.

A S. A. S. MONSEIGNEUR LE PRINCE

EUGÈNE DE SAVOIE[2].

Est-ce une illusion soudaine
Qui trompe mes regards surpris?
Est-ce un songe dont l'ombre vaine
Trouble mes timides esprits?

[1] « Notre poésie lyrique a pu traiter de plus grands sujets et offrir de plus grandes idées : mais pour l'ensemble et pour le style, je ne connois rien dans notre langue de supérieur à cette ode. » LA HARPE.

[2] FRANÇOIS DE SAVOIE, devenu si célèbre sous le nom de PRINCE EUGÈNE, né à Paris le 18 octobre 1663, étoit fils d'Eugène Maurice, comte de Soissons et petit-fils du duc de Savoie Charles-Emmanuel Ier, et d'Olympe Mancini, nièce du cardinal Mazarin. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, on l'appela long-temps *le petit abbé :* mais rendu, par la mort de son père, à la liberté de ses goûts, il embrassa la profession des armes, et demanda un régiment à Louis XIV. Le régiment ne fut point accordé, et ce refus piqua si vivement le jeune prince, qu'il alla sur-le-champ offrir ses services à l'empereur d'Allemagne; ils furent acceptés, et il ne cessa dès-lors de combattre la France avec toute la supériorité du

Quelle est cette déesse énorme[1],
Ou plutot ce monstre difforme
Tout couvert d'oreilles et d'yeux,
Dont la voix ressemble au tonnerre,
Et qui, des pieds touchant la terre,
Cache sa tête dans les cieux?

C'est l'inconstante Renommée,
Qui, sans cesse les yeux ouverts,
Fait sa revue accoutumée
Dans tous les coins de l'univers[2].
Toujours vaine, toujours errante,
Et messagère indifférente

talent militaire, et l'infatigable activité d'un ressentiment qui n'eut de terme que celui de sa vie. Il mourut à Vienne, le 21 avril 1736, âgé de soixante-onze ans. Il fut le plus grand général de son temps, puisqu'il précéda Frédéric II : mais il est fâcheux pour nous que l'histoire de ses succès ne soit le plus souvent que celle de nos revers et de nos désastres.

[1] *Quelle est cette déesse énorme, etc.* Depuis Virgile, qui le premier a personnifié la Renommée, et Ovide, qui lui a bâti un palais fantastique dans ses *Métamorphoses* (liv. XII), cette description a été fréquemment reproduite par tous les poëtes. Boileau, dans son *Lutrin*, et Voltaire dans *la Henriade*, se sont emparés des principaux traits du tableau de Virgile, et Rousseau s'est approprié le seul qu'ils avoient négligé :

Et qui, des pieds touchant la terre,
Cache sa tête dans les cieux.

Ingrediturque solo, et caput inter nubila condit.
Énéide, IV, 177.

[2] *Totumque inquirit in orbem.*
OVID

Des vérités et de l'erreur,
Sa voix, en merveilles féconde,
Va chez tous les peuples du monde
Semer le bruit et la terreur.

Quelle est cette troupe sans nombre
D'amants autour d'elle assidus,
Qui viennent en foule à son ombre
Rendre leurs hommages perdus?
La Vanité qui les enivre,
Sans relâche s'obstine à suivre
L'éclat dont elle [1] les séduit;
Mais bientôt leur ame orgueilleuse
Voit sa lumière frauduleuse
Changée en éternelle nuit.

O toi, qui, sans lui rendre hommage,
Et sans redouter son pouvoir,
Sus toujours de cette volage
Fixer les soins et le devoir,
Héros, des héros le modèle,
Étoit-ce pour cette infidèle [2]
Qu'on t'a vu, cherchant les hasards,
Braver mille morts toujours prêtes,

[1] Est-ce la *vanité?* est-ce la *renommée?* Il y a amphibologie.

[2] « Le poëte arrive à son héros; mais il nous y a conduits sans l'annoncer, et à travers une galerie de tableaux. Cette suspension qui nous attache est un des moyens de la poésie lyrique, dans les grands sujets. » La Harpe.

Digitized by Google

Et dans les feux et les tempêtes
Défier la fureur de Mars?

Non, non : ses lueurs passagères
N'ont jamais ébloui tes sens;
A des déités moins légères
Ta main prodigue son encens :
Ami de la gloire solide,
Mais de la vérité rigide
Encor plus vivement épris,
Sous ses drapeaux seuls tu te ranges,
Et ce ne sont point les louanges,
C'est la vertu, que tu chéris.

Tu méprises l'orgueil frivole
De tous ces héros imposteurs
Dont la fausse gloire s'envole
Avec la voix de leurs flatteurs :
Tu sais que l'équité sévère
A cent fois du haut de leur sphère
Précipité ces vains guerriers;
Et qu'elle est l'unique déesse
Dont l'incorruptible sagesse
Puisse éterniser tes lauriers.

Ce vieillard qui d'un vol agile
Fuit sans jamais être arrêté,
Le Temps, cette image mobile [1]

[1] *Le Temps, cette image* mobile
*De l'*immobile *éternité.*

La Harpe met ces deux vers au rang *des plus beaux* que l'on ait

De l'immobile éternité,
A peine du sein des ténèbres
Fait éclore les faits célèbres,
Qu'il les replonge dans la nuit :
Auteur de tout ce qui doit être,
Il détruit tout ce qu'il fait naître,
A mesure qu'il le produit.

Mais la déesse de mémoire,
Favorable aux noms éclatants,
Soulève l'équitable histoire [1]
Contre l'iniquité du temps ;
Et dans le registre des âges [2]
Consacrant les nobles images
Que la gloire lui vient offrir,
Sans cesse en cet auguste livre
Notre souvenir voit revivre
Ce que nos yeux ont vu périr.

faits, et il en donne la raison. « *L'immobile éternité*, dit-il, est une des figures les plus heureusement hardies qu'on ait jamais employées ; et le contraste du temps *mobile* la rend encore plus frappante. » Mais il est juste d'en faire hommage à Platon, qui, dans son *Timée*, a le premier appelé le Temps, εἰκόνα κινητόν τινα αἰῶνος... μένοντος.

[1] *Soulève l'équitable histoire*, etc. Boileau, dans sa belle épître à Racine, v. 76 :

> Le Parnasse françois, ennobli par ta veine,
> Contre tous ces complots saura te maintenir,
> Et *soulever* pour toi l'*équitable* avenir.

[2] *Le registre des âges* ennoblit par l'élégance du tour, et la grandeur de l'idée, une expression qui ne sembloit pas faite pour les vers.

C'est là que sa main immortelle,
Mieux que la déesse aux cent voix,
Saura, dans un tableau fidèle,
Immortaliser tes exploits :
L'avenir, faisant son étude
De cette vaste multitude
D'incroyables événements,
Dans leurs vérités authentiques [1],
Des fables les plus fantastiques
Retrouvera les fondements.

Tous ces traits incompréhensibles
Par les fictions ennoblis,
Dans l'ordre des choses possibles
Par là se verront rétablis.
Chez nos neveux moins incrédules,
Les vrais Césars, les faux Hercules,
Seront mis en même degré ;
Et tout ce qu'on dit à leur gloire,
Et qu'on admire sans le croire,
Sera cru sans être admiré.

Guéris d'une vaine surprise,
Ils recevront, sans être émus,

[1] *Dans leurs vérités authentiques*, etc. « Comment, dit La Harpe, les triomphes réels d'Eugène seront-ils les fondements des fables fantastiques ? » Comment ? le poëte va vous l'apprendre : en rendant vraisemblables, par leur *authenticité*, les exploits vraiment *fantastiques* que la fable attribue à ses héros les plus vantés.

Les faits du petit-fils d'Acrise[1],
Et tous les travaux de Cadmus :
Ni le monstre du labyrinthe,
Ni la triple chimère éteinte,
N'étonneront plus la raison ;
Et l'esprit avouera sans honte
Tout ce que la Grèce raconte
Des merveilles du fils d'Éson.

Et pourquoi traiter de prestiges[2]
Les aventures de Colchos?
Les dieux n'ont-ils fait des prodiges
Que dans Thèbes ou dans Argos?
Que peuvent opposer les fables
Aux prodiges inconcevables,
Qui, de nos jours exécutés,
Ont cent fois dans la Germanie,
Chez le Belge, dans l'Ausonie,
Frappé nos yeux épouvantés?

Mais ici ma lyre impuissante
N'ose seconder mes efforts :
Une voix fière et menaçante
Tout-à-coup glace mes transports.

[1] Persée, fils de Danaé, qui étoit fille d'Acrisius.
Ovid. Métam. IV et V.

[2] *Et pourquoi traiter de prestiges, etc.* Transition habilement ménagée, et amenée par un mouvement de style qui ranime à propos cette dernière moitié de l'ode.

Qu'une vertu pure et céleste
Tire son véritable prix.
Un héros, qui de la victoire
Emprunte son unique gloire,
N'est héros que quelques moments;
Et, pour l'être toute sa vie,
Il doit opposer à l'Envie
De plus paisibles monuments.

En vain ses exploits mémorables
Étonnent les plus fiers vainqueurs :
Les seules conquêtes durables
Sont celles qu'on fait sur les cœurs.
Un tyran cruel et sauvage,
Dans les feux et dans le ravage
N'acquiert qu'un honneur criminel :
Un vainqueur qui sait toujours l'être,
Dans les cœurs dont il se rend maître
S'élève un trophée éternel.

C'est par cette illustre conquête [1],
Mieux encor que par ses travaux,
Que ton prince [2] élève sa tête
Au-dessus de tous ses rivaux;

[1] *C'est par cette illustre conquête, etc.* Cette strophe et la suivante offrent des traces sensibles de négligeoce. Il ne faut pas, sans doute, condamner un grand poëte à cette *diligence pédantesque*, qui épluche les mots, pour le triste plaisir de compter des fautes; mais nous n'avons qu'un moyen de justifier notre admiration : c'est la sévère impartialité d'une critique motivée.

[2] L'empereur Charles VI.

Grand par tout ce que l'on admire,
Mais plus encor, j'ose le dire,
Par cette héroïque bonté,
Et par cet abord plein de grace,
Qui des premiers âges retrace
L'adorable simplicité.

Il sait qu'en ce vaste intervalle
Où les destins nous ont placés,
D'une fierté qui les ravale
Les mortels sont toujours blessés;
Que la grandeur, fière et hautaine,
N'attire souvent que leur haine,
Lorsqu'elle ne fait rien pour eux;
Et que, tandis qu'elle subsiste,
Le parfait bonheur ne consiste
Qu'à rendre les hommes heureux.

Les dieux même, éternels arbitres
Du sort des fragiles mortels,
N'exigent qu'à ces mêmes titres
Nos offrandes et nos autels.
C'est leur puissance qu'on implore[1]:
Mais c'est leur bonté qu'on adore
Dans le bien qu'ils font aux humains;

[1] *C'est leur puissance qu'on implore, etc.* Toute cette fin de strophe est admirable : il faut remarquer sur-tout l'image imposante qui la termine :

Leur foudre, souvent inutile,
Gronderoit en vain dans leurs mains.

Et, sans cette bonté fertile,
Leur foudre, souvent inutile,
Gronderoit en vain dans leurs mains.

Prince, suis toujours les exemples
De ces dieux dont tu tiens le jour :
Avant de mériter nos temples [1],
Ils ont mérité notre amour.
Tu le sais, l'aveugle fortune
Peut faire d'une ame commune
Un héros par-tout admiré :
La seule vertu, profitable [2],
Généreuse, tendre, équitable,
Peut faire un héros adoré.

Ce potentat toujours auguste,
Maître de tant de potentats,
Dont la main si ferme et si juste
Conduit tant de vastes états,
Deviendra la gloire des princes,
Lorsqu'en ses nombreuses provinces,

[1] *Avant de mériter nos temples, etc.* Ce n'est guère que la répétition de cette pensée touchante :

C'est leur bonté qu'on adore.

Le poëte l'avoit d'abord tournée en sentiment ; il l'offre maintenant en image ; ce qui n'annonce pas une grande fertilité d'idées.

[2] *La seule vertu profitable.* L'impropriété du terme est d'autant plus choquante ici, qu'elle dénature absolument l'idée du poëte. Il a voulu dire *utile, avantageuse* à ses semblables ; et *profitable* présente un sens équivoque, qui n'étoit pas et ne pouvoit être celui de Rousseau.

Rassemblant les plaisirs épars,
Sous sa féconde providence
Tu feras fleurir l'abondance,
Les délices, et les beaux-arts.

Seconde les heureux auspices
D'un monarque si renommé :
Déja, par tes secours propices,
Janus voit son temple fermé.
Puisse ta gloire toujours pure
A toute la race future
Servir de modèle et de loi ;
Et ton intégrité profonde
Être à jamais l'amour du monde,
Comme ton bras en fut l'effroi !

ODE III.

A M. LE COMTE DE BONNEVAL[1],

LIEUTENANT-GÉNÉRAL DES ARMÉES DE L'EMPEREUR.

Le soleil, dont la violence[2]
Nous a fait languir si long-temps,

[1] Après avoir servi quelque temps avec distinction sous *Catinat* et *Vendôme*, quelques mécontentements engagèrent le comte de Bonneval à quitter la France, pour passer au service de l'empereur. La guerre ayant été declarée au grand-seigneur, le transfuge

Arme de feux moins éclatants
Les rayons que son char nous lance;
Et, plus paisible dans son cours,
Laisse la céleste balance[1]
Arbitre des nuits et des jours.

L'aurore, désormais stérile
Pour la divinité des fleurs,
De l'heureux tribut de ses pleurs
Enrichit un dieu plus utile;
Et sur tous les coteaux voisins

françois partagea les succès du prince Eugène contre les Turcs, et donna entre autres, à la bataille de *Peterwaradin*, des preuves signalées de valeur, qui l'élevèrent au grade de lieutenant feld-maréchal. Mais les talents du comte de Bonneval étoient accompagnés de présomption, d'indiscrétion, et d'une légèreté satirique, ou d'une franchise déplacée, qui lui firent insensiblement perdre l'amitié du Prince, et le précipitèrent ensuite dans des démarches si inconsidérées, qu'il fut obligé de se sauver d'abord à Venise, et de là en Turquie, où il prit le turban, en 1720, sous le nom d'Achmet-Pacha; et se signala plus d'une fois dans la guerre contre les Impériaux, terminée par la paix de Belgrade. Il songeoit, dit-on, à s'enfuir à Rome, et à rentrer au service de France, lorsqu'il mourut le 22 mars 1747, à l'âge de soixante-douze ans.

[2] *Le soleil, dont la violence, etc.* Nous avons observé plus d'une fois déja, avec quel bonheur Rousseau sait rajeunir et relever, par la richesse et l'éclat de la broderie, ce vieux fonds mythologique; c'est vraiment le triomphe de son talent comme versificateur, et cette ode est son chef-d'œuvre en ce genre. Ce petit tableau de l'Automne est achevé.

[1] *Laisse la céleste balance, etc.* VIRGILE, *Géorgiques*, I, 208 :

Libra die somnique pares ubi fecerit horas.

On voit briller l'ambre fertile
Dont elle dore nos raisins.

C'est dans cette saison si belle,
Que Bacchus prépare à nos yeux
De son triomphe glorieux
La pompe la plus solennelle :
Il vient de ses divines mains
Sceller l'alliance éternelle
Qu'il a faite avec les humains.

Autour de son char diaphane
Les Ris, voltigeant dans les airs,
Des soins qui troublent l'univers
Écartent la troupe profane :
Tel, sur des bords inhabités [1],
Il vint de la triste Ariane
Calmer les esprits agités.

Les Satyres tout hors d'haleine [2],
Conduisant les Nymphes des bois,
Au son du fifre et du hautbois,
Dansent par troupes dans la plaine,

[1] *Sur des bords inhabités.* L'île de Naxos, où gémissoit Ariane, abandonnée par Thésée.

[2] *Les Satyres tout hors d'haleine, etc.* La description d'une *Bacchanale* devoit être animée d'une ivresse un peu plus bachique. Quel feu, quelle verve dans Horace ! quel heureux abandon quand il traite ces sortes de sujets ! Voyez, entre autres, l'ode XIX du liv. II, *Bacchum in remotis, etc ;* et celle, *Quo me, Bacche, rapis, etc.* livre III, ode XV.

Tandis que les Sylvains lassés
Portent l'immobile Silène
Sur leurs thyrses entrelacés.

Leur plus vive ardeur se déploie
Autour de ce dieu belliqueux :
Cher comte, partage avec eux
L'alégresse qu'il leur envoie ;
Et, plein d'une douce chaleur,
Montre-toi rival de leur joie,
Comme tu l'es de sa valeur.

Prends part à la juste louange
De ce dieu si cher aux guerriers,
Qui, couvert de mille lauriers
Moissonnés jusqu'aux bords du Gange,
A trouvé mille fois plus grand [1]
D'être le dieu de la vendange,
Que de n'être qu'un conquérant.

De ses Ménades révoltées [2]
Craignons l'impétueux courroux ;
Tu sais jusqu'où ce dieu jaloux
Porte ses fureurs irritées,
Et quelles tragiques horreurs

[1] *A trouvé mille fois plus grand, etc.* On sent que le poëte a voulu badiner avec un sujet qui comportoit le ton léger de la plaisanterie : mais celle-ci pouvoit être d'un meilleur goût, et sur-tout plus lyriquement exprimée dans une ode.

[2] *De ses Ménades révoltées, etc.* Le sommeil du génie n'est jamais bien long, et son réveil s'annonce toujours avec éclat. Cette

Digitized by Google

Des Lycurgues et des Penthées[1]
Payèrent les folles erreurs.

C'est lui qui, des fils de la terre
Châtiant la rébellion,
Sous la forme d'un fier lion
Vengea le maître du tonnerre;
Et par lui les os de Rhécus
Furent brisés, comme le verre,
Aux yeux de ses frères vaincus.

Ici, par l'aimable Paresse
Ce fameux vainqueur désarmé,
Ne se montre plus enflammé
Que des feux d'une douce ivresse;
Et cherchant de plus doux combats,
Dans le temple de l'Alégresse
Il s'offre à conduire nos pas.

Là, sous une voûte sacrée,
Peinte des plus riches couleurs,

peinture vive, brillante et rapide comme les exploits du dieu conquérant; le tableau qui la suit, et dans lequel le poëte nous représente ce même dieu *désarmé*, *et cherchant de plus doux combats*, sont autant de traits qui décèlent le pinceau d'un grand maître.

[1] *Des Lycurgues et des Penthées, etc.* Lycurgue, roi de Thrace, ayant repoussé le culte de Bacchus, et chassé le dieu lui-même de ses états, fut massacré par ses propres sujets, auxquels il avoit interdit l'usage du vin pendant son règne. Penthée expia plus cruellement encore un tort semblable : il périt, mis en pièces par les Bacchantes, à la tête desquelles se trouvoit Agavé sa mère.

Digitized by Google

Ses prêtres, couronnant de fleurs
La victime pour toi parée,
Bientôt sur un autel divin
Feront couler à ton entrée
Des ruisseaux de lait et de vin.

Reçois ce nectar adorable
Versé par la main des Plaisirs;
Et laisse, au gré de leurs desirs,
Par cette liqueur favorable
Remplir tes esprits et tes yeux
De cette joie inaltérable
Qui rend l'homme semblable aux dieux.

Par elle, en toutes ses disgraces [1],
Un cœur d'audace revêtu
Sait asservir à sa vertu
Les ennuis qui suivent ses traces;
Et, tranquille jusqu'à la mort,
Conjurer toutes les menaces
Des dieux, et des rois, et du sort.

Par elle, bravant la puissance [2]
De son implacable démon,

[1] *Par elle, en toutes ses disgraces, etc.* C'est le tour fréquemment employé par Horace : *Hac arte Pollux et vagus Hercules, etc.* Et cette imitation annonce heureusement les strophes suivantes.

[2] Teucer, fils de Télamon roi de Salamine, et d'Hésione fille de Laomédon, fut un des poursuivants d'Hélène, et alla en conséquence au siège de Troie, où il se distingua par sa valeur. Son père ayant refusé, à son retour, de le recevoir dans ses états, il se retira dans l'île de Chypre, où il bâtit une Salamine nouvelle.

Digitized by Google

Le vaillant fils de Télamon,
Banni des lieux de sa naissance,
Au fort de ses calamités
Rendit le calme et l'espérance
A ses compagnons rebutés [1].

« Amis, la volage fortune
N'a, dit-il, nuls droits sur mon cœur;
Je prétends, malgré sa rigueur,
Fixer votre course importune:
Passons ce jour dans les festins [2];
Demain les Zéphyrs et Neptune
Ordonneront de nos destins. »

C'est sur cet illustre modèle,
Qu'à toi-même toujours égal,
Tu sus, loin de ton lieu natal,
Triompher d'un astre infidèle;
Et, sous un ciel moins rigoureux,
D'une Salamine nouvelle [3]
Jeter les fondements heureux.

[1] *Teucer Salamina, patremque*
Quum fugeret, tamen uda Lyæo
Tempora populea fertur vinxisse corona,
Sic tristes affatus amicos.
HOR. liv. I, ode VII.

[2] *Nunc vino pellite curas :*
Cras ingens iterabimus æquor.
HOR. liv. I, ode VII.

[3] Allusion aux révolutions fréquentes de situation et même de domicile, arrivées dans le cours de la vie inquiète et agitée du comte de Bonneval.

Une douleur pusillanime
Touche peu les dieux immortels;
On aborde en vain leurs autels,
Sans un cœur ferme et magnanime:
Quand nous venons les implorer,
C'est par une joie unanime[1]
Que nous devons les honorer.

Telle est l'alégresse rustique
De ces vendangeurs altérés,
Qu'on voit, à leurs yeux égarés,
Saisis d'une ivresse mystique;
Et qui, saintement furieux,
Retracent de l'orgie antique
L'emportement mystérieux.

Tandis que toute la campagne
Retentit de leur doux transport,
Allons travailler à l'accord
Du Tokaie[2] avec le Champagne;
Et, près de tes Lares assis,
Des vins de rive et de montagne
Juger le procès indécis.

Les juges, à ton arrivée,
Se trouveront tous assemblés;

[1] *C'est par une joie unanime, etc.* L'auteur, qui sembloit avoir perdu de vue son sujet, y rentre agréablement ici.

[2] *Tokai*, bourg de la Haute-Hongrie, célèbre par ses excellents vins.

La soif qui les tient désolés
Brûle de se voir abreuvée;
Et leur appétit importun,
A deux heures de relevée,
S'étonne d'être encore à jeun.

ODE IV,

IMITÉE DE LA VIIe ÉPODE D'HORACE.

AUX SUISSES,

DURANT LEUR GUERRE CIVILE[1].

Où courez-vous, cruels? Quel démon parricide[2]
Arme vos sacriléges bras?
Pour qui destinez-vous l'appareil homicide[3]
De tant d'armes et de soldats?

[1] Entre les cantons protestants et catholiques, et à laquelle mit fin le traité d'Araw, conclu en 1712, par l'entremise du comte Du Luc.

[2] *Quo, quo scelesti ruitis?* Comme le poëte romain, l'imitateur françois nous transporte dès les premiers vers au milieu de ces forcenés; nous les montre prêts à en venir aux mains, et se jette entre eux, avec nous, pour s'efforcer de les séparer.

[3] *Pour qui destinez-vous, etc.* « Pourquoi, dit Horace, ces glaives, à peine remis dans le fourreau, arment-ils encore vos bras? *Cur dexteris aptantur enses conditi?* A peine la victoire de Mylas

Allez-vous réparer la honte encor nouvelle[1]
De vos passages violés?
Êtes-vous résolus à venger la querelle
De vos ancêtres immolés?

Non, vous voulez venger votre ennemi lui-même[2],
Et faire voir aux fiers Germains
Leurs antiques rivaux, dans leur fureur extrême,
Égorgés de leurs propres mains:

Tigres, plus acharnés que le lion sauvage[3],
Qui, malgré sa férocité,
Dans un autre lion respectant son image,
Dépouille pour lui sa fierté.

Mais parlez; répondez: Quels feux illégitimes
Allument en vous ce transport?

(aujourd'hui Mulazzo) avoit terminé la guerre civile entre César-Octave et le jeune Pompée, que la mésintelligence éclata de nouveau entre Antoine et Octave, et amena la victoire décisive d'*Actium*.

[1] *Allez-vous réparer, etc.* L'importance de cette guerre, et la gravité de ses résultats pour les Romains, prêtent aux vers d'Horace une toute autre dignité:

Non ut superbas invidæ Carthaginis
Romanus arces ureret;
Intactus aut Britannus ut descenderet
Sacra catenatus via.

[2] *Non, vous voulez venger votre ennemi lui-même.* Voilà bien le *vœu des Parthes* exaucé: *Secundum vota Parthorum.* Et, *leurs rivaux égorgés de leurs propres mains*, ne rend pas moins heureusement, *Sua urbs hæc periret dextera.*

[3] *Tigres, plus acharnés, etc.* Horace dit simplement: « Non, le

Est-ce un aveugle instinct? Sont-ce vos propres crimes [1],
Ou la fatale loi du sort?

Ils demeurent sans voix. Que devient leur audace [2]?
Je vois leurs visages pâlir:
Le trouble les saisit, l'étonnement les glace.
Ah! vos destins vont s'accomplir.

Vos pères ont péché: vous en portez la peine [3];
Et Dieu, sur votre nation,
Veut des profanateurs de sa loi souveraine
Expier la rebellion.

« loup cruel, le lion le plus sauvage, n'en agissent point ainsi en-
« vers leurs pareils. »

Neque hic lupis mos, nec fuit leonibus
Unquam, nisi in dispar feris.

Il faut remarquer avec quel bonheur ce dernier trait, *nisi in dispar*, est reproduit par Rousseau :

Dans un autre lion respectant son image.

[1] *Furor ne cæcus, an rapit vis acrior,*
An culpa? HOR. *ibid.*

[2] *Ils demeurent sans voix, etc.*

Tacent; et ora pallor albus inficit,
Mentesque perculsæ stupent.

Quelle énergie dans cette peinture de la puissance du remords, qui ne laisse pas même à la conscience du coupable la force de parler pour sa défense! *Tacent.*

Je vois leur visage pâlir,

est bien loin de, *ora pallor albus inficit*; mais, *mentes perculsæ stupent*, est tout entier dans *l'étonnement les glace.*

[3] *Vos pères ont péché, etc.* Horace ne dit point vaguement que

ODE V.

AUX PRINCES CHRÉTIENS,

SUR L'ARMEMENT DES TURCS CONTRE LA RÉPUBLIQUE DE VENISE, EN 1715.

Ce n'est donc point assez que ce peuple perfide,
De la sainte Cité profanateur stupide [1],
Ait dans tout l'Orient porté ses étendards;
Et paisible tyran de la Grèce abattue,
Partage à notre vue [2]
La plus belle moitié du trône des Césars?

Déja, pour réveiller sa fureur assoupie,
L'interpréte effréné de son prophète impie

les Romains *ont péché :* il articule un attentat énorme, l'assassinat de Rémus par son propre frère : *scelus fraternæ necis ;* et la guerre civile et toutes ses horreurs ne lui paroissent que la juste expiation de ce grand forfait politique.

[1] *De la sainte Cité profanateur stupide.* Le Brun trouve de la contradiction entre cette épithète et celle de *perfide*, donnée à ce même *peuple*, dans le vers précédent : mais il est évident que l'une a pour objet la politique *astucieuse* (alors) de la cour ottomane ; et l'autre, l'aveuglement *stupide* en effet, qui fermoit ses yeux aux prodiges opérés dans la *sainte Cité.*

[2] *Partage à notre vue la plus belle moitié, etc.* « *Partage* pour *possède*, n'a pas de sens, dit-il. » *Possède* au lieu de *partage* eût au contraire été très prosaïque, et Le Brun n'eût pas manqué d'en faire la remarque.

Lui promet d'asservir l'Italie à sa loi;
Et déja son orgueil, plein de cette assurance,
Renverse en espérance[1]
Le siége de l'Empire et celui[2] de la Foi.

A l'aspect des vaisseaux que vomit le Bosphore,
Sous un nouveau Xerxès, Thétis croit voir encore
Au travers de ses flots promener les forêts;
Et le nombreux amas de lances hérissées[3]
Contre le ciel dressées,
Égale les épis qui dorent nos guérets.

Princes, que pensez-vous à ces apprêts terribles?
Attendrez-vous encor, spectateurs insensibles,
Quels seront les décrets de l'aveugle Destin,
Comme en ce jour affreux, où, dans le sang noyée,
Byzance foudroyée
Vit périr sous ses murs le dernier Constantin[4]?

[1] Racine avoit dit avant lui :

Et déja de Titus épouse *en espérance*.

[2] *Celui* est trop foible : il falloit un autre mot qui luttât avec le mot *siége*. Le Brun.

[3] *Et le nombreux amas de lances hérissées, etc.* Cette épithète n'ajoute, suivant Le Brun, *rien au sens:* non, mais elle fait image à la fin du vers, et c'est quelque chose en poésie. Il trouve aussi qu'elle ne *s'accorde guère* avec l'image des moissons : elles ne vont, au contraire, jamais l'une sans l'autre; et c'est des *moissons* mêmes qu'elle est empruntée :

Spicea jam campis quum messis inhorruit.
Georg. lib. I, 314.

[4] Il s'agit de Constantin Dracosès, dernier empereur de Constan-

O honte! ô de l'Europe infamie éternelle!
Un peuple de brigands, sous un chef infidèle,
De ses plus saints remparts détruit la sûreté;
Et le Mensonge impur tranquillement repose
Où le grand Théodose
Fit régner si long-temps l'auguste Vérité.

Jadis, dans leur fureur non encor ralentie,
Ces esclaves chassés des marais de Scythie
Portèrent chez le Parthe et la mort et l'effroi;
Et bientôt des Persans, ravisseurs moins barbares,
Leurs conducteurs avares
Reçurent à-la-fois et le sceptre et la loi.

Dès-lors, courant toujours de victoire en victoire,
Des Califes, déchus de leur antique gloire,
Le redoutable empire entre eux fut partagé;
Des bords de l'Hellespont aux rives de l'Euphrate,
Par cette race ingrate
Tout fut en même temps soumis ou ravagé.

Mais sitôt que leurs mains, en ruines fécondes,
Osèrent, du Jourdain souillant les saintes ondes,
Profaner le tombeau du fils de l'Éternel,
L'Occident, réveillé par ce coup de tonnerre [1],

ginople, qui répandit tant d'éclat et un si vif intérêt sur la dernière journée de l'empire romain d'Orient.

[1] *L'Occident, réveillé, etc.* Cette image imposante de l'Occident, *réveillé* par un coup de tonnerre, et armant l'univers entier pour

Arma toute la terre,
Pour laver ce forfait dans leur sang criminel.

En vain à cette ardeur si bouillante et si vive,
La folle ambition, la prudence craintive,
Prétendoient opposer leurs conseils spécieux :
Chacun comprit alors, mieux qu'au siècle où nous sommes,
Que l'intérêt des hommes
Ne doit point balancer la querelle des cieux.

Comme un torrent fougueux, qui, du haut des montagnes [1]
Précipitant ses eaux, traîne dans les campagnes
Arbres, rochers, troupeaux, par son cours emportés :
Ainsi de Godefroi [2] les légions guerrières
Forcèrent les barrières
Que l'Asie opposoit à leurs bras indomptés.

La Palestine enfin, après tant de ravages,
Vit fuir ses ennemis, comme on voit les nuages
Dans le vague des airs fuir devant l'Aquilon ;
Et des vents du midi la dévorante haleine
N'a consumé qu'à peine
Leurs ossements blanchis dans les champs d'Ascalon [3].

venger *les saintes ondes* du Jourdain, seroit bien plus belle encore, si elle étoit mieux amenée. Mais comment l'action de *souiller* peut-elle être *un coup de tonnerre?*

[1] *Comme un torrent fougueux, etc.* Strophe admirable, par le choix de la comparaison, la beauté et la justesse harmonieuse des termes qui l'expriment.

[2] Godefroi de Bouillon, le héros de la *Jérusalem délivrée.*

[3] *Ascalon*, l'une des cinq satrapies des Philistins, entre Azoth et

De ses temples détruits et cachés sous les herbes
Sion vit relever les portiques superbes,
De notre délivrance augustes monuments;
Et d'un nouveau David la valeur noble et sainte
Sembloit dans leur enceinte
D'un royaume éternel jeter les fondements.

Mais chez ses successeurs la Discorde insolente,
Allumant le flambeau d'une guerre sanglante,
Énerva leur puissance en corrompant leurs mœurs;
Et le ciel irrité, ressuscitant l'audace
D'une coupable race,
Se servit des vaincus pour punir les vainqueurs.

Rois, symboles mortels de la grandeur céleste,
C'est à vous de prévoir dans leur chute funeste
De vos divisions les fruits infortunés:
Assez et trop long-temps, implacables Achilles,
Vos discordes civiles
De morts ont assouvi les enfers étonnés.

Tandis que de vos mains déchirant vos entrailles,
Dans nos champs, engraissés de tant de funérailles,
Vous semiez le carnage, et le trouble, et l'horreur:
L'infidèle, tranquille au milieu des alarmes,
Forgeoit ces mêmes armes
Qu'aujourd'hui contre vous aiguise sa fureur.

Gaza, sur les bords de la Méditerranée: prise par Baudouin I, comte de Flandre, et devenu roi de Jérusalem, elle ne s'est point relevée de ses ruines. Hérode-le-Grand y étoit né.

Enfin l'heureuse paix, de l'amitié suivie,
A réuni les cœurs séparés par l'envie,
Et banni loin de nous la crainte et le danger :
Paisible dans son champ, le laboureur moissonne ;
Et les dons de l'automne
Ne sont plus profanés par le fer étranger.

Mais ce calme si doux que le ciel vous renvoie,
N'est point le calme oisif d'une indolente joie
Où s'endort la vertu des plus fameux guerriers :
Le démon des combats siffle encor sur vos têtes,
Et de justes conquêtes
Vous offrent à cueillir de plus nobles lauriers.

Il est temps de venger votre commune injure ;
Éteignez dans le sang d'un ennemi parjure,
Du nom que vous portez l'opprobre injurieux ;
Et sous leurs braves chefs assemblant vos cohortes,
Allez briser les portes
D'un empire usurpé sur vos foibles aïeux.

Vous n'êtes plus au temps de ces craintes serviles
Qu'imprimoient dans le sein des peuples imbéciles
De cruels ravisseurs à leur perte animés.
L'aigle de Jupiter, ministre de la foudre [1],

[1] *L'aigle de Jupiter, etc.*, étonne d'abord, dans un sujet religieux : mais on ne tarde pas à s'apercevoir que ce n'est qu'une allusion poétique à l'aigle de l'empire, et tout est excusé. Que ne pardonneroit-on pas, d'ailleurs, en faveur de *ministre de la foudre*, dérobé à Horace avec autant de hardiesse que de bonheur !

A cent fois mis en poudre
Ces géants orgueilleux contre le ciel armés.

Belgrade, assujettie à leur joug tyrannique,
Regrette encor ce jour où le fer germanique
Renversa leur croissant du haut de ses remparts;
Et de Salankemen [1] les plaines infectées
Sont encore humectées
Du sang de leurs soldats sur la poussière épars.

Sous le fer abattus, consumés dans la flamme,
Leur monarque insensé, le désespoir dans l'ame,
Pour la dernière fois osa tenter le sort;
Déja, de sa fureur barbares émissaires,
Ses nombreux Janissaires
Portoient de toutes parts la terreur et la mort.

Arrêtez, troupe lâche et de pillage avide:
D'un Hercule naissant la valeur intrépide
Va bientôt démentir vos projets forcenés;
Et, sur vos corps sanglants se traçant un passage,
Faire l'apprentissage [2]
Des triomphes fameux qui lui sont destinés.

[1] Ville de la Hongrie, dans l'Esclavonie, sur la rive droite du Danube. Elle est célèbre par la bataille qu'y gagna, en 1691, le prince de Bade contre les Turcs. C'est à quoi le poëte fait allusion dans ce vers.

[2] *Faire l'apprentissage*, paroîtroit au-dessous du style lyrique: mais le poëte ajoute immédiatement:

Des triomphes fameux qui lui sont destinés:

alors il relève, il ennoblit sa première expression, et la rend digne de la plus haute poésie.

Le Tybisque, effrayé de la digue profonde
De tant de bataillons entassés dans son onde,
De ses flots enchaînés interrompit le cours;
Et le fier Ottoman[1], sans drapeaux et sans suite,
Précipitant sa fuite,
Borna toute sa gloire au salut de ses jours[2].

C'en est assez, dit-il; retournons sur nos traces:
Foibles et vils troupeaux, après tant de disgraces,
N'irritons plus en vain de superbes lions[3];
Un prince nous poursuit, dont le fatal génie,
Dans cette ignominie,
De notre antique gloire éteint tous les rayons.

Par une prompte paix, tant de fois profanée,
Conjurons la victoire à le suivre obstinée:
Prévenons du destin les revers éclatants,
Et sur d'autres climats détournons les tempêtes
Qui, déja toutes prêtes,
Menacent d'écraser l'empire des Sultans.

[1] Mustapha II.

[2] *Borna toute sa gloire au salut de ses jours.* Vers digne de Racine, pour l'élégance du tour et de l'expression.

[3] *Foibles et vils troupeaux, etc.* Horace, dans une de ses plus belles odes, fait dire au *perfide* Annibal:

Cervi luporum præda rapacium
Sectamur ultro, quos opimus
Fallere et effugere est triumphus.
Hor. liv. IV, ode IV.

ODE VI.

A MALHERBE[1],

CONTRE LES DÉTRACTEURS DE L'ANTIQUITÉ[2].

Si du tranquille Parnasse[3],
Les habitants renommés

[1] François de Malherbe, le premier qui ait donné du nombre et de l'harmonie à notre langue poétique. Il écrivoit sous Henri IV, et son style n'a point tellement vieilli, qu'on ne lise encore avec plaisir aujourd'hui plusieurs de ses odes. Il faut choisir, il est vrai; mais quel est, soit en prose, soit en vers, l'écrivain qui n'ait pas ses endroits foibles? Les François doivent à Malherbe deux de leurs plus grands poëtes: La Fontaine, qui, à la lecture de l'ode fameuse, *Que direz-vous, races futures*, etc. sentit tout-à-coup s'éveiller en lui la première étincelle de ce génie qui nous charme et nous étonne toujours, depuis si long-temps; et J.-B. Rousseau, qui, formé à l'école de ceux que Malherbe avoit formés, eut plus d'élégance et de correction, mais ne surpassa point son maître, dans l'art de conduire la période, et de varier harmonieusement le style. — Né vers 1555, Malherbe mourut en 1627, âgé d'environ soixante-treize ans, et après avoir vécu sous six de nos rois.

[2] Composé en 1715, dans le fort de la querelle élevée entre La Motte et madame Dacier sur la prééminence des anciens et des modernes.

[3] *Si du tranquille Parnasse*, etc. Cette longue période, qui roule si pompeusement, et embrasse deux strophes entières dans le cercle qu'elle décrit, est d'autant plus belle, que son repos tombant sur une interrogation, l'attention du lecteur se trouve éveillée de nouveau, au lieu de s'arrêter, fatiguée du trajet qu'elle vient de parcourir.

Digitized by Google

Y gardent encor leur place
Lorsque leurs yeux sont fermés;
Et si, contre l'apparence,
Notre farouche ignorance
Et nos insolents propos,
Dans ces demeures sacrées
De leurs ames épurées
Troublent encor le repos;[1]

Que dis-tu, sage Malherbe,
De voir tes maîtres proscrits
Par une foule superbe
De fanatiques esprits,
Et dans ta propre patrie
Renaître la barbarie
De ces temps d'infirmité[1],
Dont ton immortelle veine
Jadis avec tant de peine
Dissipa l'obscurité?

Peux-tu, malgré tant d'hommages,
D'encens, d'honneurs, et d'autels,

[1] *De ces temps d'infirmité.* La Harpe et Le Brun se réunissent pour condamner cette expression : l'un, comme *triviale;* l'autre, comme *impropre.* Elle est vicieuse en effet; mais ni l'un ni l'autre critique n'en ont donné la raison : c'est que la métaphore qu'elle indique n'est pas soutenue; c'est que l'on ne *dissipe* point *l'obscurité* des temps de *foiblesse;* on leur donne de la force, de la stabilité; et dans tous les cas, ce n'est point à *la veine* d'un poète qu'il appartient d'opérer ces prodiges.

Voir mutiler les images
De tous ces morts immortels,
Qui, jusqu'au siècle où nous sommes,
Ont fait chez les plus grands hommes
Naître les plus doux transports,
Et dont les divins génies
De tes doctes symphonies
Ont formé tous les accords?

Animé par leurs exemples,
Soutenu par leurs leçons,
Tu fis retentir nos temples
De tes célestes chansons.
Sur la montagne thébaine,
Ta lyre fière et hautaine
Consacra l'illustre sort
D'un roi vainqueur de l'envie [1],
Vraiment roi pendant sa vie,
Vraiment grand après sa mort.

Maintenant ton ombre heureuse,
Au comble de ses desirs,
De leur troupe généreuse
Partage tous les plaisirs.
Dans ces bocages tranquilles,

[1] Henri IV. — Le chef-d'œuvre peut-être de Malherbe, et l'un des plus beaux monuments de notre langue, dans le genre lyrique, est l'ode que lui inspira l'attentat commis le 19 décembre 1605, sur la personne de ce prince, si *roi* en effet *pendant sa vie*, et si *grand après sa mort*.

Digitized by Google

Peuplés de myrtes fertiles
Et de lauriers toujours verts,
Tu mêles ta voix hardie
A la douce mélodie
De leurs sublimes concerts.

Là, d'un dieu fier et barbare
Orphée adoucit les lois;
Ici le divin Pindare
Charme l'oreille des rois.
Dans tes douces promenades,
Tu vois les folles Ménades
Rire autour d'Anacréon,
Et les Nymphes, plus modestes,
Gémir des ardeurs funestes
De l'amante de Phaon.

A la source d'Hippocrène[1]
Homère, ouvrant ses rameaux,
S'élève comme un vieux chêne
Entre de jeunes ormeaux:
Les savantes immortelles,
Tous les jours, de fleurs nouvelles
Ont soin de parer son front;
Et par leur commun suffrage

[1] *A la source d'Hippocrène, etc.* Cette majestueuse comparaison a de plus le mérite de rajeunir l'éloge d'Homère; et les vers ne sont pas indignes du sujet. Observons cependant qu'il est difficile qu'un arbre puisse *partager un sceptre.*

Avec elles il partage
Le sceptre du double mont.

Ainsi les chastes déesses,
Dans ces bois verts et fleuris,
Comblent de justes largesses
Leurs antiques favoris.
Mais pourquoi leur docte lyre
Prendroit-elle un moindre empire
Sur les esprits des neuf Sœurs,
Si de son pouvoir suprême,
Pluton, Cerbère lui-même,
Ont pu sentir les douceurs?

Quelle est donc votre manie,
Censeurs dont la vanité
De ces rois de l'harmonie
Dégrade la majesté;
Et qui, par un double crime,
Contre l'Olympe sublime,
Lançant vos traits venimeux,
Osez, dignes du tonnerre,
Attaquer ce que la terre
Eut jamais de plus fameux?

Impitoyables Zoïles,
Plus sourds que le noir Pluton,
Souvenez-vous, ames viles,
Du sort de l'affreux Python:
Chez les filles de Mémoire

Allez apprendre l'histoire[1]
De ce serpent abhorré,
Dont l'haleine détestée,
De sa vapeur empestée
Souilla leur séjour sacré.

Lorsque la terrestre masse
Du déluge eut bu les eaux,
Il effraya le Parnasse[2]
Par des prodiges nouveaux.
Le ciel vit ce monstre impie,
Né de la fange croupie
Au pied du mont Pélion,
Souffler son infecte rage
Contre le naissant ouvrage
Des mains de Deucalion[3].

Mais le bras sûr et terrible

[1] *Allez apprendre l'histoire*
De ce serpent abhorré, etc. Voilà une des belles fictions que jamais la poésie ait employées : et l'Envie ne pouvoit être caractérisée par un emblème d'une vérité plus morale et plus poétique à-la-fois.

[2] *Il effraya le Parnasse, etc.* Ovide, *Métam.* liv. I, v. 438.

Te quoque, maxime Python,
Tum genuit (Tellus); populisque novis, incognita serpens,
Terror erras. Tantum spatii de monte tenebas!

[3] *Le naissant ouvrage des mains de Deucalion*, pour dire l'homme nouvellement formé, est bien d'un poète lyrique, qui doit répandre sur tout ce qu'il exprime, le coloris des figures. C'est un des mérites les plus fréquents dans Rousseau; celui qui prouve le plus sa vocation pour le genre où il s'est exercé.

Du Dieu qui donne le jour,
Lava dans son sang horrible
L'honneur du docte séjour.
Bientôt de la Thessalie,
Par sa dépouille ennoblie,
Les champs en furent baignés;
Et du Céphise rapide
Son corps affreux et livide
Grossit les flots indignés.

De l'écume empoisonnée
De ce reptile fatal,
Sur la terre profanée
Naquit un germe infernal;
Et de là naissent les sectes[1]
De tous ces sales insectes,
De qui le souffle envieux
Ose, d'un venin critique,
Noircir de la Grèce antique
Les célestes demi-dieux.

A peine, sur de vains titres,
Intrus au sacré vallon,
Ils s'érigent en arbitres
Des oracles d'Apollon:
Sans cesse dans les ténèbres
Insultant les morts célèbres,

[1] « La rime est riche, mais ne sauroit faire passer des *sectes* d'*insectes*. » La Harpe.

Ils sont comme ces corbeaux
De qui la troupe affamée,
Toujours de rage animée,
Croasse autour des tombeaux.

Cependant, à les entendre,
Leurs ramages sont si doux,
Qu'aux bords mêmes du Méandre
Le cygne en seroit jaloux;
Et quoiqu'en vain ils allument
L'encens dont ils se parfument
Dans leurs chants étudiés,
Souvent de ceux qu'ils admirent,
Lâches flatteurs, ils attirent
Les éloges mendiés.

Une louange équitable,
Dont l'honneur seul est le but,
Du mérite véritable
Est le plus juste tribut:
Un esprit noble et sublime,
Nourri de gloire et d'estime,
Sent redoubler ses chaleurs,
Comme une tige élevée,
D'une onde pure abreuvée,
Voit multiplier ses fleurs.

Mais cette flatteuse amorce
D'un hommage qu'on croit dû [1],

[1] « *Qu'on croit dû* afflige étrangement l'oreille; et jamais une

Souvent prête même force
Au vice qu'à la vertu.
De la céleste rosée
La terre fertilisée,
Quand les frimas ont cessé,
Fait également éclore
Et les doux parfums de Flore
Et les poisons de Circé.

Cieux, gardez vos eaux fécondes [1]
Pour le myrte aimé des dieux;
Ne prodiguez plus vos ondes
A cet if contagieux:
Et vous, enfants des nuages,
Vents, ministres des orages,
Venez, fiers tyrans du Nord,
De vos brûlantes froidures
Sécher ces feuilles impures
Dont l'ombre donne la mort.

amorce n'a *prêté de la force*: mais le poëte se relève bientôt par six vers superbes. » La Harpe.

[1] Cet élan tout-à-fait lyrique, termine dignement l'une des meilleures odes de Rousseau. On sent qu'il y est à-la-fois soutenu par le sujet, et bien inspiré par le génie de Malherbe. Le maître n'a point abandonné, dans cette circonstance, un élève digne de lui.

ODE VII.

A S. A. M. LE COMTE DE ZINZINDORF,

CHANCELIER DE LA COUR IMPERIALE[1].

L'hiver, qui si long-temps a fait blanchir nos plaines[2],
N'enchaîne plus le cours des paisibles ruisseaux;
Et les jeunes zéphyrs de leurs chaudes haleines
Ont fondu l'écorce des eaux.

Les troupeaux ont quitté leurs cabanes rustiques,
Le laboureur commence à lever ses guérets:
Les arbres vont bientôt de leurs têtes antiques
Ombrager les vertes forêts.

Déja la terre s'ouvre, et nous voyons éclore
Les prémices heureux de ses dons bienfaisants:

[1] Composée en 1716, et probablement pendant le voyage que fit Rousseau avec le comte de Zinzindorf dans ses terres de Moravie. — Lettre à *Brossette*, 30 septembre 1716.

[2] *L'hiver qui si long-temps*, etc. Ces quatre premières strophes sont une imitation fort libre, et en général peu heureuse, de l'ode IV du premier livre d'Horace, *Solvitur acris hiems*. Voltaire s'est fort égayé sur-tout*, aux dépens des *chaudes haleines des zéphyrs*, qui *fondent l'écorce des eaux*. Il y a en effet de la recherche,

* Dans *le Temple du Goût*.

Digitized by Google

Cérès vient à pas lents, à la suite de Flore,
Contempler ses nouveaux présents.

De leurs douces chansons, instruits par la nature,
Mille tendres oiseaux font résonner les airs;
Et les Nymphes des bois, dépouillant leur ceinture,
Dansent au bruit de leurs concerts.

Des objets si charmants, un séjour si tranquille,
La verdure, les fleurs, les ruisseaux, les beaux jours,
Tout invite le sage à chercher un asile
Contre le tumulte des cours.

Mais vous, à qui Minerve et les filles d'Astrée
Ont confié le sort des terrestres humains,
Vous, qui n'osez quitter la balance sacrée
Dont Thémis a chargé vos mains;

Ministre de la paix, qui gouvernez les rênes
D'un empire puissant autant que glorieux,
Vous ne pouvez long-temps vous dérober aux chaînes
De vos emplois laborieux.

Bientôt l'état, privé d'une de ses colonnes,
Se plaindroit d'un repos qui trahiroit le sien;

de la bizarrerie même dans cette expression; et ce n'est point en parlant ce langage, que l'on se fait ouvrir les portes du *Temple du Goût*. Mais à combien de titres un poëte tel que Rousseau ne devoit-il pas, à son nom seul, les voir s'ouvrir devant lui!

Digitized by Google

L'orphelin vous crieroit : Hélas ! tu m'abandonnes [1] !
Je perds mon plus ferme soutien !

Vous irez donc revoir, mais pour peu de journées,
Ces fertiles jardins, ces rivages si doux,
Que la nature et l'art, de leurs mains fortunées,
Prennent soin d'embellir pour vous.

Dans ces immenses lieux dont le sort vous fit maître,
Vous verrez le soleil, cultivant leurs trésors,
Se lever le matin, et le soir disparoître,
Sans sortir de leurs riches bords.

Tantôt vous tracerez la course de votre onde ;
Tantôt, d'un fer courbé dirigeant vos ormeaux,
Vous ferez remonter leur séve vagabonde
Dans de plus utiles rameaux.

Souvent, d'un plomb subtil que le salpêtre embrase,
Vous irez insulter le sanglier glouton,

[1] *L'orphelin vous crieroit, etc.* C'est précisément ce que dit Boileau à Lamoignon (Épit. VI, v. 129 :)

C'est à toi Lamoignon, que le rang, la naissance,
Le mérite éclatant et la haute éloquence
Appellent dans Paris aux sublimes emplois :
. . . . . .
Tu ne t'en peux bannir, *que l'orphelin ne crie ;*
Que l'oppresseur ne montre un front audacieux, etc.

Rousseau ne se borne pas à dire que l'orphelin *crie ;* il nous fait entendre ses plaintes :

Hélas ! tu m'abandonnes !

et ce tour est bien plus vif, bien plus poétique, que celui de Boileau ; mais observons toujours la différence des genres.

Digitized by Google

Ou, nouveau Jupiter, faire aux oiseaux du Phase
Subir le sort de Phaéton [1].

O doux amusements! ô charme inconcevable
A ceux que du grand monde éblouit le chaos [2]!
Solitaires vallons, retraite inviolable
De l'innocence et du repos:

Délices des aïeux d'une épouse adorée,
Qui réunit l'éclat de toutes leurs splendeurs,
Et dans qui la vertu, par les graces parée,
Brille au-dessus de leurs grandeurs!

Arbres verts et fleuris, bois paisibles et sombres,
A votre possesseur si doux et si charmants,
Puissiez-vous ne durer que pour prêter vos ombres
A ses nobles délassements [3]!

Mais la loi du devoir, qui lui parle sans cesse,
Va bientôt l'enlever à ses heureux loisirs;
Il n'écoutera plus que la voix qui le presse
De s'arracher à vos plaisirs.

[1] *Ou, nouveau Jupiter, etc.* Que de richesse, que de poésie dans ces deux vers, et que tout cela est convenablement placé, pour ranimer, par la nouveauté de l'expression et le brillant des images, des choses aussi souvent décrites!

[2] *A ceux que du grand monde éblouit le chaos.* Comment la seule idée de *chaos*, qui suppose *confusion* des éléments, mélange et combat perpétuel des principes, pourroit-elle comporter celle de l'éclat vif et pur d'une lumière capable d'*éblouir?*

[3] *A ses nobles délassements.* Un peu plus loin, *nobles travaux;* plus loin encore, *noble courage.* Il y a négligence ou affectation

Bientôt vous le verrez, renonçant à lui-même,
Reprendre les liens dont il est échappé;
Toujours de l'intérêt d'un monarque qu'il aime,
Toujours de sa gloire occupé.

Allez, illustre appui de ses vastes provinces,
Allez; mais revenez, de leur amour épris,
Organe des décrets du plus sage des princes,
Veiller sur ses peuples chéris.

C'est pour eux qu'autrefois, loin de votre patrie,
Consacré de bonne heure à de nobles travaux,
Vous fîtes admirer votre heureuse industrie
A ses plus illustres rivaux.

La France vit briller votre zèle intrépide
Contre le feu naissant de nos derniers débats:
Le Batave vous vit opposer votre égide
Au cruel démon des combats.

Vos vœux sont satisfaits: la Discorde et la Guerre
N'osent plus rallumer leurs tragiques flambeaux;
Et les dieux apaisés redonnent à la terre
Des jours plus sereins et plus beaux.

Ce chef de tant d'états[1], à qui le ciel dispense
Tant de riches trésors, tant de fameux bienfaits,

dans la trop fréquente répétition d'une épithète, qui, bien placée une première fois, ne sauroit l'être aussi bien, ni produire le même effet, quand elle reparoît trop souvent.

[1] L'empereur Charles VI.

Digitized by Google

A déja de ces dieux reçu la récompense
De sa tendresse pour la paix.

Il a vu naître enfin de son épouse aimée[1]
Un gage précieux de sa fécondité,
Et qui va désormais de l'Europe charmée
Affermir la tranquillité.

Arbitre tout-puissant d'un empire invincible,
Plus maître encor du cœur de ses sujets heureux,
Qu'a-t-il à desirer, qu'un usage paisible
Des jours qu'il a reçus pour eux?

Non, non! il n'ira point, après tant de tempêtes,
Ressusciter encor d'antiques différents:
Il sait trop que souvent les plus belles conquêtes
Sont la perte des conquérants.

Si toutefois l'ardeur de son noble courage
L'engageoit quelque jour au-delà de ses droits,
Écoutez la leçon d'un Socrate sauvage[2]
Faite au plus puissant de nos rois[3].

[1] Élisabeth-Christine de Brunswick-Wolfenbutel, mère de l'illustre Marie-Thérèse.

[2] *Écoutez la leçon, etc.* Le Brun n'aime pas l'apologue qui termine cette ode; il ne le trouve ni assez *digne du genre*, ni exécuté *en assez beaux vers*. On peut répondre d'abord que le *genre* même de cette ode, et le style tempéré qu'il comportoit, pouvoit facilement admettre ce petit épisode: quant *aux vers*, ils sont ce qu'ils devoient être ici; simples sans familiarité, faciles sans négligence; et le trait final est d'autant plus fort, qu'il s'échappe avec plus de franchise et de bonhomie.

[3] Louis XIV.

Pour la troisième fois, du superbe Versailles
Il faisoit agrandir le parc délicieux;
Un peuple harassé de ses vastes murailles
Creusoit le contour spacieux.

Un seul, contre un vieux chêne appuyé sans mot dire,
Sembloit à ce travail ne prendre aucune part:
A quoi rêves-tu là? dit le prince. « Hélas! sire,
Répond le champêtre vieillard,

Pardonnez: je songeois que de votre héritage
Vous avez beau vouloir élargir les confins;
Quand vous l'agrandiriez trente fois davantage,
Vous aurez toujours des voisins. »

ODE VIII.

POUR S. A. MGR LE PRINCE DE VENDOME[1],

SUR SON RETOUR DE L'ÎLE DE MALTE, EN 1715.

Après que cette île guerrière,
Si fatale aux fiers Ottomans,

[1] Les Turcs ayant menacé Malte en 1715, le prince de Vendôme vola à son secours, et fut nommé généralissime des troupes; mais le siège n'ayant point eu lieu, le prince revint en France au mois d'octobre de la même année.

Eut mis sa puissante barrière
A couvert de leurs armements;
Vendôme, qui, par sa prudence,
Y sut établir l'abondance,
Et pourvoir à tous ses besoins,
Voulut céder aux destinées
Qui réservoient à ses années
D'autres climats et d'autres soins.

Mais dès que la céleste voûte
Fut ouverte au jour radieux
Qui devoit éclairer la route
De ce héros ami des dieux,
Du fond de ses grottes profondes
Neptune éleva sur les ondes
Son char de Tritons entouré;
Et ce dieu prenant la parole,
Aux superbes enfants d'Éole
Adressa cet ordre sacré:

« Allez, tyrans impitoyables
Qui désolez tout l'univers,
De vos tempêtes effroyables
Troubler ailleurs le sein des mers:
Sur les eaux qui baignent l'Afrique,
C'est au Vulturne pacifique [1]
Que j'ai destiné votre emploi:
Partez; et que votre furie,

[1] *C'est au Vulturne pacifique, etc. — Obstrictis aliis, præter Iapyga.* HORACE, I, ode III.

Jusqu'à la dernière Hespérie,
Respecte et subisse sa loi.

Mais vous, aimables Néréides,
Songez au sang du grand Henri [1]
Lorsque nos campagnes humides
Porteront ce prince chéri;
Aplanissez l'onde orageuse [2];
Secondez l'ardeur courageuse
De ses fidèles matelots:
Venez, et d'une main agile [3]
Soutenez son vaisseau fragile
Quand il roulera sur mes flots.

Ce n'est pas la première grace
Qu'il obtient de notre secours;
Dès l'enfance, sa jeune audace
Osa vous confier ses jours:
C'est vous qui, sur ce moite empire,
Au gré du volage Zéphire,
Conduisiez au port son vaisseau,
Lorsqu'il vint, plein d'un si beau zèle,

[1] Le grand-père du prince auquel cette ode est adressée, César de Vendôme, étoit fils de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées.

[2] *Aplanissez l'onde orageuse, etc.* « Ces six vers, dit La Harpe, semblent composés de syllabes rassemblées à dessein, pour peindre à l'imagination le léger sillage d'un vaisseau qui vogue par un vent favorable. »

[3] *Venez, et d'une main agile, etc.* C'est le tableau déja tracé par Virgile; *Énéide*, I, 148:

Cymothoe, simul et Triton adnixus, acuto
Detrudunt naves scopulo; levat ipse tridenti, etc.

Digitized by Google

Au secours de l'île où Cybèle
Sauva Jupiter au berceau [1].

Dès-lors, quels périls, quelle gloire [2],
N'ont point signalé son grand cœur?
Ils font le plus beau de l'histoire
D'un héros en tous lieux vainqueur,
D'un frère... [3]. Mais le ciel, avare
De ce don si cher et si rare,
L'a trop tôt repris aux humains.
C'est à vous seuls de l'en absoudre [4],
Trônes ébranlés par sa foudre,
Sceptres raffermis par ses mains.

[1] Le grand prieur avoit accompagné, dans sa jeunesse, le duc de Beaufort, à l'expédition de Candie, la Crète des anciens, célèbre par ses cent villes, et sur-tout par la naissance de Jupiter, sauvé, comme l'on sait, de la fureur de son père par le zèle des Corybantes, prêtres de Cybèle.

[2] *Dès-lors, quels périls, quelle gloire, etc.* Tout ceci n'étoit pas un vain compliment : le prince de Vendôme avoit suivi Louis XIV, en 1672, à la conquête de la Hollande, et donné des preuves éclatantes de bravoure, aux sièges de Maëstricht, de Valenciennes et de Cambrai; aux affaires de Fleurus et de la Marsaille, où il fut même assez dangereusement blessé.

[3] *D'un frère....* Louis-Joseph, duc de Vendôme, qui fit avec succès les guerres d'Italie, vainquit le prince Eugène, servit ensuite en Flandre, et ramena Philippe V à Madrid. — Mort à Tignaros, en 1712, âgé de cinquante-huit ans.

[4] *C'est à vous seuls de l'en absoudre, Trônes, etc.* Cette apostrophe aux trônes *ébranlés* par la foudre de Vendôme, aux sceptres *raffermis* par ses mains, est un des beaux mouvements que puissent employer l'éloquence et la poésie : c'est le caractère et le langage de l'enthousiasme.

Non moins grand, non moins intrépide,
On le vit, aux yeux de son roi[1],
Traverser un fleuve rapide,
Et glacer ses rives d'effroi :
Tel que d'une ardeur sanguinaire[2]
Un jeune aiglon, loin de son aire
Emporté plus prompt qu'un éclair,
Fond sur tout ce qui se présente,
Et d'un cri jette l'épouvante
Chez tous les habitants de l'air.

Bientôt sa valeur souveraine,
Moins rebelle aux leçons de l'art,
Dans l'école du grand Turenne
Apprit à fixer le hasard.

[1] *On le vit, etc.* Au passage du Rhin.

> Vendôme, que soutient l'orgueil de sa naissance,
> Au même instant dans l'onde impatient s'élance.
> Boil. Ép. IV, v. 109-10.

[2] *Tel que d'une ardeur sanguinaire, etc.* C'est la comparaison si richement développée par Horace : *Qualem ministrum fulminis alitem, etc.* Mais Rousseau lui-même ne soutient pas long-temps le formidable parallèle ; quelle distance bientôt, entre

> Fond sur tout ce qui se présente,

et cette belle poésie, animée d'images si vives, si justes et si brillantes !

> *Mox in ovilia*
> *Demisit hostem vividus impetus ;*
> *Nunc in reluctantes dracones*
> *Egit amor dapis atque pugnæ.*
> Lib. IV, od. IV.

C'est dans cette source fertile
Que son courage plus utile,
De sa gloire unique artisan,
Acquit cette hauteur suprême
Qu'admira Bellone elle-même
Dans les campagnes d'Orbassan[1].

Est-il quelque guerre fameuse
Dont il n'ait partagé le poids?
Le Rhin, le Pô, l'Èbre, la Meuse,
Tour-à-tour ont vu ses exploits.
France, tandis que tes armées
De ses yeux furent animées,
Mars n'osa jamais les trahir;
Et la fortune permanente,
A son étoile dominante
Fit toujours gloire d'obéir.

Mais quand de lâches artifices[2]
T'eurent enlevé cet appui[3],
Tes destins, jadis si propices,
S'exilèrent tous avec lui:
Un Dieu plus puissant que tes armes
Frappa de paniques alarmes

[1] Petite ville du Piémont, entre Turin et Pignerol.

[2] Allusion à la disgrace qu'éprouva le prince de Vendôme, en 1705, pour ne s'être point trouvé à la bataille de Cassano.

[3] *T'eurent enlevé, etc. T'eurent en* est d'une extrême dureté; et *tu ne vis que cyprès succéder* est un tour beaucoup trop prosaïque.

Digitized by Google

Tes plus intrépides guerriers;
Et sur tes frontières célèbres
Tu ne vis que cyprès funèbres
Succéder à tous tes lauriers.

O détestable Calomnie,
Fille de l'obscure Fureur,
Compagne de la Zizanie [1],
Et mère de l'aveugle Erreur!
C'est toi dont la langue aiguisée
De l'austère fils de Thésée
Osa déchirer les vertus;
C'est par toi qu'une épouse indigne
Arma contre un héros insigne
La crédulité de Prétus [2].

Dans la nuit et dans le silence
Tu conduis tes coups ténébreux:
Du masque de la vraisemblance
Tu couvres tou visage affreux:
Tu divises, tu désespères,
Les amis, les époux, les frères:
Tu n'épargnes pas les autels;
Et ta fureur envenimée,

[1] *Compagne de la Zizanie, etc.* Ces vers, étranges par-tout, le doivent paroitre bien plus encore dans la bouche du dieu des mers: mais la strophe suivante,

Dans la nuit et dans le silence, etc.

est au nombre des plus belles que Rousseau ait faites.

[2] Voyez l'*Iliade*, VI, 156 et suiv.

Contre les plus grands noms armée,
Ne fait grace qu'aux vils mortels.

Voilà de tes agents sinistres
Quels sont les exploits odieux.
Mais enfin ces lâches ministres
Épuisent la bonté des dieux :
En vain, chéris de la fortune,
Ils cachent leur crainte importune,
Enveloppés dans leur orgueil :
Le remords déchire leur ame,
Et la honte qui les diffame
Les suit jusque dans le cercueil.

Vous rentrerez, monstres perfides [1],
Dans la foule où vous êtes nés :
Aux vengeances des Euménides,
Vos jours seront abandonnés :
Vous verrez, pour comble de rage [2],
Ce prince, après un vain orage,

[1] *Vous rentrerez.... dans la foule où vous êtes nés.* J'ai comparé entre elles les meilleures éditions de Rousseau, à commencer par celle de Bruxelles, publiée peu de temps après la mort de l'auteur; et j'ai trouvé par-tout, *dans la foule.* Est-ce en effet la véritable leçon; est-ce une faute originelle, reproduite d'éditions en éditions, sur la foi de la première; et le poëte n'auroit-il pas écrit, *dans la nuit*, ou *dans la fange?*

[2] *Vous verrez, pour comble de rage, etc.* C'est ce qui arriva, en effet, lors de l'expédition projetée pour délivrer l'île de Malte : mais ce fut le dernier effort de son zèle; et de retour à Paris, il ne songea plus qu'à s'abandonner aux doux loisirs d'une cour,

Paroître en sa première fleur,
Et, sous une heureuse puissance,
Jouir des droits que la naissance
Ajoute encore à sa valeur.

Mais déja ses humides voiles
Flottent dans mes vastes déserts;
Le soleil, vainqueur des étoiles,
Monte sur le trône des airs.
Hâtez-vous, filles de Nérée;
Allez sur la plaine azurée
Joindre vos Tritons dispersés:
Il est temps de servir mon zéle:
Allez, Vendôme vous appelle;
Neptune parle : obéissez ».

Il dit: et la mer, qui s'entr'ouvre,
Déja fait briller à ses yeux,
De son palais qu'elle découvre,
L'or et le cristal précieux;
Cependant la nef vagabonde,
Au milieu des nymphes de l'onde
Vogue d'un cours précipité;
Telle qu'on voit rouler sur l'herbe
Un char triomphant et superbe,
Loin de la barrière emporté.

dont les Chaulieu, les Voltaire, etc. faisoient, par leur esprit, les délices et l'ornement. Il s'étoit démis du Grand-Prieuré, en 1719, et mourut le 24 janvier 1727, à soixante-douze ans.

Enfin, d'un prince que j'adore
Les dieux sont devenus l'appui :
Il revient éclairer encore
Une cour plus digne de lui :
Déja, d'un nouveau phénomène
L'heureuse influence y ramène
Les jours d'Astrée et de Thémis :
Les vertus n'y sont plus en proie
A l'avare et brutale joie
De leurs insolents ennemis.

Un instinct né chez tous les hommes [1],
Et chez tous les hommes égal,
Nous force tous, tant que nous sommes,
D'aimer notre séjour natal ;
Toutefois, quels que puissent être
Pour les lieux qui nous ont vus naître
Ces mouvements respectueux,
La vertu ne sera point née

[1] *Un instinct né chez tous les hommes, etc.* C'est la pensée d'Ovide, *de Pont.* I, *Élég.* III, 35 :

Nescio qua natale solum dulcedine cunctos
Ducit, et immemores non sinit esse sui.

C'est le sentiment qui inspiroit ces beaux vers au cardinal de Bernis, exilé, et dépouillé de toutes ses places :

Non, l'air n'est point ailleurs si pur, l'onde si claire :
Le saphir brille moins que le ciel qui m'éclaire,
Et je ne vois qu'ici, dans tout son appareil,
Lever, luire, monter et tomber le soleil.
Amour de nos foyers, quelle est votre puissance ! etc.

Pour voir sa gloire profanée
Par le vice présomptueux.

Ulysse, après vingt ans d'absence,
De disgraces et de travaux,
Dans le pays de sa naissance
Vit finir le cours de ses maux.
Mais il eût trouvé moins pénible
De mourir à la cour paisible
Du généreux Alcinoüs,
Que de vivre dans sa patrie,
Toujours en proie à la furie
D'Eurymaque ou d'Antinoüs [1].

[1] Deux prétendants à la main de Pénélope. Voyez l'Odyssée *passim*.

ODE IX.

A S. E. M. GRIMANI[1],

AMBASSADEUR DE VENISE A LA COUR DE VIENNE,

SUR LE DÉPART DES TROUPES IMPÉRIALES POUR LA CAMPAGNE DE 1716, EN HONGRIE.

Ils partent ces cœurs magnanimes[2],
Ces guerriers, dont les noms chéris
Vont être pour jamais écrits
Entre les noms les plus sublimes:
Ils vont en de nouveaux climats
Chercher de nouvelles victimes
Au terrible dieu des combats.

A leurs légions indomptables
Bellone inspire sa fureur;

[1] C'est le même qui se trouva doge de Venise, à l'époque où la guerre pour la succession d'Autriche étoit allumée contre Marie-Thérèse, dans la moitié de l'Europe. Venise persista seule dans une stricte neutralité, et n'éprouva d'autres calamités, que quelques désordres, inévitables au milieu des troupes dont elle étoit entourée.

[2] *Ils partent, ces cœurs magnanimes, etc.* Toute cette ode a été faite d'inspiration : on s'en aperçoit à l'impétueuse rapidité du début : on sent, on partage la chaleur qui anime le poëte, et l'on se précipite avec lui à la suite de ces braves légions.

Le bruit, l'épouvante et l'horreur [1]
Devancent leurs flots redoutables;
Et la mort remet dans leurs mains
Ces tonnerres épouvantables
Dont elle écrase les humains.

Un héros tout brillant de gloire [2]
Les conduit vers ces mêmes bords
Où jadis ses premiers efforts
Ont éternisé sa mémoire.
Sous ses pas naît la liberté;
Devant lui vole la victoire,
Et Pallas marche à son côté.

O dieux! quel favorable augure
Pour ces généreux fils de Mars!
J'entends déja de toutes parts
L'air frémir de leur doux murmure;
Je vois, sous leur chef applaudi,
Le Nord venger avec usure
Toutes les pertes du Midi.

Quel triomphe pour ta patrie,

[1] *Le bruit, l'épouvante et l'horreur*
Devancent les flots redoutables, etc. C'est peindre à la manière d'Homère, et prêter à la poésie françoise tout ce qu'elle pouvoit emprunter de la langue de Pindare. C'est ainsi que nous verrons, dans la strophe suivante, la victoire *voler* devant le chef qui conduit cette troupe d'élite; Pallas *marcher* à son côté; et dans celle qui suit, *le Nord venger* les pertes *du Midi*.

[2] Le prince Eugène.

Et pour toi quel illustre honneur,
Ministre né pour le bonheur
De cette mère si chérie,
Toi de qui l'amour généreux,
Toi de qui la sage industrie
Ménagea ces secours heureux!

Cent fois nous avons vu ton zèle
Porter les pleurs de ses enfants
Jusque sous les yeux triomphants
Du prince qui s'arme pour elle,
Et qui, plein d'estime pour toi,
Attire encor dans ta querelle
Cent princes soumis à sa loi.

C'est ainsi que du jeune Atride [1]
On vit l'éloquente douleur
Intéresser dans son malheur
Les Grecs assemblés en Aulide;
Et d'une noble ambition [2]

[1] *C'est ainsi que du jeune Atride, etc.* Il y a loin de la ville de Troie à la république de Venise, et d'un siège de dix ans, à la constante persévérance d'un ministre qui sollicite l'alliance et l'appui d'une puissance étrangère : mais les vers sont si beaux, cette terre poétique d'Ilion porte à Rousseau un bonheur si marqué, que l'on passe volontiers sur l'exagération, et que l'on pardonne à la flatterie, en faveur de son langage.

[2] *Et d'une noble ambition, etc.* Quelle justesse, et quelle énergie dans cette expression, *armer la colère*, et l'armer *d'ambition*, parce-qu'il s'agit d'une *conquête!* Le poète ne faiblit pas un instant dans a marche; il est vrai qu'il n'embrasse ici qu'un espace très borné.

Armer leur colère intrépide
Pour la conquête d'Ilion.

En vain l'inflexible Neptune
Leur oppose un calme odieux;
En vain l'interprète des dieux
Fait parler sa crainte importune:
Leur invincible fermeté
Lasse enfin l'injuste fortune,
Les vents, et Neptune irrité.

La constance est le seul remède
Aux obstacles du sort jaloux;
Tôt ou tard, attendris pour nous,
Les dieux nous accordent leur aide;
Mais ils veulent être implorés,
Et leur résistance ne cède
Qu'à nos efforts réitérés.

Ce ne fut qu'après dix années [1]
D'épreuve et de travaux constants,
Que ces glorieux combattants
Triomphèrent des destinées;
Et que, loin des bords phrygiens,
Ils emmenèrent enchaînées
Les veuves des héros troyens.

[1] *Ce ne fut qu'après dix années, etc.*

Post certas hiemes uret Achaicus
Ignis Iliacas domos.
HORACE, liv. I, ode XV.

ODE X.

PALINODIE[1].

Celui dont la balance équitable et sévère
Sait peser l'homme au poids de la réalité,
En payant son tribut aux vertus qu'il révère,
Peut braver les regards de la postérité.

Des éloges trompeurs, qu'arrache la fortune,
Il craint peu le reproche et la confusion;
Et trop sûr d'étouffer cette amorce commune,
Il combat seulement sa propre illusion.

J'en atteste les dieux : l'intérêt ni la crainte
N'ont jamais, dans mes mains, infecté mon encens;
Mon unique ennemi fut la fatale empreinte
Que l'aveugle amitié fit jadis sur mes sens.

C'est à vous, séducteurs, que ce discours s'adresse;
A vous, héros honteux de mes premiers écrits :

[1] Cette pièce fut composée dans la noble et généreuse intention de s'élever contre ce honteux débordement d'injures et de calomnies qui poursuivoient alors la mémoire de Louis XIV, à peine au tombeau. Mais, tout en condamnant cette coupable licence, Rousseau ne perd pas l'occasion de rétracter lui-même les éloges qu'il avoit prodigués à quelques patrons, devenus indignes, selon lui, de cette honorable distinction.

Comment avez-vous pu, séduisant ma tendresse,
Fasciner si long-temps mes yeux et mes esprits?

Hélas! j'aimois en vous un or faux et perfide
Par le creuset du temps en vapeur converti;
Je croyois admirer une vertu solide,
Et j'admirai l'orgueil en vertu travesti.

Ce crédit, ce pouvoir, pour qui seuls on vous aime,
Me présentoient en vain leurs côtés les plus doux:
Vous ne l'ignorez pas; détaché de moi-même,
Ce n'étoit que vous seuls que je cherchois en vous.

Mais vous vouliez des cœurs voués à l'esclavage,
Par l'espoir enchaînés, par la crainte soumis;
Et de la vérité redoutant l'œil sauvage,
Vous cherchiez des valets, et non pas des amis.

Vos yeux, importunés de la sinistre vue
D'un partisan grossier de la sincérité,
Ont enfin préféré la laideur toute nue
Aux voiles contraignants de la fausse beauté.

Voilà quel fut mon crime, et ce qui me transforme
En aspic effroyable, en serpent monstrueux.
Un mortel pénétrer, quel attentat énorme,
Dans les replis sacrés de nos cœurs tortueux!

Que son exemple apprenne à ne plus nous déplaire:
Qu'il périsse à jamais cet Icare odieux;

Ce profane Actéon, de qui l'œil téméraire
Souille de ses regards la retraite des dieux!

Ainsi parla bientôt votre haine ombrageuse;
Et dès-lors l'imposture, accourant au secours,
Excita par vos cris la tempête orageuse
De cent foudres mortels lancés contre mes jours.

Je n'en fus point surpris : je connois vos maximes.
Eh! comment échapper à vos traits médisants,
Quand ceux dont vous tenez tous vos titres sublimes,
Quand vos rois au tombeau n'en peuvent être exempts?

Ce monarque fameux, qui, de ses mains prodigues,
D'honneurs non mérités vous combla tant de fois,
Les yeux à peine éteints, voit par vos lâches brigues
Diffamer ses vertus et détester ses lois.

Tandis qu'il a vécu, c'étoit l'ange céleste [1],
Le Dieu conservateur du peuple et des autels.
C'en est fait; il n'est plus : c'est un tyran funeste,
Le fléau de la terre et l'effroi des mortels.

[1] *Tandis qu'il a vécu, etc.* « Nous avons vu, dit Voltaire, ce même peuple, qui, en 1686, avoit demandé au ciel avec larmes la guérison de son roi malade, suivre son convoi funèbre *avec des démonstrations bien différentes.* » Siècle de Louis XIV, ch. XXVIII. — Mais il est juste d'observer que ce délire impie ne fut pas celui du peuple françois; et que Lyon, Montpellier et d'autres villes érigeoient des statues à ce grand monarque, tandis qu'une poignée de misérables insultoit à ses vénérables restes.

On ne gémira plus sous cet injuste maître :
Les dieux ont pris pitié de ses tristes sujets.
La paix va refleurir; les beaux jours vont renaître;
Vous allez réparer tous les maux qu'il a faits.

Quoi! ne craignez-vous point, à ce discours horrible,
Les reproches affreux de son ombre en courroux?
Ne la voyez-vous pas, furieuse et terrible,
Du séjour de la mort s'élever contre vous?

Le feu de la colère en ses yeux étincelle.
Elle vient; elle parle. Où fuir? où vous cacher?
« Tremblez, lâches, tremblez : Reconnoissez, dit-elle,
Celui que sans frémir vous n'osiez approcher :

Traîtres, c'est donc ainsi qu'outrageant ma mémoire [1],
Vous osez me punir de mes propres bontés?
Je n'ai donc sur vos jours répandu tant de gloire,
Que pour accréditer vos infidélités?

Répondez-moi; parlez : Sous quels fameux auspices,
Occupez-vous le rang où l'on vous voit assis?
Quelles rares vertus, quels exploits, quels services,
Ont pu fléchir pour vous les destins endurcis?

Sans moi, sans mes bienfaits, dans une foule obscure
Vos noms seroient encor cachés et confondus :

[1] *Traîtres, c'est donc ainsi, etc.* Cette prosopopée est admirable; et l'éloquence du poète n'est point au-dessous de la dignité du sujet et du héros.

Digitized by Google

J'ai vaincu ma raison, j'ai forcé la nature,
Pour vous charger de biens qui ne vous sont pas dus.

Ah! je connoissois peu vos retours ordinaires:
Sur vos seuls intérêts vous réglez vos transports.
Vous croyez ne pouvoir, courtisans mercenaires,
Honorer les vivants, sans déchirer les morts.

Connoissez mieux, ingrats, le prince magnanime [1]
Qui reçoit aujourd'hui votre hommage suspect:
Voulez-vous mériter ses dons et son estime?
Secondez ses travaux, imitez son respect.

Craignez, sur-tout, craignez la honte et les disgraces
Qu'attire enfin l'abus d'un injuste pouvoir:
Craignez les dieux vengeurs, qui, déja sur vos traces,
Conduisent les remords, enfants du désespoir.

Nous avons vu des jours plus sereins que les vôtres,
D'orages imprévus sinistres précurseurs:
Les grandeurs ont leur cours. Vous succédez à d'autres;
Mais d'autres, quelque jour, seront vos successeurs. »

C'est ainsi que ce roi vous parle et vous conseille:
Mais ses discours sont vains, vous ne l'écoutez pas.

[1] Le duc d'Orléans, régent du royaume. Cet éloge si honorablement placé, pour le prince qui en est l'objet, dans la bouche même de Louis XIV, ne fut point perdu pour le poète; et les *Lettres de rappel* dont nous avons parlé en furent bientôt la conséquence immédiate.

La voix de la sagesse offense votre oreille :
Le mensonge trompeur a bien d'autres appas !

Un favori superbe, enflé de son mérite,
Ne voit point ses défauts dans le miroir d'autrui,
Et ne peut rien sentir que l'odeur favorite
De l'encens fastueux qui brûle devant lui :

Il n'entend que le son des flatteuses paroles ;
Toute autre mélodie interrompt son repos.
Il faut, pour le charmer, que les Muses frivoles
L'exaltent aux dépens des dieux et des héros.

C'est alors qu'ébloui par un si doux prestige,
De tous les dons du ciel il se croit revêtu.
Regardez-moi, mortels ; vous voyez un prodige
D'honneur, de probité, de gloire et de vertu.

Dites, dites plutôt, ame farouche et dure :
Je suis un imposteur tout gangrené d'orgueil ;
Un cadavre couvert de pourpre et de dorure,
Et tout rongé des vers au fond de son cercueil [1].

Sous un masque éclatant, je me cache à moi-même
De mon visage affreux la livide maigreur ;

[1] *Et tout rongé des vers, etc.* Imitation de Malherbe, Stances, liv. IV :

Et dans ces grands tombeaux où leurs ames hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont mangés des vers.

Et, trompé le premier, ma volupté suprême
Est de faire par-tout respecter mon erreur.

Mais, malgré ce respect, toujours, je le confesse,
La triste vérité vient affliger mes yeux;
Et ce dragon fatal, qui me poursuit sans cesse,
Change mes plus beaux jours en des jours ennuyeux.

Par ce sincère aveu, vous ferez disparoître
L'idolâtre concours de tous vos corrupteurs.
Ne vous admirant plus, vous deviendrez peut-être
Plus digne de trouver de vrais admirateurs.

On peut mettre à profit un légitime hommage,
Lorsque l'on tient sur soi les yeux toujours ouverts;
Et le plus insensé commence d'être sage[1],
Dès l'instant qu'il commence à sentir son travers.

[1] *Et le plus insensé commence d'être sage, etc.* C'est la pensée d'Horace, liv. I, épit. I, v. 41 :

Virtus est vitium fugere; et sapientia prima
Stultitia carvisse.

Et épit. II, v. 40, de ce même livre :

Dimidium facti, qui cœpit, habet; sapere aude:
Incipe.

ODE XI.

SUR LA BATAILLE DE PETERWARADIN [1].

Ainsi le glaive fidèle [2]
De l'Ange exterminateur
Plongea dans l'ombre éternelle
Un peuple profanateur,
Quand l'Assyrien terrible
Vit dans une nuit horrible,
Tous ses soldats égorgés,
De la fidèle Judée
Par ses armes obsédée,
Couvrir les champs saccagés.

Où sont ces fils de la terre [3],
Dont les fières légions

[1] Peterwaradin, ou Petri-Waradin, ville de la Basse-Hongrie, célèbre par la victoire que le prince Eugène y remporta le 5 août 1716, sur les Turcs, commandés par le grand vizir Ali, favori d'Achmet III.

[2] *Ainsi le glaive fidèle, etc.* Le poëte est déja sur le champ de bataille; sans préparations, sans détours, il entre d'abord dans son sujet, *in medias res;* et cette vivacité brusque est de la nature même du sujet: *Simpliciora militares decent.* Quint.

[3] *Où sont ces fils de la terre, etc.* Mouvement plein de verve, et d'une chaleur vraiment lyrique.

Devoient allumer la guerre
Au sein de nos régions?
La nuit les vit rassemblées;
Le jour les voit écoulées,
Comme de foibles ruisseaux
Qui, gonflés par quelque orage,
Viennent inonder la plage
Qui doit engloutir leurs eaux [1].

Déja ces monstres sauvages,
Qu'arma l'infidélité,
Marchoient le long des rivages
Du Danube épouvanté:
Leur chef, guidé par l'audace,
Avoit épuisé la Thrace
D'armes et de combattants,
Et des bornes de l'Asie
Jusqu'à la double Mésie
Conduit leurs drapeaux flottants.

A ce déluge barbare
D'effroyables bataillons,
L'infatigable Tartare
Joint encor ses pavillons.
C'en est fait: leur insolence
Peut rompre enfin le silence;

[1] « Cette comparaison est admirable. Il y en avoit déja une dans la première strophe; mais celle-ci est d'une tournure toute différente; et d'ailleurs, l'ode, comme l'épopée, permet de multiplier cette espèce d'ornements, pourvu qu'ils soient bien placés. » LA H.

L'effroi ne les retient plus :
Ils peuvent, sans nulle crainte,
D'une paix trompeuse et feinte
Briser les nœuds superflus.

C'est en vain qu'à notre vue,
Un guerrier par sa valeur,
De leur attaque imprévue,
A repoussé la chaleur :
C'est peu qu'après leur défaite,
Sa triomphante retraite [1],
Sur nos confins envahis,
Ait, avec sa renommée,
Consacré dans leur armée
La honte de leurs spahis.

Ils s'aigrissent par leurs pertes ;
Et déja de toutes parts
Nos campagnes sont couvertes
De leurs escadrons épars.
Venez, troupe meurtrière ;
La nuit qui, dans sa carrière,
Fuit à pas précipités,
Va bientôt laisser éclore
De votre dernière aurore [2]
Les foudroyantes clartés.

[1] *Sa triomphante retraite.* Épithète presque aussi honorable pour le poëte, que l'action même fut glorieuse pour le héros. Cela rappelle *la fuite triomphante* des Hébreux, dans Boileau.

[2] *De votre dernière aurore*
Les foudroyantes clartés. L'action doit commencer avec le jour ;

Un prince dont le génie
Fait le destin des combats,
Veut de votre tyrannie
Purger enfin nos états;
Il tient cette même foudre
Qui vous fit mordre la poudre
En ce jour si glorieux,
Où, par vingt mille victimes,
La mort expia les crimes
De vos funestes aïeux.

Hé quoi! votre ardeur glacée
Delibère à son aspect?
Ah! la saison est passée[1]
D'un orgueil si circonspect.
En vain de lâches tranchées
Couvrent vos têtes cachées,
Eugène est près d'avancer;
Il vient, il marche en personne;
Le jour luit, la charge sonne,
Le combat va commencer.

elle sera meurtrière pour les barbares; et c'est leur *dernière aurore*. Voilà ce qu'expriment d'une manière si neuve et si hardie, ces *foudroyantes clartés*, qui, désignant à-la-fois, et la clarté du jour naissant, et le feu de l'artillerie, présentent deux idées également bien rendues.

[1] *Ah! la saison est passée*

D'un orgueil si circonspect. La saison d'un orgueil, et d'un orgueil si *circonspect*, font quelque peine dans un ouvrage aussi soigné, sous le rapport du style. Mais ne quittons point cette strophe, sans remarquer les *lâches tranchées*, que Boileau eût admirées.

Digitized by Google

Wirtemberg, sous sa conduite,
A la tête de nos rangs,
Déja certain de leur fuite,
Attaque leurs premiers flancs.
Merci, qu'un même ordre enflamme,
Parmi les feux et la flamme
Qui tonnent aux environs,
Force, dissipe, renverse,
Détruit tout ce qui traverse
L'effort de ses escadrons.

Nos soldats, dans la tempête,
Par cet exemple affermis,
Sans crainte exposent leur tête
A tous les feux ennemis;
Et chacun, malgré l'orage,
Suivant d'un même courage
Le chef présent en tous lieux,
Plein de joie et d'espérance,
Combat avec l'assurance
De triompher à ses yeux.

De quelle ardeur redoublée
Mille intrépides guerriers
Viennent-ils dans la mêlée
Chercher de sanglants lauriers?
O héros! à qui la gloire
D'une si belle victoire
Doit son plus ferme soutien,
Que ne puis-je, dans ces rimes

Consacrant vos noms sublimes,
Immortaliser le mien!

Mais quel désordre incroyable,
Parmi ces corps séparés,
Grossit la nue effroyable
Des ennemis rassurés?
Près de leur moment suprême,
Ils osent, en fuyant même,
Tenter de nouveaux exploits:
Le désespoir les excite,
Et la crainte ressuscite
Leur espérance aux abois.

Quel est ce nouvel Alcide[1]
Qui, seul, entouré de morts,
De cette foule homicide
Arrête tous les efforts?
A peine un fer détestable
Ouvre son flanc redoutable,
Son sang est déja payé;
Et son ennemi, qui tombe,
De sa troupe qui succombe
Voit fuir le reste effrayé.

Eugène a fait ce miracle:
Tout se rallie à sa voix:

[1] Le comte de Bonneval. La victoire fut due en grande partie à son activité, et à la résistance que son régiment opposa à l'effort

L'infidèle, à ce spectacle,
Recule encore une fois.
Aremberg, dont le courage
De ces monstres pleins de rage
Soutient le dernier effort,
D'un air que Bellone avoue,
Les poursuit, et les dévoue [1]
Au triomphe de la mort.

Tout fuit, tout cède à nos armes :
Le vizir, percé de coups,
Va, dans Belgrade en alarmes,
Rendre son ame en courroux.
Le camp s'ouvre ; et ses richesses,
Le fruit des vastes largesses
De cent peuples asservis,
Dans cette nouvelle Troie
Vont être aujourd'hui la proie
De nos soldats assouvis.

Rendons au Dieu des armées
Nos honneurs les plus touchants :
Que ces voûtes parfumées
Retentissent de nos chants ;

d'un corps nombreux de janissaires. Il fut blessé au bas-ventre d'un coup de lance, qui l'obligea de porter un bandage de fer le reste de sa vie.

[1] *Les dévoue au triomphe de la mort.* Les *dévoue à la mort* eût été bien, et le poëte vulgaire s'en fût contenté ; mais *dévouer au triomphe*, et au triomphe *de la mort*, est d'un homme accoutumé à planer bien au-dessus des idées communes en poésie.

Et lorsque envers sa puissance
Notre humble reconnoissance
Aura rempli ce devoir,
Marchons, pleins d'un nouveau zèle,
A la victoire nouvelle
Qui flatte encor notre espoir.

Temeswar[1] de nos conquêtes
Deux fois le fatal écueil,
Sous nos foudres toutes prêtes
Va voir tomber son orgueil :
Par toi seul, prince invincible,
Ce rempart inaccessible
Pouvoit être renversé;
Va, par son illustre attaque[2],
Rompre les fers du Valaque
Et du Hongrois oppressé.

Et toi qui[3], suivant les traces
Du premier de tes aïeux[4],

[1] Ville de Hongrie, reprise en 1716, sur les Turcs, par le prince Eugène.

[2] *Va, par son illustre attaque,*
Rompre les fers du Valaque. Rimes plus bizarres qu'heureuses; et qu'est-ce qu'une *illustre* attaque, pour un poëte si habile, et d'ordinaire si bien servi, dans le choix de ses épithètes?

[3] L'empereur Charles VI. Ce petit compliment épisodique, adressé à l'empereur d'Allemagne, vient bien mal-à-propos glacer l'enthousiasme du poëte. En général, cette ode magnifique ne se termine pas, à beaucoup près, aussi heureusement qu'elle avoit commencé.

[4] Rodolphe de Habsbourg.

Éprouves, par tant de graces,
La bienveillance des cieux,
Monarque aussi grand que juste,
Reconnois le prix auguste
Dont le monarque des rois
Paie avec tant de clémence
Ta piété, ta constance,
Et ton zéle pour ses lois.

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

ODES.

LIVRE QUATRIÈME.

ODE I.

A L'EMPEREUR[1],

APRÈS LA CONCLUSION DE LA QUADRUPLE-ALLIANCE.

Dans sa carrière féconde[2]
Le soleil, sortant des eaux,

[1] Charles VI, second fils de Léopold Ier, et père de l'illustre *Marie-Thérèse*, né le 1er octobre 1685. La *Quadruple-Alliance* dont il s'agit ici, fut signée à Londres, le 2 août 1718, entre l'Allemagne, la France, la Grande-Bretagne et la Hollande : son objet étoit de s'opposer aux vues ambitieuses du cardinal Alberoni, dont la politique dirigeoit alors le cabinet de Madrid; et son résultat fut d'enlever à l'Espagne la Sicile et la Sardaigne, érigée dès-lors en monarchie en faveur du duc de Savoie. Charles mourut à Vienne le 29 octobre 1740.

[2] *Dans sa carrière féconde, le soleil, etc.* C'est le début, à peu-près, de la première Olympique de Pindare :

Ἄριστον μὲν ὕδωρ· ὁ δὲ
Χρυσὸς κ. τ. λ.

« L'eau, ce premier élément; l'or qui brille parmi les plus riches mé-
« taux, comme le feu dans les ténèbres de la nuit, ne t'offrent plus, ô

Couvre d'une nuit profonde
Tous les célestes flambeaux :
Entre les causes premières,
Tout cède aux vives lumières
Du feu créé pour les dieux;
Et des dons que nous étale
La richesse orientale,
L'or est le plus radieux.

Telle, ô prince magnanime !
Ta lumineuse clarté
Offusque l'éclat sublime
De toute autre majesté.
Dans un roi d'un sang illustre
Nous admirons le haut lustre
Du premier de ses états :
En toi la royauté même
Honore le diadème
Du premier des potentats.

Mais dis-nous quelle est la source
De cette auguste splendeur,
Qui du midi jusqu'à l'ourse
Fait révérer ta grandeur :
Est-ce cette antique race [1]

« mon génie ! d'assez magnifiques images. Tu veux chanter des « couronnes ; ne fixe plus que l'astre du jour, dans l'immensité des « espaces célestes, etc. » (Trad. de M. *Tourlet.*)

Mais voilà tout ce qu'il y a de Pindare dans l'ode de Rousseau.

[1] La maison d'Autriche.

D'aïeux dont tu tiens la place
Sur le trône des Romains?
Est-ce cet amas de princes,
De peuples et de provinces,
Dont le sort est dans tes mains?

Du vaste empire des Mages
Les fastueux héritiers
S'applaudissoient des hommages
De mille peuples altiers[1] :
Du rivage de l'aurore
Jusqu'au-delà du Bosphore
Ils faisoient craindre leurs lois;
Et, de l'univers arbitres,
Ajoutoient à tous leurs titres,
Le titre de rois des rois.

Cependant la Grèce unie
Avoit déja sur leurs fronts
Imprimé l'ignominie
De mille sanglants affronts,
Quand la colère céleste
Fit naître, en son sein funeste
A ces tyrans amollis,
Celui dont la main superbe
Devoit enterrer sous l'herbe
Les murs de Persépolis.

[1] *De mille peuples altiers.* Dans la strophe qui suit, *mille sanglants affronts*, et immédiatement après, *cent peuples différents*, annoncent déjà la fatigue du poëte; et le tiers de sa course est à peine parcouru.

Digitized by Google

Non, non, la servile crainte
De cent peuples différents
Ne mit jamais hors d'atteinte
La gloire des conquérants :
Les lauriers les plus fertiles,
Sans l'art de les rendre utiles,
Leur sont vainement promis ;
Et leur puissance n'est stable [1]
Qu'autant qu'elle est profitable
Aux peuples qu'ils ont soumis.

C'est cette sainte maxime
Qui, contre tous les revers,
T'affermira sur la cime
Des grandeurs de l'univers :
Tes sujets, pleins d'alégresse,
Des marques de ta tendresse
Feront leur seul entretien ;
Et leur amour secourable
De ta puissance durable
Sera l'éternel soutien.

Ton invincible courage,
Signalé dans tous les temps,
Fonda le pénible ouvrage
De tes destins éclatants [2] :

[1] *Leur puissance n'est stable qu'autant qu'elle, etc.* Le tour et l'expression sont également au-dessous du genre, et de toute espèce de style poétique.

[2] *Fonda le pénible ouvrage*
De tes destins éclatants. La poésie reprend ici ses droits, et le

C'est lui qui de la Fortune,
De Bellone et de Neptune
Bravant les légèretés [1],
Dans leurs épreuves diverses
T'a conduit par les traverses
Au sein des prospérités.

Déja l'horrible tourmente
De cent tonnerres épars,
De Barcelone fumante [2]
Avoit brisé les remparts;
Et bientôt, si ta constance
N'eût armé la résistance
De ses braves combattants,
Tes rivaux sur ses murailles
Auroient fait les funérailles
Ds ses derniers habitants.

En vain, pour sauver ta tête,
La mer t'offroit sur ses eaux,
A ton secours toute prête,
L'asile de ses vaisseaux :
A tes amis plus fidèle,
Tu voulus, malgré leur zèle,

style y devient celui du genre. Choix heureux dans les termes, *le pénible ouvrage :* hardiesse de la figure, *fonder l'ouvrage des destins.*

[1] *Bravant les légèretés.* L'inconstance, les vicissitudes de la *Fortune* peuvent se qualifier de *légèretés;* mais celles de *Bellone* et de *Neptune* ont un tout autre caractère, et méritoient un autre nom.

[2] Barcelone fut assiégée en 1704 par Philippe V, et défendue par Charles VI, alors archiduc d'Autriche.

Vaincre ou mourir avec eux;
Et ta vertu, toujours ferme,
Les protégea jusqu'au terme
De leurs travaux belliqueux.

Mais sur le trône indomptable
Où commandoient tes aïeux,
Quel objet épouvantable
S'offrit encore à tes yeux,
Quand l'implacable Furie,
Qui sur ta triste patrie
Déployoit ses cruautés,
Vint jusqu'en ta capitale
Souffler la vapeur fatale
De ses venins empestés?

Dans sa course dévorante [1]
Rien n'arrêtoit ce torrent!
L'épouse tomboit mourante
Sur son époux expirant:
Le fils aux bras de son père,
La fille au sein de sa mère
S'arrachoit avec horreur;
Et la Mort, livide et blême,
Remplissoit ton palais même
De sa brûlante fureur.

Tu pouvois braver la foudre
Sous un ciel moins dangereux;

[1] Les Allemands avoient rapporté la peste chez eux, à leur retour de leurs campagnes de Hongrie contre les Turcs.

Mais rien ne put te résoudre
A quitter des malheureux.
Rois, qui bornez vos tendresses,
Dans ces publiques détresses,
Au soin de vous épargner,
Apprenez, à cette marque,
Qu'un prince n'est point monarque
Pour vivre, mais pour régner.

Oui, j'ose encor le redire,
Cette illustre fermeté
Est de ton solide empire
L'appui le plus redouté :
C'est elle qui déconcerte
L'envie obscure et couverte
De tes foibles ennemis ;
C'est elle dont l'influence
Fait l'indomptable défense
De tes sujets affermis.

De leur ardeur aguerrie
Par son exemple éternel,
Tu laissas dans l'Ibérie
Un monument solennel,
Quand, sur les rives de l'Èbre
Cherchant le laurier célèbre
A ta valeur réservé,
Tes yeux devant Saragosse[1]

[1] La bataille de Saragosse, gagnée en 1710 contre les troupes de Philippe V, par Staremberg, général de l'empereur.

Virent tomber le colosse
Contre ta gloire élevé.

Fléau de la tyrannie
Des Thraces ambitieux,
N'a-t-on pas vu ton génie,
Toujours protégé des cieux,
Montrer à ces fiers esclaves
Que les efforts les plus braves
Et les plus inespérés,
Deviennent bientôt possibles
A des guerriers invincibles
Par tes ordres inspirés?

Mais une vertu plus rare
Chez les héros de nos jours,
Dans tes voisins te prépare
Encor de nouveaux secours:
C'est cette épreuve avérée
Et cent fois réitérée
De ton équitable foi;
Vertu sans qui tout le reste
N'est souvent qu'un don funeste
Au bonheur du plus grand roi.

Vous qui, dans l'indépendance
Des nœuds les plus respectés,
Masquez du nom de prudence
Toutes vos duplicités,
Infidèles politiques,

Qui nous cachez vos pratiques [1]
Sous tant de voiles épais,
Cessez de troubler la terre;
Moins terribles dans la guerre,
Que sinistres dans la paix.

En vain sur les artifices [2]
Et le faux déguisement,
De vos frêles édifices
Vous posez le fondement:
Contre vos sourdes intrigues
Bientôt de plus justes ligues
Joignent vos voisins nombreux;
Et leur vengeance unanime
Vous plonge enfin dans l'abyme
Que vous creusâtes pour eux.

[1] *Infidèles politiques*
Qui nous cachez vos pratiques, etc. La poésie a très bien fait de conserver ce mot *pratiques*, pour *menées sourdes, complot ténébreux, etc.* Racine s'en étoit servi le premier, et avoit déja dit dans *Esther:*

J'ai découvert au roi les sanglantes *pratiques*
Que formoient contre lui deux ingrats domestiques.

[2] Ici tout est bien: les pensées sont justes, présentées sous des images vraiment poétiques, et convenablement exprimées. Les deux derniers vers,

Vous plonge enfin dans l'abyme
Que vous creusâtes pour eux;

offrent à-la-fois une grande pensée et une belle image: c'est atteindre et remplir dignement le double objet de la haute poésie: *prodesse et delectare.*

C'est en suivant cette voie,
Que tes ennemis flattés
Deviendront la juste proie
De leurs complots avortés;
Tandis qu'aux yeux du ciel même
Par ton équité suprême
Justifiant tes exploits,
Les premiers princes du monde
Armeront la terre et l'onde
Pour le maintien de tes droits.

Ils savent que ta justice,
Sourde aux vaines passions,
Est la seule directrice
De toutes tes actions;
Et que la vigueur austère
De ton sage ministère,
Toujours inspiré par toi,
Inaccessible aux foiblesses,
Lui fait des moindres promesses
Une inviolable loi.

Ainsi jamais ni la crainte,
Ni les soupçons épineux,
D'une alliance si sainte
Ne pourront troubler les nœuds;
Et cette amitié durable,
Qui d'un repos desirable
Fonde en eux le ferme espoir,
Leur rendra toujours sacrée

Digitized by Google

L'incorruptible durée
De ton suprême pouvoir.

ODE II.

AU PRINCE EUGÈNE,

APRÈS LA PAIX DE PASSAROWITZ[1].

Les cruels oppresseurs de l'Asie indignée[2],
Qui, violant la foi d'une paix dédaignée,
Forgeoient déja les fers qu'ils nous avoient promis,
De leur coupable sang ont lavé cette injure,
Et payé leur parjure
De trois vastes états par nos armes soumis.

Deux fois l'Europe a vu leur brutale furie
De trois cent mille bras armant la barbarie,
Faire voler la mort au milieu de nos rangs;
Et deux fois on a vu leurs corps sans sépulture
Devenir la pâture
Des corbeaux affamés et des loups dévorants.

[1] Petite ville de la Servie, où les Impériaux et les Turcs signèrent, en 1718, le traité qui donna lieu à cette ode.

[2] *Les cruels oppresseurs, etc.* Quelle différence de cette marche libre et assurée, de cette clarté lumineuse dans le style, avec l'embarras et l'obscurité du début de l'ode précédente! C'est qu'ici le poëte lyrique se retrouve sur son terrain; c'est qu'il célèbre un héros véritable, un protecteur auquel il étoit sincèrement attaché.

O vous qui, combattant sous les heureux auspices
D'un monarque, du ciel l'amour et les délices,
Avez rempli leurs champs de carnage et de morts;
Vous, par qui le Danube, affranchi de sa chaîne[1],
Peut désormais sans peine
Du Tage débordé réprimer les efforts;

Prince, n'est-il pas temps, après tant de fatigues,
De goûter un repos que les destins prodigues,
Pour prix de vos exploits, accordent aux humains?
N'osez-vous profiter de vos travaux sans nombre,
Et vous asseoir à l'ombre
Des paisibles lauriers moissonnés par vos mains?

Non, ce seroit en vain que la paix renaissante
Rendroit à nos cités leur pompe florissante,
Si ses charmes flatteurs vous pouvoient éblouir:
Son bonheur, sa durée impose à votre zèle
Une charge nouvelle;
Et vous êtes le seul qui n'osez en jouir.

Mais quel heureux génie, au milieu de vos veilles,
Vous rend encore épris des savantes merveilles[2]
Qui firent de tout temps l'objet de votre amour?
Pouvez-vous des neuf Sœurs concilier les charmes

[1] *Vous, par qui le Danube, affranchi de sa chaîne, etc.* Il s'agit de la guerre relative à la succession au trône d'Espagne, disputé par la France et l'Autriche.

[2] *Vous rend encore épris des savantes merveilles.* Le prince Eugène avoit rassemblé dans ses nombreuses expéditions une collection

Avec le bruit des armes,
Le poids du ministère, et les soins de la cour?

Vous le pouvez, sans doute; et cet accord illustre,
Peu connu des héros sans éloge et sans lustre,
Fut toujours réservé pour les héros fameux:
C'est aux grands hommes seuls à sentir le mérite
D'un art qui ressuscite
L'héroïque vertu des grands hommes comme eux.

Leurs hauts faits peuvent seuls enflammer le génie[1]
De ces enfants chéris du dieu de l'harmonie,
Dont l'immortelle voix se consacre aux guerriers:
Une gloire commune, un même honneur anime
Leur tendresse unanime;
Et leur front fut toujours ceint des mêmes lauriers.

Entre tous les mortels que l'univers voit naître[2],
Peu doivent aux aïeux dont ils tiennent leur être

immense d'objets de sciences, d'arts, de livres et de manuscrits précieux; mais il est probable qu'il ne prit jamais le temps de les examiner: il n'est pas même bien démontré qu'il fût en état de les apprécier.

[1] *Leurs hauts faits peuvent seuls enflammer le génie.* Rousseau l'a bien prouvé; et dans cette ode même, où il ne s'agit que des *soins pacifiques* de son héros, si la reconnoissance n'*enflamme* pas le génie du poëte, elle inspire du moins son talent de la manière la plus heureuse.

[2] *Entre tous les mortels, etc.* Vieilles idées, lieu commun usé qu'il eût fallu rajeunir par l'éclat et la nouveauté de l'expression. Quand on ne dit que ce que tout le monde sait, il faut le dire, au moins, comme tout le monde ne le diroit pas.

Le respect de la terre et la faveur des rois :
Deux moyens seulement d'illustrer leur naissance
Sont mis en leur puissance;
Les sublimes talents, et les fameux exploits.

C'est par là qu'au travers de la foule importune,
Tant d'hommes renommés, malgré leur infortune,
Se sont fait un destin illustre et glorieux;
Et que leurs noms, vainqueurs de la nuit la plus sombre,
Ont su dissiper l'ombre
Dont les obscurcissoit le sort injurieux.

Dans l'enfance du monde encor tendre et fragile;
Quand le souffle des dieux eut animé l'argile
Dont les premiers humains avoient été pétris,
Leurs rangs n'étoient marqués d'aucune différence;
Et nulle préférence
Ne distinguoit encor leur mérite et leur prix.

Mais ceux qui, pénétrés de cette ardeur divine,
Sentirent les premiers leur sublime origine,
S'élevèrent bientôt par un vol généreux [1];
Et ce céleste feu dont ils tenoient la vie,
Leur fit naître l'envie
D'éclairer l'univers, et de le rendre heureux.

De là ces arts divins, en tant de biens fertiles;
De là ces saintes lois, dont les règles utiles

[1] .... *Par un vol généreux.* Épithète d'autant mieux choisie, que ce vol *généreux* a pour objet de rappeler les grands hommes à leur *sublime origine* : c'est le *patrius vigor* d'Horace.

Firent chérir la paix, honorer les autels;
Et de là ce respect des peuples du vieil âge,
Dont le pieux hommage
Plaça leurs bienfaiteurs au rang des immortels.

Les dieux dans leur séjour reçurent ces grands hommes :
Le reste, confondus dans la foule où nous sommes,
Jouissoient des travaux de leurs sages aïeux;
Lorsque l'ambition, la discorde, et la guerre,
Vils enfants de la terre,
Vinrent troubler la paix de ces enfants des dieux.

Alors, pour soutenir la débile innocence,
Pour réprimer l'audace, et dompter la licence,
Il fallut à la gloire immoler le repos :
Les veilles, les combats, les travaux mémorables,
Les périls honorables,
Furent l'unique emploi des rois et des héros.

Mais combien de grands noms, couverts d'ombres funèbres,
Sans les écrits divins qui les rendent célèbres,
Dans l'éternel oubli languiroient inconnus!
Il n'est rien que le temps n'absorbe et ne dévore;
Et les faits qu'on ignore
Sont bien peu différents des faits non avenus.

Non, non, sans le secours des filles de Mémoire[1],
Vous vous flattez en vain, partisans de la gloire,

[1] *Non, non, sans le secours des filles de Mémoire, etc.* On peut

D'assurer à vos noms un heureux souvenir :
Si la main des neuf Sœurs ne pare vos trophées,
Vos vertus étouffées
N'éclaireront jamais les yeux de l'avenir.

Vous arrosez le champ de ces Nymphes sublimes;
Mais vous savez aussi que vos faits magnanimes
Ont besoin des lauriers cueillis dans leur vallon :
Ne cherchons point ailleurs la cause sympathique [1]
De l'alliance antique
Des favoris de Mars avec ceux d'Apollon.

Ce n'est point chez ce dieu qu'habite la Fortune :
Son art, peu profitable à la vertu commune,
Au vice, qui le craint, fut toujours odieux :
Il n'appartient qu'à ceux que leurs vertus suprêmes
Égalent aux dieux mêmes,
De savoir estimer le langage des dieux.

Vous, qu'ils ont pénétré de leur plus vive flamme,
Vous, qui leur ressemblez par tous les dons de l'ame,

comparer à ces vers ceux de Boileau, dans sa belle épître à Louis XIV, v. 163.

En vain, pour s'exempter de l'oubli du cercueil,
Achille mit vingt fois tout Ilion en deuil;
En vain, malgré les vents, aux bords de l'Hespérie
Énée enfin porta ses dieux et sa patrie :
Sans le secours des vers, leurs noms tant publiés
Seroient depuis mille ans avec eux oubliés, etc.

[1] *La cause sympathique.* Alliance bizarre et forcée du style de la science, avec le langage de la poésie.

Non moins que par l'éclat de vos faits lumineux,
Ne désavouez point une Muse fidèle,
Et souffrez que son zèle
Puisse honorer en vous ce qu'elle admire en eux.

Souffrez qu'à vos neveux elle laisse une image
De ce qu'ont de plus grand l'héroïque courage,
L'inébranlable foi, l'honneur, la probité,
Et mille autres vertus, qui, mieux que vos victoires,
Feront de nos histoires
Le modèle éternel de la postérité.

Cependant, occupé de soins plus pacifiques,
Achevez d'embellir ces jardins magnifiques,
De vos travaux guerriers nobles délassements:
Et rendez-nous encor, par vos doctes largesses,
Les savantes richesses
Que vit périr l'Égypte en ses embrasements.

Dans nos arts florissants quelle adresse pompeuse,
Dans nos doctes écrits quelle beauté trompeuse,
Peuvent se dérober à vos vives clartés?
Et, dans l'obscurité des plus sombres retraites,
Quelles vertus secrètes,
Quel mérite timide échappe à vos bontés?

Je n'en ressens que trop l'influence féconde:
Tandis que votre bras faisoit le sort du monde,
Vos bienfaits ont daigné descendre jusqu'à moi,
Et me rendre, peut-être à moi seul, chérissable

La gloire périssable
Des stériles travaux qui font tout mon emploi.

C'est ainsi qu'au milieu des palmes les plus belles,
Le vainqueur généreux du Granique et d'Arbelles
Cultivoit les talents, honoroit le savoir;
Et, de Chérile même excusant la manie[1],
Au défaut du génie,
Récompensoit en lui le desir d'en avoir.

ODE III.

A L'IMPÉRATRICE AMÉLIE[2].

Muse qui, des vrais Alcées[3]
Soutenant l'activité,
A leurs captives pensées
Fais trouver la liberté,

[1] *Et, de Chérile même, etc.* Chérile étoit un méchant poëte grec, qui suivoit Alexandre dans toutes ses expéditions, pour les célébrer en mauvais vers. Horace ne pouvoit, dit-il, s'empêcher de rire, quand il trouvoit par hasard, dans ce Chérile, deux ou trois endroits passables (*Art. poet.* 358.)

Quem bis terque bonum cum risu miror.

[2] Amélie, fille du duc Jean-Frédéric de Hanovre, et femme de l'empereur Joseph Ier.

[3] *Muse qui, des vrais Alcées, etc.* Alcée, poëte lyrique grec de l'île de Lesbos. Il s'étoit rendu formidable aux tyrans par l'âcreté

Viens à ma timide verve,
Que le froid repos énerve,
Redonner un feu nouveau,
Et délivre ma Minerve [1]
Des prisons de mon cerveau.

Si la céleste puissance,
Pour l'honneur de ses autels,
Vouloit rendre l'innocence
Aux infortunés mortels;
Et si l'aimable Cybèle
Sur cette terre infidèle
Daignoit redescendre encor,
Pour faire vivre avec elle
Les vertus de l'âge d'or;

Quels organes, quels ministres
Dignes d'obtenir son choix,
Pourroient, en ces temps sinistres,
Nous faire entendre sa voix?
Seroient-ce ces doctes mages,
Des peuples de tous les âges
Réformateurs consacrés,

mordante de sa muse; *Alcæi minaces camœnæ.* (Horace.) Alcée avoit composé des odes, des épigrammes, des satires, etc. — Il ne nous reste de tout cela que quelques fragments, conservés par Suidas et par Athénée.

[1] *Et délivre ma Minerve des prisons de mon cerveau.* Allusion ingénieuse et toute poétique à l'enfantement mystérieux de la pensée, qu'un de nos poëtes modernes a si bien caractérisée, en disant :

Du front de Jupiter c'est Minerve élancée!

Bien moins pour les rendre sages
Que pour en être honorés?

Mais les divines merveilles
Qui font chérir leurs leçons,
Dans nos superbes oreilles
N'exciteroient que des sons:
Quel siècle plus mémorable[1]
Vit d'un glaive secourable
Le vice mieux combattu?
Et quel siècle misérable
Vit régner moins de vertu?

L'éloquence des paroles
N'est que l'art ingénieux
D'amuser nos sens frivoles
Par des tours harmonieux:
Pour rendre un peuple traitable,
Vertueux, simple, équitable,
Ami du ciel et des lois,
L'éloquence véritable
Est l'exemple des grands rois.

C'est ce langage visible[2]
Dans nos vrais législateurs,

[1] *Quel siècle plus mémorable, etc.* L'auteur a voulu dire, dans quel siècle parla-t-on plus et mieux de la vertu, en la pratiquant moins? mais il faut chercher sa pensée pour la trouver.

[2] *C'est ce langage visible.* Il étoit impossible de mieux caractériser la force impérieuse de l'*exemple*, qu'en l'appelant un *langage visible*.

Qui fait la règle infaillible
Des peuples imitateurs.
Contre une loi qui nous gêne,
La nature se déchaîne,
Et cherche à se révolter;
Mais l'exemple nous entraîne,
Et nous force à l'imiter.

En vous, en votre sagesse,
De ce principe constant,
Je vois, auguste Princesse,
Un témoignage éclatant;
Et dans la splendeur divine
De ces vertus qu'illumine
Tout l'éclat du plus grand jour,
Je reconnois l'origine
Des vertus de votre cour.

La bonté qui brille en elle
De ses charmes les plus doux,
Est une image de celle
Qu'elle voit briller en vous;
Et, par vous seule enrichie,
Sa politesse, affranchie
Des moindres obscurités,
Est la lueur réfléchie
De vos sublimes clartés.

Et quel âge si fertile,
Quel règne si renommé

Vit d'un éclat plus utile
Le diadème animé?
Quelle piété profonde,
Quelle lumière féconde
En nobles instructions,
Du premier trône du monde
Rehaussa mieux les rayons?

Des héros de ses écoles
La Grèce a beau se targuer [1];
La pompe de leurs paroles
Ne m'apprend qu'à distinguer
De l'autorité puissante
D'une sagesse agissante
Qui règne sur mes esprits,
La sagesse languissante
Que j'honore en leurs écrits.

Non, non, la philosophie
En vain se fait exalter;
On n'écoute que la vie
De ceux qu'on doit imiter:
Vous seuls, ô divine race!
Grands rois, qui tenez la place

[1] *La Grèce a beau se targuer, etc.* Le tour et l'expression, tout est également vieieux; et la philosophie qui *se fait exalter*, quelques vers plus loin, est bien pire encore. Mais nous devons remarquer dans cette même strophe l'expression vraiment lyrique et pleine d'un si grand sens : *écouter la vie* de ceux qu'on doit miter.

Des rois au ciel retirés,
Pouvez consacrer la trace
De leurs exemples sacrés!

Pendant la courte durée
De cet âge radieux
Qui vit la terre honorée
De la présence des dieux,
L'homme, instruit par l'habitude,
Marchant avec certitude
Dans leurs sentiers lumineux,
Imitoit, sans autre étude,
Ce qu'il admiroit en eux.

Dans l'innocence première
Affermi par ce pouvoir,
Chacun puisoit sa lumière
Aux sources du vrai savoir;
Et, dans ce céleste livre,
Des leçons qu'il devoit suivre
Toujours prêt à se nourrir,
Préféroit l'art de bien vivre
A l'art de bien discourir.

Mais dès que ces heureux guides,
Transportés loin de nos yeux,
Sur l'aile des vents rapides
S'envolèrent vers les cieux,
La science opiniâtre,
De son mérite idolâtre,

Vint au milieu des clameurs
Édifier son théâtre[1]
Sur la ruine des mœurs.

Dès-lors, avec l'assurance
De s'attirer nos tributs,
La fastueuse éloquence
Prit la place des vertus:
L'art forma leur caractère;
Et de la sagesse austère
L'aimable simplicité
Ne devint plus qu'un mystère
Par l'amour-propre inventé.

Dépouillez donc votre écorce[2],
Philosophes sourcilleux;
Et, pour nous prouver la force
De vos secours merveilleux,
Montrez-nous, depuis Pandore,
Tous les vices qu'on abhorre
En terre mieux établis,
Qu'aux siècles que l'on honore
Du nom de siècles polis.

[1] *Édifier son théâtre sur la ruine des mœurs. La ruine des mœurs* n'offre qu'une idée abstraite, sur laquelle il est impossible d'*édifier* un théâtre; mais en substituant le pluriel au singulier (*les ruines*), l'image est aussi juste que poétique.

[2] *Dépouillez donc votre écorce, philosophes sourcilleux.* L'analogie des idées demandoit un rapport plus exact dans les termes; et il ne s'en trouve aucun entre *écorce* et *sourcilleux*.

Avant que, dans l'Italie,
Sous de sinistres aspects,
La vertu se fût polie
Par le mélange des Grecs,
La foi, l'honneur, la constance,
L'intrépide résistance
Dans les plus mortels dangers,
Y régnoient, sans l'assistance
Des préceptes étrangers.

Mais, malgré l'exemple antique,
Elle laissa dans son sein
Des disciples du Portique
Glisser le premier essaim;
Rome, en les voyant paroître,
Cessa de se reconnoître
Dans ses tristes rejetons;
Et le même âge vit naître
Les Gracques et les Catons [1].

[1] *Et le même âge vit naître les Gracques et les Catons.* Qu'est-ce que cela prouve contre l'éloquence et la philosophie? ce que tout le monde savoit d'avance: que plus une chose est bonne en elle-même, plus l'abus en devient dangereux pour la société. Et s'ensuit-il, parceque les Gracques abusèrent du don de la parole, parceque Caton poussa le stoïcisme jusqu'à la férocité, qu'il faille fermer nos cours de rhétorique et de philosophie?

ODE IV.

AU ROI DE LA GRANDE-BRETAGNE[1].

Tandis que l'Europe étonnée
Voit ses peuples les plus puissants
Traîner dans les besoins pressants[2]
Une importune destinée,
Grand Roi, loin de tou peuple heureux,
Quel Dieu propice et généreux,
Détournant ces tristes nuages,
Semble pour lui seul désormais
Réserver tous les avantages
De la victoire et de la paix?

Quelle inconcevable puissance
Fait fleurir sa gloire au-dehors?
Quel amas d'immenses trésors
Dans son sein nourrit l'abondance?

[1] Georges II, né le 30 octobre 1685; mort subitement le 25 octobre 1760, dans la soixante-quinzième année de son âge, et la trente-troisième de son règne.

[2] *Traîner dans les besoins pressants une importune destinée.* Cela est bien; mais Racine avoit mieux dit encore :

Traîner de mers en mers ma chaîne et mes ennois.

Le premier hémistiche se *traîne* péniblement; de *mers* en mers, fait, pour ainsi dire, entendre le bruit de *la chaîne;* et il y a analogie parfaite entre le poids des ennuis et celui des fers.

La Tamise, reine des eaux[1],
Voit ses innombrables vaisseaux
Porter sa loi dans les deux mondes,
Et forcer jusqu'au dieu des mers
D'enrichir ses rives fécondes
Des tributs de tout l'univers.

De cette pompeuse largesse
Ici tout partage le prix;
A l'aspect de ces murs chéris
La pauvreté devient richesse.
Dieux! quel déluge d'habitants
Y brave depuis si long-temps
L'indigence, ailleurs si commune!
Quel prodige, encore une fois,
Semble y faire de la fortune
L'exécutrice de ses lois?

Peuples, vous devez le connoître:
Ce comble de félicité
N'est dû qu'à la sage équité
Du meilleur roi qu'on ait vu naître.
De vos biens, comme de vos maux,

[1] *La Tamise, reine des eaux, etc.* La fin de cette strophe rappelle ces beaux vers de *la Henriade*, chant Ier:

De leurs troupeaux féconds les plaines sont couvertes;
Les guérets de leurs blés, les mers de leurs vaisseaux:
Ils sont craints sur la terre, ils sont rois sur les eaux;
Leur flotte impérieuse, asservissant Neptune,
Des bouts de l'univers appelle la fortune.
Londres, jadis barbare, est le centre des arts,
Le magasin du monde et le temple de Mars.

Les gouvernements inégaux
Ont toujours été la semence :
Vos rois sont, dans la main des dieux,
Les instruments de la clémence
Ou de la colère des cieux.

Oui, grand prince, j'ose le dire,
Tes sujets, de biens si comblés,
Languiroient peut-être accablés
Sous le joug de tout autre empire :
Le ciel, jaloux de leur grandeur,
Pour en assurer la splendeur
Leur devoit un maître équitable [1],
Qui préférât leurs libertés
A la justice incontestable
De ses droits les plus respectés.

Mais, grand Roi, de ses droits sublimes
Le sacrifice généreux
T'assure d'autres droits sur eux,
Bien plus forts et plus légitimes :
Les faveurs qu'ils tiennent de toi
Sont des ressources de leur foi
Toujours prêtes pour ta défense,

[1] *Leur devoit un maître équitable, etc.* « Si ses talents dans le « conseil, dit le biographe de George II, n'égaloient pas ceux de « son père, il avoit sur lui beaucoup d'autres avantages, et par- « ticulièrement celui d'avoir su se concilier, avant de monter sur « le trône, l'estime et l'affection de ses sujets.... Sa conduite dé- « cente, pendant la malheureuse mésintelligence qui eut lieu « entre lui et son père, ne contribua pas peu à augmenter sa po- « pularité. »

Qui leur font chérir leur devoir,
Et qui n'augmentent leur puissance
Que pour affermir ton pouvoir.

Un roi qui ravit par contrainte
Ce que l'amour doit accorder,
Et qui, coutent de commander,
Ne veut régner que par la crainte,
En vain, fier de ses hauts projets,
Croit, en abaissant ses sujets,
Relever son pouvoir suprême:
Entouré d'esclaves soumis,
Tôt ou tard il devient lui-même
Esclave de ses ennemis.

Combien plus sage et plus habile
Est celui qui, par ses faveurs,
Songe à s'élever dans les cœurs
Un trône durable et tranquille;
Qui ne connoît point d'autres biens
Que ceux que ses vrais citoyens
De sa bonté peuvent attendre;
Et qui, prompt à les discerner,
N'ouvre les mains que pour répandre,
Et ne reçoit que pour donner!

Noble et généreuse industrie [1]
Des Antonins et des Titus,

[1] *Noble et généreuse industrie, etc.* C'est mal-à-propos que Le Brun a cru devoir relever cette dernière expression, et l'accuser d'*impropriété*. Il seroit difficile, au contraire, de la remplacer par

Source de toutes les vertus
D'un vrai père de la patrie!
Hélas! par ce titre fameux
Peu de princes ont su comme eux
S'affranchir de la main des Parques,
Mais ce nom si rare, grand Roi,
Qui jamais d'entre les monarques
S'en rendit plus digne que toi?

Qui jamais vit le diadème [1]
Armer contre ses ennemis
Un vengeur aux lois plus soumis
Et plus détaché de soi-même?
La sûreté de tes états
Peut bien, contre quelques ingrats,
Changer ta clémence en justice;
Mais ce mouvement étranger
Redevient clémence propice
Quand tu n'as plus qu'à te venger.

Et c'est cette clémence auguste
Qui souvent de l'autorité
Établit mieux la sûreté
Que la vengeance la plus juste:
Ainsi le plus grand des Romains,

une autre qui fût aussi juste; et avec quelle grâce ce qu'elle paroît avoir de commun se trouve sauvé par les deux épithètes qui l'accompagnent!

[1] *Qui jamais vit le diadème armer, etc.* Le *diadème* personnifié, et *armant* le roi qui le porte, pour en soutenir les droits et la dignité, est une des plus belles figures que la poésie puisse employer.

De ses ennemis inhumains
Confondant les noirs artifices,
Trouva l'art de se faire aimer
De ceux que l'horreur des supplices
N'avoit encor pu désarmer.

Que peut contre toi l'impuissance
De quelques foibles mécontents,
Qui sur l'infortune des temps
Fondent leur dernière espérance,
Lorsque, contre leurs vains souhaits,
Tu réunis par tes bienfaits
La cour, les villes, les provinces;
Et lorsque, aidés de ton soutien,
Les plus grands rois, les plus grands princes,
Trouvent leur repos dans le tien?

Jusqu'à toi toujours désunie,
L'Europe, par tes soins heureux,
Voit ses chefs les plus généreux
Inspirés du même génie:
Ils ont vu par ta bonne foi,
De leurs peuples troublés d'effroi
La crainte heureusement déçue,
Et déracinée à jamais
La haine si souvent reçue
En survivance de la paix [1].

[1] *En survivance de la paix.* Exemple remarquable d'une locution vulgaire, heureusement introduite dans le style noble. *En survivance* est, sans doute, de la prose la plus commune; mais *la haine*

Poursuis, Monarque magnanime!
Achève de leur inspirer
Le desir de persévérer
Dans cette concorde unanime:
Commande à ta propre valeur
D'éteindre en toi cette chaleur
Qu'allume ton goût pour la gloire;
Et donne au repos des humains
Tous les lauriers que la victoire
Offre à tes invincibles mains.

Mais vous, peuples à sa puissance
Associés par tant de droits,
Songez que de toutes vos lois
La plus sainte est l'obéissance:
Craignez le zèle séducteur
Qui, sous le prétexte flatteur
D'une liberté plus durable,
Plonge souvent, sans le vouloir,
Dans le chaos inséparable
De l'abus d'un trop grand pouvoir.

Athènes, l'honneur de la Grèce,
Et, comme vous, reine des mers,
Eût toujours rempli l'univers
De sa gloire et de sa sagesse;
Mais son peuple, trop peu soumis,

reçue *en survivance* de la paix étonne par sa nouveauté; et l'on sait au poëte bon gré de son audace, en reconnoissance du plaisir imprévu qu'il nous procure.

Ne put, dans les termes permis,
Contenir sa puissance extrême;
Et, trahi par la vanité,
Trouva, dans sa liberté même [1],
La perte de sa liberté.

ODE V.

AU ROI DE POLOGNE [2],

SUR LES VOEUX QUE LES PEUPLES DE SAXE FAISOIENT POUR LE RETOUR DE SA MAJESTÉ.

C'est trop long-temps, grand Roi, différer ta promesse [3],
Et d'un peuple qui t'aime épuiser les desirs;

[1] *Trouva, dans sa liberté même, la perte de sa liberté.* C'est la pensée de Lucain. *Pharsal.* III, 145:

Libertas populi.... libertate perit.

[2] Frédéric-Auguste II, électeur de Saxe et roi de Pologne, né à Dresde le 12 mai 1670; mort à Varsovie le 1er février 1733. On cite de lui des mots pleins de bonté et de sagesse. « J'ai été établi de Dieu, disoit-il, pour protéger mes sujets, sans exception, et pour les maintenir dans leurs privilèges, conformément aux lois du royaume. »

[3] *C'est trop long-temps, grand Roi, etc.* Horace, dans l'ode v du livre IV, adresse les mêmes plaintes à Auguste, alors éloigné de Rome:

..... abes jam nimium diu;
Maturum reditum pollicitus Patrum
Sancto concilio, redi!

Reviens, de ta patrie en proie à la tristesse,
Calmer les déplaisirs.

Elle attend ton retour, comme une tendre épouse
Attend son jeune époux absent depuis un an [1],
Et que retient encor sur son onde jalouse
L'infidèle Océan.

Plongée, à ton départ, dans une nuit obscure,
Ses yeux n'ont vu lever que de tristes soleils;
Rends-lui, par ta présence, une clarté plus pure [2],
Et des jours plus vermeils.

Mais non, je vois l'erreur du zèle qui m'anime;
Ta patrie est par-tout, grand Roi, je le sais bien,

[1] *Elle attend ton retour, comme une tendre épouse, etc.* Cette comparaison, pleine de grace et de sensibilité, est encore empruntée d'Horace, qui la devoit lui-même à Homère, *Odyssée*, liv. XVI, v. 17; avec cette différence cependant, que, dans Horace, la patrie implorant le retour d'Auguste, est comparée à une mère inquiète sur l'absence trop prolongée d'un fils chéri, que les vents jaloux ont ravi à sa tendresse.

Ut mater juvenem, quem Notus invido
Flatu Carpathii trans maris æquora
Cunctantem spatio longius annuo
Dulci distinet a domo,
Votis ominibusque, et precibus vocat,
Curvo nec faciem litore demovet;
Sic desideriis, etc.

[2] *Rends-lui, par ta présence, une clarté plus pure, etc.* Autre imitation d'Horace :

. . . . vultus ubi tuus
Affulsit populo, gratior it dies,
Et soles melius nitent.

Où peut de tes états le bonheur légitime
Exiger ton soutien.

Les peuples nés aux bords que la Vistule arrose,
Sont, par adoption, devenus tes enfants;
Tu leur dois compte enfin, le devoir te l'impose,
De tes jours triomphants.

N'ont-ils pas vu ton bras, au milieu des alarmes,
Même avant qu'à ta loi leur choix les eût soumis,
Faire jadis l'essai de ses premières armes
Contre leurs ennemis?

Cent fois d'une puissance impie et sacrilége
Leurs yeux t'ont vu braver les feux, les javelots;
Et, le fer à la main, briguer le privilége
De mourir en héros.

Ce n'est pas que le feu de ta valeur altière
N'eût pour premier objet la gloire et les lauriers;
Tu ne cherchois alors qu'à t'ouvrir la barrière[1]
Du temple des guerriers.

En mille autres combats, sous l'œil de la Victoire,
Des plus affreux dangers, affrontant le concours,

[1] *Tu ne cherchois alors qu'à, etc.* Cette tournure n'est point assez poétique, assez animée pour figurer dans une ode : mais cette tache légère est bien effacée par la beauté neuve et hardie de l'expression, *s'ouvrir la barrière du temple des guerriers* : c'est le *Belli ferratos postes* de Virgile.

Tu semblois ne vouloir assurer ta mémoire
Qu'aux dépens de tes jours.

Telle est de tes pareils l'ardeur héréditaire [1];
Ils savent qu'un héros, par son rang exalté,
Ne doit qu'à la vertu ce que doit le vulgaire
A la nécessité.

Mais le ciel protégeoit une si belle vie;
Il vouloit voir sur toi ses desseins accomplis,
Et par toi relever au sein de ta patrie
Ses honneurs abolis.

Un royaume fameux, fondé par tes ancêtres,
Devoit mettre en tes mains la suprême grandeur,
Et ses peuples par toi voir de leurs premiers maîtres
Revivre la splendeur.

En vain le Nord frémit, et fait gronder l'orage
Qui sur eux tout-à-coup va fondre avec effroi:
Le ciel t'offre un péril digne de ton courage;
Mais il combat pour toi.

Ce superbe ennemi des princes de la terre [2],

[1] *Telle est de tes pareils l'ardeur héréditaire, etc.* L'éloge étoit mérité; et l'on sait tout ce qu'Auguste II eut de combats à livrer, d'intrigues et de ressorts à faire mouvoir, pour se maintenir sur le trône chancelant de la Pologne. Il n'en fut pas de même de son successeur, qui, malgré ses malheurs et la droiture de ses intentions, a laissé une mémoire peu recommandable.

[2] *Ce superbe ennemi, etc.* Le roi de Suède, Charles XII, tué le

Contre eux, contre leurs droits, si fièrement armé,
Tombe, et meurt foudroyé par le même tonnerre
Qu'il avoit allumé.

Tu règnes cependant; et tes sujets tranquilles
Vivent, sous ton appui, dans un calme profond,
A couvert des larcins et des courses agiles
Du Scythe vagabond.

Les troupeaux rassurés broutent l'herbe sauvage[1];
Le laboureur content cultive ses guérets;
Le voyageur est libre, et sans peur du pillage
Traverse les forêts.

Le peuple ne craint plus de tyran qui l'opprime;
Le foible est soulagé, l'orgueilleux abattu;
La force craint la loi, la peine suit le crime;
Le prix suit la vertu.

30 novembre 1718, au siége de Frédéricshall. Il faut remarquer, dans cette strophe, les beaux vers qui la terminent :

Tombe, et meurt foudroyé par le même tonnerre
Qu'il avoit allumé;

où la justesse et la grandeur de l'image sont également bien rendues par l'expression.

[1] *Les troupeaux rassurés, etc.* Horace, dans l'ode déja citée, et que Rousseau rappelle fréquemment ici :

Tutus bos etenim rura perambulat :
Nutrit rura Ceres, etc. . . . .
. . . . . .
Culpam pœna premit comes.

Grand Roi, si le bonheur d'un royaume paisible
Fait la félicité d'un prince généreux,
Quel héros couronné, quel monarque invincible
Fut jamais plus heureux?

Quelle alliance enfin plus noble et plus sacrée,
Éternisant ta gloire en ta postérité,
Pouvoit mieux affermir l'infaillible durée
De ta prospérité?

Ce sont là les faveurs dont la bonté céleste
A payé ton retour au culte fortuné [1]
Que tes pères, séduits par un guide funeste,
Avoient abandonné.

N'en doute point, grand Roi : c'est l'arbitre suprême
Qui, pour mieux t'élever, voulut t'assujettir,
Et qui couronne en toi les faveurs que lui-même
Daigna te départir.

C'est ainsi qu'autrefois dans les eaux de sa grace
Des fiers héros saxons il lava les forfaits,
Afin de faire un jour éclater sur leur race
Sa gloire et ses bienfaits.

L'empire fut le prix de leur obéissance [2] :

[1] *A payé ton retour au culte fortuné, etc.* L'électeur de Saxe avoit abjuré le luthéranisme et embrassé la croyance religieuse des Polonois.

[2] *L'empire fut le prix, etc.* Othon Ier, duc de Saxe, fut créé empereur des Romains en 936, âgé seulement de quatorze ans.

Il choisit les Othons, et voulut par leurs mains,
Du joug des Albérics et des fers de Crescence,
Affranchir les Romains.

Dès-lors (que ne peut point un exemple sublime
Transmis des souverains au reste des mortels!)
L'univers vit par-tout un encens légitime
Fumer sur ses autels.

Des héros de leur sang la piété soumise
Triompha six cents ans avec le même éclat,
Sans jamais séparer l'étendard de l'Église
Des drapeaux de l'état.

Rome enfin ne voyoit dans ces augustes princes
Que des fils généreux qui, fermes dans sa loi,
Maintenoient la splendeur de leurs vastes provinces
Par celle de la foi.

O siècles lumineux! votre clarté célèbre
Devoit-elle à leurs yeux dérober son flambeau?
Falloit-il que la nuit vînt d'un voile funèbre
Couvrir un jour si beau?

L'héritier de leur nom, l'héritier de leur gloire[1],
Ose applaudir, que dis-je? ose appuyer l'erreur,

[1] *L'héritier de leur nom.... ose appuyer l'erreur.* La réforme de Luther, embrassée avec chaleur, dès son origine, par les électeurs de Saxe et de Brandebourg.

Et d'un vil apostat, l'opprobre de l'histoire,
Adopter la fureur.

L'auguste vérité le voit s'armer contre elle;
Et, sous le nom du ciel combattant pour l'enfer,
Tout le Nord révolté soutenir sa querelle [1]
Par la flamme et le fer.

Ah! c'en est trop! je cède à ma douleur amère;
Retirons-nous, dit-elle, en de plus doux climats,
Et cherchons des enfants qui du sang de leur mère
Ne souilleut point leurs bras.

Fils ingrat, c'est par toi que mon malheur s'achève;
Tu détruis mon pouvoir, mais le tien va finir:
Un Dieu vengeur te suit: tremble; son bras se lève
Tout prêt à te punir.

Je vois, je vois le trône où ta fureur s'exerce,
Tomber sur tes neveux de sa chute écrasés,
Comme un chêne orgueilleux que l'orage renverse
Sur ses rameaux brisés [2].

[1] .... *Soutenir sa querelle.* Voilà encore un de ces mots transportés avec succès de l'usage commun, dans le commerce plus relevé et plus poli des Muses. Le verbe *quereller* est plus trivial encore; voyez cependant avec quelle heureuse adresse Racine s'en est servi, quand il fait dire à Achille par Agamemnon, *Iphig.* acte IV, scène VI:

Vous, qui de l'Asie embrassant la conquête,
Querellez tous les jours le ciel qui nous arrête!

[2] La branche aînée de la maison de Saxe fut dépossédée de l'électorat, en 1547, pour cause de luthéranisme.

Mais sur ce tronc aride une branche élevée
Doit un jour réparer ses débris éclatants,
Par mes mains et pour moi nourrie et conservée
Jusqu'à la fin des temps.

Rejeton fortuné de cette tige illustre,
Un prince aimé des cieux rentrera sous mes lois;
Et mes autels détruits reprendront tout le lustre
Qu'ils eurent autrefois.

Je régnerai par lui sur des peuples rebelles :
Il régnera par moi sur des peuples soumis;
Et j'anéantirai les complots infidèles
De tous leurs ennemis.

Peuples vraiment heureux! veuillent les destinées
De son empire aimable éterniser le cours;
Et, pour votre bonheur, prolonger ses années
Aux dépens de vos jours!

Puisse l'auguste fils qui marche sur ses traces [1],
Et que le ciel lui-même a pris soin d'éclairer,

[1] *Puisse l'auguste fils, etc.* Présage heureux, que l'évènement ne justifia point. Auguste III ne marcha qu'en apparence sur les traces de son père, ne prit de lui que ses goûts ruineux, et abandonna tous les soins du gouvernement à un favori assez adroit pour que ce monarque, jaloux de son autorité, comme le sont tous les princes incapables de gouverner, eût toujours l'exercer lui-même. Successivement chassé de son électorat, et forcé d'abandonner la Pologne, il revint s'ensevelir à Dresde dans la plus profonde inaction, et mourut d'un violent accès de goutte, le 5 octobre 1763.

Conserver à jamais les vertus et les graces
Qui le font adorer!

Digne fruit d'une race en héros si féconde,
Puisse-t-il égaler leur gloire et leurs exploits,
Et devenir, comme eux, les délices du monde,
Et l'exemple des rois!

ODE VI.

SUR LES DIVINITÉS POÉTIQUES[1].

C'est vous encor que je réclame;
Muses, dont les accords hardis
Dans les sens les plus engourdis
Versent cette céleste flamme
Qui dissipe leur sombre nuit;

[1] *Les divinités poétiques!* Quel champ s'ouvroit ici devant le poëte lyrique! et cependant qu'il a été peu fertile pour Rousseau dans cette circonstance! La première moitié de l'ode est bizarrement hérissée de termes métaphysiques, que le sujet et le genre repoussoient également: ce sont des *symboles d'abstraction*, des *synonymes de la pensée*, des *signes communs et naturels*,

Où les ames *incorporelles*
Se tracent aux sens *corporels*.

Et c'est sur les pas de *l'ombre d'Alcée*, que le poëte s'engage et se perd dans ce dédale de choses et de mots presque inintelligibles, qu'il ne paroit pas toujours avoir lui-même bien entendus!

Et qui, flambeau sacré de l'ame,
L'éclaire, l'échauffe, et l'instruit.

Nymphes, à qui le ciel indique
Ses mystères [1] les plus secrets,
Je viens chercher dans vos forêts
L'origine et la source antique
De ces dieux, fantômes charmants,
De votre verve prophétique
Indisputables éléments.

Je la vois; c'est l'ombre d'Alcée
Qui me la découvre à l'instant,
Et qui déja, d'un œil content,
Dévoile à ma vue empressée [2]
Ces déités d'adoption,
Synonymes de la pensée,
Symboles de l'abstraction.

C'est lui; la foule qui l'admire
Voit encore, au son de ses vers,
Fuir ces tyrans de l'univers

[1] *A qui le ciel indique ses mystères.* Indépendamment du prosaïsme de l'expression, on peut en contester la justesse; car on *révèle* plutôt qu'on n'*indique* un *mystère*.

[2] *Dévoile à ma vue empressée, etc.* Le plus grand tort de Rousseau, dans cette ode, est d'avoir prétendu expliquer la poésie par la métaphysique, tandis que le comble et le triomphe de l'art eût été de prêter aux idées les plus abstraites les couleurs et le langage de la plus riante poésie. C'est ce que Delille a fait si heureusement dans son poëme de *l'Imagination*.

Dont il extermina l'empire :
Mais déja, sur de nouveaux tons,
Je l'entends accorder sa lyre :
Il s'approche, il parle : écoutons.

Des sociétés temporelles
Le premier lien est la voix,
Qu'en divers sons l'homme, à son choix,
Modifie et fléchit pour elles ;
Signes communs et naturels,
Où les ames incorporelles
Se tracent aux sens corporels.

Mais, pour peindre à l'intelligence
Leurs immatériels objets,
Ces signes, à l'erreur sujets,
Ont besoin de son indulgence ;
Et, dans leurs secours impuissants,
Nous sentons toujours l'indigence
Du ministère de nos sens.

Le fameux chantre d'Ionie
Trouva dans ses tableaux heureux
Le secret d'établir entre eux
Une mutuelle harmonie :
Et ce commerce leur apprit
L'art inventé par Uranie
De peindre l'esprit à l'esprit.

Sur la scène incompréhensible
De cet interprète des dieux,

Tout sentiment s'exprime aux yeux,
Tout devient image sensible;
Et, par un magique pouvoir,
Tout semble prendre un corps visible,
Vivre, parler, et se mouvoir.

Oui, c'est toi, peintre inestimable[1],
Trompette d'Achille et d'Hector,
Par qui de l'heureux siècle d'or
L'homme entend le langage aimable,
Et voit, dans la variété
Des portraits menteurs de la fable,
Les rayons de la vérité.

Il voit l'arbitre du tonnerre[2]

[1] *Oui, c'est toi, peintre inestimable, trompette d'Achille, etc.* C'est passer trop rapidement d'une métaphore à une autre; et le *pinceau* ne sauroit devenir si vite une *trompette* dans la main du *peintre*: il n'y a là aucune analogie. Rousseau n'auroit-il pas écrit *chantre*, au lieu de *peintre*, qui, glissé par mégarde dans les premières éditions, auroit ainsi perpétué la faute jusqu'à nous?

[2] *Il voit l'arbitre du tonnerre, etc.* C'est le cas de rappeler les beaux vers de Boileau, que Rousseau ne fait que paraphraser foiblement dans cette strophe et dans les suivantes:

Chaque vertu devient une divinité.
Minerve est la prudence, et Vénus la beauté.
Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre;
C'est Jupiter, armé pour effrayer la terre.
Un orage terrible aux yeux des matelots,
C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots
Écho n'est plus un son, qui dans l'air retentisse;
C'est une Nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse.
Ainsi, dans cet amas de nobles fictions, etc.

Art poétique, ch. III, v. 165.

Réglant le sort par ses arrêts ;
Il voit sous les yeux de Cérès
Croître les trésors de la terre ;
Il reconnoît le dieu des mers
A ces sons qui calment la guerre
Qu'Éole excitoit dans les airs.

Si dans un combat homicide
Le devoir engage ses jours,
Pallas, volant à son secours,
Vient le couvrir de son égide ;
S'il se voue au maintien des lois,
C'est Thémis qui lui sert de guide,
Et qui l'assiste en ses emplois.

Plus heureux, si son cœur n'aspire
Qu'aux douceurs de la liberté,
Astrée est la divinité
Qui lui fait chérir son empire :
S'il s'élève au sacré vallon,
Son enthousiasme est la lyre
Qu'il reçoit des mains d'Apollon.

Ainsi consacrant le système
De la sublime fiction,
Homère, nouvel Amphion [1],
Change, par la vertu suprême
De ses accords doux et savants,

[1] *Homère, nouvel Amphion, etc.* Nouvelle lutte avec Boileau,

Nos destins, nos passions même,
En êtres réels et vivants.

Ce n'est plus l'homme qui, pour plaire,
Étale ses dons ingénus;
Ce sont les Graces, c'est Vénus,
Sa divinité tutélaire:
La sagesse qui brille en lui,
C'est Minerve dont l'œil l'éclaire,
Et dont le bras lui sert d'appui.

L'ardente et fougueuse Bellone
Arme son courage aveuglé:
Les frayeurs dont il est troublé
Sont le flambeau de Tisiphone:
Sa colère est Mars en fureur;
Et ses remords sont la Gorgone
Dont l'aspect le glace d'horreur.

Le pinceau même d'un Apelle
Peut, dans les temples les plus saints,
Attacher les yeux des humains
A l'objet d'un culte fidèle,

dont on se rappelle déja les jolis vers, si connus, et jamais trop cités:

On diroit que pour plaire, instruit par la nature,
Homère ait à Vénus dérobé sa ceinture:
Son livre est d'agréments un fertile trésor:
Tout ce qu'il a touché se convertit en or.
Art poétique, ch. III, v. 295.

Et peindre sans témérité,
Sous une apparence mortelle,
La divine immortalité.

Vous donc, réformateurs austères
De nos priviléges sacrés;
Et vous, non encore éclairés
Sur nos symboliques mystères,
Éloignez-vous, pâles censeurs,
De ces retraites solitaires
Qu'habitent les neuf doctes Sœurs.

Ne venez point, sur un rivage
Consacré par leur plus bel art,
Porter un aveugle regard:
Et loin d'elles tout triste sage
Qui, voilé d'un sombre maintien,
Sans avoir appris leur langage,
Veut jouir de leur entretien!

Ici l'ombre impose silence [1]
Aux doctes accents de sa voix;
Et déja dans le fond des bois,
Impétueuse, elle s'élance;
Tandis que je cherche des sons
Dignes d'atteindre à l'excellence
De ses immortelles leçons.

[1] *L'ombre impose silence, etc.* De toutes les *ombres* que Rousseau pouvoit invoquer ici, celle d'Alcée étoit la moins propre, ce me semble, à le seconder dans son bizarre projet; aussi l'a-t-elle fort

ODE VII.

SUR LE DEVOIR ET LE SORT DES GRANDS HOMMES.

Nous honorons du nom de sage
Celui qui, content de son sort,
Et loin des vents et de l'orage
Goûtant les délices du port,
Sait, au milieu de l'abondance,
Dans une noble indépendance
Trouver la gloire et le repos;
Mais cette sagesse tranquille,
Vertu dans un mortel stérile [1],
N'est point vertu dans un héros.

mal inspiré. Nous connoissons, il est vrai, peu de chose de ce poëte fameux : mais les témoignages des deux plus grands critiques de l'antiquité, Quintilien et Denys d'Halycarnasse, se réunissent pour lui accorder les qualités les plus opposées au sec et froid mérite de soumettre les conceptions du génie à l'analyse rigoureuse,

D'une métaphysique où le jargon domine,
Souvent imperceptible, à force d'être fine.

[1] *Dans un mortel stérile.* Il faut nécessairement suppléer, *pour ses semblables;* et l'ellipse est un peu forte, il est vrai; mais gênons le moins que nous pourrons l'allure de la poésie.

Pour jouir d'une paix chérie
Les cieux ne nous l'ont point prêté;
Il est comptable à sa patrie
Des dons qu'il tient de leur bonté :
Cette influence souveraine [1]
N'est pour lui qu'une illustre chaîne
Qui l'attache au bonheur d'autrui;
Tous les brillants qui l'embellissent,
Tous les talents qui l'ennoblissent,
Sont en lui, mais non pas à lui.

Il sait, et c'est un avantage
Peu connu de ses vains rivaux,
Que son véritable partage
Sont les veilles et les travaux;
Que sur tous les êtres du monde
Des dieux la sagesse profonde
Étend ses regards généreux;
Et qu'éclos de leurs mains fertiles [2],

[1] *Cette influence souveraine*, etc. Toute la fin de cette strophe est d'un style pénible, embarrassé; et l'on y peut relever à juste titre une *influence* qui devient *une chaîne; les brillants qui l'embellissent, les talents qui l'ennoblissent*, et sur-tout ce vers sec et compassé à la manière de La Motte : *Sont en lui, mais non pas à lui.*

[2] *Et qu'éclos de leurs mains fertiles*, etc. Boileau avoit déja parlé de tous ces dieux *éclos du cerveau des poëtes;* et l'expression est d'autant plus heureuse, que l'idée étoit plus juste, et qu'il s'agit d'une pensée *conçue* et mise ensuite *au monde* poétique; mais a-t-elle la même justesse, appliquée *aux mains;* et *sortis*, ne seroit-il pas plus exact?

Les uns naissent pour être utiles,
Les autres pour n'être qu'heureux.

Ainsi, victime préparée
Pour le bonheur du genre humain,
Victime non moins consacrée
A l'empire du souverain,
Soit sur la mer, soit sur la terre,
Soit dans la paix, soit dans la guerre,
D'une foi mâle revêtu,
Son prince, dont il est l'organe,
Sa propre vertu le condamne [1]
A s'immoler à sa vertu.

La dépendance est le salaire [2]
Des présents que nous font les cieux :
Un roi parle; il faut, pour lui plaire,
Quitter sa patrie et ses dieux :
Héros guerriers, héros paisibles,
Il faut à ses lois invincibles
Asservir vos talents vainqueurs.
Partez, volez, ames viriles,

[1] *Sa propre vertu le condamne à s'immoler à sa vertu.* L'énergie de la pensée reçoit ici une force nouvelle de l'énergique concision avec laquelle elle est rendue.

[2] *La dépendance est le salaire des présents, etc. Le salaire* n'est point ici le mot propre, et la pensée de l'auteur n'est pas assez clairement rendue. Il a voulu dire, les dieux nous mettent *dans la dépendance* des présents qu'ils nous font, en nous imposant la loi de les utiliser au profit des autres.

Courez lui soumettre les villes,
Allez lui conquérir les cœurs.

Toutefois si de votre zèle
Vous voulez recevoir le prix,
Revenez : l'absence infidèle[1]
Enfante peu de favoris[2];
Les récompenses les plus dues
Sont souvent des dettes perdues
Pour qui tarde à les répéter;
Et sur l'absent qui les mérite,
Le présent qui les sollicite
Est toujours sûr de l'emporter.

Le mérite oublié du maître,
Et souvent même dédaigné,
Ne se fait jamais bien connoître
Dans un point de vue éloigné :
En vain, sous d'illustres auspices
Produiroit-il de ses services
Le témoignage glorieux;
Sa présence est le seul langage

[1] *L'absence infidèle. L'infidélité* de l'absence est un tour aussi élégant en poésie, que l'expression est juste et vraie pour le sens : il s'agit de la cour.

[2] *Enfante peu de favoris.* Le maréchal de Villars en savoit quelque chose, quand il disoit à Louis XIV :

Contre vos ennemis je marche sans effroi :
Défendez-moi des miens; ils sont près de mon roi.
VOLT. *Discours sur l'envie.*

Qui puisse en assurer le gage :
Les rois ont le cœur dans les yeux [1].

C'est à ces astres vénérables
D'illuminer ses actions;
C'est de leurs rayons favorables
Qu'il doit tirer tous ses rayons;
Bientôt leur céleste influence
Va le combler d'une affluence
De biens, de gloire et de splendeurs;
Et, l'éclairant d'un nouveau lustre,
Porter sa destinée illustre
Au plus haut sommet des grandeurs.

Installé dans le rang sublime
Où l'ont placé leurs justes lois,
Il peut d'un pouvoir légitime
Exercer les plus vastes droits;
Il peut, pour foudroyer le vice,
De la force et de la justice
Réunir le double soutien;
Il peut enfin, fidèle oracle,
Faire trouver sans nul obstacle
Le bonheur public dans le sien.

[1] *Les rois ont le cœur dans les yeux.* Le Brun a dit :

Les yeux sont ingrats et jaloux.

Et l'expression est neuve, hardie et parfaitement juste, parce-qu'en effet la *jalousie* ferme *nos yeux* sur le mérite des autres, sur les services qu'ils nous ont rendus, et que nous payons alors d'*ingratitude*.

Mais si jamais un noir orage,
Long-temps suspendu dans son cours,
Fait sur lui crever le nuage
Élevé durant ses beaux jours;
C'est alors que, libre de crainte,
Le dépit que masquoit la feinte
Se change en mortelles fureurs,
Et que l'envie empoisonnée,
Par l'impunité déchaînée,
Dépouille toutes ses terreurs.

Sa gloire aussitôt obscurcie,
Vaine ombre d'un jour éclipsé,
Disparoît, souillée et noircie
Par le mensonge intéressé;
Canal impur, qui, dans leurs courses
Infectant les plus belles sources,
Change en erreur la vérité,
L'industrie en extravagance,
La grandeur d'ame en arrogance,
Et le zèle en témérité.

Tout fuit, tout cherche un nouveau maître;
Ses complaisants les plus flatteurs
Sont les premiers qu'on voit paroître
Entre ses prudents déserteurs:
En vain ses qualités suprêmes
Forcent les témoignages mêmes
A l'équité les moins soumis:
En vain par ses bontés célèbres

Digitized by Google

Cent noms sont sortis des ténèbres;
Les malheureux n'ont point d'amis[1].

O vous! que la bonne fortune
Maintient à l'abri des revers,
De la terre charge importune,
Peuple inutile à l'univers,
Au sein de la béatitude,
Bornez-vous; fixez votre étude
Au choix des plaisirs les plus doux;
Et dans l'oisive nonchalance
De votre paisible opulence,
Ne songez qu'à vivre pour vous:

Tandis que le zèle héroïque,
Esclave de sa dignité,
A la félicité publique
Consacrera sa liberté,

[1] *Les malheureux n'ont point d'amis.* Cela n'est pas consolant, mais il y a long-temps que cela est vrai, et qu'Horace nous l'a dit en beaux vers:

Diffugiunt, cadis
Cum fæce siccatis, amici.

Et la raison qu'il en donne n'est pas à l'honneur du cœur humain:

Ferre jugum pariter dolosi.

Ces trois dernières strophes sont les meilleures et les mieux écrites de la pièce: mais que de choses nous eussions pu relever encore, sous le rapport du style, dans celles qui les précèdent! Ici *une influence, comble d'une affluence;* là, un *canal change l'industrie en extravagance, etc.*

Ou, perdu dans la foule obscure,
Et d'une vie ingrate et dure
Trainant les soucis épineux,
Verra, sans murmure et sans peine,
De la prospérité hautaine
Briller le faste dédaigneux.

ODE VIII.

A LA PAIX.

O Paix! tranquille Paix! secourable immortelle[1],
Fille de l'harmonie et mère des plaisirs[2],
Que fais-tu dans les cieux, tandis que de Cybèle
Les sujets désolés t'adressent leurs soupirs?

Si, par l'ambition de la terre bannie,
Tu crois devoir ta haine à tes profanateurs,
Que t'a fait l'innocence, injustement punie
De l'inhumanité de ses persécuteurs?

Équitable déesse, entends nos voix plaintives:
Vois ces champs ravagés, vois ces temples brûlants,

[1] *O Paix, tranquille paix, etc.* La marche simple et majestueuse de ces quatre alexandrins, qui composent la strophe, est heureusement adaptée au sujet, qui ne comportoit ni les grands effets, ni les mouvements impétueux de l'ode pindarique.

[2] Cette expression est de Racine, dans son idylle *sur la Paix*.

Ces peuples éplorés, ces mères fugitives,
Et ces enfants meurtris entre leurs bras sanglants[1].

De quels débordements de sang et de carnage[2]
La terre a-t-elle vu ses flancs plus engraissés?
Et quel fleuve jamais vit border son rivage
D'un plus horrible amas de mourants entassés?

Telle autour d'Ilion la mort livide et blême[3]
Moissonnoit les guerriers de Phrygie et d'Argos,
Dans ces combats affreux où le dieu Mars lui-même
De son sang immortel vit bouillonner les flots.

D'un cri pareil au bruit d'une armée invincible
Qui s'avance au signal d'un combat furieux,
Il ébranla du ciel la voûte inaccessible,
Et vint porter sa plainte au monarque des dieux.

[1] *Et ces enfants meurtris entre leurs bras sanglants. Meurtris* pour *assassinés*, est un terme poétique, dont Racine avoit déja senti le prix et le besoin pour notre versification. Il avoit dit dans *Athalie :*

Allez, sacrés vengeurs de vos princes *meurtris*.

[2] *De quels débordements, etc.* Ce n'est plus là le pinceau qui traçoit, dans l'ode à la Fortune, ces mêmes images d'une manière si forte et si énergique. Remarquez la petite négligence de *débordements*, et de *border*, deux vers après; et d'ailleurs, que signifie un fleuve *bordé* d'un *amas?*

[3] *Telle autour d'Ilion, etc.* Voilà, sans contredit, l'un des plus heureux écarts que l'on puisse citer. Le poète ne paroit sortir de son sujet que pour y rentrer plus avant encore; et la condamnation des fureurs de Mars est le plus bel éloge des avantages de la paix.

Pourquoi, trop peu sensible aux misères humaines,
Mercure, malgré moi, vint-il t'en délivrer?

La Discorde, dès-lors avec toi détrônée,
Eût été pour toujours reléguée aux enfers;
Et l'altière Bellone, au repos condamnée,
N'eût jamais exilé la Paix de l'univers.

La Paix, l'aimable Paix, fait bénir son empire [1];
Le bien de ses sujets fait son soin le plus cher:
Et toi, fils de Junon, c'est elle qui t'inspire
La fureur de régner par la flamme et le fer. »

Chaste Paix, c'est ainsi que le maître du monde
Du fier Mars et de toi sait discerner le prix:
Ton sceptre rend la terre en délices féconde,
Le sien ne fait régner que les pleurs et les cris.

Pourquoi donc aux malheurs de la terre affligée
Refuser le secours de tes divines mains?
Pourquoi, du roi des cieux chérie et protégée,
Céder à ton rival l'empire des humains?

Je t'entends: c'est en vain que nos vœux unanimes
De l'Olympe irrité conjurent le courroux;

[1] *Fait bénir son empire.* Et dans le vers suivant, *fait son soin*: nous avions un peu plus haut, *te faisoient soupirer.* Cet emploi du verbe *faire* a presque toujours quelque chose de froid, qu'on doit éviter avec soin, même dans une prose un peu animée: il est d'ailleurs beaucoup trop répété ici; c'est au moins une négligence.

Avant que sa justice ait expié nos crimes,
Il ne t'est pas permis d'habiter parmi nous.

Et quel siècle jamais mérita mieux sa haine[1]?
Quel âge plus fécond en Titans orgueilleux?
En quel temps a-t-on vu l'impiété hautaine
Lever contre le ciel un front plus sourcilleux?

La peur de ses arrêts n'est plus qu'une foiblesse:
Le blasphème s'érige en noble liberté;
La fraude au double front, en prudente sagesse,
Et le mépris des lois, en magnanimité.

Voilà, peuples, voilà ce qui sur vos provinces
Du ciel inexorable attire la rigueur;
Voilà le dieu fatal qui met à tant de princes
La foudre dans les mains, la haine dans le cœur.

Des douceurs de la paix, des horreurs de la guerre,
Un ordre indépendant détermine le choix:
C'est le courroux des rois qui fait armer la terre;
C'est le courroux des dieux qui fait armer les rois.

C'est par eux que sur nous la suprême vengeance
Exerce les fléaux de sa sévérité,

[1] *Et quel siècle jamais*, etc. Beau mouvement, et qui sembleroit imité de Virgile, à la fin du premier livre des *Géorgiques*, v. 505.

Quippe ubi fas versum atque nefas, tot bella per orbem,
Tam multa scelerum facies, etc.

Lorsque après une longue et stérile indulgence
Nos crimes ont du ciel épuisé la bonté.

Grands dieux! si la rigueur de vos coups légitimes
N'est point encor lassée après tant de malheurs;
Si tant de sang versé, tant d'illustres victimes,
N'ont point fait de nos yeux couler assez de pleurs;

Inspirez-nous du moins ce repentir sincère,
Cette douleur soumise, et ces humbles regrets,
Dont l'hommage peut seul, en ces temps de colère,
Fléchir l'austérité de vos justes décrets.

Échauffez notre zèle, attendrissez nos ames,
Élevez nos esprits au céleste séjour,
Et remplissez nos cœurs de ces ardentes flammes
Qu'allument le devoir, le respect, et l'amour.

Un monarque vainqueur, arbitre de la guerre,
Arbitre du destin de ses plus fiers rivaux,
N'attend que ce moment pour poser son tonnerre,
Et pour faire cesser la rigueur de nos maux.

Que dis-je? ce moment de jour en jour s'avance:
Les dieux sont adoucis, nos vœux sont exaucés;
D'un ministre adoré l'heureuse providence[1]
Veille à notre salut: il vit; c'en est assez.

[1] *D'un ministre adoré, etc.* Le cardinal de Fleury, qui, après avoir conduit, avec sa prudence ordinaire, la guerre de 1723 à 1736,

Peuples, c'est par lui seul que Bellone asservie
Va se voir enchaîner d'un éternel lien :
C'est à notre bonheur qu'il consacre sa vie [1] ;
C'est à votre repos qu'il immole le sien.

Reviens donc, il est temps que son vœu se consomme,
Reviens, divine Paix, en recueillir le fruit :
Sur ton char lumineux fais monter ce grand homme,
Et laisse-toi conduire au dieu qui le conduit.

Ainsi, du ciel calmé rappelant la tendresse,
Puissions-nous voir changer par ses dons souverains
Nos peines en plaisirs, nos pleurs en alégresse,
Et nos obscures nuits en jours purs et sereins !

venoit de la terminer glorieusement par le traité qui valut le royaume de Naples et de Sicile à D. Carlos, et à la France la cession à perpétuité du duché de Lorraine.

[1] *C'est à notre bonheur qu'il consacre sa vie ;*
C'est à votre repos qu'il immole le sien. Bien loin que la répétition du tour soit vicieuse ici, elle est au contraire pleine de grace et de noblesse. Il y a quelquefois un art infini à tirer le contraste de la répétition même, c'est-à-dire une beauté, de ce qui est ordinairement un défaut. Il en est de même de ce vers charmant :

Et laisse-toi *conduire* au dieu qui le *conduit*.

ODE IX.

A M. LE COMTE DE LANNOY,

GOUVERNEUR DE BRUXELLES.

SUR UNE MALADIE DE L'AUTEUR, CAUSÉE PAR UNE ATTAQUE DE PARALYSIE, EN 1738.

Celui qui des cœurs sensibles[1]
Cherche à devenir vainqueur,
Doit, pour les rendre flexibles,
Consulter son propre cœur;
C'est notre plus sûr arbitre:
Les dieux ne sont qu'à ce titre
De nos offrandes jaloux:
Si Jupiter veut qu'on l'aime,
C'est qu'il nous prévient lui-même
Par l'amour qu'il a pour nous.

C'est cette noble industrie[2],
Comte, qui, par tant de nœuds,

[1] *Celui qui des cœurs sensibles, etc.* Cette ode offre un assez grand nombre de strophes bien faites; mais les fréquentes inégalités du style, et l'incohérence des idées, n'annoncent que trop l'âge et l'état de l'auteur.

[2] *C'est cette noble industrie.* Rousseau affectionne singulièrement cette expression, et nous l'avons déja trouvée, accompagnée de la même épithète.

T'attache dans ta patrie
Tous les cœurs et tous les vœux :
Rappelle dans ta pensée,
A la nouvelle annoncée
Du dernier prix de ta foi,
Tous ces torrents de tendresse
Dont la publique alégresse
Signala son feu pour toi.

En moi-même, ô preuve insigne!
Jusqu'où n'a point éclaté
D'un caractère si digne
L'intarissable bonté!
Dans le calme, dans l'orage,
Toujours même témoignage,
Sur-tout dans ces tristes jours,
Dont la lumière effacée
De ma planète éclipsée
Me fait sentir le décours [1].

Malheureux l'homme qui fonde
L'avenir sur le présent [2],

[1] *Me fait sentir le décours.* Le Brun relève et condamne durement ce *terme astronomique*, qu'il exclut pour toujours du *Dictionnaire des Poëtes.*

[2] *Malheureux l'homme qui fonde l'avenir sur le présent.* Voilà une phrase de prose : Racine (cantique IV) a tiré deux beaux vers, d'un tour exactement pareil :

Malheureux l'*homme* qui fonde
Sur les hommes son appui!

Tout l'artifice consiste ici dans la répétition du mot *homme*; rien

Et qu'endort au sein de l'onde
Un zéphire séduisant!
Jamais l'adverse fortune,
Ma surveillante importune,
Ne parut plus loin de moi;
Et jamais aux doux mensonges
Des plus agréables songes,
Je ne prêtai tant de foi.

C'est dans ces routes fleuries
Où mes volages esprits
Promenoient leurs rêveries,
D'un charme trompeur épris,
Que, contre moi révoltée,
L'impatiente Adrastée [1],
Némésis, avoit caché,
Vengeresse impitoyable,
Le précipice effroyable
Où mes pas ont trébuché.

Tel qu'un arbre stable et ferme [2],

en apparence de plus facile à trouver: mais ce sont de ces riens que rencontrent seuls les grands poètes.

[1] *L'impatiente Adrastée, etc.* Fille de Jupiter et de la Nécessité. Spécialement chargée de la vengeance des dieux, son infatigable activité poursuivoit le coupable, et ne manquoit jamais de l'atteindre. La Mythologie égyptienne la plaçoit dans une région plus élevée que la lune, et d'où elle observoit les actions des hommes.

[2] *Tel qu'un arbre stable et ferme, etc.* Ce premier vers est un peu dur, mais la comparaison est noble, touchante, et bien versifiée; il n'en est pas de même de la strophe suivante, où un *sang aduste régit* la moitié d'un corps, qui n'est plus *étayé*

Quand l'hiver par sa rigueur
De la sève qu'il renferme
A refroidi la vigueur;
S'il perd l'utile assistance
Des appuis dont la constance
Soutient ses bras relâchés,
Sa tête altière et hautaine
Cachera bientôt l'arène
Sous ses rameaux desséchés :

Tel, quand le secours robuste
Dont mon corps est étayé
En laisse à mon sang aduste
Régir la foible moitié,
L'autre moitié, qui succombe,
Hésite, chancelle, tombe,
Et sent que, malgré l'effort
Que sa vertu fait renaître,
Le plus foible est toujours maître,
Et triomphe du plus fort.

Par mes desirs prévenue,
Près de mon lit douloureux
Déja la Mort est venue
Asseoir son squelette affreux [1];

Asseoir son squelette affreux. L'image est neuve, hardie, et l'expression belle. Quel dommage qu'une strophe qui commence si bien, finisse par des vers tels que ceux-ci :

L'excès, toujours plus terrible,
D'un accablement horrible,
Par l'insomnie *ulcéré*.

Et le regard homicide
De son cortège perfide,
Porte à son dernier degré
L'excès, toujours plus terrible,
D'un accablement horrible,
Par l'insomnie ulcéré.

Quelle vapeur vous enivre,
Mortels qui, chéris du sort,
Ne desirez que de vivre,
Et ne craignez que la mort?
Souvent, malgré leurs promesses,
Vos dignités, vos richesses,
Affligent leurs possesseurs :
Pour les ames généreuses,
Du vrai bonheur amoureuses,
La mort même a ses douceurs.

On a beau se plaindre d'elle,
Quelque horreur que l'on en ait,
Les guerriers la trouvent belle
Quand elle vient d'un seul trait
Les frapper à l'improviste :
Mais, juste ciel ! qu'elle est triste,
Et quel rigoureux travail,
Quand ses approches moins vives,
Par des pertes successives
Nous détruisent en détail !

Près de ma dernière aurore,
En vain dit-on que les cieux

De quelques beaux jours encore
Pourront éclairer mes yeux :
O promesse imaginaire !
Quel emploi pourrois-je faire,
Soleil, céleste flambeau,
De ta lumière suprême,
Quand la moitié de moi-même
Est déja dans le tombeau ?

Achève donc ton ouvrage,
Viens, ô favorable Mort,
De ce cadne assemblage
Rompre le fragile accord !
Par ce coup où je t'invite,
Permets que mon corps s'acquitte
De ce qu'il doit au cercueil ;
Et que mon ame y révoque
Cette constance équivoque
Dont la douleur est l'écueil.

Ainsi, parmi les ténèbres [1],
Les yeux vainement fermés,
Dans mille pensers funèbres
Mes sens étoient abymés ;
Lorsque d'une voix amie

[1] *Ainsi parmi les ténèbres, etc.* Le talent de Rousseau n'est plus ici qu'un feu mourant, qui jette de loin en loin quelques étincelles : mais elles sont vives, brillantes encore, et très dignes d'être recueillies et conservées, pour entretenir ou rallumer, en cas de besoin, le feu sacré de la poésie.

Mon oreille raffermie
Crut reconnoître les sons :
C'étoit l'ombre de Malherbe [1],
Qui sur sa lyre superbe
Vint m'adresser ces leçons :

« Sous quelles inquiétudes [2],
Ami, te vois-je abattu?
Que t'ont servi nos études?
Qu'as-tu fait de ta vertu,
Toi qui, disciple d'Horace,
Par les nymphes du Parnasse
Dès ton jeune âge nourri,
Semblois sur ces espérances,
Contre toutes les souffrances
T'être fait un sûr abri?

Ignores-tu donc encore
Que tous les fléaux tirés
De la boîte de Pandore
Se sont du monde emparés;
Que l'ordre de la nature
Soumet la pourpre et la bure

[1] *C'étoit l'ombre de Malherbe, etc.* La fiction est heureuse, et le personnage bien choisi. Quelle voix plus consolante, en effet, et plus tutélaire, pouvoit se faire entendre à Rousseau, dans cette circonstance douloureuse, que celle du génie créateur qui l'avoit si souvent et si bien inspiré!

[2] *Sous quelles inquiétudes, etc.* On n'est point *abattu*, on est troublé, agité *par*, et non pas *sous* les *inquiétudes*.

Aux mêmes sujets de pleurs;
Et que, tout fiers que nous sommes,
Nous naissons tous, foibles hommes,
Tributaires des douleurs?

Prétendois-tu que les Parques
Dussent, filant tes instants,
Signaler des mêmes marques
Ton hiver et ton printemps?
Quel dieu te rend si plausible
La jouissance impossible
D'un privilége inouï,
Réservé pour l'empyrée,
Et dont pendant leur durée,
Jamais mortels n'ont joui?

En recevant l'existence
Que le ciel nous daigne offrir,
Nous recevons la sentence
Qui nous condamne à souffrir:
A sa vigueur naturelle
En vain notre corps appelle
De ce décret hasardeux;
Notre ame subordonnée,
Par les soucis dominée,
Paie assez pour tous les deux.

Quelle fièvre plus cruelle
Que ses mortels déplaisirs,
Quand la fortune infidèle

Vient traverser ses desirs?
En tout pays, à tout âge,
La douleur est son partage
Jusqu'à l'heure du trépas:
Dans le sein des grandeurs même,
Le sceptre et le diadème
Ne l'en affranchissent pas.

Que dirai-je du supplice
Où l'exposent tous les jours
L'imposture et la malice
Que farde l'art du discours,
Quand elle voit à sa place
L'Hypocrisie et l'Audace[1]
Triompher de leurs larcins;
Et la timide Innocence,
Sans ressource et sans défense,
Livrée à ses assassins?

Si donc[2], par des lois certaines,
L'ame et le corps, son rempart,
Ont leurs plaisirs et leurs peines,
Leurs biens et leurs maux à part;
N'est-ce pas une fortune,

[1] *L'hypocrisie et l'audace triompher de leurs larcins. L'hypocrisie* usurpe, et *l'audace* enlève de force le prix ou les hommages réservés à la vertu; mais ni l'une ni l'autre ne commettent de *larcins*, dans l'acception reçue de ce mot.

[2] *Si donc, etc.* Cette formule de l'argumentation scolastique est ridicule dans une ode, à force de s'y trouver déplacée.

Quand d'une charge commune
Deux moitiés portent le faix,
Que la moindre le réclame;
Et que du bonheur de l'ame
Le corps seul fasse les frais?

L'espérance consolante[1]
D'un plus heureux avenir,
De ta douleur accablante
Doit chasser le souvenir:
C'étoit le dernier désastre
Que de ton malheureux astre
Exigeoit l'inimitié:
Calme ton ame inquiète;
Némésis est satisfaite,
Et ton tribut est payé. »

ODE X.

A LA POSTÉRITÉ[2].

Déesse des héros, qu'adorent en idée
Tant d'illustres amants dont l'ardeur hasardée

[1] *L'espérance consolante, etc.* Passe, au moins, pour cette dernière strophe; quoique l'on y pût justement reprendre encore *l'inimitié d'un astre* qui *exige* un *désastre*: mais les deux derniers vers sont bien, et ont quelque chose de la gravité mystérieuse d'un habitant des tombeaux.

[2] Réduit, ou plutôt condamné à la triste nécessité de parler de

Ne consacre qu'à toi ses vœux et ses efforts;
Toi qu'ils ne verront point, que nul n'a jamais vue,
Et dont pour les vivants la faveur suspendue
Ne s'accorde qu'aux morts;

Vierge non encor née, en qui tout doit renaître
Quand le temps dévoilé viendra te donner l'être,
Laisse-moi dans ces vers te tracer mes malheurs;
Et ne refuse pas, arbitre vénérable,
Un regard généreux au récit déplorable
De mes longues douleurs.

lui, et de réclamer auprès de la postérité la tardive justice que ne lui avoient point rendue ses contemporains, Rousseau le fait ici avec cette noblesse, cette dignité tranquille, qui n'abandonnent jamais l'homme sûr de son innocence, et opposant sa propre estime au jugement d'un siècle séduit par l'apparence, ou corrompu par la malignité. Ce ne sont plus ici de ces violentes déclamations, de ces satires personnelles échappées aux premiers transports de la passion; c'est l'épanchement d'une ame honnête, douloureusement oppressée, et qui dépose dans cette espèce de *testament* moral, ses derniers chagrins et ses dernières pensées. Ce seroit, à en croire les compilateurs d'anecdotes controuvées, de cette pièce même que dateroit la longue et scandaleuse inimitié qui divisa Voltaire et Rousseau. Elle ne fut que trop réelle; mais il lui faut chercher d'autres causes qu'une épigramme *. Au surplus, l'événement a complètement trompé la prédiction; et l'ode est, comme l'on voit, arrivée *à son adresse*.

Sous le rapport de l'exécution littéraire, cette ode est l'une des meilleures productions de l'auteur dans sa vieillesse. Elle offre un assez grand nombre de beaux vers, et presque aucune des taches que nous avons signalées avec une respectueuse sévérité, dans ses derniers ouvrages.

* Sur le seul titre de la pièce, A LA POSTÉRITÉ, Voltaire dit : *Cela n'ira pas à son adresse*.

Le ciel, qui me créa sous le plus dur auspice,
Me donna pour tout bien l'amour de la justice,
Un génie ennemi de tout art suborneur,
Une pauvreté fière, une mâle franchise,
Instruite à détester toute fortune acquise
Aux dépens de l'honneur.

Infortuné trésor! importune largesse!
Sans le superbe appui de l'heureuse richesse,
Quel cœur impunément peut naître généreux?
Et l'aride vertu, limitée en soi-même,
Que sert-elle, qu'à rendre un malheureux qui l'aime
Encor plus malheureux?

Craintive, dépendante, et toujours poursuivie
Par la malignité, l'intérêt et l'envie,
Quel espoir de bonheur lui peut être permis,
Si, pour avoir la paix, il faut qu'elle s'abaisse
A toujours se contraindre, et courtiser sans cesse
Jusqu'à ses ennemis?

Je n'ai que trop appris qu'en ce monde où nous sommes,
Pour souverain mérite on ne demande aux hommes
Qu'un vice complaisant, de graces revêtu;
Et que, des ennemis que l'amour-propre inspire,
Les plus enveninés sont ceux que nous attire
L'inflexible vertu.

C'est cet amour du vrai, ce zèle antipathique
Contre tout faux brillant, tout éclat sophistique,

Où l'orgueil frauduleux va chercher ses atours,
Qui lui seul suscita cette foule perverse
D'ennemis forcenés, dont la rage traverse
Le repos de mes jours.

« Écartons, ont-ils dit, ce censeur intraitable
Que des plus beaux dehors l'attrait inévitable
Ne fit jamais gauchir contre la vérité;
Détruisons un témoin qu'on ne sauroit séduire;
Et, pour la garantir, perdons ce qui peut nuire
A notre vanité.

Inventons un venin dont la vapeur infame,
En soulevant l'esprit, pénètre jusqu'à l'ame;
Et sous son nom connu répandons ce poison:
N'épargnons contre lui mensonge ni parjure;
Chez le peuple troublé, la fureur et l'injure
Tiendront lieu de raison. »

Imposteurs effrontés, c'est par cette souplesse
Que j'ai vu tant de fois votre scélératesse
Jusque chez mes amis me chercher des censeurs;
Et, des yeux les plus purs bravant le témoignage,
Défigurer mes traits, et souiller mon visage
De vos propres noirceurs.

Toutefois, au milieu de l'horrible tempête
Dont, malgré ma candeur, pour écraser ma tête,
L'autorité séduite arma leurs passions,
La chaste vérité prit en main ma défense,

Et fit luire en tout temps sur ma foible innocence
L'éclat de ses rayons.

Aussi, marchant toujours sur mes antiques traces,
Combien n'ai-je pas vu dans mes longues disgraces
D'illustres amitiés consoler mes ennuis [1],
Constamment honoré de leur noble suffrage,
Sans employer d'autre art que le fidèle usage
D'être ce que je suis !

Telle est sur nous du ciel la sage providence,
Qui, bornant à ces traits l'effet de sa vengeance,
D'un plus âpre tourment m'épargnoit les horreurs :
Pouvoit-elle acquitter, par une moindre voie,
La dette des excès d'une jeunesse en proie
A de folles erreurs ?

Objets de sa bonté, même dans sa colère,
Enfants toujours chéris de cette tendre mère,
Ce qui nous semble un fruit de son inimitié
N'est en nous que le prix d'une vie infidèle,
Châtiment maternel, qui n'est jamais en elle
Qu'un effet de pitié.

Révérons sa justice, adorons sa clémence,
Qui, jusque dans les maux que sa main nous dispense,

[1] Le comte Du Luc, le prince Eugène, le duc d'Aremberg, etc.; et parmi les gens de lettres, L. Racine, Rollin, les PP. Brumoy, et de Tournemine; Lefranc de Pompignan, etc.

Nous présente un moyen d'expier nos forfaits;
Et qui, nous imposant ces peines salutaires,
Nous donne en même temps les secours nécessaires
Pour en porter le faix.

Juste Postérité, qui me feras connoître,
Si mon nom vit encor quand tu viendras à naître,
Donne-moi pour exemple à l'homme infortuné,
Qui, courbé sous le poids de son malheur extrême,
Pour asile dernier n'a que l'asile même
Dont il fut détourné.

Dis-lui qu'en mes écrits il contemple l'image
D'un mortel qui, du monde embrassant l'esclavage,
Trouva, cherchant le bien, le mal qu'il haïssoit;
Et qui, dans ce trompeur et fatal labyrinthe,
De son miel le plus pur vit composer l'absinthe
Que l'erreur lui versoit.

Heureux encor pourtant, même dans son naufrage,
Que le ciel l'ait toujours assisté d'un courage
Qui de son seul devoir fit sa suprême loi;
Des vils tempéraments combattant la mollesse,
Sans s'exposer jamais par la moindre foiblesse
A rougir devant toi!

Voilà quel fut celui qui t'adresse sa plainte:
Victime abandonnée à l'envieuse feinte,
De sa seule innocence en vain accompagné;
Toujours persécuté, mais toujours calme et ferme,

Et, surchargé de jours, n'aspirant plus qu'au terme
A leur nombre assigné.

Le pinceau de Zeuxis, rival de la nature [1],
A souvent de ses traits ébauché la peinture;
Mais du sage lecteur les équitables yeux,
Libres de préjugés, de colère, et d'envie,
Verront que ses écrits, vrai tableau de sa vie,
Le peignent encor mieux [2].

[1] *Le pinceau de Zeuxis.* Jacques-André-Joseph *Aved*, peintre qui se fit, de son temps, un certain nom, dans le genre du *portrait*. Il fut l'intime ami de Rousseau, et le lui prouva dans des circonstances difficiles. — Né à Donai, en 1702; mort à Paris, en 1766.

[2] C'est le vers de Martial que Rousseau desiroit que l'on plaçât, et qui fut mis en effet au bas de son portrait :

Certior in nostro carmine vultus erit.
Liv. VII, Épig. 83.

FIN DES ODES.

Digitized by Google

STANCES

SUR L'AFFECTATION DU STYLE[1].

Que dis-tu, naïf Saint-Amand[2],
Du goût de nos odes hautaines?
Il est perdu ce ton charmant
Sur lequel tu chantois les tiennes.
Ce ne sont plus que mots pompeux,
Que labyrinthe ténébreux
De phrases qu'on veut que j'entende.
De grace, viens; redonne-moi
Cet heureux ton, mort avec toi:
Mon siècle, hélas! te redemande.

Ennuyés de tant de liqueurs,
De vins fumeux, de bonne chère;

[1] Cette pièce, l'un des premiers essais de l'auteur, avoit été conservée par Louis Racine, qui l'envoya à Brossette, en 1741, non *comme belle*, dit-il, *mais comme curieuse*. Nous sommes, à cet égard, de l'avis de Racine; et, comme lui, nous pensons également, que, quand un homme *a été aussi loin*, on est bien aise de voir *d'où il est parti*. C'est ce qui nous a engagés à placer immédiatement ces stances à côté de l'*ode à la Postérité*. C'est en fixant ainsi les deux points extrêmes de la carrière, que l'on peut donner une idée plus juste de l'athlète qui l'a parcourue.

[2] La naïveté dont Rousseau loue ici Saint-Amand n'étoit guère que de la bassesse et de la platitude. — Voyez notre commentaire sur les œuvres de Boileau, sat. I et IX; *Art Poétique*, chant Ier.

Désormais, plus sobres buveurs,
Nous soupirons après l'eau claire.
Beau ruisseau, sur tes bords assis,
Je viens de mes sens obscurcis
Dissiper la vapeur impure.
Loin d'ici tout page ou valet,
Ma main sera mon gobelet:
Rien n'approche de la nature.

Ne donnons pas un plus long cours
A cette utile métaphore:
Mon siècle n'a que trop recours
A ce voile qu'on double encore.
D'où nous vient ce style tendu?
Est-ce un crime d'être entendu?
Pourquoi cette contrainte extrême?
Est-ce ceci?... non, c'est cela....
Et de quoi disputez-vous là?
L'auteur ne le sait pas lui-même.

Le François n'auroit-il donc plus
Cet air aisé qu'il tient des Graces,
Et que tous nos voisins perclus
N'imitent que par des grimaces?
Il est encor cet air charmant,
Dans le geste et l'habillement;
Tout en nous encor le respire:
Mais, témoin nos derniers écrits,
Cet air n'est plus dans nos esprits;
Que je suis honteux de le dire!

Il n'est plus de ces tours heureux
Faits tout exprès pour la pensée,
Où, telle qu'une étoile aux cieux,
Elle étinceloit enchâssée.
Jadis couchés près d'Apollon,
Sur les fleurs du sacré vallon,
Nos poëtes enfantoient leurs rimes :
Aujourd'hui, le cothurne au pied,
Ce n'est plus que sur son trépied
Qu'ils prononcent leurs vers sublimes.

Chaque vers est un trait d'esprit
Que le mien croit d'abord entendre.
Je relis le céleste écrit,
Et je ne puis plus le comprendre.
J'y cherche l'éclair que j'ai vu ;
Ou, pour mieux dire, que j'ai cru
Voir luire à travers le nuage.
C'est l'effet des fausses lueurs :
Tout est dans l'esprit des lecteurs,
Tandis que rien n'est dans l'ouvrage.

Nouvel écueil non moins fatal,
Où brisent nos rimeurs célèbres ;
L'obscurité n'est pas leur mal,
Leur sens s'offre assez sans ténèbres.
Mais de mots nerveux et forcés,
Toujours leurs vers encuirassés
Disent plus qu'ils ne doivent dire :
Vains et communs dans leurs propos,

Ils marchent armés de grands mots,
Que la sotte Ignorance admire.

Leur Apollon toujours grondeur
Met en pièces tout ce qu'il touche.
Son chagrin est pis que fureur,
Et son rire même est farouche.
S'il soupire pour quelque Iris,
Ses soupirs, d'orages nourris,
Sont autant d'éclats de tonnerre;
Et dans sa bouche le hautbois
Épouvante le dieu des bois,
Et sa flûte appelle la guerre.

Fuyez ces terribles rimeurs,
Jeunes Nymphes, Graces fidèles:
Vous êtes le charme des cœurs;
Mais vous n'êtes pas assez belles.
De vos attraits trop délicats
Ils ne sentent point les appas;
Le faux-grand pique seul leur verve.
Peignent-ils l'Amour? c'est Pluton:
La tendre Vénus est Junon,
Et Cloris, l'austère Minerve.

Des excès ennemis du beau
L'affectation est la mère.
Toujours avides du nouveau,
Nous gâtons tout pour trop bien faire.
Tyrans de notre propre esprit,

Jamais rien n'est assez bien dit,
S'il n'est mieux dit qu'on ne doit dire.
Sages arbitres de nos vers,
Proscrivez ces vices divers,
En couronnant cette satire.

CANTATES.

Digitized by Google

CANTATES[1].

CANTATE I.

DIANE.

A peine le soleil, au fond des antres sombres,
Avoit du haut des cieux précipité les ombres[2],
Quand la chaste Diane, à travers les forêts,
Aperçut un lieu solitaire
Où le fils de Vénus et les dieux de Cythère
Dormoient sous un ombrage frais:
Surprise, elle s'arrête; et sa prompte colère

[1] « On diroit que Rousseau s'est plu à réserver, pour ses *Cantates*, toute la flexibilité de son beau talent. Il s'y montre tout à-la-fois pur, élégant, harmonieux, passionné; et se venge bien du reproche qu'on lui a fait quelquefois de manquer de sentiment dans ses odes; ses seules cantates suffiroient pour le placer au plus haut rang, parcequ'il y développe toutes les qualités qui font le grand poëte : l'invention, le coloris, la grace, et les artifices du style, portés au plus haut période. Le Brun. » — La Harpe regarde ces mêmes cantates comme des *morceaux achevés*. « C'est là, dit-il, qu'il paroît avoir eu le plus de souplesse et de flexibilité : il sait choisir ses sujets, les diversifier et les remplir. Ce sont des morceaux peu étendus, mais *finis*. »

[2] *Précipité les ombres*. C'est peindre, en l'exprimant, la rapidité du passage subit des ténèbres à la lumière. Le tableau opposé est rendu par Virgile avec la même vérité, la même précision : *Ruit Oceano nox*. Énéid. II, 250.

S'exhale en ce discours, qu'elle adresse tout bas [1]
A ces dieux endormis, qui ne l'entendent pas [2] :

Vous, par qui tant de misérables
Gémissent sous [3] d'indignes fers,
Dormez, Amours inexorables,
Laissez respirer l'univers.

Profitons de la nuit profonde
Dont le sommeil couvre leurs yeux;
Assurons le repos au monde [4],
En brisant leurs traits odieux.

Vous, par qui tant de misérables
Gémissent sous d'indignes fers,
Dormez, Amours inexorables,
Laissez respirer l'univers.

A ces mots elle approche; et ses nymphes timides,
Portant sans bruit leurs pas vers ces dieux homicides,
D'une tremblante main saisissent leurs carquois;
Et bientôt du débris de leurs flèches perfides
Sèment les plaines et les bois.

[1] *S'exhale en ce discours, etc.* Le Brun ne veut pas qu'on *exhale* un discours qui *s'adresse tout bas!* comme si le dépit, la fureur concentrés ne *s'exhaloient* pas le plus souvent par des mots entrecoupés, sans suite, sans liaison; image fidèle du trouble de l'ame, et du désordre des idées!

[2] VAR. Qui ne l'entendoient pas.
[3] VAR. Dans d'indignes fers.
[4] VAR. Et faisons le repos du monde.

Tous les dieux des forêts, des fleuves[1], des montagnes,
Viennent féliciter leurs heureuses compagnes;
Et de leurs ennemis bravant les vains efforts,
Expriment ainsi leurs transports :

Quel bonheur! quelle victoire!
Quel triomphe! quelle gloire!
Les Amours sont désarmés.

Jeunes cœurs, rompez vos chaînes :
Cessons[2] de craindre les peines
Dont nous étions alarmés.

Quel bonheur! quelle victoire!
Quel triomphe! quelle gloire!
Les Amours sont désarmés.

L'Amour s'éveille au bruit de ces chants d'alégresse[3];
Mais quels objets lui sont offerts!
Quel réveil! dieux! quelle tristesse,
Quand de ses dards brisés il voit les champs couverts!
« Un trait me reste encor dans ce désordre extrême;
« Perfides, votre exemple instruira l'univers. »

[1] VAR. Des plaines.

[2] VAR. Cessez.....
Dont vous vous étiez alarmés.

[3] *L'Amour s'éveille au bruit, etc.* Tout ce petit poëme est plein de mouvement, de chaleur, et d'agrément. Il n'y a pas une de ces cantates qui ne puisse offrir un sujet gracieux au pinceau de l'artiste, et une riche matière de composition au talent d'un grand musicien.

Il parle; le trait vole, et, traversant les airs,
Va percer Diane elle-même:
Juste, mais trop cruel revers,
Qui signale, grand dieu, ta vengeance suprême[1]!

Respectons l'Amour[2]
Tandis qu'il sommeille;
Et craignons qu'un jour
Ce dieu ne s'éveille.

En vain nous romprons[3]
Tous les traits qu'il darde,
Si nous ignorons
Le trait[4] qu'il nous garde.

Respectons l'Amour
Tandis qu'il sommeille;
Et craignons qu'un jour
Ce dieu ne s'éveille.

[1] *Qui signale, grand dieu, etc.* C'étoit en effet le comble de la gloire pour l'Amour, d'avoir triomphé de la chaste, de l'inflexible déesse, qui avoit insolemment bravé jusqu'alors le pouvoir et la vengeance du dieu redoutable.

[2] *Respectons l'Amour, etc.* MAROT, *épig.* XVII, sur une statue de Vénus endormie:

Ne l'esveillez, elle ne vous nuyra.
Si l'esveillez, croyez qu'elle ouvrira
Ses deux beaux yeux, pour les vostres *bender*.

C'est-à-dire, en vieux langage, *mettre dans l'embarras.*

[3] *En vain nous romprons, etc.* La brièveté des vers ne fait que mieux ressortir encore le choix bizarre de ces rimes.

[4] VAR. Celui qu'il nous garde.

CANTATE II.

ADONIS.

Le dieu Mars et Vénus, blessés des mêmes traits,
Goûtoient les biens les plus parfaits,
Qu'aux cœurs bien enflammés le tendre Amour apprête;
Mais ce dieu superbe et jaloux,
D'un œil de conquérant regardant sa conquête,
Fit bientôt aux plaisirs succéder les dégoûts.

Un cœur jaloux ne fait paroître
Que des feux qui le font haïr;
Et, pour être toujours le maître,
L'amant doit toujours obéir.

L'Amour ne va point sans les Graces;
On n'arrache point ses faveurs:
L'emportement ni les menaces
Ne font point le lien des cœurs.

Un cœur jaloux ne fait paroître
Que des feux qui le font haïr;
Et, pour être toujours le maître,
L'amant doit toujours obéir.

La déesse déja ne craint plus son absence;
Et, cessant de l'aimer sans s'en apercevoir,

Fait atteler son char, pleine d'impatience,
Et vole vers les bords soumis à son pouvoir[1].
Là, ses jours couloient sans alarmes,
Lorsqu'un jeune chasseur se présente à ses yeux :
Elle croit voir son fils ; il en a tous les charmes[2] ;
Jamais rien de plus beau ne parut sous les cieux[3] ;
Et le vainqueur de l'Inde étoit moins gracieux,
Le jour que d'Ariane il vint sécher les larmes.

La froide Naïade
Sort pour l'admirer ;
La jeune Dryade
Cherche à l'attirer.
Faune, d'un sourire,
Approuve leur choix :
Le jaloux Satyre
Fuit au fond des bois ;
Et Pan, qui soupire,
Brise son hautbois.

[1] Dans l'Idalie ; c'est là que les poëtes ont placé la scène des amours de Vénus et d'Adonis.

[2] *Elle croit voir son fils.* Aussi, nous dit La Fontaine avec sa grace et sa naïveté habituelles :

Le cœur de Vénus ne sait où se sauver.
(Poëme d'*Adonis.*)

[3] *Jamais rien de plus beau, etc.* Voici sous quels traits Ovide nous le présente à l'instant même de sa naissance ; MÉTAM. x, v. 515 :

Laudaret faciem Livor quoque. Qualia namque
Corpora nudorum tabula pinguntur Amorum,
Talis erat : sed, ne faciat discrimina cultus,
Aut huic adde leves, aut illis deme pharetras.

Il aborde en tremblant la charmante déesse :
Sa timide pudeur relève ses appas :
Les Graces, les Ris, la Jeunesse,
Marchent au-devant de ses pas ;
Et du plus haut des airs, l'Amour, avec adresse [1],
Fait partir, à l'instant, le trait dont il les blesse.
Que désormais Mars en fureur
Gronde, menace, tonne, éclate ;
Amants, profitez tous de sa jalouse erreur.
Des feux trop violents font souvent une ingrate :
On oublie aisément un amour qui fait peur,
En faveur d'un amour qui flatte.

Que le soin de charmer
Soit votre unique affaire ;
Songez que l'art d'aimer
N'est que celui de plaire.

Voulez-vous, dans vos feux,
Trouver des biens durables ?
Soyez moins amoureux ;
Devenez plus aimables.

Que le soin de charmer

[1] *Et du plus haut des airs, l'Amour avec adresse, etc.* La chose, suivant Ovide, se passa un peu différemment :

Namque pharetratus dum dat puer oscula matri,
Inscius exstanti destrinxit arundine pectus.
Læsa manu natum dea reppulit, etc.
MÉTAM. X, v. 525.

Soit votre unique affaire;
Songez que l'art d'aimer
N'est que celui de plaire.

CANTATE III.

LE TRIOMPHE DE L'AMOUR.

Filles du Dieu de l'univers,
Muses, que je me plais dans vos douces retraites!
Que ces rivages frais, que ces bois toujours verts [1]
Sont propres à charmer les ames inquiétes!
Quel cœur n'oublieroit ses tourments
Au murmure flatteur de cette onde tranquille?
Qui pourroit résister aux doux ravissements
Qu'excite votre voix fertile [2]?
Non, ce n'est qu'en ces lieux charmants
Que le parfait bonheur a choisi son asile.

Heureux qui de vos doux plaisirs
Goûte la douceur toujours pure!

[1] *Que ces rivages frais, que ces bois toujours verts, etc.* Il règne dans tout ce début une mollesse, un abandon, qui, sans rien ôter à l'élégance, à la correction du style, caractérisent parfaitement le calme et la paix d'un cœur jusqu'alors étranger à l'amour. On croiroit lire des vers de La Fontaine.

[2] *Qu'excite votre voix fertile.* Peut-être cette épithète est-elle un peu ambitieuse, dans un genre de poésie où rien ne doit laisser apercevoir les traces du travail.

Il triomphe des vains desirs,
Et n'obéit qu'à la nature.

Il partage avec les héros
La gloire qui les environne;
Et le puissant dieu de Délos
D'un même laurier les couronne.

Heureux qui de vos doux plaisirs
Goûte la douceur toujours pure!
Il triomphe des vains desirs,
Et n'obéit qu'à la nature.

Mais que vois-je, grands dieux! quels magiques efforts[1]
Changent la face de ces bords!
Quelles danses! quels jeux! quels concerts d'alégresse!
Les Graces, les Plaisirs, les Ris, et la Jeunesse,
Se rassemblent de toutes parts.
Quel songe me transporte au-dessus du tonnerre?
Je ne reconnois point la terre
Au spectacle enchanteur qui frappe mes regards.

Est-ce la cour suprême
Du souverain des dieux?
Ou Vénus elle-même
Descend-elle des cieux?

[1] *Mais que vois-je, grands dieux! etc.* Comme le rhythme et le mouvement de la phrase changent avec la situation du poète! et quel musicien que Rousseau, dans ses cantates!

Les compagnes de Flore
Parfument ces coteaux;
Une nouvelle Aurore
Semble sortir des eaux;
Et l'Olympe se dore
De ses feux les plus beaux.

Est-ce la cour suprême
Du souverain des dieux?
Ou Vénus elle-même
Descend-elle des cieux?

Nymphes, quel est ce dieu qui reçoit votre hommage?
Pourquoi cet arc et ce bandeau?
Quel charme en le voyant, quel prodige nouveau
De mes sens interdits me dérobe l'usage?
Il s'approche, il me tend une innocente main:
Venez, cher tyran de mon ame;
Venez, je vous fuirois en vain;
Et je vous reconnois à ces traits pleins de flamme
Que vous allumez dans mon sein.

Adieu, Muses, adieu: je renonce à l'envie [1]
De mériter les biens dont vous m'avez flatté:
Je renonce à ma liberté:

[1] *Adieu, Muses, adieu, etc.* Comme Rousseau, Anacréon, Ovide et Horace ont maintes fois pris des Muses un congé, qu'elles ne leur ont heureusement pas plus accordé qu'à Rousseau lui-même. Ils eussent probablement été bien fâchés, et nous aussi, qu'elles les eussent pris au mot.

Sous de trop douces lois mon ame est asservie;
Et je suis plus heureux dans ma captivité,
Que je ne le fus de ma vie
Dans le triste bonheur dont j'étois enchanté[1].

CANTATE IV.

L'HYMEN[2].

Ce fut vers cette rive, où Junon adorée
Des peuples de Sidon reçoit les vœux offerts,
Que la divine Cythérée
Pour la première fois parut dans l'univers.
Jamais beauté plus admirée[3]
Ne brilla sur les vastes mers.

[1] *Dans le triste bonheur, etc.* Voilà les *alliances de mots* qu'autorise et se permet, sobrement toutefois, le langage de la poésie, parcequ'elles font heureusement ressortir, par le rapprochement des termes, l'opposition de deux idées, entre lesquelles il y avoit un espace immense à franchir.

[2] C'est quelque chose que de bien choisir son titre; et je suis persuadé que cette jolie cantate paroîtroit plus jolie encore, si le poëte l'eût intitulée, *la naissance* ou *le mariage de Vénus*. La chute épigrammatique,

Vulcain se vit préféré,

n'en deviendroit que plus vive et plus piquante encore, parcequ'elle seroit plus imprévue.

[3] *Jamais beauté plus admirée, etc.* Rien de plus frais, de plus délicieux, et de plus riche en même temps de poésie, que cette pein-

Les Tritons, rassemblés de mille endroits divers,
Autour d'elle flottoient sur l'onde tempérée;
Et les filles du vieux Nérée
Faisoient devant son char retentir ces concerts :

Qu'Éole en ses gouffres enchaîne [1]
Les vents, ennemis des beaux jours;
Qu'il dompte leur bruyante haleine,
Et ne permette qu'aux Amours
De voler sur l'humide plaine.

Dieux du ciel, venez en ces lieux

ture de Vénus sortant des ondes. Anacréon l'avoit déja tracée avec sa grace ordinaire, ode XLIX.

En voici quelques traits empruntés de l'élégante traduction de M. de Saint-Victor.

Cypris, nageant dans leur sillon d'azur,
A cet éclat dont le lis blanc et pur
Brille au milieu des sombres violettes.
Plus loin, porté sur de légers dauphins,
Va se jouant autour de la déesse
Un chœur joyeux d'Amours vifs et malins....
. . . . . .
On voit aussi de l'humide élément
Le peuple agile, ému par sa présence,
Pour égayer son voyage charmant,
Nager près d'elle, et bondir en cadence.

[1] *Qu'Éole en ses gouffres enchaîne, etc.* L'harmonie des mots ne semble-t-elle pas faire entendre les mugissements sourds des vents, replongés, malgré eux, dans leurs gouffres? quelle grace et quelle légèreté dans les deux derniers vers :

Et ne permette qu'aux Amours
De voler sur l'humide plaine!

Admirer un objet si rare :
Avouez que, même à vos yeux,
Les beautés dont la mer se pare
Effacent les beautés des cieux.

Qu'Éole en ses gouffres enchaîne
Les vents, ennemis des beaux jours ;
Qu'il dompte leur bruyante haleine,
Et ne permette qu'aux Amours
De voler sur l'humide plaine.

Jalouse de l'éclat de ces honneurs nouveaux [1],
Amphitrite se cache au plus profond des eaux.
Cependant Palémon conduisoit l'immortelle
Vers cette île enchantée où tendoient ses souhaits ;
Et c'est là que la terre, à sa gloire fidèle,
Met le comble aux honneurs qu'ont reçus ses attraits.

L'amant de l'Aurore
Des yeux qu'il adore
Perd le souvenir :
La timide Flore
Craint de perdre encore
Son jeune Zéphyr :
De sa grace extrême
Minerve elle-même

[1] Un peu plus bas,

Met le comble aux *honneurs*, *etc.*

cette répétition du même mot, en six vers, n'est point heureuse.

Reconnoît le prix;
Et par sa surprise
Junon autorise
Le choix de Pâris.

Frappés de l'éclat de ses yeux,
Neptune, Jupiter, que dis-je? tous les dieux
En font l'objet de leurs conquêtes;
Ils vont tous de l'Hymen implorer les faveurs.
Les faveurs de l'Hymen! aveugles que vous êtes,
L'Hymen est-il donc fait pour assortir les cœurs?
Jupiter étoit roi du monde;
Neptune commandoit sur l'onde;
Mars avoit pour partage un courage indompté;
Mercure, la jeunesse; Apollon, la beauté.

Si de ces dieux l'Amour eût été le refuge[1],
Entre eux du moins son choix se seroit déclaré:
Mais ils prirent l'Hymen pour juge,
Et Vulcain se vit préféré.

Hymen, quand le sort t'outrage[2],
Ne t'en prends point à l'Amour:
De son plus doux héritage
Tu t'enrichis chaque jour;

[1] *Si de ces dieux l'Amour eût été le refuge.* C'est le seul vers un peu foible qui dépare cette jolie composition.

[2] Cette strophe et la suivante ne se trouvent point dans l'édition publiée en 1808, avec les notes de Le Brun.

Souffre que de ton partage
Il s'enrichisse à son tour.

Souvent, par un juste échange[1],
Il t'enlève tes sujets :
Tu lui fais un crime étrange
De quelques larcins secrets ;
Mais c'est ainsi qu'il se venge
Des larcins que tu lui fais.

CANTATE V.

AMYMONE[2].

Sur les rives d'Argos, près de ces bords arides
Où la mer vient briser ses flots impérieux,
La plus jeune des Danaïdes,
Amymone, imploroit l'assistance des dieux :
Un Faune poursuivoit cette belle craintive[3];

[1] *Souvent, par un juste échange, etc.* On ne retrouve point ici la touche ordinairement fine et spirituelle de l'auteur, dans ces sortes de morceaux.

[2] Aussi coupable que ses sœurs, et souillée, comme elles, du sang de son jeune époux, Amymone eut du moins le mérite du repentir; et les dieux la jugeant assez punie par ses propres remords, l'exemptèrent seule du supplice auquel les autres Danaïdes furent condamnées dans les enfers.

[3] *Un Faune poursuivoit, etc.* Elle l'avoit, dit-on, blessé d'une flèche, en voulant tirer sur un cerf; ce qui motive la poursuite et la vengeance du Faune.

Et levant ses mains vers les cieux,
Neptune, disoit-elle, entends ma voix plaintive,
Sauve-moi des transports d'un amant furieux.

A l'innocence poursuivie[1],
Grand dieu, daigne offrir ton secours;
Protége ma gloire et ma vie
Contre de coupables amours.

Hélas! ma prière inutile
Se perdra-t-elle dans les airs?
Ne me reste-t-il plus d'asile
Que le vaste abyme des mers?

A l'innocence poursuivie,
Grand dieu, daigne offrir ton secours;
Protége ma gloire et ma vie
Contre de coupables amours.

La Danaïde, en pleurs, faisoit ainsi sa plainte,
Lorsque le dieu des eaux vint dissiper sa crainte;
Il s'avance, entouré d'une superbe cour:
Tel, jadis, il parut aux regards d'Amphitrite[2],
Quand il fit marcher à sa suite

[1] *A l'innocence poursuivie, etc.* Ces vers sont d'une mélodie si douce et si pure; la plaintive Amymone y soupire si délicieusement sa peine, que l'on ne conçoit guère ce que pourroit ajouter ici le talent du musicien au génie du poëte.

[2] *Tel, jadis, il parut, etc.* L'éclat et la majesté du dieu, la pompe brillante de sa cour, respirent dans ces beaux vers.

L'Hyménée et le dieu d'amour.
Le Faune, à son aspect, s'éloigne du rivage;
Et Neptune, enchanté, surpris,
L'amour peint dans les yeux, adresse ce langage
A l'objet dont il est épris :

Triomphez, belle princesse,
Des amants audacieux :
Ne cédez qu'à la tendresse
De qui sait aimer le mieux.

Heureux le cœur qui vous aime [1],
S'il étoit aimé de vous!
Dans les bras de Vénus même,
Mars en deviendroit jaloux.

Triomphez, belle princesse,
Des amants audacieux :
Ne cédez qu'à la tendresse
De qui sait aimer le mieux.

Qu'il est facile aux dieux de séduire une belle [2]!
Tout parloit en faveur de Neptune amoureux;

[1] *Heureux le cœur qui vous aime, etc.* Il y a, dans ces petits couplets, autant de grace et d'esprit que de sentiment; et tout cela est exprimé avec cette naïve simplicité qui devoit porter la conviction dans le cœur de la jeune Nymphe.

[2] *Qu'il est facile aux dieux de séduire une belle!* Neptune la séduisit en effet, et eut d'elle un fils, Nauplius, qui fut roi d'Eubée, et père du fameux Palamèdes, si injustement sacrifié, pendant le siége de Troie, au ressentiment du vindicatif Ulysse.

L'éclat d'une cour immortelle,
Le mérite récent d'un secours généreux.
Dieux! quel secours[1]! Amour, ce sont là de tes jeux[2].
Quel Satyre eût été plus à craindre pour elle?
Thétis, en rougissant, détourna ses regards;
Doris se replongea dans ses grottes humides,
Et, par cette leçon, apprit aux Néréides
A fuir de semblables hasards.

Tous les amants savent feindre;
Nymphes, craignez leurs appas:
Le péril le plus à craindre
Est celui qu'on ne craint pas.

L'audace d'un téméraire
Est aisée à surmonter:
C'est l'amant qui sait nous plaire
Que nous devons redouter[3].

Tous les amants savent feindre;
Nymphes, craignez leurs appas:
Le péril le plus à craindre
Est celui qu'on ne craint pas.

[1] *Dieux! quel secours! etc.* Il faut savoir gré au peintre de la délicatesse avec laquelle il voile le reste du tableau.

[2] VAR. Sont-ce là de tes jeux?

[3] Jean-Baptiste, dit Le Brun, semble avoir emprunté ces jolis vers à Quinault: ils ont toute la finesse du sentiment qui caractérise cet aimable lyrique.

CANTATE VI.

THÉTIS.

Près de l'humide empire où Vénus prit naissance,
Dans un bois consacré par le malheur d'Atys [1],
Le Sommeil et l'Amour, tous deux d'intelligence,
A l'amoureux Pélée avoient livré Thétis [2].
Qu'eût fait Minerve même, en cet état réduite?
Mais, dans l'art de Protée en sa jeunesse instruite [3],
Elle sut éluder un amant furieux :

[1] *Par le malheur d'Atys.* On sait ce qui arriva à ce jeune berger phrygien, pour avoir indiscrètement violé, en épousant la nymphe *Sangaride*, le serment de chasteté qu'il avoit fait à Cybèle. Cette étrange catastrophe a fourni à Catulle le sujet d'un beau poëme; et à notre Quinault, l'un de ses meilleurs opéra.

[2] *A l'amoureux Pélée, etc.* Jupiter et Neptune avoient formé, d'abord, quelques projets sur Thétis; mais ayant appris qu'il naîtroit d'elle un fils qui seroit plus grand que son père, ils renoncèrent à leurs prétentions, et cédèrent la belle Nymphe à Pélée, fils d'Éaque. (Ovide, *Métam.* liv. XI, v. 221.)

[3] *Mais, dans l'art de Protée, etc.* Ovide, au même endroit, v. 241 et suivants :

Quod nisi venisses, variatis sæpe figuris,
Ad solitas artes, auso foret ille potitus:
Sed modo tu volucris : volucrem tamen ille tenebat;
Nunc gravis arbor eras : hærebat in arbore Peleus.

D'une ardente lionne elle prend l'apparence[1].
Il s'émeut, et, tandis qu'il songe à sa défense,
La Nymphe, en rugissant, se dérobe à ses yeux.

Où fuyez-vous, déesse inexorable,
Cruel lion de carnage altéré?
Que craignez-vous d'un amant misérable,
Que vos rigueurs ont déja déchiré?

Il ne craint point une mort rigoureuse;
Il s'offre à vous sans armes, sans secours;
Et votre fuite est pour lui plus affreuse
Que les lions, les tigres, et les ours.

Où fuyez-vous, déesse inexorable,
Cruel lion de carnage altéré?
Que craignez-vous d'un amant misérable,
Que vos rigueurs ont déja déchiré?

Ce héros malheureux exprimoit en ces mots
Sa honte et sa douleur extrême[2],

[1] *D'une ardente lionne elle prend l'apparence.* Rousseau ne fait guère ici que traduire Ovide :

Tertia forma fuit maculosæ tigridis : illa
Territus Æacides a corpore brachia solvit.

Mais ce qui n'est point dans Ovide, ce qui appartient en propre au poëte françois, c'est le trait admirable qui termine le tableau :

La Nymphe, en rugissant, se dérobe à ses yeux.

[2] VAR..... Soulage par ces mots
L'excès de sa douleur extrême.

Quand tout-à-coup, du fond des flots [1],
Protée apparoissant lui-même :
Que fais-tu, lui dit-il, foible et timide amant?
Pourquoi troubler les airs de plaintes éternelles?
Est-ce d'aujourd'hui que les belles
Ont recours au déguisement?
Répare ton erreur. La nymphe qui te charme
Va rentrer dans le sein des mers;
Attends-la sur ces bords; mais que rien ne t'alarme,
Et songe que tu dois Achille à l'univers [2].

Le guerrier qui délibère
Fait mal sa cour au dieu Mars :
L'amant ne triomphe guère,
S'il n'affronte les hasards.

Quand le péril nous étonne,
N'importunons point les dieux :
Vénus, ainsi que Bellone,
Aime les audacieux.

[1] *Quand tout-à-coup du fond des flots, etc.*

Donec Carpathius, medio de gurgite, vates :
Æacida, dixit, thalamis potiere petitis.
Tu modo, quum gelido sopita quiescet in antro,
Ignaram laqueis, vincloque innecte tenaci.
Nec te decipiat centum mentita figuras;
Sed preme quidquid erit, dum, quod fuit ante, reformet.
OVID. *Metam.* lib. XI, 249 sqq

[2] *Et songe que tu dois Achille à l'univers.* C'est encore à Ovide que Rousseau est redevable de ce beau vers :

Confessam amplectitur heros;
Et potitur votis, ingentique implet Achille. Ibid. 265.

Le guerrier qui délibère
Fait mal sa cour au dieu Mars :
L'amant ne triomphe guère,
S'il n'affronte les hasards.

Pélée, à ce discours, portant au loin sa vue,
Voit paroître l'objet qui le tient sous ses lois :
Heureux que, pour lui seul, l'occasion perdue
Renaisse une seconde fois !
Le cœur plein d'une noble audace,
Il vole à la déesse ; il l'approche, il l'embrasse.
Thétis veut se défendre ; et, d'un prompt changement
Employant la ruse ordinaire,
Redevient, à ses yeux, lion, tigre, panthère :
Vains objets, qui ne font qu'irriter son amant.

Ses desirs ont vaincu sa crainte :
Il la retient toujours d'un bras victorieux ;
Et, lasse de combattre, elle est enfin contrainte [1]
De reprendre sa forme et d'obéir aux dieux.

Amants, si jamais quelque belle,
Changée en lionne cruelle,
S'efforce à vous faire trembler,
Moquez-vous d'une image feinte ;
C'est un fantôme que sa crainte
Vous présente pour vous troubler.

[1] *Elle est enfin contrainte de reprendre sa forme, etc. :*

Tum demum ingemuit : Neque, ait, sine numine vincis :
Exhibita estque Thetis. OVID. *Metam.* lib. XI, 263.

Elle peut, en prenant l'image
D'un tigre ou d'un lion sauvage,
Effrayer les jeunes Amours;
Mais, après un effort extrême,
Elle redevient elle-même,
Et ces dieux triomphent toujours.

CANTATE VII.

CIRCÉ[1].

Sur un rocher désert, l'effroi de la nature,
Dont l'aride sommet semble toucher les cieux,
Circé, pâle, interdite, et la mort dans les yeux[2],
Pleuroit sa funeste aventure.
Là, ses yeux errants sur les flots,
D'Ulysse fugitif sembloient suivre la trace.
Elle croit voir encor son volage héros;
Et, cette illusion soulageant sa disgrace,

[1] « La cantate de *Circé* est un morceau à part; elle a toute l'élévation des plus belles odes de Rousseau, avec plus de variété: c'est un des chefs-d'œuvre de la poésie françoise. La course du poëte n'est pas longue; mais il la fournit d'un élan qui rappelle celui des chevaux de Neptune, dont Homère a dit qu'en trois pas ils atteignoient aux bornes du monde. » La Harpe.

[2] *Circé, pâle, interdite, et la mort dans les yeux.* Quelle vérité! quelle énergie dans cette peinture! c'est la Didon de Virgile: *Cœptis immanibus effera. — Et pallida morte futura.*

Elle le rappelle en ces mots,
Qu'interrompent cent fois ses pleurs et ses sanglots :

Cruel auteur des troubles de mon ame [1],
Que la pitié retarde un peu tes pas :
Tourne un moment tes yeux sur ces climats ;
Et, si ce n'est pour partager ma flamme,
Reviens du moins pour hâter mon trépas.

Ce triste cœur, devenu ta victime,
Chérit encor l'amour qui l'a surpris ;
Amour fatal ! ta haine en est le prix :
Tant de tendresse, ô dieux ! est-elle un crime,
Pour mériter de si cruels mépris ?

Cruel auteur des troubles de mon ame,
Que la pitié retarde un peu tes pas :
Tourne un moment tes yeux sur ces climats ;
Et, si ce n'est pour partager ma flamme,
Reviens du moins pour hâter mon trépas.

C'est ainsi qu'en regrets sa douleur se déclare ;
Mais bientôt, de son art employant [2] le secours [3],

[1] *Cruel auteur des troubles de mon ame, etc.* Que voila bien le langage simple et touchant de la véritable douleur ! Il faut ajouter que le fond de toutes ces idées, et le tour que leur prête le poëte, sont également empruntés d'Ovide, *Remed. Amor.*, 263 et suiv. Circé y dit aussi à Ulysse :

Non ego, quod primo, memini, sperare solebam,
Jam precor, ut conjux tu meus esse velis.
Ne properes, oro! spatium pro munere posco.

[2] VAR. Empruntant le secours.

[3] *Ardet, et adsuetas Circe decurrit ad artes.* Ibid. 287.

Pour rappeler l'objet de ses tristes amours,
Elle invoque à grands cris tous les dieux du Ténare[1],
Les Parques, Némésis, Cerbère, Phlégéton,
Et l'inflexible Hécate, et l'horrible Alecton.
Sur un autel sanglant l'affreux bûcher s'allume,
La foudre dévorante aussitôt le consume;
Mille noires vapeurs obscurcissent le jour;
Les astres de la nuit interrompent leur course;
Les fleuves étonnés remontent vers leur source;
Et Pluton même tremble en son obscur séjour.

Sa voix redoutable[2]
Trouble les enfers;
Un bruit formidable
Gronde dans les airs;
Un voile effroyable
Couvre l'univers;
La terre tremblante
Frémit de terreur;
L'onde turbulente
Mugit de fureur;
La lune sanglante
Recule d'horreur.

[1] *Elle invoque à grands cris, etc.* Nous n'avons rien de plus beau dans notre langue, en ce genre de description. Ce sont les couleurs d'Homère et de Virgile, habilement fondues, sous le pinceau d'un maître digne de leur école.

[2] *Sa voix redoutable, etc.* Comme les images se pressent, s'accumulent, dans ces vers rapides et entraînants! Comme le trouble et le désordre de la nature entière y sont caractérisés!

Dans le sein de la mort ses noirs enchantements[1]
Vont troubler le repos des ombres;
Les mânes effrayés quittent leurs monuments;
L'air retentit au loin de leurs longs hurlements;
Et les vents, échappés de leurs cavernes sombres,
Mêlent à leurs clameurs d'horribles sifflements[2].
Inutiles efforts! amante infortunée,
D'un dieu plus fort que toi dépend ta destinée:
Tu peux faire trembler la terre sous tes pas,
Des enfers déchaînés allumer la colère;
Mais tes fureurs ne feront pas
Ce que tes attraits n'ont pu faire[3].
Ce n'est point par effort qu'on aime,
L'Amour est jaloux de ses droits;

[1] *Dans le sein de la mort ses noirs enchantements, etc.* Virgile lui-même n'a pas trouvé de touches plus fortes et plus vigoureuses pour peindre cette magicienne célèbre que la malheureuse Didon appelle à son secours, et dont l'art peut, à son gré:

Sistere aquam fluviis, et vertere sidera retro:
Nocturnosque ciet Manes: mugire videbis
Sub pedibus terram, et descendere montibus ornos.

Énéid. iv, v. 489.

[2] « Le choix de ces syllabes sourdes et lugubres n'étoit point arbitraire dans une peinture semblable; ces sons en *eurs*, dont la désinence revient sans cesse à l'oreille, font ici un effet admirable. » Le Brun.

[3] *Quid tibi profuerunt, Circe, Perseides herbæ,*
Quum sua Neritias abstulit aura rates?
. . . . . .
Vertere quæ poteras homines in mille figuras,
Non poterus animi vertere jura tui.

Ovid. Remed. Amor. 263 - sqq.

Il ne dépend que de lui-même,
On ne l'obtient que par son choix.
Tout reconnoît sa loi suprême,
Lui seul ne connoît point de lois.

Dans les champs que l'hiver désole [1]
Flore vient rétablir sa cour;
L'alcyon fuit devant Éole [2];
Éole le fuit à son tour:
Mais sitôt que l'Amour s'envole,
Il ne connoît plus de retour.

CANTATE VIII.

CÉPHALE [3].

La nuit d'un voile obscur couvroit encor les airs,
Et la seule Diane éclairoit l'univers,

[1] *Dans les champs que l'hiver désole, etc.* Quel heureux contraste cette poésie riante et gracieuse oppose aux images fortes et terribles qui dominent dans le reste de cette magnifique composition!

[2] VAR. Cérès vient rétablir sa cour:
Flore fuit l'approche d'Éole.
Éole la fuit, etc.

[3] Apollodore, liv. III, ch. xv, distingue deux personnages mythologiques, connus sous le nom de *Céphale;* l'un fut le mari de cette Procris, dont Ovide a chanté les amours et les malheurs,

Quand, de la rive orientale,
L'Aurore, dont l'Amour avance le réveil,
Vint trouver le jeune Céphale,
Qui reposoit encor dans le sein du sommeil.
Elle approche, elle hésite, elle craint, elle admire;
La surprise enchaîne ses sens;
Et l'amour du héros, pour qui son cœur soupire,
A sa timide voix arrache ces accents:

Vous, qui parcourez cette plaine[1],
Ruisseaux, coulez plus lentement;
Oiseaux, chantez plus doucement;
Zéphyrs, retenez votre haleine.

Respectez un jeune chasseur

Métam. liv. VII. Tous deux furent aimés de l'Aurore; mais l'époux de Procris ne voulut point lui sacrifier ses premiers feux, et l'on sait la vengeance cruelle qu'elle en tira. Celui dont il s'agit ici étoit fils de Mercure et de Hersé; il eut de l'Aurore un fils nommé Tithon.

[1] *Vous qui parcourez cette plaine*, etc. Ces stances délicieuses, où le sentiment de la chose est dans le nombre même et l'harmonie du vers, rappellent le sommeil d'*Issé*, et la charmante cantatille d'Apollon.

Vous, ruisseaux amoureux de cette aimable plaine,
Coulez si lentement, et murmurez si bas,
Qu'Issé ne vous entende pas!
Zéphyrs, remplissez l'air d'une fraîcheur nouvelle;
Et vous, Échos! dormez comme elle!

Ces vers sont de La Motte, aussi supérieur à Rousseau dans l'*opéra*, que ce dernier l'est à La Motte dans tous les autres genres lyriques.

Las d'une course violente;
Et du doux repos qui l'enchante,
Laissez-lui goûter la douceur.

Vous, qui parcourez cette plaine,
Ruisseaux, coulez plus lentement;
Oiseaux, chantez plus doucement;
Zéphyrs, retenez votre haleine.

Mais, que dis-je? où m'emporte une aveugle tendresse[1]?
Lâche amant, est-ce là cette délicatesse
Dont s'enorgueillit ton amour[2]?
Viens-je donc en ces lieux te servir de trophée?
Est-ce dans les bras de Morphée
Que l'on doit d'une amante attendre le retour?

Il en est temps encore,
Céphale, ouvre les yeux:
Le jour plus radieux
Va commencer d'éclore,
Et le flambeau des cieux
Va faire fuir l'Aurore.
Il en est temps encore,
Céphale, ouvre les yeux.

[1] *Mais, que dis-je? où m'emporte, etc.* Ce passage brusque et rapide d'un sentiment à un autre, et de ces vœux si paisibles pour le sommeil de Céphale, au dépit chagrin de ne l'avoir pas encore réveillé, est aussi bien exprimé qu'habilement saisi par le poëte, dans la nature même de la passion qu'il décrit.

[2] VAR. Lâche amant, est-ce ainsi que ton ardeur te presse
De voir l'objet de ton amour?

Elle dit; et le dieu qui répand la lumière,
De son char argenté lançant ses premiers feux,
Vint ouvrir, mais trop tard, la tranquille paupière
D'un amant à-la-fois heureux et malheureux.
Il s'éveille, il regarde, il la voit, il l'appelle[1]:
Mais, ô cris, ô pleurs superflus!
Elle fuit, et ne laisse à sa douleur mortelle
Que l'image d'un bien qu'il ne possède plus.
Ainsi l'Amour punit une froide indolence:
Méritons ses faveurs par notre vigilance[2].

N'attendons[3] jamais le jour;
Veillons quand l'Aurore veille:
Le moment où l'on sommeille
N'est pas celui de l'Amour.

Comme un Zéphyr qui s'envole,
L'heure de Vénus s'enfuit,
Et ne laisse pour tout fruit
Qu'un regret triste et frivole.

N'attendons jamais le jour;

[1] *Il s'éveille, il regarde, etc.* Ce tableau du réveil de Céphale, s'efforçant en vain de rappeler l'Aurore qui le fuit, et les couplets qui terminent la cantate, en font, dans son genre, l'une des plus achevées du recueil.

[2] VAR. Ainsi l'Amour punit un jeune cœur coupable:
Méritez, jeunes cœurs, un sort plus favorable.

[3] VAR. N'attendez
Veillez.

Veillons, quand l'Aurore veille :
Le moment où l'on sommeille,
N'est pas celui de l'Amour.

CANTATE IX.

BACCHUS.

C'est toi, divin Bacchus, dont je chante la gloire[1] :
Nymphes, faites silence, écoutez mes concerts[2].
Qu'un autre apprenne à l'univers[3]
Du fier vainqueur d'Hector la glorieuse histoire;
Qu'il ressuscite, dans ses vers,
Des enfants de Pélops l'odieuse mémoire :

[1] *C'est toi, divin Bacchus, etc.* Voilà bien le dithyrambe ancien, dans toute sa fougue pindarique, et respirant d'un bout à l'autre l'ivresse désordonnée du dieu qui l'inspire. Les modernes ne connoissoient guère que de nom un genre de poésie naturellement très répandu chez des peuples où Bacchus avoit un culte public : il étoit réservé au prince de nos lyriques d'en donner aux François l'idée et le modèle à-la-fois, dans cette ode magnifique.

[2] VAR. Chantons le dieu Bacchus; chantons, et que sa gloire
Soit l'éternel objet de nos plus doux concerts.

[3] *Qu'un autre apprenne à l'univers, etc.* Ainsi Anacréon prend congé des Muses graves et sévères, pour ne chanter que Bacchus et les Amours :

Héros fameux! foudres de guerre!
Adieu donc, adieu pour toujours!

Puissant dieu des raisins, digne objet de nos vœux,
C'est à toi seul que je me livre;
De pampres, de festons, couronnant mes cheveux,
En tous lieux je prétends te suivre;
C'est pour toi seul que je veux vivre,
Parmi les festins et les jeux.

Des dons les plus rares
Tu combles les cieux;
C'est toi qui prépares
Le nectar des dieux.

La céleste troupe,
Dans ce jus vanté,
Boit à pleine coupe
L'immortalité.

Tu prêtes des armes
Au dieu des combats;
Vénus sans tes charmes
Perdroit ses appas.

Du fier Polyphème
Tu domptes les sens;
Et Phébus lui-même
Te doit ses accents.

Mais quels transports involontaires
Saisissent tout-à-coup mon esprit agité?

Sur quel vallon sacré, dans quels bois solitaires[1]
Suis-je en ce moment transporté?
Bacchus à mes regards dévoile ses mystères.
Un mouvement confus de joie et de terreur[2]
M'échauffe d'une sainte audace[3];
Et les Ménades en fureur
N'ont rien vu de pareil dans les antres de Thrace.

Descendez, mère d'Amour[4];
Venez embellir la fête
Du dieu qui fit la conquête

[1] *Sur quel vallon sacré, dans quels bois solitaires, etc.* C'est Horace, s'écriant dans son transport vraiment bachique, liv. III, ode XXV :

Quo me, Bacche, rapis tui
Plenum? quæ nemora, aut quos agor in specus,
Velox mente nova?

[2] *Un mouvement confus de joie et de terreur, etc.* Horace, liv. II, ode XIX :

Evoe! recenti mens trepidat metu,
Plenoque Bacchi pectore turbidum
Lætatur! etc.

[3] VAR. M'inspire une divine audace.

[4] *Descendez, mère d'Amour, etc.* Le culte de Vénus se lie si naturellement à celui de Bacchus, que les anciens se gardoient bien de les séparer jamais. Écoutez Anacréon, ode XXXIX :

Quand je bois, quand la folle ivresse
S'empare de mes sens émus,
Des parfums sur moi répandus
Baignant le sein de ma maîtresse,
Dans ses bras je chante Vénus.

SAINT-VICTOR.

Des climats où naît le jour.
Descendez, mère d'Amour;
Mars trop long-temps vous arrête.

Déja le jeune Sylvain,
Ivre d'amour et de vin,
Poursuit Doris dans la plaine;
Et les Nymphes des forêts,
D'un jus petillant et frais
Arrosent le vieux Silène.

Descendez, mère d'Amour;
Venez embellir la fête
Du dieu qui fit la conquête
Des climats où naît le jour.
Descendez, mère d'Amour;
Mars trop long-temps vous arrête.

Profanes, fuyez de ces lieux[1]!
Je cède aux mouvements que ce grand jour m'inspire.
Fidèles sectateurs du plus charmant des dieux,
Ordonnez le festin, apportez-moi ma lyre:
Célébrons entre nous un jour si glorieux.
Mais, parmi les transports d'un aimable délire,
Éloignons loin d'ici ces bruits séditieux
Qu'une aveugle vapeur attire:

[1] *Profanes, fuyez de ces lieux!* L'enthousiasme est à son comble. on sent, on reconnoît la présence du dieu; et le poète cède au sujet, qui l'entraîne malgré lui.

Laissons aux Scythes inhumains[1]
Mêler dans leurs banquets le meurtre et le carnage :
Les dards du Centaure sauvage
Ne doivent point souiller nos innocentes mains.

Bannissons l'affreuse Bellone
De l'innocence des repas :
Les Satyres, Bacchus, et Faune,
Détestent l'horreur des combats.

Malheur aux mortels sanguinaires,
Qui, par de tragiques forfaits,
Ensanglantent les doux mystères
D'un dieu qui préside à la paix !

Bannissons l'affreuse Bellone
De l'innocence des repas :
Les Satyres, Bacchus, et Faune,
Détestent l'horreur des combats.

Veut-on que je fasse la guerre?
Suivez-moi, mes amis ; accourez, combattez.

[1] *Laissons aux Scythes inhumains, etc.* Encore une imitation d'Horace, liv. I, ode XXVII :

Natis in usum lætitiæ scyphis
Pugnare Thracum est. Tollite barbarum
Morem, verecundumque Bacchum
Sanguineis prohibete rixis.

Les stances qui suivent ne sont que le développement poétique de cette pensée d'Horace.

Remplissons cette coupe, entourons-nous de lierre.
Bacchantes, prêtez-moi vos thyrses redoutés.
Que d'athlètes soumis! que de rivaux par terre!
O fils de Jupiter, nous ressentons enfin
Ton assistance souveraine:
Je ne vois que buveurs étendus sur l'arène[1],
Qui nagent dans des flots de vin.

Triomphe! victoire[2]!
Honneur à Bacchus!
Publions sa gloire.
Triomphe! victoire!
Buvons aux vaincus.

Bruyante trompette,
Secondez nos voix,
Sonnez leur défaite:
Bruyante trompette,
Chantez nos exploits.

Triomphe! victoire!
Honneur à Bacchus!
Publions sa gloire.

[1] *Je ne vois que buveurs étendus sur l'arène, etc.* C'est le dernier trait qui devoit compléter la description de cette aimable orgie. Bacchus a triomphé: amis, ennemis, tout est vaincu, tout nage autour de lui *dans des flots de vin.* Il ne reste plus qu'à célébrer la gloire du vainqueur.

[2] *Triomphe! victoire! honneur à Bacchus!* De pareils vers se chantent, pour ainsi dire, plutôt qu'ils ne se lisent: la musique en étoit faite d'avance.

Digitized by Google

Triomphe! victoire!
Buvons aux vaincus[1].

CANTATE X.

LES FORGES DE LEMNOS[2].

Dans ces antres fameux, où Vulcain nuit et jour[3]
Forge de Jupiter les foudroyantes armes,

[1] Je regarde ce magnifique dithyrambe, et l'ode fameuse de Dryden sur *la Sainte-Cécile*, comme les deux plus beaux monuments de la poésie lyrique chez les modernes.

[2] Une ode charmante d'Anacréon (la XLVe) paroit avoir fourni à Rousseau le sujet de cette cantate. La voici:

Pour Cupidon, dans sa forge sacrée,
Avec le fer, Vulcain faisoit un jour
Des traits légers. La belle Cythérée
Dans un miel pur les trempoit tour-à-tour;
Et, dans un coin, l'impitoyable Amour
Méloit le fiel à leur pointe acérée.
Ce furieux qui préside aux hasards,
Mars, brandissant sa lance meurtrière,
Encor souillé de sang et de poussière,
Entre, et d'abord rit de ces foibles dards.
« Tu vas juger, pour prix de ton audace,
« Si celui-ci mérite tes mépris, »
Lui dit l'Amour. Le trait suit la menace.
Mars est frappé: de ses lèvres Cypris
Laisse échapper un sourire céleste.
Mars abattu dit, poussant un soupir:
« Ôte ce trait; je ne puis le souffrir! »
Il est bien là, dit l'Amour; qu'il y reste.

SAINT-VICTOR.

[3] *Dans ces antres fameux, etc.* Une remarque qui n'a sûrement

Vénus faisoit remplir le carquois de l'Amour.
Les Graces, les Plaisirs lui prêtoient tous leurs charmes;
Et son époux, couvert de feux étincelants [1],
Animoit en ces mots les Cyclopes brûlants :

Travaillons, Vénus nous l'ordonne;
Excitons ces feux allumés :
Déchaînons ces vents enfermés;
Que la flamme nous environne :

Que l'airain écume et bouillonne [2];
Que mille dards en soient formés :
Que sous nos marteaux enflammés
A grand bruit l'enclume résonne.

Travaillons, Vénus nous l'ordonne;

point échappé jusqu'ici à la sagacité du lecteur, c'est l'extrême habileté avec laquelle le poëte sait varier le ton, les formes et les couleurs de son style, en passant d'un tableau à un autre. Tour-à-tour riant et gracieux, fort, énergique et vigoureux, et toujours en harmonie avec le sujet qu'il traite, toujours vrai dans l'expression des peintures et des sentiments, il a donné, dans ses cantates, non seulement les preuves multipliées d'un grand talent, mais mesuré, pour ainsi dire, la portée de la langue et de la poésie françoises, qui ne se sont point encore élevées plus haut dans le genre descriptif.

[1] *Son époux couvert, etc.* Je regrette cette circonstance si anacréontique de l'Amour armant de fiel les traits que Vénus avoit trempés d'abord dans un miel pur. Il y a là plus qu'une beauté poétique; une vérité morale.

[2] *Que l'airain écume et bouillonne, etc.* On voit bouillonner l'airain; on entend retentir les coups du marteau enflammé. Quelle peinture qu'une telle poésie!

Excitons ces feux allumés :
Déchaînons ces vents enfermés ;
Que la flamme nous environne.

C'est ainsi que Vulcain, par l'amour excité,
Armoit contre lui-même une épouse volage ;
Quand le dieu Mars, encor tout fumant de carnage,
Arrive, l'œil en feu, le bras ensanglanté [1].
Que faites-vous, dit-il, de ces armes fragiles,
Fils de Junon, et vous, Chalybes assemblés?
Est-ce pour amuser des enfants inutiles,
Que cet antre gémit de vos coups redoublés?

Hâtez-vous de réduire en poudre
Ce fruit de vos travaux honteux :
Renoncez à forger la foudre,
Ou quittez ces frivoles jeux.

Mais, tandis qu'il s'emporte en des fureurs si vaines [2],
Il se sent tout-à-coup frappé d'un trait vengeur.
Quel changement! quel feu répandu dans ses veines,
Couvre son front guerrier de honte et de rougeur!

[1] *Arrive, l'œil en feu, le bras ensanglanté.* Pas un mot qui ne fasse image, qui ne soit un coup de pinceau fortement prononcé.

[2] *Mais, tandis qu'il s'emporte, etc.* Pas un trait dans le tableau suivant, qui ne soit d'une justesse, d'une vérité frappantes; et quelle richesse, quel éclat dans l'expression! C'est véritablement la perfection du style de la poésie. Le Brun ne trouvoit pas un mot à reprendre *raisonnablement* dans cette cantate; et il faudroit presque s'arrêter à chaque vers, pour en faire remarquer toutes les beautés.

Il veut parler; sa voix sur ses lévres expire:
Il léve au ciel les yeux, il se trouble, il soupire;
Toute sa fierté céde; et ses regards confus,
Par les yeux de l'Amour arrêtés au passage,
Achévent de faire naufrage
Contre un sourire de Vénus.

Fiers vainqueurs de la terre,
Cédez à votre tour:
Le vrai dieu de la guerre
Est le dieu de l'amour.

N'offensez point sa gloire;
Gardez de l'irriter:
C'est perdre la victoire,
Que de la disputer.

Fiers vainqueurs de la terre,
Cédez à votre tour:
Le vrai dieu de la guerre
Est le dieu de l'amour[1].

[1] L'édition de Soleure ne renferme que ces dix premières cantates.

Digitized by Google

CANTATE XI.

LES FILETS DE VULCAIN[1].

Le Soleil adoroit la reine de Paphos,
Et disputoit à Mars le cœur de l'immortelle,
Lorsqu'un coup du destin, fatal à son repos,
Du bonheur d'un rival le fit témoin fidèle.

Confus, désespéré, jaloux,
Il court pour se venger[2] d'un si cruel outrage:
Mais au milieu de son courroux
Une secrète voix lui tenoit ce langage:

Où portes-tu tes pas?
Étouffe ta colère,
Et ne t'aveugle pas
Quand la raison t'éclaire.

[1] Rien de plus connu que la fable qui fait le sujet de cette cantate; et, comme dit Ovide, qui l'a racontée deux fois (*Métam.* IV, v. 169 et suiv. *Art d'aimer*, II, 561),

Fabula narratur toto notissima cœlo.

Homère, le premier, l'a placée dans l'*Odyssée*, VIII, 267; et c'est le chantre Démodocus qui en égaie le festin où le roi des Phéaciens a invité Ulysse. Il n'y a dans le vieux poëte ni moins de grace, ni moins d'esprit, que dans ses ingénieux imitateurs.

[2] VAR. Il jure de punir un si cruel outrage.

Tous ces efforts jaloux[1]
Qu'excite une infidèle,
La vengent mieux de nous
Qu'ils ne nous vengent d'elle.

Ainsi, loin de punir
L'ingrate qui t'offense,
Tâche d'en obtenir
Le prix de ton silence[2].

Fais-lui payer ta foi,
Presse, prie, intimide :
L'Amour sera pour toi,
Si la raison te guide.

Foible raison, hélas! le dieu, plein de fureur,
Chez l'époux de Vénus va souffler la terreur.
Dans un réduit obscur, ignoré, solitaire,
Ses yeux, ses yeux ont vu...[3] ce qu'il ne peut plus taire[4].

[1] *Tous ces efforts jaloux, etc.* Tel est le texte de toutes les éditions que j'ai sous les yeux : mais ne seroit-ce point encore là une faute de la nature de celles que nous avons eu déja occasion de relever? et n'est-il pas plus probable que Rousseau (dont l'écriture d'ailleurs étoit très difficile à lire) avoit mis *transports*, qui étoit ici l'expression rigoureusement commandée par la pensée?

[2] *Pete munus ab illa,*
Et tibi, si taceas, quod dare possit, habet.
Ovid. Art. amat. II, 575.

[3] *Ses yeux, ses yeux ont vu.... ce qu'il ne peut plus taire.* Il s'exprime plus clairement encore dans Ovide, *Métam.* liv. IV, v. 174.

Furta tori, furtique locum monstravit.

[4] VAR. Leur amour téméraire.

A ce discours, Vulcain, de rage possédé,
N'aspire qu'à confondre une épouse perfide.
Malheureux! mais l'hymen fut toujours mal guidé,
Quand il prit le courroux pour guide.
Autour de ce réduit heureux,
Théâtre où les Amours célébrent leur victoire,
Il dispose avec art d'imperceptibles nœuds [1];
Piége où doit expirer leur honneur et sa gloire.

Craignez, amants trop heureux [2],
Votre félicité même:
Plus un bonheur est extrême,
Et plus il est dangereux.

Le dieu qui vous fait aimer
Vous enivre de ses charmes:
Mais d'un amour sans alarmes
On doit toujours s'alarmer.

Craignez, amants trop heureux,
Votre félicité même:
Plus un bonheur est extrême,
Et plus il est dangereux.

[1] *Il dispose avec art d'imperceptibles nœuds.* Tout ce qui suit est fidèlement emprunté du poète latin:

Extemplo graciles ex ære catenas,
Retiaque, et laqueos, quæ lumina fallere possint,
Elimat.

[2] VAR. Tremblez, amants trop heureux!
Craignez votre bonheur même:
Souvent un bonheur extrême
Est un piége dangereux.

Victimes de leur négligence,
Mars et Vénus surpris sont la fable des cieux.
Déja, tout fier de sa vengeance,
Vulcain, à ce spectacle, appelle tous les dieux.
Déja sur cet objet leur troupe se partage;
Quand tout-à-coup Momus court à ce dieu peu sage[1],
Et d'un laurier burlesque[2] orne son triste front.
Tout l'Olympe éclata de rire;
Et Vulcain, essuyant mille traits de satire,
S'enfuit, et dans Lemnos fut cacher[3] son affront.

Heureux qui se rend maître
D'un stérile[4] courroux!
C'est être heureux époux,
Que de feindre de l'être;
Et plus on est jaloux,
Moins on doit le paroître.

[1] Dans Homère (v. 342), c'est Mercure qui consentiroit volontiers à être donné, aux mêmes conditions, en spectacle à l'Olympe tout entier.

Αὐτὰρ ἐγὼν εἴδοιμι παρὰ χρυσέῃ Ἀφροδίτῃ.

Ovide n'indique aucun dieu en particulier :

Hic aliquis ridens : in me, fortissime Mavors,
Si tibi sunt oneri, vincula transfer, ait.

Voltaire, dans son conte des *Filles de Minée :*

On vanta du lacet l'admirable instrument,
Et chacun dit : « Bon homme, attrapez-nous de même! »

[2] Var. Et d'un noble laurier lui couronne le front.

[3] Var. Va cacher son affront.

[4] Var. D'un aveugle courroux

Vénus sait se contraindre :
Elle fuit le grand jour.
De sa paisible cour
L'Hymen doit peu se plaindre ;
Et ce n'est point l'Amour,
C'est Momus qu'il doit craindre.

CANTATE XII.

LES BAINS DE TOMERI[1].

POUR S. A. S. MADAME LA DUCHESSE DOUAIRIÈRE.

Quel spectacle pompeux orne ce bord tranquille !
Diane, avec toute sa cour,
Vient-elle y chercher un asile
Contre les feux du dieu du jour ?
Pour voir ces déités nouvelles,

[1] Village sur la Seine, à deux lieues de Fontainebleau. — On sent que le poëte n'est plus soutenu par une matière capable de féconder son imagination ; qu'Anacréon, Horace et Ovide ne sont plus là pour l'inspirer. Aussi, au lieu d'un petit drame, plein de vie et d'intérêt, n'avons-nous ici qu'un long madrigal, très flatteur, sans doute, pour la personne qui en étoit l'objet, mais au moins indifférent pour le reste des lecteurs. L'exécution a dû se ressentir de la froideur du sujet ; et si nous ne trouvons, dans cette prétendue cantate, rien qui prête à une censure tant soit peu sévère, nous y chercherions vainement aussi le motif de quelques éloges.

Le soleil tient encor ses coursiers arrêtés :
La Nymphe qui préside à ces bords enchantés
Épuise ses regards sur elles,
Et rassemble, en ces mots, ses compagnes fidèles,
Pour rendre hommage à leurs beautés :

Venez voir votre souveraine,
Nymphes, sortez de vos roseaux :
C'est Thétis qui vient sur la Seine
Goûter la fraîcheur de mes eaux.

Coulez, coulez, eaux fugitives ;
Et vous, oiseaux, quittez les bois ;
Chantez, sur ces aimables rives,
Chantez l'honneur que je reçois.

Venez voir votre souveraine,
Nymphes, sortez de vos roseaux :
C'est Thétis qui vient sur la Seine
Goûter la fraîcheur de mes eaux.

Nouvelles déités qui flottez sur mes ondes,
Que d'attraits inconnus vous offrez à mes yeux !
Jamais dans ses grottes profondes
Amphitrite n'a vu rien de si précieux.
Mais n'en rougissez pas : dans cette cour charmante
La déesse qui vous conduit
Brille, comme au milieu des astres de la nuit
Du jeune Endymion on voit briller l'amante.

Quel cœur résisteroit à des attraits si doux?
Naïades, approchez: Tritons, éloignez-vous.

Vous qui rendez Flore immortelle,
Rassemblez-vous, tendres Zéphyrs:
Une divinité plus belle[1]
Est réservée à vos soupirs.

Venez sur mes humides plaines
Caresser ces jeunes beautés;
Venez de vos douces haleines
Échauffer mes flots argentés.

Vous qui rendez Flore immortelle,
Rassemblez-vous, tendres Zéphyrs:
Une divinité plus belle
Est réservée à vos soupirs.

Et vous, dont le pouvoir s'étend sur tout le monde,
Amours, si les attraits de la fille des mers
Ont pu vous attirer sur l'onde,
Accourez sur ma rive, et traversez les airs:
Une Vénus nouvelle exige votre hommage;
Et bientôt vous verrez que celle de Paphos
Lui cède autant que mon rivage
Le cède aux vastes bords de l'empire des flots.

Tendres Amours, accourez tous;
Venez, volez, troupe immortelle:

[1] VAR. Une divinité nouvelle.

La beauté languiroit sans vous,
Et vous expireriez sans elle.

S'il est vrai que le dieu d'amour
A la beauté doit sa naissance,
La beauté, par un doux retour,
Doit à l'Amour seul sa puissance.

Tendres Amours, accourez tous;
Venez, volez, troupe immortelle:
La beauté languiroit sans vous,
Et vous expireriez sans elle.

CANTATE XIII.

CONTRE L'HIVER.

Arbres dépouillés de verdure,
Malheureux cadavres des bois [1],

[1] *Malheureux cadavres des bois.* Cette riche et belle expression n'a cependant pas toute la justesse desirable. La vie végétale n'est point éteinte, mais momentanément suspendue dans les plantes, pendant l'hiver; et l'idée de *cadavre* comporte celle d'une destruction entière, et sans nul retour à la vie. Roucher a dit plus heureusement, *Poëme des Mois*, ch. IV, v. 66:

Ici, gît au tombeau *le cadavre* de Tyr.

Et la pensée est aussi juste que l'expression est neuve et poétique, parceque cette ville superbe n'est jamais sortie du *tombeau* de ses ruines. Chaque printemps, au contraire, rappelle les arbres à la vie, et semble leur rendre tous les ans une vigueur nouvelle.

Digitized by Google

Que devient aujourd'hui cette riche parure
Dont je fus charmé tant de fois?
Je cherche vainement, dans cette triste plaine,
Les oiseaux, les zéphyrs, les ruisseaux argentés:
Les oiseaux sont sans voix, les zéphyrs sans haleine,
Et les ruisseaux dans leur cours arrêtés[1].
Les aquilons fougueux régnent seuls sur la terre;
Et mille horribles sifflements
Sont les trompettes de la guerre[2]
Que leur fureur déclare à tous les éléments.

Le soleil, qui voit l'insolence
De ces tyrans audacieux,
N'ose étaler en leur présence
L'or de ses rayons précieux.

La crainte a glacé son courage,
Il est sans force et sans vigueur;
Et la pâleur sur son visage
Peint sa tristesse et sa langueur.

Le soleil, qui voit l'insolence
De ces tyrans audacieux,

[1] *Les ruisseaux dans leur cours arrêtés. Arrêtés* est bien foible, lorsqu'il s'agit du frein de glace que l'hiver oppose à la rapidité des fleuves et des ruisseaux: *et glacie cursus frenaret aquarum.* VIRG.

[2] *Sont les trompettes de la guerre, etc.* Quel éclat, quelle magnificence de style! les sifflements de l'aquilon, devenus tout-à-coup les *trompettes* de la guerre déclarée aux éléments! Il n'y a qu'un grand poëte qui puisse tirer de pareilles beautés des circonstances naturelles où le place son sujet.

N'ose étaler en leur présence
L'or de ses rayons précieux.

Du tribut que la mer reçoit de nos fontaines,
Indigués et jaloux, leur souffle mutiné
Tient les fleuves chargés de chaînes,
Et soulève contre eux l'Océan déchaîné.
L'orme est brisé, le cèdre tombe,
Le chêne le plus dur succombe
Sous leurs efforts impérieux;
Et les saules couchés, étalant leurs ruines,
Semblent baisser leur tête et lever leurs racines[1]
Pour implorer la vengeance des cieux.

Bois paisibles et sombres,
Qui prodiguiez vos ombres
Aux larcins amoureux,
Expiez tous vos crimes,
Malheureuses victimes
D'un hiver rigoureux;

Tandis qu'assis à table,
Dans un réduit aimable,
Sans soins et sans amour,

[1] *Semblent baisser leur tête, etc.* Ici, au contraire, l'effet naturel ne produit plus qu'une image bizarre et forcée; et, pour être trop vrai, le poëte tombe presque dans le burlesque. On ne sauroit guère caractériser autrement des saules qui *lèvent leurs racines* vers les cieux, pour leur demander vengeance.

Près d'un ami fidèle,
De la saison nouvelle
J'attendrai le retour.

CANTATE XIV.

POUR L'HIVER[1].

Vous, dont le pinceau téméraire
Représente l'hiver sous l'image vulgaire
D'un vieillard foible et languissant,
Peintres injurieux, redoutez la colère
De ce dieu terrible et puissant:
Sa vengeance est inexorable,
Son pouvoir jusqu'aux cieux sait porter la terreur;
Les efforts des Titans n'ont rien de comparable
Au moindre effet de sa fureur.

Plus fort que le fils d'Alcmène,
Il met les fleuves aux fers;

[1] Ce titre seul sembleroit annoncer une espèce de *palinodie*, un tableau contrasté des plaisirs que procure l'hiver, poétiquement opposé à la description de ses rigueurs. Mais ce n'est point ainsi que l'auteur a envisagé son sujet; et l'on est surpris et fâché de ne trouver que des vers et de l'esprit, où l'on devoit s'attendre à rencontrer des tableaux et de la poésie. Exposer, en effet, la puissance de ce *dieu terrible*, qu'est-ce autre chose, que décrire de nouveau les effets de cette même puissance, dans l'exercice de ses rigueurs et de ses vengeances?

Le seul vent de son haleine
Fait trembler tout l'univers.

Il déchaîne sur la terre
Les aquilons furieux :
Il arrête le tonnerre
Dans la main du roi des dieux.

Plus fort que le fils d'Alcméne,
Il met les fleuves aux fers ;
Le seul vent de son haleine
Fait trembler tout l'univers.

Mais si sa force est redoutable,
Sa joie est encore plus aimable :
C'est le père des doux loisirs ;
Il réunit les cœurs, il bannit les soupirs,
Il invite aux festins, il anime la scène :
Les plus belles saisons sont des saisons de peine ;
La sienne est celle des plaisirs.
Flore peut se vanter des fleurs qu'elle nous donne ;
Cérès, des biens qu'elle produit ;
Bacchus peut s'applaudir des trésors de l'automne :
Mais l'hiver, l'hiver seul en recueille le fruit.

Les dieux du ciel et de l'onde,
Le soleil, la terre, et l'air,
Tout travaille dans le monde
Au triomphe de l'hiver.

C'est son pouvoir qui rassemble
Bacchus, l'Amour, et les Jeux :
Ces dieux ne régnent ensemble
Que quand il règne avec eux.

Les dieux du ciel et de l'onde,
Le soleil, la terre, et l'air,
Tout travaille dans le monde
Au triomphe de l'hiver.

CANTATE XV.

CALISTO[1].

Déesse des forêts, à vos pieds je m'engage
A mépriser l'amour, à détester ses feux.
Puissé-je devenir, si je trahis mes vœux,
Des objets de ces bois l'objet le plus sauvage[2] !

[1] C'est encore au fécond, à l'ingénieux Ovide que nous sommes redevables de cette cantate. Il a traité deux fois la fable de Calisto (*Métam.* liv. II, v. 409; et *Poème des Fastes*, II, v. 156). Rousseau n'avoit que l'embarras du choix, parmi cette foule de traits, qui, nécessairement les mêmes quant au fonds, empruntent de l'inépuisable facilité du poète, une variété de tour et d'expression toujours admirable. Mais cette abondance même paroit avoir effrayé le poète françois, qui ne nous donne guère ici que le *sommaire* poétique de ces deux jolies narrations.

[2] *L'objet le plus sauvage*. Allusion anticipée à sa métamorphose en ourse.

Calisto, ce fut là ton serment; mais, hélas!
Ta fatale beauté ne le confirmoit pas [1].

O beauté, partage funeste,
A tous les autres préféré [2],
Vous êtes du courroux céleste
Le gage le plus assuré!

Mille embûches toujours certaines
Semblent conjurer vos malheurs:
La volupté forme vos chaînes,
Votre orgueil les couvre de fleurs.

O beauté, partage funeste,
A tous les autres préféré,
Vous êtes du courroux céleste
Le gage le plus assuré!

En vain mille mortels avoient brûlé pour elle,
Sa constante vertu lui fut toujours fidèle.
Mais qui peut, dieux cruels, braver votre pouvoir?
Jupiter, sous les traits de Diane elle-même [3],

[1] *Ta fatale beauté ne le confirmoit pas.* Littéralement traduit d'Ovide:

Fœdera servasset, si non formosa fuisset.

[2] *A tous les autres préféré.* On ne retrouve déja plus dans ces petits couplets la grace, l'abandon, et cette espèce de souplesse harmonieuse, qui appellent d'avance des chants mélodieux, et que nous avons admirés dans les cantates précédentes.

[3] *Jupiter, sous les traits de Diane elle-même, etc.* Ovide, *Métam.*:

Protinus induitur faciem cultumque Dianæ.

Digitized by Google

Séduit enfin cette nymphe qu'il aime,
Et la force à trahir ses vœux et son devoir.

Feux illégitimes,
Trompeuse douceur,
Dans quels noirs abymes
Plongez-vous mon cœur?

La sombre tristesse
Toujours me poursuit :
La crainte me presse,
Le repos me fuit.

Feux illégitimes,
Trompeuse douceur,
Dans quels noirs abymes
Plongez-vous mon cœur?

C'en est fait; et déja la sévère Diane [1]
A reconnu le fruit d'un malheureux amour.
Sors de mes yeux, objet profane [2]!
Ne souille plus, dit-elle, un si chaste séjour;
Transformée en ourse effroyable,

[1] *Dubitanti vestis ademta est :*
Qua posita, nudo patuit cum corpore crimen.
METAM. II, 462.

[2] *Sors de mes yeux, objet profane!*

Cui dea : virgineos, perjura Lycaoni, cœtus
Desere; nec castas pollue, dixit, aquas.
FAST. II, 173.

Va cacher dans les bois ta honte et tes plaisirs :
Sous cette forme épouvantable,
Que Jupiter, s'il veut, t'offre encor ses soupirs [1].

Vous qui dans l'esclavage
Tenez le cœur des dieux,
Craignez toujours l'hommage
Qu'ils rendent à vos yeux.

Aux douceurs du mystère
Le calme est attaché :
Ce que la gloire éclaire
N'est pas long-temps caché.

Vous qui dans l'esclavage
Tenez le cœur des dieux,
Craignez toujours l'hommage
Qu'ils rendent à vos yeux.

CANTATE XVI.

L'AMOUR DÉVOILÉ [2].

Ne me reprochez plus tous les maux que j'ai faits,
Disoit le dieu d'amour aux nymphes des forêts :

[1] *Que Jupiter, s'il veut, t'offre encor ses soupirs.*

Utque feræ vidit turpes in pellice vultus;
Hujus in amplexus Jupiter, inquit, eat.
FAST. II, 179.

[2] Cette petite pièce, tout anacréontique par le sujet, est loin

Si j'ai rendu tant de cœurs misérables,
De tant d'heureux mortels si j'ai troublé la paix,
Et si tout l'univers se plaint de mes forfaits,
Les destins seuls en sont coupables :
Ils m'ont voilé les yeux par d'injustes arrêts;
Et je ne saurois voir sur qui tombent mes traits.

Dans une obscurité profonde,
Je porte au hasard mon flambeau :
Otez à l'Amour son bandeau,
Vous rendrez le repos au monde.

Les mortels, d'une ardeur extrême,
M'ont choisi pour leur commander :
Mais comment puis-je les guider?
Je ne puis me guider moi-même.

Dans une obscurité profonde,
Je porte au hasard mon flambeau :
Otez à l'Amour son bandeau,
Vous rendrez le repos au monde.

Ainsi parloit l'Amour. Mais quel heureux effort
Pouvoit accomplir ce miracle?

d'offrir, dans l'exécution, les graces faciles du poëte original. Le style est trop grave, et le ton beaucoup trop sérieux pour le genre. Le Brun dit quelque part, que Rousseau ne sait point badiner avec l'Amour; et cela est généralement vrai. — Le titre même de cette cantate, ne présente pas d'abord une idée juste de son objet; et *l'Amour dévoilé*, ne signifie pas précisément l'Amour dépouillé de son bandeau. Rousseau foiblit sensiblement dans ces dernières cantates.

C'est à vous, belle Iris, c'est à vous que le sort
Permettoit de lever cet invincible obstacle :
Un Dieu jouit par vous de la clarté du jour;
Mais dans vos yeux, ô ciel! quelle clarté nouvelle
S'offrit aux regards de l'Amour!
Surpris en vous voyant si charmante et si belle,
Il vous donna dès-lors une foi solennelle
D'abandonner pour vous et Vénus et sa cour.

L'Amour a quitté sa mère
Pour se soumettre à vos lois :
Il ne vit que pour vous plaire;
Et la reine de Cythère
N'ose condamner son choix.

Les Graces et la Jeunesse
Vous parent de mille fleurs,
Et peignent votre sagesse
Des plus riantes couleurs.

L'Amour a quitté sa mère
Pour se soumettre à vos lois :
Il ne vit que pour vous plaire;
Et la reine de Cythère
N'ose condamner son choix.

Goûtez, mortels, goûtez les heureux avantages
Qui depuis si long-temps vous étoient inconnus.
L'Amour est sans bandeau; que de maux prévenus!
Et pour vous, jeunes cœurs, quels fortunés présages!

Iris a dessillé les yeux
Du dieu qui régit la nature;
Amour, tes traits victorieux
Ne partent plus à l'aventure.

On ne voit plus d'amant rebelle,
Ni de cœurs lassés de leurs fers:
Les yeux de l'Amour sont ouverts;
Il n'en blesse plus que pour elle.

CANTATE XVII.

L'AMANT HEUREUX.

L'absence m'a fait voir la honte de mon choix:
Et je romps la prison où sous de dures lois
Gémissoit mon ame captive.
Mais mon cœur vainement est rentré dans ses droits;
Je n'ai pu retrouver ma raison fugitive,
Qu'en la perdant une seconde fois.

Amour, tu finis mes peines,
Et mes yeux se sont ouverts:
Mais, pour soulager mes chaînes,
Faut-il me donner des fers [1]?
Mon cœur sauvé de l'orage,

[1] *Mais, pour soulager mes chaînes, faut-il me donner des fers?* Rien n'annonce mieux le défaut d'idées, que le soin puéril de cher-

Digitized by Google

N'en est que plus agité;
Et je sors de l'esclavage,
Sans trouver la liberté.

Amour, tu finis mes peines,
Et mes yeux se sont ouverts:
Mais, pour soulager mes chaînes,
Faut-il me donner des fers?

Mais que dis-je, insensé? Je m'abuse moi-même;
Ce ne sont point des fers que je romps en ce jour:
Non, jusqu'à ce moment je n'ai point eu d'amour;
C'est la première fois que j'aime.

Un feu séditieux [1]
Brûle au fond de mon ame,
Et d'une humide flamme
Fait petiller mes yeux.
D'un poison que j'ignore

cher dans les mots une compensation quelconque à la stérilité de l'imagination. Le poëte ne fait ici que retourner sa pensée, et nous redire ce qu'il avoit déja dit: qu'éclairé par l'absence sur la honte d'un premier choix, il en avoit formé un second, qui le captivoit tout entier. Voilà ce qu'il a voulu nous faire entendre de nouveau, en opposant des *chaînes* que l'on peut rompre, parcequ'elles sont plus ou moins pesantes, à l'inflexible rigidité des *fers*. Mais il faut convenir qu'il est fâcheux, pour un couplet anacréontique, d'avoir besoin de commentaire.

[1] *Un feu séditieux, etc.* Personne n'a su tirer un parti plus riche, et des accords plus harmonieux, de ces petits vers de cinq et six syllabes, si aisés en apparence, et cependant si difficiles à bien faire.

Mon sang est allumé;
Et des feux du Centaure,
Hercule consumé,
Languissoit moins encore
Que mon cœur enflammé.

Toutefois, au milieu de ma douleur profonde,
Je vous rends grace, ô Dieux! du trouble de mes sens;
Et quand votre colère, en cruautés féconde,
M'accableroit de maux encore plus pressants,
Vous ne sauriez m'ôter l'amour que je ressens;
Et c'est sur cet amour que mon bonheur se fonde [1].

Aimable souffrance,
Charmantes langueurs,
Votre violence
Fait la récompense
Des sensibles cœurs.

La beauté nouvelle
Dont je suis la loi,
Me rendra fidèle:
Je vivrai pour elle
Bien plus que pour moi.

Aimable souffrance,
Charmantes langueurs,

[1] *Et c'est sur cet amour que, etc.* Ce tour, prosaïque par-tout ailleurs, le doit paroître bien davantage encore, dans un genre de poésie qui exige sur-tout l'harmonie, et suppose l'élégance continue du style.

Votre violence
Fait la récompense
Des sensibles cœurs.

CANTATE XVIII.

SUR UN ARBRISSEAU.

Jeune et tendre arbrisseau, l'espoir de mon verger,
Fertile nourrisson de Vertumne et de Flore[1],
Des faveurs de l'hiver redoutez le danger;
Et retenez vos fleurs qui se pressent d'éclore,
Séduites par l'éclat d'un beau jour passager.

Imitez la sage Anémone[2];
Craignez Borée et ses retours:
Attendez que Flore et Pomone
Vous puissent prêter leur secours.

Philomèle est toujours muette:
Progné craint de nouveaux frissons;

[1] *Fertile nourrisson.* C'est-à-dire, dont la précoce fertilité est le fruit des tendres soins que Flore et Vertumne ont pris et continuent de prendre de sa foiblesse.

[2] *Imitez la sage Anémone, etc.* Celle des jardins, qui ne fleurit que vers le mois de mai ou de juin. Il ne faut pas la confondre avec l'anémone des champs, ainsi nommée (ἄνεμος), selon Pline, parcequ'elle ne s'épanouit qu'au souffle du vent. Ovide la fait naître du sang d'Adonis. *Métam.* x, v. 728.

Et la timide violette
Se cache encor sous les gazons.

Imitez la sage Anémone;
Craignez Borée et ses retours:
Attendez que Flore et Pomone
Vous puissent prêter leur secours.

Soleil, père de la nature,
Viens répandre en ces lieux tes fécondes chaleurs:
Dissipe les frimas, écarte la froidure
Qui brûle nos fruits et nos fleurs.
Cérès, pleine d'impatience,
N'attend que ton retour pour enrichir nos bords:
Et sur ta fertile présence[1]
Bacchus fonde l'espoir de ses nouveaux trésors.

Les lieux d'où tu preuds ta course,
Virent ses premiers combats:
Mais loin des climats de l'Ourse
Il porta toujours ses pas.

Quand les amours favorables
Voulurent le rendre heureux,
Ce fut sur des bords aimables
Qu'échauffoient tes plus doux feux.

[1] *Et sur ta fertile présence, etc.* Cette épithète ne sauroit être plus heureusement employée, appliquée à la présence du soleil, qui porte en effet par-tout la vie et la fécondité. Mais le poëte a déja parlé des *fécondes* chaleurs, du *fertile* arbrisseau, etc. C'est trop tourner sur la même idée, dans un cercle aussi étroit.

Les lieux d'où tu prends ta course,
Virent ses premiers combats :
Mais loin des climats de l'Ourse
Il porta toujours ses pas.

CANTATE XIX.

(A DEUX VOIX.)

JUPITER ET EUROPE[1].

EUROPE.

Quel prodige mystérieux !
O ciel ! qu'est devenu ce monstre audacieux,

[1] Cette pièce est la seule qui nous puisse donner une idée juste de la cantate italienne. En empruntant à cette riche et belle littérature un genre de poésie nouveau pour nous, Rousseau se réserva le droit du génie, celui d'une invention nouvelle, dans une chose déja imaginée par d'autres. Il réduisit en tableaux, ce que l'abondance italienne avoit étendu en dialogues, divisés quelquefois en plusieurs scènes. C'étoit mieux connoître l'esprit françois, pour qui les meilleures productions cessent bientôt d'être bonnes, pour peu qu'elles le soient trop long-temps.

A l'imitation de Rousseau, La Motte a composé quelques cantates : elles sont fort inférieures à ses odes, et au-dessous même de son talent, incapable de s'élever à la haute poésie. Cependant les sujets qu'il avoit choisis, tous empruntés de *la Bible*, eussent dû l'inspirer plus heureusement encore, que les rêves de l'ancienne Mythologie : mais que pouvoit tout le feu même des livres saints, contre les glaces du bel esprit !

Dont le perfide effort en ce lieu m'a conduite?
Un mortel s'offre seul à ma vue interdite :
Mais, que dis-je, un mortel? Europe, ouvre les yeux,
Au changement soudain que tu vois en ces lieux,
A l'éclat qui te frappe, au trouble qui t'agite,
Peux-tu méconnoître les dieux ?

JUPITER.

Rendez le calme, Europe, à votre ame étonnée [1].
Oui, le maître des dieux vient s'offrir à vos fers :
De vous seule aujourd'hui dépend la destinée
Du dieu de qui dépend celle de l'univers.
Partagez les feux et la gloire
D'un cœur charmé de vos beautés :
Que le dieu que vous soumettez,
Applaudisse à votre victoire.

EUROPE.

O gloire qui m'alarme autant qu'elle m'enchante !
Gloire qui fait déja trembler mon cœur jaloux !
Plus votre rang m'élève, et plus il m'épouvante.
Ah ! les dieux sont-ils faits pour aimer comme nous?
Faut-il que la crainte me glace,
Lorsque l'amour veut m'enflammer?

[1] *Rendez le calme, Europe, etc.* « Déja, nous dit Ovide, Jupiter « avoit quitté le déguisement à la faveur duquel il venoit de trom- « per Europe : déja il s'étoit fait connoître à la fille d'Agénor, etc. »

Jamque Deus, posita fallacis imagine tauri,
Se confessus erat.

METAM. III, v. 1.

Mais Ovide ne nous apprend point ce que dit le Dieu, et ce que répondit la belle enlevée : Rousseau s'est chargé de nous en instruire, et c'est le sujet de cette cantate.

Mon cœur est fait pour vous aimer:
Mais votre grandeur l'embarrasse.
Lorsque l'amour veut m'enflammer,
Faut-il que la crainte me glace?

JUPITER.

Quoi! victime d'un rang que le sort m'a donné,
A vivre sans desirs je serois condamné?
J'ignorerois l'amour et ses vives tendresses?
Laissez aux dieux du moins la sensibilité!
L'honneur d'être immortel seroit trop acheté,
S'il nous défendoit les foiblesses.

EUROPE.

Auprès des dieux, hélas! quel moyen d'arriver
A cette égalité qui forme un amour tendre?
Un mortel jusqu'aux dieux ne sauroit s'élever[1]:
Un dieu jusqu'aux mortels veut rarement descendre.

JUPITER.

Non, non, ne craignez pas de vous laisser toucher:
L'Amour fait disparoître une gloire importune.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Non, non, ne craignez pas de vous laisser toucher:
L'Amour fait disparoître une gloire importune.
C'est à l'Amour de rapprocher
Ce que sépare la Fortune.

JUPITER.

Venez partager avec moi

[1] *Un mortel jusqu'aux dieux, etc. Un dieu jusqu'aux mortels, etc.* Il faut remarquer cette symétrie d'opposition dans les mots, et dans l'agencement des deux vers: elle contribue puissamment à faire ressortir le contraste des idées.

Cet honneur qu'en naissant j'ai reçu de Cybèle.
Pour premier gage de ma foi,
Recevez aujourd'hui le titre d'immortelle.

EUROPE.

Ah! ne me privez point de l'unique secours
Où je pourrois avoir recours,
Si votre cœur pour moi se lassoit d'être tendre.
Vous dire que je crains votre légèreté [1],
N'est-ce pas assez faire entendre
Que je crains l'immortalité?

JUPITER.

Non, rien n'affoiblira l'ardeur dont je vous aime:
J'en jure par l'Amour, j'en jure par vous-même.
Puisse expirer l'astre brillant du jour,
Avant que ma tendresse expire!
Puissé-je voir la fin de mon empire,
Avant la fin de mon amour!

TOUS DEUX.

Que de notre bonheur l'Amour seul soit le maître!
Qu'à jamais notre encens brûle sur ses autels!
Puissent nos feux être immortels,
Comme le dieu qui les fit naître!

[1] *Vous dire que je crains, etc.* On croiroit lire un couplet de Quinault: c'est le plus bel éloge que l'on puisse faire de ces vers; et certes Rousseau ne pouvoit prendre, dans ces odes destinées à la musique, un guide plus sûr et plus aimable, que *le Phénix de la poésie chantante*, comme l'appelle La Bruyère.

CANTATE XX.

SUR UN BAISER[1].

Par un baiser ravi sur les lèvres d'Iris,
De ma fidèle ardeur j'ai dérobé le prix;
Mais ce plaisir charmant a passé comme un songe;
Ainsi je doute encor de ma félicité:
Mon bonheur fut trop grand pour n'être qu'un mensonge;
Mais il dura trop peu pour une vérité.

Amour, ceux que tu captives
Souffrent des maux trop cruels;
Leurs douceurs sont fugitives,
Et leurs tourments éternels.

Après de mortelles peines,
Tu feins de combler nos vœux;

[1] Ce n'étoit d'abord qu'un simple *madrigal* de six vers; et l'auteur n'auroit dû changer ni le titre, ni la destination de cette petite pièce.

Au surplus, il est juste d'observer que ces dernières cantates, celle d'*Europe* exceptée, ont été constamment *rejetées* par l'auteur, dans les éditions de ses œuvres, faites ou préparées de son vivant. Mais nous n'avons pas dû les écarter de celle que nous offrons aujourd'hui au public: nous nous sommes bornés à marquer la distance qui les sépare des premières.

Mais tes rigueurs sont certaines,
Et tes plaisirs sont douteux.

Amour, ceux que tu captives
Souffrent des maux trop cruels;
Leurs douceurs sont fugitives,
Et leurs tourments éternels.

Qui peut donc m'affranchir de cette inquiétude
Qui rend mon bonheur incertain?
Iris, guérissez-moi d'une peine si rude:
Le reméde est en votre main.

Si sur cette bouche adorable,
Que Vénus prit soin d'embellir,
Je pouvois encore cueillir
Quelque autre faveur plus durable!
Cette douce félicité
Fixeroit mon ame incertaine;
Et je ne serois plus en peine,
Si c'est mensonge ou vérité.

FIN DU TOME PREMIER.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS LE TOME PREMIER.

Avertissement. page v
Notice sur J. B. Rousseau. vij
Préface. xxix

ODES.

LIVRE PREMIER.

I. Caractère de l'homme juste. 1
II. Mouvements d'une ame qui s'élève à la connoissance de Dieu, etc. 4
III. Sur l'aveuglement des hommes du siècle. 9
IV. Contre les hypocrites. 12
V. Idée de la véritable grandeur des rois. 17
VI. Que rien ne peut troubler la tranquillité de ceux qui s'assurent en Dieu. 22
VII. Contre les calomniateurs. 28
VIII. Image du bonheur temporel des méchants. 30
IX. Foiblesse des hommes; grandeur de Dieu. 35
X. Pour une personne convalescente. 38
XI. Sur les dispositions que l'homme doit apporter à la prière. 43
XII. Inquiétudes de l'ame sur les voies de la Providence. 48

XIII. Que la justice divine est présente à toutes nos actions. page 54
XIV. Misère des réprouvés; félicité des élus. 58
XV. Sentiments de pénitence. 62
XVI. Appliquée à la dernière guerre des Turcs. 64
XVII. Confiance de l'homme juste dans la protection de Dieu. 68

CANTIQUE.

Actions de graces pour les bienfaits qu'on a reçus de Dieu. 72

ÉPODE.

Première partie. 76
Deuxième partie. 79
Troisième partie. 84
Quatrième partie. 87

LIVRE SECOND.

I. Sur la naissance de monseigneur le duc de Bretagne. 91
II. A M. l'abbé Courtin. 100
III. A M. de Caumartin. 107
IV. A M. d'Ussé. 111
IV. All Signor d'Ussé. 118
V. A M. Duché. 122
VI. A la Fortune. 125
VII. A une jeune veuve. 134
VIII. A M. l'abbé de Chaulieu. 139
IX. A M. le marquis de La Fare. 141

Digitized by Google

X. Sur la mort de S. A. S. monseigneur le prince de Conti. Page 149
XI. A Philomèle. 158
XII. Pour madame la D.... de N.... sur le gain d'un procès. 160
XIII. Sur un commencement d'année. 164
XIV. Imitée d'Horace. 167

LIVRE TROISIÈME.

I. A M. le comte Du Luc. 171
II. A S. A. S. monseigneur le prince Eugène de Savoie. 183
III. A M. le comte de Bonneval. 194
IV. Aux Suisses, durant leur guerre civile. 202
V. Aux princes chrétiens, sur l'armement des Turcs contre la république de Venise, en 1715. 205
VI. A Malherbe, contre les détracteurs de l'antiquité. 213
VII. A S. A. M. le comte de Zinzindorf. 222
VIII. Pour S. A. monseigneur le prince de Vendôme, sur son retour de l'île de Malte, en 1715. 228
IX. A S. E. M. de Grimani, sur le départ des troupes impériales pour la campagne de 1716, en Hongrie. 239
X. Palinodie. 243
XI. Sur la bataille de Peterwaradin. 250

LIVRE QUATRIÈME.

I. A l'empereur, après la conclusion de la quadruple alliance. 259
II. Au prince Eugène, après la paix de Passarowitz. 269
III. A l'impératrice Amélie. 276

IV. Au roi de la Grande-Bretagne. Page 284
V. Au roi de Pologne. 291
VI. Sur les divinités poétiques. 300
VII. Sur le devoir et le sort des grands hommes. 307
VIII. A la Paix. 314
IX. A M. le comte de Lannoy, sur une maladie de l'auteur. 321
X. A la Postérité. 330

STANCES.

Sur l'affectation du style. 337

CANTATES.

I. Diane. 345
II. Adonis. 349
III. Le triomphe de l'Amour. 352
IV. L'Hymen. 355
V. Amymone. 359
VI. Thétis. 363
VII. Circé. 367
VIII. Céphale. 371
IX. Bacchus. 375
X. Les Forges de Lemnos. 381
XI. Les Filets de Vulcain. 385
XII. Les Bains de Tomeri. 389
XIII. Contre l'Hiver. 392
XIV. Pour l'Hiver. 395
XV. Calisto. 397

XVI. L'Amour dévoilé. Page 400
XVII. L'amant heureux. 403
XVIII. Sur un arbrisseau. 406
XIX. Jupiter et Europe. 408
XX. Sur un baiser. 412

FIN DE LA TABLE.

VA1 1526451
Digitized by Google

Google

Digitized by Google

Digitized by Google